This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06934778 3

PARIS INTIME

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

H. DE PÈNE
(NÉMO)

PARIS INTIME

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

La traduction et la reproduction sont réservées

1859

LENOX LIBRARY
NEW YORK

A MES CONFRÈRES

A ces amis, connus et inconnus, mes confrères de la presse en France et à l'étranger, sans distinction d'opinions ni de nationalités, je dédie ce petit livre comme un témoignage public de ma reconnaissance.

Mince est l'offrande, par malheur : un bouquet de feuilles mortes, — pas autre chose, — bonnes à disparaître dans la hotte de ce maître chiffonnier, — l'oubli, — pêle-mêle avec les affiches des spectacles d'hier.

Tel devait être leur sort. Certains indulgents ont pensé qu'en succombant presque pour la cause de la plume, j'avais acquis le droit d'essayer la résurrection de quelques-unes des pages décousues et frivoles que je sème sans relâche, depuis trois années, dans les petits coins du journalisme. En vain mon bon sens répondait : « Il en est de pareils écrits comme des gâteaux feuilletés ; ils ne sont acceptables qu'autant qu'ils brûlent les doigts, au sortir du four que l'actualité chauffe. Cette minute envolée, et les fourneaux éteints, ce n'est plus mangeable, à moins que la pâte ne soit si

fine et si légère..., telle enfin qu'on la faisait du temps où le vicomte de Launay y mettait la main. »

Et voici pourtant un volume ! S'il lui vient des lecteurs, c'est uniquement parce que votre sympathie, mes confrères, leur aura donné mon adresse. A ces lecteurs, qui grossiront ma dette envers vous, ce que j'ai de mieux à montrer, c'est un visage d'honnête homme. Ils le verront reluire à travers les lignes transparentes, c'est là mon espoir et ma prétention. S'ils veulent bien, en outre, trouver ici certaine urbanité de manières et de l'orthographe, quelque peu de français, et un tempérament ennemi des agressions déplacées ; avec cela le respect de tout ce qui mérite respect, le mépris, à peine bridé par les convenances et les conventions sociales, de tout ce qui mérite mépris et risée, — voilà réalisés du coup les seuls rêves d'ambition que je forme aujourd'hui ! Quant aux difficiles qui exigent absolument d'un livre des qualités plus rares et plus littéraires, à ceux-là je donne rendez-vous, non pas chez moi, mais dans vos écrits, ô mes confrères et mes maîtres.

Et moi, encouragé, je suivrai mon étroit sentier sans crainte et sans faiblesse, parce que l'épée qui m'a percé la poitrine y a déposé un sentiment qui double les forces : la croyance à la fraternité littéraire.

HENRY DE PÈNE.

A DÉFAUT DE PRÉFACE

Nous sommes tombés d'accord, mon éditeur et moi, qu'en tête de ce défilé de feuilletons revenus de la bataille, il fallait quelques pages inédites où l'auteur donnerait au public les explications qu'il lui doit, en retour des sympathies peut-être sans précédents dont il s'est vu entouré.

Ce qui suit n'est pas le moins du monde, ne peut ni ne veut être une préface en forme. — Une préface est trop souvent le chemin qui mène l'impuissance au ridicule. Nous ne nous y aventurerons pas.

Mais supposez que vous ayez tiré un noyé du fond de la rivière. Ce serait assurément de sa part une fugue malséante si, à peine rendu à la vie, il en profitait pour s'esquiver au plus vite sans dire à son sauveur qui il

est, où il allait, comment il lui advint de se laisser choir en cet endroit malsain où il vient d'être repêché, — et surtout quelle route il va faire prendre à sa reconnaissance pour ne pas aboutir à l'ingratitude.

Nous sommes ce noyé, quoiqu'il y ait dans notre histoire autre chose que de l'eau. Le public ne nous a pas tiré de l'abîme, mais il s'est associé si chaleureusement aux péripéties du sauvetage, que nous croyons lui devoir compte de notre vie.

Bien entendu, nous ne réveillons pas le souvenir des jours où un public européen s'est montré notre frère dans l'espoir que sa fraternité indulgente s'étendra désormais à toutes les platitudes qu'il nous serait trop commode de débiter. Rendu à la santé, nous rentrons sous la loi commune. On nous ferait injure en supposant que nous venons ici, déguisé en régisseur de théâtre, *faire une annonce*, et réclamer, au nom de blessures guéries, une indulgence sans fin. Ce serait imiter ces emprunteurs impudents qui ont le front de harceler votre obligeance de demandes sans cesse renouvelées, et basent leur importunité d'aujourd'hui sur l'aumône qu'ils ont reçue hier : « Hier, vous m'avez bien donné, disent-ils ; vous ne me refuserez pas davantage aujourd'hui... » On leur répond, et l'on a grand' raison : « Passez votre chemin et laissez la place à d'autres. Notre charité n'a plus d'avances à vous faire. »

Nous ne nous exposerons pas à la justice humiliante d'un pareil refus, puisque nous ne demandons rien. Au contraire, nous venons ici mettre ordre à nos affaires,

reconnaître nos devoirs, mesurer notre dette, signer des engagements. De pauvres que nous étions, une souscription universelle de vœux et de prières, organisée à notre profit, nous a fait riche tout à coup, riche de santé et de contentement. Nous ne pouvions pas empocher le bénéfice et disparaître sans avoir même donné de reçu.

Un homme de génie s'engagerait à rembourser ses souscripteurs en chefs-d'œuvre. C'est, assurément, la meilleure monnaie ; mais il ne s'en frappe pas chez nous. Si jamais nous arrivons au talent, c'est que la reconnaissance nous aura donné le secret de la belle prose, de même que ce fut l'indignation, a dit Juvénal, qui lui souffla ses beaux vers.

Nous avons reçu un baptême qui doit nous laver de toutes pensées mauvaises. Nous rentrons dans la carrière, obligé à faire notre ordinaire d'un luxe de scrupules et de délicatesses. Les devoirs de chacun envers l'honneur sont grossis pour nous d'obligations particulières d'autant plus sacrées que personne n'est là pour en réclamer l'exécution.

Quelques-uns de mes amis m'ont, plus ou moins franchement, tenu à peu près ce langage : « Il ne faut pas vous dissimuler, mon très-cher, que si l'on s'est intéressé à vous dans les bons endroits, c'est en oubliant que vous étiez un journaliste, pour se souvenir seulement que vous vous étiez montré un homme. Dès que l'on remontait à la cause, ce n'était plus qu'un cri : — Mais aussi, qu'allait-il faire dans cette galère du

petit journalisme ? — A plus forte raison, si vous retournez maintenant à vos moutons enragés de la chronique, serez-vous tenu pour un incorrigible et un récidiviste. Que ne profitez-vous plutôt du gros lot de sympathies qui vous est échu pour obtenir quelque emploi de finances ou d'administration ? Sollicitez du moins... Peut-être vos blessures pourront vous tenir lieu des années de surnumérariat. »

Peut-être, en effet, aurais-je pu recueillir cette dernière marque de la bienveillance universelle. Mais c'est la seule qui ne m'ait pas tenté. J'aime mieux mon métier de journaliste ; j'en aime les labeurs méconnus, les périls, et jusqu'à la déconsidération injuste. C'est un failli qui lutte pour sa réhabilitation, et qui y parviendra à force de valoir mieux que sa renommée. Nous subissons, pour ainsi dire, nos jours de captivité, mais nous reverrons le Jourdain ; et s'il est nécessaire, pour que le culte de la liberté d'écrire soit restauré dans les esprits sur les ruines de l'adoration de l'autorité, s'il est bon pour notre cause d'avoir des confesseurs, je rends grâce au sort qui m'avait désigné pour entrer dans la lice.

Les causes qui ont fait de nous un journaliste subsistent entières. On ne naît guère journaliste, croyons-nous, on le devient parce qu'il faut être quelque chose, et très-souvent pour ne pas être telle ou telle autre chose. Étant mis dans une case à part un petit nombre de tempéraments hors concours, — et si étroite que soit la case, elle ne sera jamais pleine, — l'on peut

dire que la plupart des écrivains en activité de service auprès du public, tant journalistes qu'auteurs dramatiques, romanciers ou soi-disant poëtes, ne sont pas aussi invinciblement attirés par la plume que l'on cherche quelquefois à le faire croire dans le chapitre très-exagéré des vocations irrésistibles. Arrêtez le convoi des ouvriers de la plume, non point pour leur demander la bourse ou la vie, — la chose n'en vaudrait pas la peine, — mais, au contraire, pour remettre à chacun des coupons de 100 à 30,000 francs de rente, vous verrez combien continueront la route, au lieu de s'arrêter indéfiniment à la station de Capoue !

Ceci ne devrait jamais être vrai des poëtes qui, à moins de rimer de naissance et par ordre de la fatalité, sont sans excuse. Ceci est vrai surtout des journalistes, personnages mitoyens entre le monde et les arts, entre les affaires et la littérature. On est rarement journaliste sa vie durant. C'est tantôt un commencement, et tantôt une fin. Pour les uns, c'est un port qui les recueille à la suite d'une navigation orageuse ; pour les autres, c'est une espèce d'embarcadère, où ils attendent, en faisant de la gymnastique intellectuelle le long des colonnes, le passage du train pour lequel leur ambition a pris un billet.

Aussi le journalisme renouvelle-t-il incessamment son personnel. On demande : « — Un tel, où est-il ? — Parti pour la Bourse. — Et un tel ? — Envolé vers la poésie. Il s'était endormi un beau soir faiseur d'entrefilets, il s'est réveillé un beau matin avec une paire

d'ailes. Un troisième s'est enrôlé dans le bataillon des dramaturges. Bref, des flancs du journalisme, comme des jupons de la mère Gigogne au théâtre Séraphin, s'échappe sans relâche une foule bigarrée: des colons pour l'Algérie, des mineurs pour la Californie, des pionniers de l'industrie..., que sais-je ? Du cerveau du journalisme n'a-t-on pas vu sortir un restaurateur, sa fourchette à la main, comme naguère Pallas portait sa lance ! Un journaliste, c'est aussi parfois, selon les temps plus ou moins propices et les capacités individuelles, un préfet, un député, voire un ministre en herbe.

Ce que l'avenir fera de nous, nous l'ignorons, mais nous dirons volontiers comment nous nous sommes trouvé induit en journalisme.

Vous rappelez-vous, dans cette fable admirable, *les Animaux malades de la peste,* le plaidoyer du baudet accusé « d'avoir fait tout le mal? » Il prend la parole, le malheureux ! il se défend, il plaide les circonstances atténuantes : « la faim, l'occasion... »

La faim!... Dame ! tout le monde n'a pas dans son escarcelle trente mille bonnes raisons par an pour ne rien faire. Ce serait pourtant une dot particulièrement indispensable aux gens qui naissent sans autre vocation bien arrêtée que celle de tourner le dos à l'épicerie, quels que soient les noms dont elle se décore et les masques sous lesquels elle essaye de cacher son vilain visage. Quand on n'est ni de l'élite sacrée qui ne prend pas, après réflexion, pour instruments de son existence, la plume, le pinceau ou l'ébauchoir, mais que prennent

d'eux-mêmes et comme d'instinct ces outils de son immortalité ; — ni de la foule qui va droit aux gros sous sans s'inquiéter du reste, le plus sage assurément est de s'accouder sur son balcon, et de regarder couler le torrent. Mais quand on n'a pas de balcon... on se fait journaliste, — une manière de marcher sans emboîter le pas derrière le premier venu.

L'occasion!... J'appartiens à une génération qui était en train d'en finir avec le collége quand la révolution de février donna son *exeat* au produit de la révolution de juillet. Notre cours de philosophie fut interrompu par cette saisissante leçon de logique. La philosophie ! la logique ! elles couraient les rues dans les instructives journées de 1848, et nous tous qui avions alors dix-huit ans, nous puisâmes dans les enseignements violents de la place publique une expérience hâtive et désespérée des hommes et des choses, qui était à la sagesse lentement acquise des personnages mûrs ce que les fruits de serre sont à ceux du bon Dieu. En voyant tout chanceler, tout crouler autour de nous, trônes, serments, courages, dévouements, il s'opéra un singulier travail dans les âmes de cette jeunesse hier encore assujettie à une règle quasi-monacale, aujourd'hui lancée en plein tohubohu social. Quoi ! A peine six mois écoulés depuis le mois d'août dernier que l'on nous avait distribué en Sorbonne les lauriers universitaires, aux pieds de la statue de Louis-Philippe, déclaré très-bon et très-grand en latin aussi bien qu'en français, par les éloquences combinées de nos professeurs, et ces mêmes maîtres,

parfois moqués par nous, mais au fond révérés et dont la parole avait du retentissement, nous les vîmes s'empresser d'acclamer la République, de ces mêmes voix que l'émotion entrecoupaient naguère quand ils nous parlaient des d'Orléans et de leurs vertus aux jours de distribution de prix! Il nous arriva d'en rencontrer menant, dans les manifestations républicaines du temps, des députations de nos anciens camarades, auxquels on n'interdisait plus la *Marseillaise,* au contraire! Nous n'entendîmes pas dire qu'ils se fussent compromis par des regrets imprudents, eux, ces hommes féconds en conseils austères, nourris de la moelle de lion des moralistes anciens. Nous étions encore si bien des écoliers habitués à chercher le reflet des événements sur le visage de nos maîtres, que, dans le tableau général, ce fut surtout leur attitude qui nous frappa. « Et vous aussi! s'écrièrent quelques-uns de ces échappés de collége... *Tu quoque*, ô mon professeur de rhétorique! »

De tout cela nos jeunesses se retirèrent flétries dans leurs racines. Parmi nos camarades, les uns se hâtèrent de conclure que les mots fidélité, vertu, devoir et sacrifice, dont on avait rebattu leurs oreilles, étaient des mots, rien que des mots; que les choses étaient mortes depuis longtemps, si jamais elles avaient existé; qu'il convenait de laisser ce bagage dans les poches de notre habit de lycéen, et le tout chez le fripier, et de travailler uniquement, dans l'avenir, à tirer son épingle du jeu, sans se compromettre jamais. Sur d'autres tem-

péraments, les défaillances dont février nous donnait le spectacle, firent au contraire l'effet que les Lacédémoniens voulaient produire chez leurs enfants en leur montrant un ilote ivre.

Nous fîmes un vœu éternel de sobriété politique, par dégoût des lèvres que nous voyions boire à toutes les coupes. Contrairement aux principes alors en vigueur, le dévouement à outrance fut la base de la constitution individuelle à laquelle nous prêtâmes serment *in petto*, nous déclarant traître si jamais nous servions dans un emploi quelconque, fût-ce le plus infime et le moins rétribué, un principe pour lequel nous ne serions pas décidé à nous sacrifier entièrement à toute réquisition.

Exagérations puériles! me dira-t-on; et je ne dis pas non. Mais, à côté de l'école encombrée de disciples et si florissante dont la devise était : « Conservons nos places, qu'importe le reste? » il est peut-être bon que quelques fous aient joué à la vestale et fait mine d'entretenir le feu sacré du dévouement. D'ailleurs, d'un excès naît toujours l'excès contraire. C'est de règle. On peut donc nous pardonner. Après les folies d'ornementations et de dorures du style rococo, est venu l'acajou, c'est-à-dire le pain sec et l'eau en matière d'ameublement. A la génération sublime sur les champs de bataille, mais tant soit peu hébétée en littérature, du premier empire, ont succédé les croisades du romantisme, et l'assaut du théâtre français, une Jérusalem nouvelle, par des enragés qui criaient : *Hernani*

et *Hugo le veut!* — C'était la revanche indirecte des idéologues.

Enfin nous avons vu, il y a dix ans à peine, la politique sortir à flots de tous les encriers, et le nom d'Alexandre Dumas sur les murs, non plus comme auteur des *Compagnons de Jehu* ou de *Monte-Cristo*, mais en qualité de candidat à l'Assemblée nationale. En ce temps-là, Paul Féval écrivait dans un journal à lui les comptes rendus des séances de la Chambre. Maintenant,

« ... Juste retour des choses d'ici-bas, »

le journalisme politique ne parle plus guère, fait encore moins parler de lui, et, dans son silence et grâce à cet effacement, la notoriété facile et le peu de bruit qu'on entend appartiennent à la légion qui raconte de quelle main la marquise de X... a ramassé un éventail qu'elle avait eu le malheur de laisser choir dans le salon de la comtesse K... Celui qui peut ajouter des renseignements sur la manière dont la marquise de X... taille ses ongles et sur le vernis qu'elle leur applique, passe pour le phénix des bien informés. L'*Indépendance belge* voudrait l'arracher au *Nord*, ou *vice versâ*, et M. de Villemessant lui fait des agaceries.

Nous sommes, on le sait, de ce bataillon qui n'est pas le vrai coupable de la frivolité de ses bavardages.

Nous en serons, tant qu'il plaira aux journaux de nous accueillir, à quelques-uns de nous parcourir, à

notre plume de trotter, — aux astres de ne pas changer.

Un moment j'ai hésité à reprendre ma musette et le petit air, brusquement interrompu, sur lequel j'ajustais les cancans de la semaine. L'indulgence et la bonté m'avaient élevé un si beau piédestal pendant mes dangers, que je ne pouvais revenir à la vie et à mes occupations ordinaires sans cruellement déchoir. Si le pauvre puisatier d'Écully, fameux aussi dans son temps, était sorti du trou où l'intérêt universel était descendu lui tenir compagnie, peut-être il eût été humilié de revenir à ses anciens outils, lui dont le nom avait rempli toutes les bouches de la renommée.

Et alors il n'aurait survécu à son ensevelissement que pour mourir de faim.

Moi, je crois que je serais mort de honte si, en revoyant la collection des Courriers de Paris que j'ai donnés au *Nord*, puis au *Figaro*, dans le cours des trois années 1856, 1857, 1858, j'avais retrouvé la trace d'une seule bassesse.

Il m'eût semblé alors que j'avais escroqué les sympathies qu'on m'a données.

Grâce au ciel, j'ai pu, dans ce tas de vieux papiers, tout relire sans remords, — oui, tout, même les dix ou douze lignes malencontreuses et chèrement expiées qui ont fait le tour de l'Europe dans la voiture du scandale, et où il était question de bals et de jeunes officiers, de plateaux pris d'assaut et de robes déchirées par des éperons.

Je viens de relire, à six mois d'intervalle, et bien de sang-froid par conséquent, ces deux petits paragraphes qui n'ont été que trop cités et commentés. — Dieu me préserve de souffler sur les cendres de querelles éteintes! — Il m'a semblé, en effet, que les paragraphes en question étaient répréhensibles... C'est du chiffonnage fait d'une main trop lourde.

Quant à l'innocence des intentions de l'auteur, elle ne saurait mieux être établie que par un procès-verbal minutieux de la naissance de cette douzaine de lignes funestes.

C'était le 3 mai dernier, le rédacteur qui signait Nemo dans le plus bruyant des petits journaux parisiens vint, à six heures du matin, s'établir devant son écritoire, à laquelle il avait dit bonsoir la veille à minuit. — Le fait, assurément, n'a rien d'héroïque. Pourtant, il pourra surprendre ces entêtés aux yeux de qui le journalisme gai est un nid à paresseux et une succursale de l'estaminet. Ces gens-ci croient et croiront toujours, j'en ai peur, que l'article qui les met en joie a été aussi facile à lancer qu'une bouffée de cigare. Provoquer le rire avec la plume, bagatelle! La bonne du premier marmot venu en fera autant. Mettez-lui une plume aux mains; du bout des barbes elle caresse légèrement les narines de son enfant, — l'enfant rit, — la farce est jouée. Il n'y a pas de quoi applaudir. La tâche du petit journal ou du feuilleton jaseur dont les grands permettent à certains jours les ébats à leurs pieds, ne vous paraît guère plus compliquée ni plus

méritoire, n'est-ce pas, lecteurs dédaigneux? La bonne de tout à l'heure se servait des barbes de la plume; e journalisme retourne l'instrument et promène sur le papier son bec noirci d'encre. Voilà toute la différence qu'il y a entre eux.

Quoi qu'il en soit, ce Nemo matinal avait à remplir deux devoirs qui ne s'accordaient pas : l'un envers les imprimeurs du *Figaro*, qui attendaient, à heure fixe, la pâture promise; l'autre envers une personne qui partait par le premier train du chemin de fer de l'Est, et à laquelle il voulait porter son adieu. La fin de l'article fut donc écrite à la vapeur. Puis, l'article terminé, — cela s'appelait *Échos de Paris*, — il le relut d'un œil, l'autre interrogeant la pendule sans cesse. L'article, tel qu'il était alors, ne contenait rien du passage assassin qu'il recela plus tard. Mais l'auteur s'avisa de trouver qu'il manquait quelques centimètres à la longueur de ses *Échos*, et, en proie à cette fièvre du dernier moment qui a enfanté quelques chefs-d'œuvre tout étonnés d'eux-mêmes, et plus souvent des platitudes et des étourderies, il intercala, dans le compte rendu d'un bal-phénomène, que venait de donner un riche étranger, les premières lignes venues que lui dicta un conseiller perfide, — le hasard.

Cela coula de source. A défaut d'autre mérite, cette médiocre épigramme eut celui, très-grand pour un homme pressé, de naître d'elle-même sur le papier... Ce papier, — de hasard comme tout le reste, — je le vois encore... il était rose et sentait le musc, — c'était

la moitié d'une invitation de bal courtoisement adressée la veille à M. Nemo par une actrice des Folies-Dramatiques, qui aurait été sans doute bien aise d'avoir, dans son orchestre, les trompettes de la chronique.

Le hasard, — qui joua un si grand rôle en toute cette affaire, — aime apparemment les antithèses comme s'il avait été à l'école de M. Hugo, le grand poëte, qui, lui, ne livre rien au hasard. Comment ce papier rose, qui sentait la coquetterie et les fêtes, se trouva là à portée pour recevoir les mots fatals ? le hasard seul le sait.

Tandis que sa main glissait, glissait sur la jolie petite feuille, le journaliste eut cependant un scrupule... Plût au ciel qu'il s'y fût arrêté !... Il se disait, se condamnant d'avance lui-même, et cependant écrivant toujours : « Foin de cette plaisanterie usée et triviale ! Le vulgaire du fond ne le cède là qu'au médiocre de la forme. » Il faillit rester en route, se demandant si, en cherchant à gonfler son bouquet d'*Échos*, il ne risquait pas de le défigurer... « Bah ! pensa-t-il, au milieu de mes *Échos*, cela ne se verra pas trop, » et il persista dans sa rallonge.

L'article parut le 5 mai.

Le vendredi 14 mai, entre trois heures un quart et trois heures et demie, six hommes entraient avec des armes dans le bois du Vésinet.

A quatre heures, l'un deux était couché par terre. Ce n'était plus un vivant, ce n'était pas encore un mort.

Il faisait ce jour-là un temps à ne pas regretter la vie, si l'on n'y aimait que le soleil. Le ciel était gris, la pluie tombait, la terre était laide.

Les yeux du moribond étaient clos, et déjà il ne dépendait presque plus de lui de les ouvrir. Les fameuses ombres de la mort dont, comme les autres, il avait tant de fois parlé par ouï-dire, quand elles lui paraissaient faire bien dans la phrase, il les voyait cette fois arriver pour tout de bon et s'amonceler sur sa tête.

En certaines parties, la vie lâchait pied avec une rapidité étrange. Ainsi, il semblait que la respiration allait manquer. La parole était partie. La pensée, au contraire, était présente, vive, surexcitée. Elle galopait, comme quand on est en pointe de champagne, et comme une pendule sans balancier. L'ouïe recueillait les moindres bruits, les paroles murmurées tout bas, le plus petit frémissement dans les arbres, avec une sorte d'acharnement, comme pour se prouver à elle-même de quoi elle était encore capable.

Les yeux s'ouvrirent une fois, par un suprême effort, et virent, comme dans un nuage, le décor et les personnages.

Puis, je crus bien que la mort allait se poser sur moi pour de bon. Cette pensée ne fit que paraître et disparaître, et ne devait jamais se représenter dans le cours d'une agonie de quinze jours, où je ne me suis pas douté un instant des inquiétudes, presque du désespoir des miens. — Pendant la minute où l'âme crut qu'elle allait quitter le corps, elle lui laissa pour adieu un

ordre chrétien dont seul j'ai la confidence, et que j'aime à me rappeler, parce que c'est en lui que je me trouve le moins indigne des marques d'estime qui m'ont été prodiguées.

L'âme, persuadée qu'elle allait s'envoler, commanda au corps de tendre la main à l'homme qui venait de le frapper. Le corps se disposa à obéir. Il ne le put pas. La main n'eut pas la force de monter jusqu'à celle, bien proche pourtant, qui maintenant tenait un parapluie au-dessus de ma tête, après avoir dirigé une épée contre ma poitrine.

Il pleuvait toujours. Il y avait deux chances pour une de s'enrhumer près de moi ; les pieds dans le sang, la tête sous l'eau.

— Vous avez eu tort, me dit la prudence alarmée d'un ami, de revenir, en n'importe quel langage, sur un pareil terrain. Vous risquez de réveiller des inimitiés qui peut-être ne sont que mal assoupies...

C'est mon ami qui a tort avec ses craintes. Il flatte notre importance au détriment du bon goût et du bon sens d'autrui. J'ai pu avoir des adversaires ; je ne me connais pas d'ennemis.

PARIS INTIME

1856

I

Mlle Cruvelli. — Épidémie de mariages ridicules. — Choix de commérages.

11 janvier.

Rien n'est changé dans le monde parisien ; il n'y a qu'une baronne de plus, depuis que Mlle Cruvelli est mariée. Seulement, le pauvre Opéra y a perdu sa prima-donna aux beaux bras; ce qui ne lui fait pas une belle jambe.

Oh ! que de paris engagés à propos de ce mariage ! et que de calembours lancés !...

Un de nos amis est abonné à un érésipèle du petit format qui paraît régulièrement tous les trois mois sur ses joues... « Cette maladie est votre santé, lui dit la médecine;

si, par malheur, vous veniez à en être débarrassé, vous seriez perdu. » Tel esprit parisien semble avoir besoin de temps en temps d'une éruption de calembours. C'est laid, mais cela lui est salutaire apparemment comme à notre ami ses rougeurs.

— Pourquoi crier à la mésalliance, a dit l'un, quand le baron V... épouse la Cruvelli ? C'est au contraire un mariage de convenance s'il en fut ; l'époux doit sa fortune à la Seine ; l'épouse à la scène.

Et que deviendra, demandent les curieux aux augures, cette reine de théâtre qui échange aujourd'hui son diadème contre de simples armoiries de baronne?

Le mariage la rendra-t-il, un jour ou l'autre, au théâtre?

De quel air le monde va-t-il voir et accepter le cadeau que lui fait le mariage en la personne de cette transfuge de l'art ?

Le monde a l'habitude de faire de drôles de mines quand on le prie d'*épouser* à son tour une de celles qu'il applaudissait la veille. Il ne dit ni oui ni non ; s'il n'ouvre guère les bras, il ne les ferme pas non plus, et les tient collés le long de son corps. Il regarde et il attend. Pour peu que les nouvelles venues joignent la force du chêne à la souplesse du roseau ; si elles savent unir les perfections d'un agneau sans tache à la modestie d'une Madeleine repentante ; si elles ont le bonheur d'être assez jolies, assez jeunes, assez élégantes pour plaire à tout le monde, et assez adroites pour arrêter leur beauté, leur jeunesse et leur élégance, au point juste où elles n'offusquent pas encore mesdames *telles* et *telles*, il n'est pas impossible qu'elles parviennent à se faire compléte-

ment accepter dans le nouveau milieu où le sort les a placées.

Pour y réussir, il faut une macédoine de qualités qui semblent s'exclure. Une pareille entrée dans le monde est plus périlleuse qu'un premier début devant le parterre tumultueux d'une ville de garnison.

Oui ; mais tout vaut mieux encore que de revenir au théâtre après avoir passé par le monde et le mariage. Rappelez-vous l'histoire récente encore et si lugubre de la rentrée de Mlle Darcier à l'Opéra-Comique ! Tous les habitués de ce théâtre l'aimaient; elle leur préféra le nom et la main d'un des lions de la finance parisienne. Au bout de dix-huit mois de vie bourgeoise, elle s'aperçut que l'art, les enivrements, voire les appointements de théâtre, forment les trois lés d'une tunique de Déjanire bien difficile à dépouiller ; elle accepta un rôle dans le *Carillonneur de Bruges*, elle revola à son nid de fauvette, elle fit appel au succès, si fidèle naguère au rendez-vous qu'elle lui donnait, et qui ne répondit plus à sa voix.

Voilà qui est triste : revenir à ses premières amours, et se trouver trahie par elles ! S'apercevoir que le notaire qui a dressé le contrat de mariage de la femme a déchiré en même temps le contrat qu'avaient passé ensemble l'artiste et le public !

On fait circuler dans les salons à commérages toute une liste de mariages... amusants pour les indifférents.

C'est une fille de bonne maison que l'amour unit à un simple gendarme !

C'est un valet de pied qui enlève la fille de son maître et écrit à celui-ci une lettre, datée de Cythère, pour lui demander son consentement et la dot!

C'est enfin une demoiselle, de noblesse comme les deux précédentes, qui s'est affolée d'un pierrot et l'épouse à la barbe des convenances!

D'autres nouvellistes préfèrent annoncer qu'un personnage, qui est en même temps homme politique et homme d'esprit, M. X....., est à la veille d'être nommé prince, avec quatre cent mille francs de dotation annuelle.

— Prince de qui? Prince de quoi?

— Prince de ce qu'on voudra.

— En tout cas, il ne sera jamais le prince charmant de mes rêves... Il est trop sec et trop grand.

Là-dessus on rit et l'on tousse, car la grippe est partout, grâce à l'humidité, son cornac. Il est de bel air d'opposer à l'épidémie régnante un sirop pectoral de l'invention de M. le duc de Doudeauville. Ce remède ne fait pas seulement des cures, il a fait aussi un heureux dans la personne de M. Véron.

On prétend qu'en apprenant qu'un duc ne dédaignait pas d'aller sur les brisées de la pâte Regnauld, M. Véron ne s'est pas senti d'aise. — Ce sont les lettres de noblesse de la pharmacie, se serait-il écrié!

Je m'arrête ici pour me demander où finissent les indiscrétions permises, où commencent celles qu'un galant homme doit s'interdire? Il y a là une délicate question de frontières qu'aucun congrès ne réglera, et que le moindre feuilleton soulève.

Les causeurs de salon sont si agressifs, si impitoyables pour le quart d'heure, qu'à emboîter le pas derrière eux, comme c'est notre métier, l'on marche sur des charbons ardents.

De ces nouvelles à la main, qu'aucune main n'oserait tracer en entier, et dont nous transcrivons quelques-unes — les moins brûlantes — ce commencement d'année-ci fait une grande consommation. Telle la femme sauvage, dans les foires, se nourrit d'étoupes enflammées.

Nous qui n'avons pas le palais assuré contre l'incendie, nous ne répéterons pas le mot que l'on prête à un enfant du siècle, lequel possédait un hôtel, une Ariane et des dettes. Au moment de faire un déménagement complet, il s'écrie, ou l'on s'écrie pour lui :

— Je le quitte ; je la quitte ; je m'acquitte.

Nous commenterons encore moins cette publication de mariage formulée par la malignité : « C'est la petite Pologne qui épouse la grande Bohême. » — Comprenne qui pourra.

O Saumaises présents et futurs, voilà de la besogne pour vous, si vous tenez à découvrir quel mariage symbolise les épousailles de ce quartier perdu et de cette contrée de hasard !

Mais vous ne serez jamais aussi empêchés que certain gentilhomme de notre connaissance, ambitieux ou je ne m'y connais pas, qui voudrait rentrer en jouissance d'un meuble qu'il a possédé sous Louis-Philippe. Ce meuble s'appelait un fauteuil de pair. Depuis, les noms, les modes, les formes et les usages ont changé. N'importe; notre homme

veut se rasseoir, voilà tout. Il s'apprêtait à le faire, mais sa femme, qui ne partage pas ses goûts et ne porte pas les mêmes couleurs que lui, a brusquement retiré le siége au moment où il allait l'occuper, ce qui a procuré à notre gentilhomme un patatras des plus retentissants.

Il est tombé sur le bord du Rubicon qu'il s'apprêtait à franchir. Pour cette traversée, il fallait s'habiller non en marin, mais en habit de grande cérémonie, dans la tenue d'un seigneur invité chez son souverain. Savez-vous où se fit cette belle toilette? Dans une chambre à gros numéro, attelée de deux chevaux, et montée sur quatre roues : dans un fiacre en un mot. Les glaces ne manquaient pas, non plus que les portières, à ce cabinet de toilette improvisé, qui cependant ne devait guère être plus confortable que l'armoire où Victor Hugo enferme Charles-Quint dans *Hernani*.

Croyez-vous que l'on soit si bien dans une armoire?

Assurément, il eût préféré, notre gentilhomme, s'attifer à son aise dans un cabinet de toilette. Mais sa femme faisait si bonne garde devant les armoires, à toutes les portes, dans tous les coins et recoins de l'hôtel, que force fut au mari de prendre un refuge à l'heure, où il pût abriter son ambition entravée et de l'eau chaude, ses rêves de grandeur et son savon, ses palinodies, une chemise blanche et de la pommade à la violette.

Depuis ce jour, la comtesse (c'est une comtesse) qui a joué ce tour pendable à son mari, est une héroïne aux yeux

de ceux qui préfèrent le parfum de lis à tout autre. Les félicitations et les bouquets pleuvent chez elle. Les fleurs font queue à sa porte et monceau dans son salon. Ces pèlerinages odorants allaient si loin, et menaçaient de durer si longtemps, que M. de***, père de la dame aux bouquets, fatigué de cette averse de fleurs, s'est cru en devoir de lui dire : « Ma fille, faites donc savoir à ceux qui vous envoient des serres entières que ce n'est ni votre jour de naissance, ni votre fête. »

II

La reine de l'hiver. — Le carnaval et les jours gras.

10 février.

Décidément, la reine de la saison est nommée. C'est cette beauté incomparable que l'Italie nous a envoyée, madame la comtesse de C***. *L'Italienne à Paris*, tel est le titre d'une symphonie que l'admiration chante du matin au soir, du soir au matin. C'est à qui vantera son profil, ses cheveux, ses yeux; et suprême consécration de sa royauté, voici maintenant qu'elle a des ennemies. Celles-ci, trop entendues pour essayer de remonter le courant de l'opinion publique, font semblant de faire chorus avec elle; elles renchériraient sur elle, au besoin! Puis un *mais* restrictif vient sournoise-

ment se poser sur leurs lèvres où s'épanouissait tout à l'heure la louange; ce *mais* ne saurait être suspect dans une bouche toute disposée à célébrer l'idole, comme on vient de le voir.

— Elle est divinement belle, c'est vrai. Mais quel dommage! avez-vous remarqué sa main?

— Elle tient à la fois de la Vénus antique et des vierges de Raphaël... On l'adorerait, sans son pied qui vous rend à vous-même. C'est un terrible pied qui vous sauve en la perdant. Pour ma part, je trouve qu'une fois qu'on a découvert un pareil pied, on le lui voit au milieu du visage.

— C'est une vraie perfection, c'est une statue à se mettre à genoux devant. Pourquoi faut-il qu'une pareille statue soit muette, et que le divin sculpteur ait oublié d'y mettre une âme? Je crois qu'elle serait mieux à sa place sur un piédestal, dans un musée, que sur un fauteuil, dans un salon.

Les beautés médiocres, les beautés incomprises ou méconnues, ont de tout temps semé cette calomnie, que la beauté (tranchons le mot, faisons comme elles) *était bête*. Tels les poëtes de cinquième ordre vont publiant, depuis que le monde existe, que la réputation et le succès sont aveugles. Le bruit en faveur, parmi les jalouses, à propos de la comtesse italienne, c'est qu'elle a fait *un vœu à Sainte-Néga*, pour parler comme les Corses de M. Mérimée. On va même jusqu'à proposer de la surnommer la comtesse Néga. Cette rumeur se fonde sur une conversation qu'elle a eue ou plutôt qu'elle n'a pas eue samedi dernier, à une brillante réunion, avec un très-grand personnage, étranger comme elle.

Il s'approcha courtoisement :

— Vous ne dansez pas, comtesse, n'aimez-vous pas la valse ?

— Non.

— Vous préférez peut-être les exercices en plein air, la campagne, les promenades ?

— Non.

— Vous n'aimez même pas monter à cheval ?

— Non.

— Vous aimez au moins la toilette; on dit que c'est le passe-temps favori de toutes les femmes ?

— Oh ! non !

— Alors, vous n'aimez qu'à être admirée, et chacun comme moi s'empresse de vous apporter son tribut...

— Oh ! pour cela ! c'est ce qui m'ennuie le plus ; je ne puis supporter qu'on me fasse la cour.

Là l'entretien finit, faute de combattants.

Cependant le carnaval est parti pour l'autre monde. Il a fait la vie courte et bonne. Il est mort, comme il lui sied, dans force mascarades finales. Le bal de Mme Le Hon a été, entre autres, d'une somptuosité rare.

Le triomphe y a été remporté sur toute la ligne par une jeune Hongroise et son costume, l'une portant l'autre. On nomme cette victorieuse Mlle H..... Elle avait compris qu'au lieu de se battre avec tant et de si charmantes rivales sur le terrain du velours, du brocard, de l'or et des diamants, il était à la fois plus facile et plus sûr d'arriver au but par un chemin détourné, de son invention. Le difficile était de découvrir ce sentier magique, et le jour où Mlle H... songea à se costumer *en neige,* elle eût pu pous-

ser vers le ciel le classique *Eurêka* d'Archimède. Par malheur, elle ne sait pas le grec, elle ne l'aime pas, et plus d'un le regrettera...

« Ah ! pour l'amour du grec souffrez qu'on vous embrasse. »

Représentez-vous une jeune fille sur laquelle il a neigé du cygne et du marabout... c'est la description la plus fidèle que je sache donner de ce costume. — Il n'est pas donné à tout le monde d'être couturière ! — Quand elle valsait, on eût dit des flocons soulevés par le vent.

Dans le voisinage de cette neige florissaient plusieurs bouquetières fleuries. Aimez-vous les bouquetières? jamais on n'en vit tant dans un seul salon; un vrai club de bouquetières, une vraie corbeille de fleurs, et pour dessus de panier, une Anglaise blonde, pâle, poétique, rêveuse, Mlle S...., qui a des airs d'Ophélia à son service. Cette fois, c'était Ophélia effeuillant son bouquet. A côté d'elle, Mlle T...bach. En regard de ces jeunes beautés, et sans doute pour l'amour de l'antithèse, une autre bouquetière, une comtesse qui fit jadis beaucoup parler d'elle, semblait se lamenter de n'avoir plus rien à effeuiller.

La belle Italienne était en étoile. Accourez, satellites !

La veille du bal de Mme Le Hon, la cour et la ville dansaient costumés, chez Mme Tascher de la Pagerie. Cette soirée, très-brillante, n'a pas néanmoins réalisé toutes les promesses de son programme.

Il avait été question d'une certaine entrée de masques qui devait reproduire le tableau si connu des Moissonneurs

de Léopold Robert, charrette et bœufs compris. Mais il paraît qu'au dernier moment les personnes qui avaient accepté par extraordinaire, et pour cette fois seulement, le rôle de bœufs, se sont ravisées, et ont voulu monter dans la charrette aussi... Ah dame! nous vivons dans un siècle d'égalité! Tout le monde veut la même place, et tout le monde la meilleure au banquet des affaires, des plaisirs, des emplois. Faute d'attelage le divertissement a manqué. A défaut de cette *pièce*, l'on a servi des bouteilles géantes qui se sont ouvertes à point nommé, et il en est sorti des danseurs qui ont exécuté des pas de caractère.

— Avez-vous vu le bœuf gras?

Parlons mieux; cette année il faut dire avez-vous vu les bœufs gras? L'édilité a pensé qu'abondance de bœufs ne pouvait nuire, et au lieu d'un colosse on en a promené six; trois à pied, trois en voiture, traînés par d'autres quadrupèdes. Où les priviléges vont-ils se nicher! Quoi, même parmi les élus de la race ruminante, des prolétaires à pied, des aristocrates en carrosse! S'il s'est rencontré parmi eux un bœuf intelligent, en qui l'obésité n'ait pas étouffé le talent, voilà le texte d'un beau discours à mugir sur l'inégalité des conditions sociales!

On a remarqué que ces six bêtes curieuses portaient les noms les plus belliqueux : Sévastopol, Alma, Balaklava, Malakoff, que sais-je encore? le Sire de Franc-Boisy, pour brocher sur le tout. Les éleveurs, qui doivent pourtant être gens assez pacifiques par tempérament, ont eu là une singulière inspiration de piller la carte de Crimée pour baptiser leurs chefs-d'œuvre. On se serait attendu plutôt à

voir le bœuf Préliminaire, le bœuf Congrès, le bœuf Armistice, et ainsi de suite, même un baissier a, dit-on, voulu exploiter, dans l'intérêt de ses spéculations, la tendance à la guerre que semblait révéler un pareil événement. Je me hâte d'ajouter que l'interprétation a paru tirée.... par les cornes.

Si les masques diurnes ont fait radicalement défaut, en revanche les masques nocturnes ont fait rage. Il a été constaté que le soir du mardi gras, un tiers peut-être des portiers de Paris, attendaient costumés, dans leur loge, que la pendule sonnât l'heure des bals masqués. Arlequin tirait le cordon, et Pierrot vous criait d'essuyer vos pieds avant de monter l'escalier. Un de nos amis raconte à tout venant que vers neuf heures, sortant de chez lui pour se rendre en soirée, il lui est advenu de recevoir une lettre des mains d'un ours blanc. Cet ours blanc était sa concierge, ainsi galamment métamorphosée pour la circonstance.

III

O Russe, *quando te aspiciam!*—L'assassinat de Mme de Caumont-Laforce. — M. Chapot. — Henri Heine.

22 février.

— Pour le coup, c'en est un !

— Que voulez-vous dire ?

— C'en est un, vous dis-je.

— Un qui ?

— Comment ! vous ne devinez pas ? — Et mon interlocuteur, voyant décidément que je ne devinais pas, lança dans mon gilet (il était trop petit pour arriver à mon oreille), d'un air mystérieux, satisfait, et un peu dédaigneux pour ma chétive intelligence, ces trois mots : « C'est un Russe ! »

Ceci se passait avant-hier soir, chez le comte B***, très-aimable attaché de l'ambassade d'Autriche, vrai type d'attaché d'ambassade, lequel, en dépit du carême, donnait un charmant petit bal. — Il est vrai que M. de B*** est garçon, et peut-être les bals où il n'y a pas de maîtresse de maison jouissent-ils d'une dispense ? C'est un fait à éclaircir. — Quoi qu'il en soit, il y avait chez le comte beaucoup de gaieté, beaucoup d'élégance, beaucoup d'aristocratie tant étrangère qu'autochthone, et bon nombre de jolies femmes très-connues.

Après une valse ardente, nous nous étions retiré dans l'embrasure d'une fenêtre où nous faisions halte à l'ombre, quand un gros, court, sautillant monsieur qu'oncques nous n'avions aperçu de notre vie, et qui semblait fort occupé à promener sur l'assemblée un lorgnon inquisitif, me fit l'honneur de m'adresser la parole dans les termes que j'ai fidèlement rapportés plus haut.

Il venait d'entendre nommer à côté de lui d'un nom vulgaire qui n'est pas Leblanc, mais qui ne vaut ni plus ni moins que Leblanc, un grand jeune homme aux traits allongés, à la mise élégante, aux allures tout à fait distinguées. Ce nom était en effet remarquable par son insignifiance au

milieu d'un congrès dansant qui ne réunissait guère que des noms illustres, sonores, ou connus.

— C'est un Russe, continua mon homme au lorgnon, qui vient à Paris et au bal sous un nom d'emprunt, comme on va au bal de l'Opéra sous un masque. Les Russes, monsieur, pullulent à Paris. Je ne peux pas faire un pas sans en rencontrer des bandes. Ils sont ici sous le voile de l'incognito ; mais, avec un peu de perspicacité,

Le masque tombe, *un Russe* reste ;
L'incognito s'évanouit.

Les Athéniens de Saint-Pétersbourg sont des Parisiens transplantés à grands frais sur les bords de la Néva, où ils ont merveilleusement réussi, par une société d'acclimatation dont Pierre le Grand a été le fondateur. Mais ils aiment à venir se retremper sur le sol natal, aussi veillaient-ils aux frontières, prêts à envahir la France, ou plutôt Paris dont seul ils se soucient, — invasion pacifique, cette fois ! — dès que le premier oiseau *couleur de conférences* aurait paru à l'horizon. A peine l'oiseau en question signalé, ils s'envolaient derrière lui, et quelques-uns ont pu arriver assez à temps pour assister à la première représentation du *Corsaire*. C'est le petit nombre, malheureusement ! Demain, au Vaudeville, ils seront au grand complet pour la rentrée de Mme Doche, qui a compté pas mal de partisans dans le Nord, qui n'attendait pour reparaître, elle aussi, sur la terre natale, sur son théâtre de prédilection, que le retour plus ou moins déguisé de ses amis les ennemis. Les voilà, la voici... Pour en revenir à ce *Leblanc*, je vous le garantis

Russe, très-Russe, et prince, qui plus est. Peu-être est-ce un nouveau Tuffiakin en herbe? Je vais aller faire un tour du côté des gens ; je connais le valet de chambre du comte: j'obtiendrai qu'on me montre le paletot de ce M. Leblanc, dont la blancheur m'est suspecte. Je parie que son paletot est garni de fourrures ; et alors, c'est décidé ! vous êtes forcé de m'accorder qu'il est Russe ; un Russe est toujours trahi par ses fourrures.

Mon bavard partit pour sa chasse aux pelleteries, et, au bout de cinq minutes, il revenait plus allègre, plus triomphant et plus sautillant que jamais, confier — toujours à mon gilet — cette nouvelle importante :

— Il a des fourrures superbes.

Il s'éloigna, prompt comme l'éclair. Il était pressé de faire le tour du salon, et de verser dans les gilets complaisants le récit de ses prouesses, et ses appréciations sur le caractère physique et moral des Russes.

Si j'ai rapporté exactement notre conversation, ou pour mieux dire, son monologue, c'est qu'il est l'expression très-fidèle de sentiments et de rumeurs qui se font jour en maint endroit. Tout le monde avait vu le baron de Brunnow pas mal de jours avant son arrivée, et maintenant il n'est pas un pauvre homme ayant meilleure façon que son nom, en qui l'on ne soit prêt à reconnaître un grand seigneur russe débarqué en contrebande. Les Leblanc et consorts sont signalés ; les plus authentiques sont soupçonnés. Cela me rappelle l'aventure de ce nez trop réel, dont les dimensions attirèrent l'attention des sergents de ville à la porte d'un *bal paré*.

— Monsieur, ôtez votre nez ; on n'entre pas masqué.

— Mais c'est mon nez ! Et voilà trente-cinq ans que je serais bien aise de pouvoir le laisser au vestiaire.

Mais, c'est mon nom ! répondent de leur côté les faux Russes ; et on ne les croit pas ; et on a raison de ne pas les croire, parce qu'en pareille matière le sentiment public, qui se trompe dans la forme, voit juste au fond.

Samedi dernier, Mme la princesse Bagration avait chez elle, *en l'honneur de M. de Brunnow*, une matinée musicale très-brillante, où le chant, représenté cependant par MM. Roger, Orlandi, Mlle Bergam, n'était qu'un prétexte. Le vrai programme de l'assemblée était celui-ci : rétablir, dans la causerie, les fils du télégraphe électrique et mondain, trop longtemps rompus entre les salons de Paris et ceux de Saint-Pétersbourg.

Dimanche, autre matinée chez Mme de Meyendorff. Lundi, troisième matinée chez la vicomtesse de G...

Parce qu'il y a des matinées musicales, n'allez pas conclure que la musique se couche de trop bonne heure pour qu'il y ait aussi des soirées musicales. Nous sommes convenus ensemble que le carême était ici un temps où l'on se nourrit de poissons et de notes. Tant pis pour ceux que le poisson incommode ou que la musique ennuie ! Ceux-là doivent faire carême en ne dînant pas en ville, et en ne mettant plus le pied dans aucun salon.

Mardi soir, c'est le jour de réception de la duchesse de la Rochefoucault-Liancourt. Mardi dernier, la fille de cette pauvre Mme de Caumont, dont vous savez le monstrueux assassinat, Mme de R... était chez Mme de la Rochefoucault,

plus vive, plus animée que jamais, déployant l'esprit qu'elle a hérité de sa mère ; le lendemain matin, un misérable palefrenier, un marchand ambulant d'abat-jours, qui depuis trois jours avait quitté les Champs-Élysées pour le service de Mme de Caumont, assommait sa maîtresse, et cachait son cadavre sous un tas de fumier.

Je n'ai plus à raconter ce drame, dont la nouvelle a frappé d'horreur la société parisienne. C'est un pendant à l'assassinat commis, cet été, par le cocher Collignon, mais il a produit bien plus d'effet, parce que la victime de Collignon était une personne obscure, tandis que tout le monde connaît, ne fût-ce que de nom, la comtesse, — et non pas la duchesse, comme on l'a dit inexactement, — de Caumont-Laforce.

Mme de Caumont-Laforce est la femme du sénateur de ce nom. Elle plaidait en séparation avec son mari au moment où elle est morte ; elle venait de repousser victorieusement quinze jours ou trois semaines auparavant, et de repousser elle-même, dans un mémoire rédigé par elle, ce qui est assez piquant pour une femme accusée de folie, la demande en interdiction que son mari avait formée devant les tribunaux. La cour d'appel venait de lui donner gain de cause, et on avait admiré la force et la lucidité de son argumentation.

A côté de vives lueurs, il y avait pourtant des ombres dans son esprit. A certaines manies, à des étrangetés par trop accusées, on l'eût dite atteinte d'aliénation. Mais son intelligence savait se redresser à point. La dernière fois que je l'ai rencontrée, — c'était bien peu de jours avant sa fin tragique, — elle était à pied et portait un costume indescrip

tible qu'on n'osait regarder, de peur d'en rire. Elle était chaussée de certaines babouches rouges qui me reviennent en mémoire, et sur lesquelles le sang n'a pas dû se voir, si elle les portait encore dans la matinée du fatal mercredi.

Avez-vous remarqué qu'il y a des forfaits épidémiques comme certaines maladies, comme certains ridicules? Autour du *grand* Collignon sont venus se grouper cet été une foule de Collignons en miniature. Naguère nous passions par une série de mariages excentriques qui sévissaient dans le meilleur monde. Maintenant, c'est le fléau des domestiques qui frappe à coups redoublés. Le jour même de l'assassinat de Mme de Caumont, je lisais dans un journal qu'à Pau une pauvre Anglaise avait été quasi étouffée par sa femme de chambre. Cette fois, les secours sont arrivés assez tôt pour arracher la victime au bourreau.

Ces monstres domestiques ont eu la même attitude et la même réponse quand on les a arrêtés à côté du cadavre de leurs maîtresses. « Oui, je l'ai tuée, mais elle me contrariait sans cesse. — Je l'ai tuée, parce que *j'avais eu des raisons avec elle*, a dit l'assassin de Mme de Caumont. — Il m'a voulu tourmenter, il *s'est fourré le doigt dans l'œil*, » disait Collignon.

O brutes sanguinaires!

De l'horrible au ridicule il n'y a qu'un pas en pareille matière. Quand les domestiques ne sont pas criminels, ils sont grotesques. La race des bons serviteurs a quasi disparu. Il faudra bientôt les ranger dans les espèces perdues, — comme les carlins qu'ils soignaient jadis.

Un de ces jours il faudra, pour réprimer les libertés des

Scapins modernes, que le préfet de police rende une loi somptuaire qui leur interdise d'être plus élégants que leurs maîtres quand ils se promènent *pour leur compte personnel*, et d'avoir des cartes de visites qu'ils échangent avec leurs confrères les valets de chambre ; comme aussi il faudra une taxe qui règle le poids des paquets qu'un domestique ne peut refuser de porter.

L'autre jour, M. de *** voulait envoyer son valet de chambre porter un rouleau de musique rue Drouot.

— Monsieur n'y pense pas...

— Platt-il ?

— Monsieur ne pense pas à ce qu'il fait en m'envoyant faire une course avec un paquet à deux heures de l'après-midi. Justement, c'est dans un quartier où je connais *tous ces messieurs !* Longer le boulevard avec un paquet, c'est dégradant. Que monsieur me permette d'attendre à la tombée de la nuit, et, pour l'obliger, je porterai son paquet.

Cette engeance maudite et malheureusement nécessaire est, depuis une vingtaine d'années, comme grisée d'amour-propre. Un peu avant l'assassinat de Mme de Caumont, un enfant de douze ans, groom chez son neveu le duc de la Force, s'est brûlé la cervelle à la suite de quelques observations qui l'avaient offensé.

L'enfant s'est tué, l'homme a tué : au fond de ces deux crimes différents, c'est la même ivresse.

Deux morts notables ont marqué de noir la politique et la littérature : la mort de M. Chapot, celle de Henri Heine.

La perte de M. Chapot est vivement sentie par tous les royalistes, comme elle l'a été par le prince dont il avait la

confiance et auprès duquel il est mort à Venise. Il ne nous appartient pas d'apprécier ici le vide qu'elle laisse dans les rangs d'un parti important et respectable. Mais le nombre et la qualité des assistants réunis au service dit à Saint-Germain-des-Prés, pour ce fils de ses œuvres, dont les manières n'étaient pas plus brillantes que le nom, est un fait social qui est à remarquer.

En sortant de l'église, un légitimiste disait : — M. le comte de Chambord a enterré notre pauvre ami ; c'est la première fois qu'on a vu une couronne à l'enterrement d'un *chapeau.*

Où le calembour va-t-il se nicher !

L'homme le plus spirituel peut-être du dix-neuvième siècle, Henri Heine, a vu le terme des longues souffrances qui, depuis plus de sept ans, le martyrisaient ; il est mort dans la capitale de sa patrie d'adoption, et les Parisiens, même les gens de lettres, ont été rares derrière son cercueil. Pauvre Heine ! Je n'ai pas le courage de parler aujourd'hui de ses œuvres ; je les aime et les désapprouve trop pour cela. Il est mort comme il avait vécu, cherchant « dans l'essor de sa verve humoristique » une consolation et un refuge contre les angoisses. Hélas ! pour l'impotent sur son lit de douleur, pour le moribond étendu sur sa dernière couche, c'est une triste consolatrice à avoir à son chevet, même quand on s'appelle Henri Heine ou Voltaire, que *l'essor de sa verve humoristique.* Il en est une autre plus efficace, à la portée de tous les esprits, riches ou pauvres, dont il a eu le malheur de ne pas vouloir.

Encore une fois, pauvre Heine ! Depuis qu'il était con-

damné à vivre en compagnie d'une maladie désespérée, je me souvenais toujours qu'il avait écrit dans la préface de *l'Allemagne :* « La satisfaction corporelle est, avant tout, nécessaire à l'humanité. » Une pareille philosophie aux prises avec de pareilles souffrances, n'est-ce pas navrant ? Il a été bien puni d'avoir fait des satisfactions corporelles le pain quotidien de l'homme ; pendant près de huit années, il a vécu d'un pain de cendres.

IV

Les reliques du Congrès. — Le comte Orloff. — Les émules du cocher Collignon.

7 mars.

« Aimez-vous le *Congrès ?* On en a mis partout. »

Le congrès est dans les bouches et au fond des cœurs. Le peuple reste attroupé des heures entières pour voir descendre de voiture les plénipotentiaires qui portent dans les pans de leurs redingotes (puisque c'est en redingotes que ces messieurs agitent la vie ou la mort de tant de milliers de soldats) la paix ou la guerre. La paix ou la guerre ? N'ai-je pas entendu, le soir de la mi-carême, deux pierrots en partance pour le bal de l'Opéra, soutenir le pour et le contre

de cette grave question ? L'un, — un pierrot blanc, — penchait pour la paix, et il semblait, à voir son aplomb, ses profondes connaissances, un Metternich enfariné : l'autre, — un pierrot rouge comme une écrevisse cuite à point, — inclinait vers la guerre.

Dans les salons, on se dispute comme des reliques les moindres objets dérobés à la table des conférences. Vous savez que, le soir du premier jour de la réunion, il y avait grande réception à l'hôtel des Affaires étrangères ; les invités se sont précipités en masse vers la salle où l'Occident et l'Orient siégent autour du tapis vers traditionnel. Malgré la belle défense qu'ont faite les huissiers de service, le papier, l'encre, les plumes, les bâtons de cire à cacheter et jusqu'aux allumettes mises à la disposition de messieurs les membres du congrès, ont été pillés par des forbans des deux sexes (les femmes n'étaient pas les moins acharnées), dont quelques-uns portaient au cou pour cent mille francs de diamants, et volaient pour deux sous de *fournitures de bureau.* On a signalé un Anglais qui, pris en flagrant délit de rapt d'allumettes, aurait fièrement répondu à l'huissier en mettant sa proie dans sa poche et ses poings en garde : « Plutôt que de les rendre, je les brûle, et l'hôtel avec elles. »

Pour ma part, j'ai tenu entre mes doigts une quinzaine de feuilles de papier, sur lesquelles des mains de femmes avaient tracé pendant la razzia, et de leurs plus belles pattes de mouche, le mot qui, dans chaque langue, équivaut à celui de paix. Ces feuilles, où la voix publique avait écrit son vote, sont restées sur la table, où les plénipotentiaires

les ont retrouvées le lendemain, à l'ouverture de leur seconde séance.

Tandis que ses compagnes formulaient ainsi leurs vœux, une femme, une jeune fille, — des experts en écriture nomment mademoiselle L. H...., — dédiait aux représentants des puissances, et laissait aussi sur leur table, un *rébus* assez difficile à deviner pour occuper une heure ou deux un congrès moins grave que celui de Paris, si l'auteur n'avait eu soin d'en donner l'explication lui-même de l'autre côté de la page. Le rébus en question... (Enviez-moi ! Je l'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu !), en voici le fac-simile :

Ne cherchez pas l'explication de ce rébus, moins correct, assurément, que ceux du *Monde illustré,* à sa dernière page de chaque numéro. L'auteur, d'ailleurs, n'a pas voulu faire languir son monde, et *il* ou *elle* a écrit le mot en regard de l'énigme : Un prélat couché avec un gros point de côté (un près l'A couché et à côté un gros point).

Le lendemain le congrès a lu et il a ri. O bonheur ! c'est signe de désarmement, se disent les Athéniens de Paris.

Il est quelques esprits en France, dont l'opposition ne signe jamais d'armistice avec le gouvernement présent, quel qu'il soit. Ils désirent, ils regrettent et ils frondent.

— Voilà l'avenir qui danse, disait M. de Salvandy à un des plus beaux esprits de cette catégorie, en lui montrant

quelques quadrilles de jeunes filles et de tout jeunes gens qui venaient de s'improviser, en dépit du carême, chez madame de Caux.

— J'aimerais mieux voir sauter le présent, répliqua son partenaire.

Les jours où M. Villemain est en verve, aucun esprit ne s'entend mieux que lui à lancer le dard. Il est, pour cette spécialité, fort à la mode dans le meilleur monde, et, quand il daigne y paraître, il se voit entouré d'une véritable cour de femmes, recrutée parmi les plus jeunes, les plus brillantes, les plus jolies. On n'en est pas encore à embrasser M. Villemain *pour l'amour du grec*; mais pour l'amour de M. Villemain, on se montre friand de grec, et le plus grec des poëtes grecs, Pindare, n'est plus effrayant pour personne, depuis que l'ex-ministre de Louis-Philippe l'a pris sous sa protection.

Depuis longtemps M. Villemain à entrepris sur le lyrique grec un grand travail de traduction et de critique qu'il fait de temps en temps connaître, par fragments, à ses amis. L'autre jour chez M. de Marcellus (et lui aussi, il sait du grec *autant qu'homme de France!*), M. Villemain *pindarisait* une brillante assemblée, qui ne lui épargnait ni les oh! ni les ah! à tous les endroits qui paraissaient plus beaux que les autres.

Nonobstant l'admiration générale, il advint qu'une femme s'endormit, comme magnétisée par Pindare. Del à le verbe *pindariser*, que je me suis permis d'inventer tout à l'heure, pour exprimer l'action d'envoyer aux éditeurs le fluide somnifère. C'était assurément un crime de lèse-Pindare,

qu'un si intempestif sommeil, mais, que voulez-vous! la bonne dame a peut-être la fâcheuse habitude de dormir aux sermons, et nous sommes en carême!

Ce sommeil n'était qu'un péché véniel, si nous le comparons au réveil. Elle dormait encore, quand le docte lecteur ferma son Pindare. Le brouhaha des applaudissements, les déplacements de chaises, les félicitations à qui de droit, la revanche que prenaient les mouchoirs de leur inaction, lui firent ouvrir à demi un œil et une oreille. — Après une pause, M. Villemain reprend la lecture, non plus de Pindare, mais de je ne sais trop quelle épître à la Vierge. A ce nom vénéré, voilà la dormeuse qui se lève, tourne sa chaise pour en faire un prie-Dieu et débute par un signe de croix, à la stupéfaction, puis au rire de l'assemblée. La malheureuse dame, dans le trouble d'un demi-sommeil, s'était crue à l'église.

Ah çà! faudra-t-il aussi un congrès pour mettre fin à la guerre que les cochers ont déclarée aux bourgeois. Toute la famille des cochers s'en mêle; cochers de fiacre, cochers de remise, *cochers bourgeois*, tournent à la bête féroce. L'exemple de Collignon, — saint Collignon qu'ils révèrent comme un martyr de la bonne cause: la cause du pourboire! — l'assassinat tout frais de Mme de Caumont par son palefrenier, le *tolle* général qui s'élève contre eux les exaltent jusqu'à la frénésie. Il n'est bruit que de méfaits commis par des individus appartenant à cette race brutale. Si cela continue, les successeurs de Carter et de Van-Amburgh exhiberont bientôt, au milieu des monstres qu'ils affrontent, armés d'une simple cravache, un ou deux cochers féroces, et le

public sera moins effrayé de les voir tête à tête avec un grand lion du Sahara. C'est quand ils entreront sans armes dans la cage de ces brutes que l'on frissonnera... Justement nous avons en ce moment au cirque une jeune femme, Mme Labarrère, qui dépasse en audace tous les dompteurs connus. Elle met sa tête, gracieuse et fragile, dans la gueule d'un lion fauve... oserait-elle la cacher un instant sous le carrick à collets d'un émule de Collignon ?

V

Le comte Orloff *for ever*. — Longchamps. — Les prédécesseurs de la crinoline.

22 mars.

En attendant mieux, voici les nouvelles dont il faut se nourrir : le Congrès, dans sa personnification la plus populaire, M. le comte Orloff, portait, mardi à la soirée du ministre de la justice, un habit marron à boutons d'or. Le Congrès a été indisposé mercredi, en pleine séance, dans la personne de M. le baron de Brunow, et l'on a été lui quérir en diligence un flacon d'eau de Cologne.

Comme on contait l'incident devant un mauvais plaisant, que je vois encore adossé à la cheminée et parcourant d'un regard imperturbable l'assemblée en cercle autour de lui,

il a osé soutenir que l'arrivée de ce flacon d'eau de Cologne annonçait symboliquement l'accession prochaine de la Prusse aux conférences. — Se peut-il que l'on badine en un sujet aussi grave! — Et il ajoutait, le plaisant en question, qu'il tenait de source authentique son interprétation, à savoir d'un jeune attaché d'ambassade turc, aussi habitué à épeler le langage des *sélams* que les dépêches chiffrées. Lire un message d'amour dans un bouquet, ou traduire en protocole un rouleau d'eau de Cologne, c'est à peu près tout un, en effet.

Il ne faut pas une grande dose d'adresse pour faire avaler n'importe quoi à une bouche tout au large ouverte, et Paris qui contemple l'horizon, la mâchoire béante, est prêt à recevoir en pâture telle nouvelle qu'il plaira aux fabricants de lui donner. Une nouvelle! par grâce, une nouvelle, pour une pauvre famille qui n'en a pas mangé une seule depuis huit jours! Mes bons messieurs, ne nous refusez pas cette charité!... Paris n'est plus une ville; c'est un immense point d'interrogation en disette de réponses, qui s'écrierait volontiers : « Ma couronne, ma couronne pour une réponse! » à peu près comme Richard III de Shakspeare offre son royaume pour un cheval.

Pour calmer ces fiévreuses impatiences, voici que depuis deux jours le ciel nous envoie des douches de neige. A peine les Parisiens ont-ils le loisir de s'en apercevoir. Ils bravent ce dernier caprice de l'hiver secouant, avant de le dépouiller, son manteau de frimas; ils font, — sous leurs parapluies, tout grelottants, les pieds dans la boue glacée du boulevard, comme de vrais Talleyrand bourgeois dont rien ne

gèle la verve, — des mots de circonstance. — « C'est un cadeau du comte Orloff, dit l'un, en regardant tomber la neige; les petits cadeaux entretiennent l'amitié: je cours acheter de la rente. — Mon Dieu ! répond un autre, que vont dire nos amis les Russes qui concluaient la paix pour venir se chauffer à notre soleil, et boire nos vins sur place, si leur climat les suit ici ? Ils n'ont plus besoin de nous ! Ils resteront chez eux, et le comte Orloff, furieux d'être obligé de remettre ses fourrures en plein mars comme à Saint-Pétersbourg, et d'avoir l'onglée, va tonner dans la conférence, ne fût-ce que pour se réchauffer... Hâtons-nous de vendre prudemment rentes et actions avant que personne ait, comme moi, percé à jour à la situation. »

C'est aujourd'hui le premier jour de Longchamps ; avant-hier, pour son début, il a été noyé dans la pluie et la neige ; il était convalescent. Aujourd'hui... je n'ai pas encore de ses nouvelles.

Longchamps, quoi qu'on en dise, existe encore un peu ; il a des fidèles qui y vont le premier jour parce qu'ils n'y ont pas été la veille, et qui n'y manquent pas le troisième, parce qu'ils y ont été les deux premiers jours. Il suffit d'un rayon de soleil pour faire éclore cet empressement rigoureusement motivé. Si l'astre-roi n'a pas bien mérité de Longchamps cette année, en revanche, les nouvelles voitures de remise de la Compagnie impériale, qui ont fait hier leur première sortie, lui ont prêté l'éclat de leurs panneaux fraîchement peints et des gants de coton éblouissants de leurs cochers.

Pâle ou brillant, Longchamps me remet en mémoire une phrase de la Bruyère: « L'on s'attend, au passage, récipro-

quement dans une promenade publique ; l'on y passe en revue l'un devant l'autre ; carrosses, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échappe aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé ; et selon le plus ou le moins de l'équipage, on en respecte les personnages ou on les dédaigne. »

Il est toujours question de la crinoline. Nos modes à grand étalage ont du moins ce mérite incontestable de fournir depuis longtemps un aliment inépuisable à la conversation. Leurs défenseurs égalent leurs détracteurs en nombre, en force, en ardeur, et je ne sais maintenant quand on cessera de rompre des lances en l'honneur de Dame Crinoline.—Je vous soutiens, dit l'un, que ma Dame susdite est la plus belle, la plus noble, la plus irréprochable qui soit oncques sortie de la mode. — Vous en avez menti par la gorge, riposte l'autre, et voici mon gant que je vous jette en signe de défi. — Le gant est relevé, la bataille commence, on fait cercle autour des preux.

L'autre soir, à propos de ces joutes frivoles, un personnage âgé, — dont j'admirais, sans le connaître, la parfaite distinction et la chevelure blonde qu'il doit à la nature ou paye à son coiffeur, — raconta une histoire assez hardie, en plein salon, à propos d'une mode du temps passé qui peut servir d'excuse aux plus extravagantes inventions des élégances d'aujourd'hui. Le conteur — jai appris depuis que c'était un prince de C***, — ne voila pas beaucoup son anecdocte, fort innocente au fond, mais un peu sans façon dans la forme. Nous raconterons d'après lui, en abrégeant, en jetant sur la nudité, qui sans cela s'offrirait à nos regards, le manteau du fils de Noé.

C'était une dizaine d'années avant la révolution de 1789, la mode voulait que les femmes portassent par derrière, au bas de la taille, un paquet plus ou moins gros, auquel les bouches de la meilleure compagnie donnaient sans vergogne le nom le plus grossier. Sur ces entrefaites, — cette belle mode régnait depuis une quinzaine de jours, — arrive de Naples une femme charmante, une Parisienne voyageuse, Mme de Matignon, qui fut obligée d'aller sur-le-champ à Marly, où était la cour. Elle ne s'était arrêtée à Paris que pour y coucher; elle n'y avait vu que deux ou trois personnages très-graves, qui n'avaient pas songé à la mettre au fait des beaux caprices de la mode.

Voilà qu'à Marly, où elle n'arrive que le soir, on la loge à côté de la duchesse d'Aumont et de la princessse d'Hénin. Une cloison très-mince et une porte condamnée séparaient seules son appartement de celui de ces dames. Quelle ne fut pas la surprise et presque l'horreur de la nouvelle venue, en entendant ses voisines prononcer, comme la chose du monde la plus simple, le mot le plus... cru et oser des comparaisons qui faisaient rougir jusqu'aux oreilles celle qui les écoutait sans le vouloir. — « Mais, mon cœur, il est affreux le vôtre, étroit, mesquin, tombant. Il est affreux, vous dis-je; en voulez-vous voir un joli? Tenez, regardez le mien. — Ah! c'est vrai, » reprenait l'autre voix, avec l'accent d'une admiration bien sentie. — Cependant l'*auditrice* se scandalisait de plus en plus, et elle ne pardonna à ces dames leurs inconvenances qu'en faisant connaissance avec la vraie coupable.

Il ne faut pas raisonner avec la mode, elle est parce

qu'elle est, et la mode présente semble toujours la plus ridicule à ses détracteurs, la plus admirable à ses champions, et tous ont tort. Il n'en est pas de si belle ni de si laide qui ne puisse trouver dans l'histoire de ses devancières des torts ou des mérites au moins égaux aux siens. La mode dont le nom effaroucha Mme de Matignon au débotté, ne franchit pas la Manche; mais, à peu de temps de là, les Anglaises eurent l'heureuse idée de porter (permettez-moi le mot, il est historique et il peint la chose) *des ventres*. L'un et l'autre usage se valaient bien, et tous deux dépassaient fort en extravagance les jupons tant critiqués de nos femmes. Je ne parle pas des quasi-nudités du Directoire : la société d'alors venait de voir tomber tant de têtes, qu'elle était excusable de demander à voir autre chose.

La mode anglaise que je viens de rappeler, et dont je ne répéterai pas le nom malsonnant, se recommande aux dames dans les cours où il y a des princesses enceintes; c'est une adroite manière de dissimuler la grossesse de celles-ci, si toutes autour d'elles épaississent artificiellement leurs tailles. Dangeau n'avait plus de dents, quand Louis XIV se plaignait des siennes! Les déclamateurs ont beau médire des flatteurs et les appeler *race funeste*, trouvez-moi donc une plus précieuse amitié que celle dont le corsage s'élargit en même temps que le vôtre, dont la mâchoire se dégarnit quand l'heure fatale sonne pour la vôtre, qui est enrhumée quand vous toussez, ferme son estomac les jours où vous faites diète, et ne se permet la richesse qu'autant que vous êtes vous-même dans la prospérité. Le cœur humain, qui est généreux par accès et égoïste cinq jours sur sept, ne sentirait

presque plus ses misères, petites ou grandes, si tous les partageaient autour de lui. Donnez des compagnons de supplice à Tantale, et le voilà moitié moins puni.

VI

La paix. — Si on eût laissé le temps à l'Angleterre !... — Bals costumés. — La grande muraille de la Chine à Paris. — Toujours le comte Orloff.

6 avril

Voilà une radieuse huitaine! Soleil sans nuages au ciel, joie dans les cœurs, salve pacifique de cent un coups de canon qui ont de l'écho dans le cœur de toutes les mères, fenêtres pavoisées et illuminées, satisfaction pour tous les honnêtes gens, confondus cette fois en un seul parti! Pour écrire la chronique de cette heureuse huitaine, je ne voudrais pas employer l'instrument et le style qui me servent tous les jours; il ne faudrait pas une plume de fer, c'est trop belliqueux; une plume d'oie, c'est trop niais. Quant à la plume d'aigle, c'est affaire au congrès de s'en procurer, et à M. Feuillet de Conches d'oser la ravir à l'oiseau de Jupiter. On n'a peut-être pas assez admiré la valeur qu'a dû déployer M. Feuillet de Conches dans son expédition contre le dan-

gereux porte-plumes qu'il s'agissait de dépouiller pour la circonstance d'une fraction de son plumage; on n'a pas donné assez de détails sur ce hardi larcin accompli en l'honneur du congrès de Paris, et de son œuvre de pacification. Sans doute, s'il est permis en ces graves matières de se livrer à des conjectures toutes personnelles, un sac enveloppait la tête de l'hôte ailé du Jardin des Plantes, ce qui le faisait ressembler à certains politiques de ma connaissance, lesquels ont des yeux pour ne pas voir; et c'est lui qui a payé de sa plus belle plume, sinon les frais de la guerre, du moins les frais de la paix.

Le *Journal des Débats* engageait spirituellement, l'autre jour, certains publicistes anglais qui commettent l'anachronisme de faire chaque jour le dénombrement des forces que leur pays tenait prêtes, et de vanter les infaillibles mesures de guerre qui leur eussent assigné le plus beau rôle dans la campagne de 1856 si elle avait eu lieu, — le *Journal des Débats* engageait spirituellement ces vaillances qui ont oublié de régler leurs montres, à relire un roman français, intitulé *Une heure trop tard.*

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre, qui, depuis près d'un siècle, était déjà en possession du privilége de fournir aux gens qui se respectent leurs objets de toilette et de dicter aux élégants les lois de leur élégance, enrichit en ce moment le vocabulaire à la mode de cette phrase hypothétique : « Si on lui en eût laissé le temps ! »

Si on lui en eût laissé le temps, Paul se faisait aimer de Louise, mais, au premier mot d'amour, elle le mit à la porte, ce qui n'empêche pas Paul d'être un irrésistible conquérant,

le Tamerlan des cœurs, quand on lui en laisse le temps.

Si on lui en eût laissé le temps, ma fille aurait eu la chance d'épouser, comme tant d'autres qui ne la valent pas, un mari jeune, beau, riche et titré, dit une mère que le mariage de sa fille humilie. Mais son père était si pressé de la marier ! Je regrette bien qu'on ne lui ait pas laissé le temps de choisir.

Si on en avait laissé le temps à feu M. de la Palisse, de paradoxale mémoire, il serait mort centenaire !

Si on en avait laissé le temps à M. Musard le flâneur, il aurait écrit maints chefs-d'œuvre *in-folio*.

Si on en avait laissé le temps à Oronte, l'homme au sonnet du *Misanthrope*, il n'eût pas rimé quatorze vers *bons à mettre au cabinet*, mais un sonnet sans défaut, valant un long poëme, et digne de faire pendant à ceux de M. de Sainte-Beuve, alors Joseph Delorme, et de M. Évariste Boulay-Paty.

Si on en eût laissé le temps à S. M. Soulouque Ier, empereur très-puissant et très-noir, il n'aurait pas fui devant les rebelles de son empire; il se serait retiré noblement, paisiblement, avec une solennité tranquille.

Si on lui en eût laissé le temps, Robert Macaire faisait une bonne fin ; il mourait honnête homme. Dès qu'il n'aurait plus eu besoin de braconner sur les terres de la spéculation, une fois sa fortune faite, il devenait vertueux, éligible, garde national, que sais-je encore? Peut-être marguillier de sa paroisse. Mais il fallait d'abord lui laisser le temps de vider, au profit de la sienne, les poches de ses concitoyens.

Si on lui en eût laissé le temps, Broothson, le coureur anglais, qui a été si cruellement distancé dimanche dernier au *steeple-chase* de la Marche par ses rivaux à quatre pattes,

Broothson gagnait la course. Ses concurrents ont eu l'incivilité de ne pas lui laisser le temps d'arriver au but avant eux.

Si on en eût laissé le temps à Mme X***, nous l'aurions vue avoir vingt ans après en avoir eu quarante. Non pas qu'elle possédât les recettes merveilleuses d'un Cagliostro ou d'un Saint-Germain : son procédé à elle était des plus simples et à la portée de tout le monde. Elle se rajeunissait chaque année de deux ans, depuis que l'aiguille fatale s'était arrêtée pour elle sur le chiffre 40. Si elle avait vécu jusqu'à soixante ans, elle en aurait eu vingt à son compte. C'est grand dommage qu'elle soit morte trop tôt pour nous montrer ce curieux résultat.

Si on lui en laissait le temps, le ténor X..., qui ralentit tous les mouvements pour respirer entre chaque note, chanterait en mesure.

Si on m'en laissait le temps, s'écrient les journalistes qui parlent patois, les femmes insoumises aux lois de l'orthographe, les mauvais débiteurs, les rêveurs et les incompris, je parlerais français, j'écrirais correctement, je payerais mes créanciers, j'agirais, je serais intelligible.

Le temps est un grand maître ! dit l'un ; à quoi Molière répond : « Le temps ne fait rien à l'affaire. » Ici c'est Molière qui a tort.

Maintenant, muse des plaisirs mondains, chante le bal costumé de Mme Pozzo di Borgo, qui mettait depuis deux mois les têtes à l'envers, en dépit du carême, en dépit du congrès, et qui a mis sur le flanc tant de vaillants danseurs.

Il faut donner la date précise de ce bal, un événement !

une de ces fêtes auxquelles on se souvient, sa vie durant, d'avoir assisté, et dont les survivants disent à leurs neveux : J'y étais! de même, toute proportion gardée, que s'il s'agissait, entre militaires vieux et jeunes, de Marengo ou d'Austerlitz. C'est mercredi soir, 2 avril, que l'hôtel aristocratique par excellence de la rue Saint-Dominique s'est ouvert aux invités de Mme Pozzo di Borgo.

Que de démarches, que de sollicitations avaient précédé ce grand jour, que de requêtes présentées à Mme Pozzo, pour obtenir d'elle l'inscription d'un nom sur ses listes! Presque toutes les tentatives de ce genre sont demeurées vaines, et leur échec a dû faire naître plus d'un ennemi, dans plus d'une vanité froissée. Mais ce que Mme Pozzo di Borgo redoute avant tout, pour son salon, c'est le pêle-mêle, la confusion d'éléments hétérogènes. Pour notre part, nous ne saurions désapprouver cette consigne sévère qu'il lui plaît de maintenir; nous ne voyons pas pourquoi les gueux seuls auraient le privilége de s'aimer et de s'amuser entre eux, que leur reconnaît la chanson.

Tout le monde était costumé, jusqu'aux gens qui portaient l'épée, la poudre, l'habit à la française; jusqu'aux musiciens qui avaient revêtu des dominos.

Le costume le plus remarqué, le plus brillant, le plus hardi assurément, était celui de M. le duc de F*** J***; calqué sur ce fameux soleil de rayonnante mémoire, qui dansa dans les ballets de Versailles et qui s'appelle Louis XIV dans l'histoire. Perruque à rayons, cuirasse à rayons, étincelante du feu des diamants et des pierreries, rien ne manquait à cet astre sorti des estampes de la bibliothèque im-

périale, qui avait, dit-on, pour huit cents francs de rayons. — C'est à l'addition qu'on reconnaît, même dans ses prodigalités de grand seigneur, notre siècle bourgeois; avec lui, on connaît toujours, plus ou moins exactement, la carte à payer de toutes les magnificences. — Le vrai soleil du bon Dieu luit à moins de frais.

A minuit et demi, une troupe de Bohémiens, qu'on attendait à onze heures, a fait son entrée. Mais peut-on compter sur ces fils de Bohême? *Vie errante est chose enivrante*, ils s'étaient arrêtés un peu ici, un peu là, sur leur route, pour se faire admirer de leurs amis et connaissances qui n'allaient pas au bal; finalement, ils sont arrivés le lendemain du jour pour lequel ils étaient invités, puisqu'il était plus de minuit quand avec eux a commencé le véritable succès de la fête.

Il est vrai qu'à six heures du matin, elle durait encore... mais n'anticipons pas sur les événements, l'ordre est une des principales qualités d'un narrateur.

Ces Bohémiens des deux sexes, dont les costumes d'une pittoresque richesse relevaient les avantages naturels, ont dansé si bien un si charmant quadrille-ballet, qu'à la demande générale il a fallu l'exécuter une seconde fois. Ils ont préalablement recommencé leur entrée, au son des tambours de basque, précédés du soleil.

Deux jours plus tard, autre bal costumé chez Mme de Meyendorff.

Les Bohémiens du fameux quadrille s'y retrouvaient, mais sous de nouveaux costumes. Plus d'un, peut-être, aurait volontiers endossé une seconde fois son déguisement à succès; mais la jalousie des uns profitant de l'économie des

autres y avait mis bon ordre. Je m'explique : les Bohémiens, qui sont gens entendus, malgré les apparences, n'avaient acheté que le droit de déflorer leurs nippes; le lendemain du bal, le costumier en devenait propriétaire. Or, il advint qu'au moment même où ces beaux danseurs étaient si fort applaudis chez Mme Pozzo, quelques spectateurs avisés coururent à toute bride chez le costumier et retinrent leurs dépouilles pour le samedi suivant. Puis, riant sous cape de leur heureuse inspiration, ils se disaient : « A mon tour, samedi; sera bien applaudi qui sera applaudi le dernier. »

L'avantage est resté finalement aux vrais, aux premiers, aux seuls Bohémiens. Dans leur empressement, leurs successeurs n'avaient pas songé à quels quolibets ils s'exposaient en revêtant la défroque de leurs rivaux. — « Je te demande pardon, disait l'un, d'avoir taché *notre* manche; maintenant que je sais que c'est toi qui portes mes vieux habits, j'en prendrai plus de soin. » — « Tu as voulu prouver, disait un autre, que tu n'étais pas plus gros que moi; mais vraiment, ce n'était pas la peine de te mettre pour cela à la torture dans ma dépouille; par amitié pour toi, j'aurais certifié tout ce que tu aurais voulu sur la parité de nos tailles. » — Enfin, un troisième s'est acharné toute la soirée après sa copie, qu'il malmenait à peu près en ces termes : « Malheureux, ne danse pas tant! Songe à ton successeur, et écoute ton prédécesseur dévoré de remords. Je me repens d'avoir tant dansé mercredi, quand je vois un ami dans l'habit qui a tant dansé avec moi. Tu me fais de la peine, tu me fends l'âme, tu ne peux te douter du chagrin qu'on éprouve quand on a fait de son camarade sa victime. »

La veille, M. le comte de Hatzfeld a donné un grand bal très-brillant, à l'hôtel de l'ambassade de Prusse. Cette soirée puisait un élément d'intérêt dans la présence simultanée de notabilités diverses, qui d'ordinaire ne se donnent pas rendez-vous dans les mêmes salons. La princesse Mathilde, reçue sur l'escalier de l'hôtel, selon l'étiquette, par Mme Hatzfeld, a fait une courte apparition. Le faubourg Saint-Germain garnissait tout un salon. Un médisant disait qu'il était là en cabinet particulier, comme chez le restaurateur. En fait d'hommes politiques, M. Guizot se croisait avec M. Walewski, M. Dumont avec M. Fould, M. de Montalembert avec M. Rouher. En étrangers, les membres du congrès accaparaient, comme toujours, la plus grande part de l'attention. On se montrait encore les princes de Reuss, le maréchal Narvaez, M. Olozaga, lord et lady Clarendon, lady Cowley, Mme de Montijo, accompagnée d'une jeune Espagnole qui vient d'arriver en France, Mlle de la Paniega, assez belle pour rivaliser avec les plus belles.

Mars à côté de Vénus !... Mentionnons encore parmi les invités les maréchaux Magnan, Canrobert, Baraguay-d'Hilliers, Bosquet.

A propos de Vénus, saluons une pauvre dame qui ne lui ressemble guère avec ses cheveux gris, ses soixante ans, ses douze dents et ses trois mentons, et qui pourtant vient de se baptiser elle-même Vénus... par inadvertance.

Elle faisait une visite dans le faubourg Saint-Germain. On était sorti ; elle laisse sa carte. Au lieu de la corner selon l'usage, elle écrit au-dessous de son nom ces trois mots malencontreux : *Venus en personne.*

Le bal de l'ambassade de Prusse a mis en lumière une difficulté qui gêne singulièrement les grands personnages étrangers revêtus ici d'un titre officiel. Ils se trouvent en face d'une société parisienne divisée en deux camps bien distincts : ceux qui vont, ceux qui ne vont pas aux Tuileries. Des sympathies privées, d'anciens rapports politiques, des affinités de famille, une mutuelle estime, rattachent à bon nombre de Parisiens récalcitrants les représentants des puissances amies de la France ; d'un autre côté, il est incontestable que leur milieu naturel et indispensable, c'est la cour auprès de laquelle ils sont accrédités. Ils ne veulent pas manquer à leurs vieilles sympathies ; ils ne veulent pas manquer davantage aux exigences de leur position. On a essayé, à force de courtoisie, de concilier ces deux devoirs ; mais il faudra, nous le croyons, renoncer à celui des deux qui n'est qu'un devoir volontaire, pour pouvoir exercer l'autre avec plus de liberté. Le faubourg Saint-Germain est décidé d'ailleurs à rendre la tâche plus facile en s'exilant lui-même de réceptions où il a senti qu'il pouvait être un embarras.

Je viens de toucher là tout franchement une question qu'on n'aborde d'ordinaire qu'avec force précautions oratoires, quand on ose l'aborder. Ces petites difficultés sociales sont entourées, d'habitude, de voiles et d'ambages, de bandelettes, de circonlocutions et de périphrases qui les rendent beaucoup plus grosses qu'elles ne le sont en effet.

On colporte, en le commentant très-différemment, selon le terrain où poussent les commentaires, le mot d'un maître de maison invitant chez lui un membre du congrès :

— J'espère, cher comte, que vous me ferez l'honneur de venir à mon bal ; vous y verrez la meilleure compagnie de Paris.

— Pour moi, la meilleure compagnie est celle que je vois aux Tuileries, aurait répondu le plénipotentiaire en question.

Vrai ou inventé à plaisir, j'ai rapporté ce petit entretien, parce qu'il est l'expression d'une situation qui occupe en ce moment tout notre monde de Parisiens de Paris et de Parisiens de l'étranger. La demande avait manqué de tact, la réponse avait le droit de lui donner une leçon.

Il est plus que jamais question du comte Orloff, et la causerie parlée ou imprimée se gêne de moins en moins pour se familiariser avec ce grand seigneur, si réservé et si peu prodigue de sa personne. Plus il devient populaire, moins il se montre, et l'on ne pourra pas l'accuser de s'être complu à l'excès dans les sympathies du monde parisien et l'engouement des badauds.

Mais, de même que sous le nom d'Hercule, la mythologie nous transmet l'histoire des exploits d'une bande d'Hercules, de même que, pour le commun des martyrs, tout vaudeville qui réussit est de M. de Scribe ; tout roman amusant, d'Alexandre Dumas ; tout bon mot, de M. de Talleyrand ; toute parole royale, d'Henri IV ; de même on nous redonne maintenant, sous le nom de M. le comte Orloff, une foule d'anecdotes que déjà nous connaissons, et qui circulent de nouveau avec une légère modification à leur passe-port. Si la spéculation l'osait, elle tiendrait assurément à la disposition des bourgeois vaniteux qui donnent des bals, un assorti-

ment d'*Orloffs*, — j'entends une douzaine de gaillards à l'air martial, à la tenue sévère, qui illustreraient, pour une pièce de vingt francs, les salons d'un tas de Raboulard fraîchement dorés, et feraient ouvrir de grands yeux et de grandes bouches aux gobe-mouches de leurs amis. A défaut du comte Orloff, je ne jurerais pas qu'on ne voit pas figurer çà et là, dans ces réunions de troisième catégorie, des Russes de louage. Il m'est arrivé de me trouver, dans une assemblée de cet ordre où je m'étais fourvoyé, nez à nez avec tant de Russes plus vrais que nature, que j'ai suspecté leur authenticité. Au fait, il y a bien eu de faux Polonais à revendre quand la Pologne était à la mode ; maintenant que sa puissante voisine l'a détrônée, pourquoi pareille contrefaçon ne se renouvellerait-elle pas ? A la rigueur, les mêmes personnages qui ont été Polonais naguère pourraient se faire Russes aujourd'hui. Le premier venu muni d'une redingote à brandebourgs s'appelait alors M. N'importeki ; maintenant il n'a qu'à s'appeler M. N'importekoff, et le tour est joué.

VII

Sacs et parchemins. — Bals chez M. de Morny et chez Méhémet-Bey. — Histoire d'une naufragée.

avril.

On a remis sur le tapis, à la faveur de ce soleil d'avril qui fait pousser les gazons et les mariages, une histoire

assez invraisemblable qui, née il y a quelques mois, s'est trouvée alors n'être pas viable. Il s'agit d'un jeune homme de grande naissance auquel on fait épouser la fille d'une modiste en renom, qui a conquis en quelques années dans son commerce une fortune très-considérable. Depuis peu, elle a dit adieu, non sans regret, à ses chapeaux, à ses chiffons, à son art, à sa gloire ; — tel à peu près, sauf le sang qui coule au dénoûment, l'Othello de Shakspeare dit adieu aux casques, aux panaches étincelants... *Othello's occupation's gone.* La modiste en question aurait vieilli au champ d'honneur, elle y serait morte en combattant pour son magasin, si elle n'avait songé qu'à elle-même. C'est là l'histoire de bien des parvenus, dont on a le tort de se moquer, quand ils cherchent à émigrer, de la boutique où ils ont travaillé, dans le monde qui les employait ; quand ils s'efforcent de gagner, à grand renfort d'avances faites, d'humiliations reçues, d'affronts subis patiemment, une petite place parmi les oisifs qu'ils ont coiffés, chaussés, habillés, et avec lesquels ils traitaient naguère de puissance à puissance, derrière leur comptoir, — un trône de leur façon ! La retraite pour eux, c'est une abdication, et ils le sentent, ce n'est pas le repos, c'est le commencement d'une lutte souvent plus pénible que celle où ils ont dompté la fortune.

En se retirant de la mêlée industrielle, ils se sacrifient pour leurs enfants, pour leurs filles surtout. Ils leur ont amassé une belle dot, il faut maintenant les mettre à même de profiter de leurs écus pour faire figure dans le monde. Comment épouseraient-elles des banquiers, des agents de change, qui sait ? peut-être des marquis, si leurs mères

restaient marchandes de modes! On les a élevées pour être duchesses au besoin; elles n'ont jamais paru dans le magasin maternel; elles ont été si bien façonnées; elles ont si bien profité des leçons qu'on leur a données; avec cette puissance d'assimilation particulière aux femmes, elles se sont tellement approprié l'élégance, la distinction dont on les a entourées, qu'épouser quelqu'un de leur classe, il semble désormais pour elles que ce soit déchoir. Une alliance qui ne consacre pas ce que l'éducation a fait d'elles, une alliance parmi leurs égaux devient une mésalliance.

Alors, il faut que les parents abandonnent leur œuvre commerciale pour achever leur tâche paternelle. Rarement ils osent aborder le taureau par les cornes, le grand monde par les salons de Paris. Ils achètent une terre où ils se mettent à vivre noblement, invitant voisins et vassaux, tenant table ouverte du matin au soir, exerçant l'hospitalité comme des seigneurs du vieux temps, eux, les parvenus des temps nouveaux qui veulent gagner leurs éperons, et, au milieu de tout ce fracas, regrettant l'humble entre-sol où naquit, il y a quelque vingt ans, leur prospérité; compulsant, les larmes aux yeux, dans leurs rares moments de solitude, leurs livres de commerce, inutiles confidents de leurs opérations passées. Tels sont ces parvenus de comptoir, ces Poirier de la réalité, de la comédie et du roman, qui ont des sacs et qui veulent des parchemins pour leurs filles. Le livre et le théâtre ont exploité de préférence le côté comique de leur ambition; il n'en faut pas méconnaître le côté touchant. Tous les Poirier qui donnent leur héritière à un marquis sans fortune ne rêvent pas que le premier enfant à

naître du mariage sera la Pairie ou le Sénat, selon les temps, pour mons Poirier lui-même. Et quand, au lieu d'un beau-père, l'espèce Poirier vous donne une belle-mère, il y a gros à parier que l'ambition personnelle n'est pour rien dans sa grandeur, et qu'ayant assez de bon sens pour comprendre qu'elle ne pouvait pas être sa petite-fille, suivant le mot célèbre du plus illustre des parvenus, elle eût mieux aimé cent fois régner dans sa sphère que de tenter une pénible escalade.

Ainsi a fait cette modiste, illustre dans toute l'Europe, dont le génie demeurait boulevard des Capucines, et dont le nom seul est resté sur sa porte. On a raconté qu'elle avait pleuré en franchissant le seuil pour aller s'enfermer avec ses enfants dans un somptueux château. Larmes de regret, un peu aussi larmes de remords. Elle se reprochait amèrement une tache au soleil de prospérité qu'elle léguait à ses successeurs ; il lui manquait, et par sa faute, la cliente la plus importante dont modiste aujourd'hui puisse se vanter en France. Quand Mlle de Montijo, nouvelle venue à Paris, se présenta chez elle, elle était occupée de quelque grande dame plus connue d'elle ; préoccupée de quelque conception importante, elle ne devina pas que bientôt une couronne se poserait sur le front gracieux qu'on confiait à ses soins, et sans se déranger, avec ce sans-gêne qu'on pardonne aux grands artistes dans leurs ateliers, et que leurs familiers respectent, elle délégua à un lieutenant l'honneur de la remplacer près de la belle étrangère qui depuis...

L'histoire devait enregistrer cette page néfaste des annales d'une maison si justement célèbre.

La renommée s'occupe volontiers des faits et gestes de cette grande faiseuse dont la mode déplore la retraite. Les commérages lui ont choisi un gendre de très-illustre lignée, qui probablement sait à peine qu'on prononce son nom, car ce bruit circule dans un monde qui n'est pas le sien. Les bourgeois les plus entichés de leurs préjugés contre la noblesse le colportent avec force doléance à haute voix sur la décadence de l'aristocratie, et avec une joie muette qui dément leurs discours.

Ne pourrait-on pas conclure, au contraire, que l'aristocratie se tient en hausse, comme on dit, tant que l'on verra acheter si cher les places dans ses rangs, pour les filles de la bourgeoisie.

Cette pauvre aristocratie, dont on a prononcé tant de fois l'oraison funèbre, danse bien gaiement pour une morte.

Au milieu des bals et des réceptions qui font chaque nuit du sommeil de Paris une véritable antiphrase, et de ses rues élégantes un bazar de fêtes, il est aisé de prendre l'une pour l'autre ; plus d'une fois il est arrivé à des cavaliers invités par M. B***, sur la renommée de leurs jambes, d'entrer chez M. C***, qu'ils ne connaissent ni plus ni moins, mais qui n'avait pas songé à eux. Une pareille méprise est ordinairement sans conséquence, et l'on peut dire que les maîtres de maison habitués à recevoir, sont accoutumés à voir arriver chez eux tant d'inconnus, que quelques-uns de plus ou de moins ne changent pas beaucoup la physionomie de leur salon. Pour les femmes, qu'on engage et qui se laissent engager moins légèrement, les étourderies de ce genre sont plus graves et plus rares.

Il en est une que, ces jours-ci, une inconcevable maladresse de son cocher, une distraction plus surprenante encore de sa part, ont mise dans une position assez désagréable. Elle se rendait, ou plutôt elle voulait, elle croyait se rendre rue de Varennes; on la mena rue Saint-Dominique, dans un tout autre hôtel, dans un hôtel dont nous avons dernièrement raconté les merveilles à propos d'un bal costumé. Peu importe, dira-t-on peut-être; la faute n'était pas bien terrible; d'un hôtel à un autre il n'y a que la main, et de la rue de Varennes à la rue Saint-Dominique, le chemin n'est ni long ni difficile, les communications sont ouvertes, les relations sont affables et de tous les jours. — Je vous demande pardon; entre un hôtel de la rue de Varennes et un hôtel de la rue Saint-Dominique, il peut y avoir le Rubicon.

L'hôtel de la rue de Varennes où la dame en question se proposait de descendre appartient à une grande dame du monde officiel: l'hôtel de la rue Saint-Dominique où son cocher la déposa est d'une toute autre catégorie. La visiteuse dépaysée traverse un premier salon sans s'apercevoir de son erreur, et pénètre dans une pièce où, s'adressant à la maîtresse de la maison, sans la reconnaître, elle lui dit :

— Voulez-vous être assez bonne pour me dire où est Mme B***, je la cherche pour la saluer?

— Mme B*** ne va pas chez moi, répondit Mme ***, à la grande stupéfaction de son interlocutrice, qui se croyait chez Mme B***.

Ses yeux se dessillèrent, elle reconnut qu'elle ne connais-

sait personne, et que le parti le plus sage était une prompte retraite. Mais elle avait renvoyé sa voiture. Elle était dans ce salon brillamment rempli, aussi seule que si elle eût fait naufrage sur une côte inhospitalière, en robe de bal, avec des fleurs et des diamants sur la tête. Pas une voile à l'horizon pour se rembarquer, puisqu'elle avait brûlé ses vaisseaux, je veux dire : congédié son cocher. Elle était assez embarrassée d'elle-même ; trois hommes qui se trouvaient là vinrent heureusement à son secours, et la tirèrent de peine.

Ils causaient tous trois dans un coin du petit salon ; c'était un diplomate qui s'est honorablement et adroitement immortalisé en attachant son nom à celui de Chateaubriand, et en l'inscrivant sur le socle d'un chef-d'œuvre de sculpture retrouvé dans les entrailles du sol grec ; ce diplomate sera académicien demain, et aurait dû l'être hier ; c'était encore un de ses confrères en diplomatie aujourd'hui retiré de la carrière ; enfin, un membre de la famille royale des financiers d'Europe. Ils dirent à la belle naufragée où elle était, l'assurèrent que les habitants de cette contrée inconnue n'étaient pas anthropophages, — elle était presque étonnée maintenant de les entendre parler la même langue qu'elle, — lui offrirent quelques fruits du pays, qu'on passait sur des plateaux, et mirent à sa disposition les moyens de regagner sa terre natale ou de poursuivre son voyage, à son choix.

Libre sans rançon, elle accepta la voiture galamment offerte de M. de R***, après quelques minutes de route, elle était arrivée à destination, chez Mme B***, rue de Varennes,

où elle a conté, tout émue, les aventures de son voyage à travers un monde nouveau pour elle.

VIII

L'art de ramasser son chapeau. — Il ne faut pas jouer avec l'eau. — Un banquier à la mer. — Exposition universelle agricole.

6 juin.

Il y a quelque part dans Dickens, le spirituel conteur anglais, une page bien amusante, et surtout bien instructive, où il est traité de la manière dont un homme grave qui a eu le malheur d'être décoiffé par le vent dans la rue, doit s'y prendre pour ramasser son chapeau sous les yeux de ses concitoyens.

Belle malice ! dira-t-on. Il n'y a qu'à courir après le castor errant, le rattraper le plus promptement possible, se baisser vers lui, le relever prestement de la main, et s'en recoiffer en ayant soin d'assurer sa position de façon à défier désormais l'autan de vous faire saluer malgré vous.

Ah bien oui ! vous n'y êtes pas, mais pas du tout. Dickens vous prouvera sans peine qu'un pareil système pèche par la base, et ne répond à aucune des nécessités de la situation fausse à laquelle il s'agit de remédier.

Quelle est, en effet, après cette petite mésaventure, la

pensée qui naît dans le cerveau, exposé aux intempéries de l'air, d'un homme grave, lequel, évidemment, ne peut se dispenser d'être chauve, la calvitie étant un des attributs de sa gravité? Sa première pensée n'est ni pour son chapeau, ni pour l'épée de Damoclès du rhume suspendue sur sa tête; la voici, sa première pensée : — Sauvons d'abord ma respectabilité ! Évitons de prêter à rire aux passants, en m'élançant imprudemment. Prenons garde, en courant, de faire aboyer les chiens, crier les petits garçons, sourire les hommes et bavarder les femmes. Montrons, par notre sang-froid que nous dominons les circonstances. Que nous toussions demain, que notre chapeau soit bossué par le pavé ou mouillé par le ruisseau, peu importe, si nous pouvons dire : « Tout est perdu, fors notre dignité. »

Uniquement soucieux de se montrer au-dessus de l'épreuve que le ciel lui a envoyée, notre homme commence par regarder à droite, à gauche, non point en quête du chapeau volage, mais pour observer les physionomies de l'assistance. Sur le visage des autres, il faut qu'il compose le sien; s'il voit des sourires voltiger autour des lèvres, lui-même sourira; si chacun a gardé son sérieux, il se contentera de montrer le plus beau sang-froid. Au besoin, il pourrait fredonner, pour mieux témoigner de l'égalité d'âme avec laquelle il a reçu le coup qui l'a frappé. Son front est serein, sa démarche aussi calme, aussi naturelle, aussi aisée, que s'il se promenait chez lui en robe de chambre. C'est en flânant, pour ainsi dire, qu'il se dirige vers le point où gît son couvre-chef.

Ces lenteurs diplomatiques ont pour but de conjurer un

grand péril. Il est possible que le vent, non content de son premier exploit, s'acharne sur le feutre, et le fasse rouler, rouler grand train sur le sol, au moment même où son propriétaire s'apprêtait à le saisir, et alors, s'il n'a pas pris ses précautions selon la formule que nous indiquons, voilà l'homme sérieux compromis, le voilà qui s'enfonce jusqu'au cou dans l'abîme du ridicule, au milieu des ricanements de l'assemblée, voilà que ce n'est plus seulement son chapeau qui lui échappe, à son nez, à sa barbe, mais que sa dignité s'envole avec lui. Il prête d'autant plus à rire qu'il était plus magistral avant l'accident, et les éléments de sa majesté : son ventre d'alderman orné de breloques, ses lunettes d'or, son front olympien passent du sublime au grotesque, — pour un coup de vent étourdiment supporté.

Celui que nous proposons pour modèle a eu le temps de calculer toutes les chances, il a prévu ce traître élan qui, au moment où un rapprochement décisif allait s'opérer, met une nouvelle distance entre la coiffure et son maître décoiffé. Ce n'est qu'à bon escient qu'il étendra la main vers sa proie, — une main bien ferme, bien décidée *intérieurement*, tout indifférente en apparence ! — Si d'aventure cette proie mobile lui échappait, il pourrait encore faire bon visage à sa nouvelle infortune, rire de bon cœur des enfantillages de ce farceur de vent, se mettre à la tête des rieurs, les mettre de son côté, si bien que la moquerie n'eût plus personne à frapper, personne en face d'elle.

Cette leçon de tactique n'est pas seulement applicable dans le cas spécial que nous venons de présenter ; tous ceux qui poursuivent un but incertain peuvent se souvenir avec

avantage de l'hypocrisie que requiert la recherche intelligente d'un chapeau. Ce chapeau, c'est le symbole poétique de l'espérance dont nous sommes tour à tour, tous tant que nous sommes, coiffés et décoiffés, et qui nous échappe capricieusement au moment où nous croyons remettre la main sur elle.

Exemples :

Vous sollicitez la main d'une héritière que je me plais à supposer jeune et belle. On vous répond à peu près Oui ; quelque écervelé se jettera aveuglément sur cette parole favorable, et restera tout décontenancé s'il advient que Oui se sauve par une porte de retraite qu'il avait eu soin de laisser ouverte. Au contraire, l'homme prudent, en présence de ce Oui, aura fait son incrédule avec les uns, son renchéri avec les autres, et si par hasard Oui était un masque qui cachait la figure de Non, le prétendant avisé peut, quoique éconduit, faire bon visage, et aller jusqu'à soutenir que Non lui va tout aussi bien que Oui.

S'agit-il non plus d'une fiancée, mais d'un emploi avantageux ? Il est souvent habile de persuader à ses protecteurs que c'est par désœuvrement et non par besoin que l'on cherche à obtenir une place : — Mon Dieu ! ce que je veux avant tout, c'est m'occuper, c'est tuer le temps. Si vous m'en donnez les moyens, je vous en saurai un gré infini ; si vous me refusez votre appui, je ne vous en serai pas moins reconnaissant.— Celui qui tient ce langage est peut-être un pauvre diable à qui la rafale de la misère a enlevé toute ressource. Mais il lui reste un habit noir, débris des temps meilleurs, et il le respecte. Sa dignité de *gentleman*

est sauve, si son estomac est vide. En s'adressant à la compassion, il eût obtenu peut-être quelque position plus infime qui l'eût déclassé ; en traitant d'égal à égal avec les puissants, il a tout autant de chances d'arriver à un poste éminent.

Mais les conseils de Dickens sont surtout d'un grand secours aux fonctionnaires qu'une bourrasque politique a dépouillés des fonctions qui les coiffaient si bien, et qui cherchent à ressaisir, celui-ci sa toque, celui-là son chapeau à cornes. Ils ont les yeux du public sur eux, ils ont leur dignité à sauvegarder. Il faut qu'on ne les voie pas courir après les fugitifs, mais que ceux-ci aient l'air d'être revenus à eux. Le *nec plus ultrà* de l'habileté, c'est de se montrer tièdes à la poursuite des objets si ardemment désirés, et d'animer ceux-ci en apparence de l'empressement que soi-même on éprouve en réalité.

C'est la toque, c'est le chapeau à cornes qui est censé parler ainsi : — Je voudrais reprendre une place sur ton front; je brûle du désir de nous retrouver ensemble; je sèche loin de toi. — A quoi l'ex-dignitaire répond : — Mais tu as changé de cocarde ! — Pour lever cette objection, la toque ou le chapeau entrent dans des considérations qu'il ne nous appartient pas d'aborder. — Finalement, l'hésitation de l'homme est vaincue, il se décide, il consent à étendre la main, et se recoiffe triomphalement.

S'il l'eût étendue trop tôt, et sans cette petite comédie préalable, vous savez à quel danger il s'exposait ! Il risquait fort de rester encore quelque temps tête nue, et de perdre, du même coup manqué, sa considération.

Ce n'est pas précisément une histoire en l'air que nous venons de conter là ; elle est à la fois l'histoire de plusieurs, et celle d'un seul en particulier. Maintenant mettons le signet à ce fragment du chapitre des chapeaux retrouvé par Molière dans un Aristote que seul il a possédé, et plus récemment allongé de quelques feuillets par Dickens.

Aussi bien, il ne s'agit pas de rire aujourd'hui ; Paris est triste et ému, mais d'une tristesse et d'une émotion qui n'appartiennent qu'à lui et qui ne l'empêchent pas de vaquer à ses plaisirs accoutumés. Les spectacles, un peu abandonnés pendant deux jours de soleil et de chaleur, qu'il a fallu bien vite payer par un lendemain diluvien, regorgeaient de monde hier soir, et vers minuit, aux abords des théâtres, on aurait volontiers mis l'épée à la main pour se disputer les voitures qui opéraient le sauvetage des femmes. Hier, l'inondation était partout : en miniature dans les rues, en récits terrifiants dans les journaux. La Bourse baisse, l'eau monte.

A l'époque où nous voici arrivés, il serait beaucoup moins question dans nos chroniques des indigènes que des provinciaux ou des étrangers en visite chez nous, si l'état des voies de communication n'ajournait arrivées et départs. Tous les projets sont suspendus, et les gens du monde s'assoient les bras croisés sur leurs malles toutes prêtes à partir, attendant qu'il plaise aux flots de laisser la place libre. Ce sont là les petites misères du fléau qui ravage tant de départements.

On n'a vraiment pas assez peur de l'eau. On dit sans cesse : « Il ne faut pas jouer avec le feu, » et c'est une nouveauté

de dire : « Il ne faut par jouer avec l'eau. » Nous assurons nos propriétés contre le feu, nous ne songeons pas à les assurer contre les inondations. Cependant, de combien l'ennemie du feu n'est-elle pas le plus terrible des éléments ! Contre l'eau, quel secours ? Nous sommes familiers avec nos fleuves et nos rivières à l'apparence bénigne ; ils nous servent de passe-temps, si nous sommes canotiers ou nageurs ; de boisson, si nous sommes sobres, malades, ou pauvres comme les *buveurs d'eau* d'Henry Murger. Malgré de trop fréquents exemples, il nous semble invraisemblable que cette eau si douce et si limpide, qui ne demande, ce semble, qu'à dormir tranquille dans son lit, se révolte jamais contre les rivages qu'elle caresse. Un beau jour pourtant elle sort de ses limites, on entend un clapotement sinistre, elle couvre les champs, elle bat les maisons en brèche, elle roule des débris et des cadavres, elle sème l'épouvante, la désolation, la famine. Pour tout dire en un mot, elle recommence un commencement de déluge.

Puis, elle rentre dans son empire chargée de son affreux butin, comme un conquérant qui rapporte dans sa capitale les dépouilles sanglantes des peuples qu'il a désolés. Quelques années se passent sans qu'elle renouvelle ses exploits ; on les oublie, et le pêcheur confiant bâtit tranquillement sa hutte à côté du fleuve qui fait semblant de ne plus songer à mal. Il est plus imprudent mille fois, ce pêcheur, que le marin qui creuse sur l'infini liquide les sillons du commerce et du voyage. Cependant, depuis que le monde existe et depuis qu'il y a des poëtes, a-t-on assez célébré le cœur trois fois d'airain des audacieux qui, sur des planches jointes, af-

frontent l'eau salée? La mer est moins coupable qu'on ne le croit ; nos fleuves sont des tartufes. Le fabuliste l'a dit avec raison : « Défiez-vous de l'eau qui dort. » Péril connu d'avance est à moitié détourné. Certes, le chasseur qui va chercher un lion dans sa tanière est moins exposé que le promeneur inoffensif et désarmé qui, au détour d'une allée du bois de Boulogne, se trouverait face à face avec le fauve souverain du désert.

Au milieu du bruit de tant de désastres collectifs, on a entendu encore le cri de détresse qui annonçait un naufrage individuel d'une toute autre nature : Un banquier à la mer! Celui-ci était un homme aimable, qui comptait beaucoup d'amis aux jours de sa fragile opulence, et qui en retrouve quelques-uns, il faut le dire à son éloge et à leur honneur, à présent que le glas de la faillite sonnant à ses oreilles l'a tiré de ses rêves dorés. Il aimait les arts, et à ses moments perdus les cultivait, lui-même, presque avec le talent d'un artiste de profession. L'exposition universelle de l'année dernière avait deux ou trois toiles agréables signées de son nom. Pourtant le préserve le ciel de se trouver, comme le héros de *l'Honneur et l'Argent* de M. Ponsard, obligé de demander le pain de ses jours à ce pinceau, si facilement fêt quand il n'est qu'un passe-temps, qui fait connaissance avec la critique en devenant outil !

Les ruines inattendues, comme les morts subites, ont le privilége de faire éclore des banalités même sur les lèvres des gens qui d'ordinaire se piquent d'esprit. Parmi ces banalités renouvelées de M. de la Palisse, qui ne sont ni neuves ni consolantes, il n'en est guère dont on ait abusé davantage

que celle qui commence par ces mots sacramentels : *Quand on pense que...*

Litanies qu'il a fallu entendre pendant huit jours, après la mort de ce regrettable Adolphe Adam :

Quand on pense que je lui ai serré la main !

Quand on pense qu'il était à l'Opéra quelques heures avant de mourir !

Quand on pense que son feuilleton avait paru le mardi, gai et leste, comme à l'ordinaire !

Quand on pense qu'avant de se coucher, pour ne plus se lever, il avait écrit quelques lignes de musique !

Quand on pense que je lui ai entendu faire un calembour à minuit, et que le matin il était mort !

Il serait facile de prolonger indéfiniment cette kyrielle d'exclamations qui toutes expriment une vérité hardie : « c'est qu'un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie, » et rien de plus.

A présent, voici les litanies que suggère le désastre financier de M. Henri Place.

Quand on pense que nous chassions chez lui cet automne, et quelle chasse ! la plus belle de France, je crois.

Quand on pense qu'il venait de commanditer pour une somme considérable ce nouveau théâtre qui s'est appelé d'abord théâtre du Peuple, qui s'appelle aujourd'hui théâtre du Prince-Impérial, et qui se trouve ainsi avoir été baptisé deux fois avant sa naissance !

Quand on pense qu'il était à Marseille, à la veille de s'embarquer pour l'Orient avec une suite de quinze personnes et

un traitement d'ambassadeur extraordinaire, quand la fatale nouvelle lui est parvenue !

Quand on pense qu'il était homme à se trouver pauvre avec cent mille francs de rente !

Quand on pense aux dîners qu'il nous donnait !

Quand on pense que je lui aurais confié volontiers tous mes petits capitaux sans un reçu, sans rien, contre la seule promesse de les admettre dans ses entreprises, que j'aurais été même trop content qu'il voulût bien les accepter.

Eh bien ! bonnes gens, M. Place, un quart d'heure avant sa ruine, était, se croyait, ou du moins était cru riche, voilà tout, voilà la belle nouvelle que vous nous apprenez. Ce qui serait plus intéressant à examiner, c'est de ces trois positions si différentes : être, se croire, être cru riche, laquelle était la sienne ? La question sera résolue dans un avenir prochain.

Les faiseurs de litanies ont encore dans les inondations un vaste champ ouvert à leurs niaiseries :

Quand on pense que, les trois quarts de l'année, l'Allier est un fleuve sec comme le Mançanarès, auquel les bonnes âmes feraient volontiers l'aumône d'un verre d'eau, et que maintenant il prend une telle revanche que Vichy a disparu sous l'eau !

Quand on pense que la Seine elle-même, un fleuve parisien, civilisé, d'humeur paisible, égoïste et ami de son repos, à ce qu'il semblait, comme un habitué du boulevard des Italiens, se met à imiter les fleuves de province !

Quand on pense que cet hiver nous avions une tempête à l'Opéra dans le *Corsaire*, et le déluge lui-même à l'Ambigu,

dans le *Paradis perdu;* nous applaudissions, nous ne nous doutions guère que, si prochainement, la nature allait imiter les jeux de la scène d'une façon si formidable!...

Comme, en ce moment même nous jouissons d'un concours agricole dans le palais de l'industrie, voilà encore une belle occasion pour les badauds de revenir à leur locution favorite. Aussi, de s'écrier :

— *Quand on pense* qu'à la place où est couché maintenant ce taureau charnu, qui ressemble à un éléphant, s'élevait naguère la vitrine de M. Froment-Meurice!...

Le succès populaire de l'exposition appartient, sans contestation possible, aux spécimens de la petite race suisse de l'Oberland. Leurs sonnettes, à la perte desquelles on assure qu'elles ne survivraient pas; le ranz des vaches, leur mélodie favorite, qui faisait pleurer J.-J. Rousseau, et qu'Arnal appelle la *Marseillaise* des bestiaux, les entourent d'une sorte d'auréole poétique, mélodique et sentimentale. On se presse autour de ces animaux comme aux expositions de peinture autour des tableaux de M. Biard, comme l'an dernier devant les épaulettes en diamants de M. le duc de Brunswick. C'est la même curiosité sympathique, ce sont les mêmes curieux.

On raconte que chaque matin, des députations de ménagères se disputent le lait des vaches mélomanes. On ajoute que celles-ci seraient certainement malades de honte, si elles savaient quel liquide odieusement frelaté la spéculation des enfants de l'Helvétie ne craint pas de débiter, à la faveur de la réputation de leurs laitières.

Qu'il s'agisse d'agriculture, d'industrie ou d'art, les spec-

tateurs des expositions forment toujours pour moi la partie la plus attrayante du spectacle. Quelle que soit la nature de l'exposition, sur dix mille visiteurs, la proportion est toujours la même : on en compte un millier à peine qui peuvent examiner, avec quelque compétence, les êtres ou les objets en face desquels ils se trouvent. Les autres, à part un petit nombre, qui vient comme nous, pour voir ses semblables regarder, errent d'un bout à l'autre des salles, s'arrêtent ici plutôt que là, blâmant cela, louant ceci, en vertu d'un instinct qui leur suggère parfois les plus singuliers jugements. Ils marchent, ils parlent, ils se fatiguent les jambes et la voix, ils s'ennuient à bouche ouverte ; mais pour rien au monde, ils ne conviendraient, en rentrant au logis, que l'exposition ne les a pas vivement intéressés.

Ils croient eux-mêmes avoir passé une journée amusante autant qu'instructive, et, vous le savez, c'est la foi qui sauve.

IX

Souscriptions en faveur des inondés.

13 juin.

Les souscriptions sont l'épilogue de la tragédie des inondations, et chacun, selon ses moyens, au delà ou en deçà de ses moyens, joue son rôle dans l'épilogue.

On lit dans les journaux les noms des souscripteurs, et l'abonné cherche le sien, imprimé tout vif, à côté du chiffre de ses libéralités, sur sa feuille d'adoption. Dans nos meilleurs sentiments, dans nos plus louables actions, il faut toujours que perce le bout d'oreille des faiblesses humaines! Quelle douce satisfaction pour B***, si son offrande dépasse celle de son voisin C***! C***, qui l'écrase de l'éclat de ses livrées, du luxe de ses équipages, qui le bat en élégance au bois de Boulogne, il l'a donc battu à son tour en générosité, à l'exposition publique des souscriptions en faveur des inondés!... Mais, ô revers! ô fortune ennemie! l'imprimeur a défiguré le nom de B***! le prote imbécile n'a pas su rétablir son orthographe altérée.— A quoi bon avoir souscrit pour une pareille somme, s'écrie alors B***, dans le premier élan de sa douleur, si je n'en ai pas le bénéfice?

B*** pourrait réclamer, quelques-uns l'ont fait, et l'on ne peut pas accuser la charité de ceux-là d'être timide. B***, qui sait mieux son monde, se contentera de maudire en secret son involontaire incognito. Mais je ne conseille pas aux pauvres inondés de se laisser envahir de nouveau par le flot destructeur; désormais B***, si mal récompensé de ses sacrifices, ne serait plus au nombre de leurs bienfaiteurs.

Les marchands ont généralement tâché de faire, comme on dit, d'une pierre deux coups, et de venir en même temps en aide aux victimes du Rhône et de la Loire, et à leur intéressant commerce. Si on les laissait faire, ils joindraient volontiers à leur envoi un prospectus, lequel rappellerait

au public que M. X***, telle rue, tel numéro, qui se signale par son zèle charitable, n'est pas moins recommandable par ses cotonnades, sa ganterie, sa mercerie et ses robes, — haute nouveauté, occasion unique! — qu'il vend à trente pour cent au-dessous de leur valeur réelle! Un si bon cœur, et de la batiste pur fil!... Comment ne se promettrait-on pas, à la lecture d'une annonce ainsi conçue, de rendre visite au magasin où l'on pratique ces sentiments généreux, le culte du bon marché et les saines doctrines en matière de tissus?

Un des plus impardonnables méfaits de la typographie, ç'a été d'attribuer à M. Giroud la souscription de M. Giroux. Qu'on le sache, et qu'on se le dise! c'est M. Alphonse Giroux, ci-devant rue du Coq-Saint-Honoré, et maintenant rue Neuve-des-Capucines, au coin du boulevard, à la place où s'élevait naguère l'hôtel des affaires étrangères; c'est M. Alphonse Giroux, marchand de couleurs, marchand de tableaux, marchand de jouets d'enfants, marchand de bronzes, marchand d'objets d'art, marchand de curiosités, d'étagères, etc., etc... qui a versé la somme de... pour soulager les infortunes de tant de pauvres inondés. M. Giroux (et non Giroud), frappé au cœur par tant d'épouvantables désastres, cherche une consolation dans l'exercice de son commerce complexe qu'il a l'honneur de rappeler à ses clients ordinaires, et à messieurs les étrangers.

Mirabeau disait au sténographe du *Moniteur* qui, en proie à un accès de civisme égalitaire, l'avait désigné, dans ses comptes rendus, sous le nom de Riquetti : « Savez-vous qu'avec votre Riquetti vous avez dérouté l'Europe pendant

deux jours? » Volontiers, l'honorable commerçant en question aurait dit de même : « Savez-vous qu'avec votre D malencontreux vous avez intrigué l'univers et la ville pendant quarante-huit heures, et que ma rectification était indispensable au repos public? »

Quelquefois l'amour-propre, comme l'intérêt, a su adroitement tirer son épingle du jeu des souscriptions. N'est-ce pas un jeu, en effet, pour ceux qui ne sortent leur argent de leur poche que dans l'espoir d'un gain qui leur sourit? J'en connais qui ont profité de l'occasion pour s'afficher sous un nom moins roturier que celui de leurs pères. On s'appelle Petit, je suppose, on a une villa de quatre arpents à Chaville près Paris, on adresse quelques lignes escortant un ou deux billets de banque à un journal, et on signe le tout : Petit de Chaville. Aussitôt une infime minorité de niais, trois fois niais, vous appellera d'elle-même M. Petit de Chaville, gros comme le bras, bien convaincue que cette appellation vous est légitimement due, puisque le journal vous l'a accordée. Bientôt ce groupe de niais fait la boule de neige; il se grossit des sceptiques, qui ne demandent pas mieux que de vous baptiser Chaville ou Montmorency, si la chose peut vous faire plaisir; des faibles qui ont besoin de votre patronage et qui croient l'acquérir par cette complaisance; des moutons de Panurge qui font chorus à tous les refrains. Vous voilà bien et dûment reconnu pour un Petit de Chaville; puis, un beau jour, Chaville laisse Petit en route et continue son chemin tout seul.

L'histoire est connue; la recette est du domaine public, et combien n'a-t-elle pas fait de gentilshommes! Mais il

faut une occasion pour la mettre en pratique. Les listes d'une œuvre de bienfaisance, le livre d'or de la charité ouvert au public, offrent le plus favorable terrain du monde pour y semer une graine de noblesse improvisée. — A cheval donné, dit le proverbe, on ne regarde pas à la bride; à cavalier qui donne, on n'examine pas trop sévèrement les éperons.

X

Sur les lacs et sur le lac. — Bal à l'hôtel de ville.

20 juin.

Il faut avoir le courage de s'avouer franchement ses défauts; reconnaissons-le donc : nous manquions de lacs. Tout près de nous, la petite Suisse avait les lacs de Genève, de Lucerne, de Constance et le reste; l'Italie était fière de son lac de Côme, marqué sur la carte des amoureux; Albion, la perfide Albion, qu'il est difficile de prendre au dépourvu, parlait orgueilleusement de ses lacs.

Albion, pour mieux nous humilier sans doute, a même empoissonné quelque temps ses lacs de poëtes lakistes.

Les gens qui avaient beaucoup voyagé, ceux qui, dans leur jeunesse, avaient eu un prix de géographie, nous écra-

saient avec le lac Ladoga et le lac Onéga, le lac Wener et le lac Wetter.

Nous leur répondions par le Lac de M. de Lamartine. C'était beau assurément, mais un peu sec.

Et dire que maintenant on marchande un abonnement de vingt francs à un homme qui, pendant trente ans, a fourni un lac à la France! Quelle ingratitude!...

Mais, à propos d'ingratitude, vous me trouvez peut-être bien oublieux, bien dépourvu d'égards à l'endroit du lac d'Enghien? Point; je sais ce qui lui est dû : Mlle Ozy a pris sa retraite sur ses bords, c'est là un titre sérieux! Quelques oiseaux du demi-monde mêlés à un certain nombre de pigeons de la volière de la Bourse, quelques tourtereaux de la seconde catégorie ont des nids tout contre ce lac, et lui content volontiers, au temps chaud, leurs opérations de cœur et de finances.

Je sais tout cela; et c'est précisément sa ceinture dorée qui a nui au lac d'Enghien. Il n'appartenait plus ni à Paris, ni à la France, c'était une colonie de camélias.

Maintenant, nous avons un lac avec lequel nous nous sentons de force à lutter contre l'univers. Le lac du bois de Boulogne n'est pas grand; mais, vous savez l'histoire de David et de Goliath. Il fera parler de lui dans l'histoire, vous verrez, vous verrez! Petit lac est en train de devenir grand dans les chroniques.

D'abord, il a pour lui d'être un personnage semi-officiel, comme le *Constitutionnel*. Il est né à la cour, et il y est très en faveur. Des promeneurs indiscrets ont compté que le soir du bal de l'hôtel de ville, il ne s'était décidé que

fort tard à céder à M. Haussman les invités dont la municipalité s'honorait le plus.

Avez-vous vu, connaissez-vous au moins de réputation certain tableau qui est un des meilleurs morceaux de l'école française moderne : *le Soir* de M. Gleyre, l'ami de Paul Delaroche? Autant qu'il m'en souvient, il fait maintenant partie de la galerie du Luxembourg. C'est, en peinture, une inspiration analogue à celle qui dicta la musique du *Lac* à Niedermayer : une inspiration unique, un chef-d'œuvre auquel son auteur n'a pas donné de frère. Le sujet que retrace la toile est, de plus, analogue à celui de la romance : sur une onde digne de baigner les pieds d'Elvire, glisse une barque éclairée par les rayons mélancoliques de la lune. Deux promeneurs sont assis, la main dans la main ; ils ne se parlent plus, mais on sent qu'il y a là deux âmes en train de se laisser aller à la dérive, et d'échanger leurs rêves dans d'éloquentes pressions. Je n'ai plus bien présente l'ordonnance de la composition : il y a des musiciens, placés je ne sais comment, qui accompagnent les mélodies que chante le paysage. Les deux acteurs principaux de la scène entendent tout sans rien écouter.

S'ils parlaient, ce serait pour dire avec le poëte : « *O temps ! suspends ton vol !*... Le moment présent est si doux, si calme, si rafraîchissant pour l'âme et pour le corps ! On voudrait prendre le temps par les ailes, et l'étendre captif à côté de son languissant bonheur... » Qui de nous n'a éprouvé, au moins une fois dans sa vie, cette béatitude qui naît, dans certains soirs d'été, de l'accord du monde intérieur que nous portons en nous avec la paix du monde extérieur ?

Tels, par une belle soirée de la semaine dernière, voguaient sur la surface argentée du lac du bois de Boulogne des rêveurs en gants paille, et des rêveuses à sept volants; ils montaient « le beau navire aux grands mâts pavoisés » dont parle la chanson, et ne songeaient pas encore à lui dire adieu, quoiqu'il fût plus de dix heures.

Dix heures, c'est l'heure fatale. Passé dix heures, la consigne force les marins du lac à ne plus détacher leurs embarcations du rivage. Vainement, las de la terre ferme, les solliciterez-vous de vous recevoir sur leur bord. Ils sont aussi inflexibles que le vieux nocher Caron, si une ombre l'avait sollicité de violer son mandat.

Il y avait brillante compagnie sur l'esquif qui voguait toujours... Ah! si je pouvais, si je voulais nommer!...

Il y avait un duc qui porte un illustre nom.

Il y avait la duchesse sa femme, qui est en même temps princesse...

Il y avait un jeune diplomate français...

Et il y avait deux autres personnages encore.

La conversation, animée d'abord, s'était peu à peu presque éteinte. On écoutait le calme bourdonnant du soir, si l'on peut ainsi parler, quand tout à coup une voix rompit le silence animé de la nature; une voix forte, une voix de commandement, et un peu railleuse. Cette voix, sans se gêner, appela trois fois le duc d'un nom que la familiarité seule autorise avec lui.

— Qui va là? répondit avec quelque surprise le personnage si brusquement interpellé.

On lui répondit par un éclat de rire.

Puis, ce singulier dialogue fut interrompu un moment. Au bout de cinq minutes, la même voix qui semblait partir du bord, reprit sur le même ton : Louise ! Louise ! Louise !

Cette fois, c'était à la duchesse que l'on s'adressait. J'ai changé son nom de baptême, je vous en préviens. Mais la voix l'articulait bien franchement tel qu'il est.

Pour le coup, ceci déplut fort au duc. S'entendre appeler très-haut, en public, par un nom d'intimité, c'est désagréable, rien de plus. Entendre une voix qu'on ne reconnaît pas pour celle d'un ami, prononcer si hardiment celui de votre femme, c'est impatientant, pour le moins.

Duc ou bourgeois, tout homme dans cette position aurait pris le même parti : il aurait hélé opiniâtrément l'inconnu en ne lui épargnant pas, à tout hasard, les qualifications désagréables, pour épancher sa bile.

La voix se mit à rire de nouveau, mais plus fort que la première fois. Il était clair que sa gaieté augmentait en raison de la mauvaise humeur de son auditeur malgré lui.

Et puis, le silence. Comme on prêtait attentivement l'oreille à bord du *beau navire,* on entendit démarrer une barque, on distingua le bruit des rames qui frappaient l'eau en cadence; bientôt on s'aperçut que la barque marchait vers sa sœur, et on attendit l'ennemi de pied ferme.

La seconde barque portait un équipage plus illustre encore que celui de la première.

Il y avait, en tout, quatre personnes : une femme et trois hommes.

On n'a reconnu ni elle ni eux.

Un coup de vent éteignit en ce moment la lanterne qui jusqu'ici a favorisé de sa lumière nos petites indiscrétions.

On peut seulement affirmer que personne à bord de la seconde barque n'était l'ennemi attendu par les mécontents que portait la première.

Il n'y avait pas le moindre corsaire à châtier.

On se reconnut vite, on s'expliqua, on rit, tous ensemble cette fois et de bon cœur.

La semaine a été féconde en petits incidents amenés par les grands spectacles du baptême dont il a été parlé partout. Vous savez avec quelle ardeur Parisiens et étrangers de passage ici se sont disputé les billets d'invitation pour le bal monstre de l'hôtel de ville. Au dernier moment, presque tous les solliciteurs ont été récompensés de leur persistance aux dépens les uns des autres ; on a envoyé une carte à tous ceux qui avaient quelques droits à l'admission, et ils se sont foulés à qui mieux mieux le jour de la fête. Malgré les précautions que prend sagement l'administratisn municipale pour éviter que les billets soient détournés avant d'arriver au destinataire, ou prêtés sans scrupule au premier venu, il y a eu, ce qui est inévitable, quelques plaisantes rencontres.

Un homme connu, que je ne nommerai pas, aperçoit derrière un groupe épais un visage de connaissance. Il se penche pour le regarder plus attentivement, mais la foule ondoie tant et si bien qu'il ne peut le retrouver de quelque temps.

Il n'y pensait plus, quand, en descendant l'escalier qui mène à la cour de Louis XIV, il se trouva nez à nez avec

ce visage qu'il avait cru reconnaître, lequel n'était autre que le visage de son valet de chambre.

Sa tenue, comme de raison, était irréprochable, car Pierre est un valet de bonne maison. Il n'avait eu, pour être en grande tenue de bal, qu'à s'habiller en noir comme tous les jours.

Pierre, un peu embarrassé, essaya d'esquiver le regard de son maître, lequel se plut à lui dire le plus naturellement du monde :

— Vous amusez-vous, Pierre ?

— Monsieur... bulbutia le laquais, plus embarrassé de cette question que de la mercuriale à voix basse à laquelle il s'était préparé en apercevant M. X...

— Vous vous amusez, n'est-ce pas? Eh bien, tant mieux! Seulement, ne vous éternisez pas ; je rentrerai de bonne heure, et j'ai besoin de vous pour me déshabiller.

Là-dessus, ces deux habits noirs d'un rang inégal se quittèrent. L'un salua respectueusement l'autre, qui ne lui rendit pas son salut, et quelques passants purent trouver *l'un* bien débonnaire de ne pas réclamer de *l'autre* la réponse à sa politesse.

On a remarqué, autour d'un buffet, deux ou trois petits jeunes gens, sans doute les Eliacins d'un magasin de nouveautés que quelque invité avait eu le tort de favoriser de ses billets; ils ont absorbé une quantité de glaces vraiment prodigieuse. Peut-être avaient-ils fait le pari d'en avaler un nombre égal au chiffre total des mètres de calicot qu'ils avaient débités dans l'après-midi. Puisse cette débauche de rafraîchissements leur avoir été légère !

Jusque-là, c'était bien; l'hospitalité prodigue de M. le préfet de la Seine ne mesure pas les glaces à ses invités. Mais ces petits messieurs avaient une funeste habitude : ils mangeaient leurs friandises le chapeau sur la tête. Ils ne pouvaient comprendre comment étant donnés trois objets à tenir :

Une soucoupe,
Une cuiller,
Un chapeau,

deux mains pouvaient suffire à la besogne. — Donnez-nous trois mains, répondaient-ils, enchantés de leur argument, à l'huissier qui les rappelait au sentiment des convenances; nous ne demandons pas mieux que d'ôter nos chapeaux; mais, où les poser pendant que nous mangeons? nous sommes forcés de les accrocher à cette patère naturelle : notre tête.

Et, malgré les efforts d'un huissier admirable de patience, ils persistèrent à manger leurs glaces, couverts comme des grands d'Espagne. Par exemple, quand ils se reposaient, dans les entr'actes, ils montraient poliment leurs jolies petites têtes nues.

XI

De l'air s'il vous plaît ? — Ce qui ressemble le plus à la mauvaise compagnie... c'est la bonne. — La question des intérims. — Histoire de se nipper.

1 juillet.

Causons dehors, s'il vous plaît, causons en plein air. Aussi bien, tout ce qu'il y a de vie parisienne à Paris, commence désormais au boulevard de la Madeleine pour aboutir à l'extrémité du bois de Boulogne. Depuis deux jours, Paris a chaud : il s'en étonne, il s'en irrite déjà, et perd un peu la tête.

Asseyons-nous aux Champs-Élysées, et causons tranquillement, comme des gens qui avant tout ne veulent pas s'échauffer. La grande nouveauté des Champs-Élysées et du bois de Boulogne, c'est que, bon gré mal gré, on y admire en ce moment une douzaine d'équipages hors ligne dont personne ne connaît les propriétaires.

Ceci est tout à fait humiliant et vexant. Étant donnée une voiture remarquable, l'amour-propre y peut trouver son compte de trois manières :

Si l'on est propriétaire,

Si l'on y monte à côté du propriétaire,

Si l'on salue, au passage, le propriétaire qui s'y carre.

Un homme qui tire son chapeau à un attelage à quatre

chevaux est immédiatement et par cela même placé bien au-dessus de la foule qui l'entoure. Songez donc! un homme qui a parmi ses relations des attelages de vingt mille francs! La foule s'écarte avec respect de ce mortel privilégié, fût-ce un simple piéton.

Mais, fût-on soi-même assis dans une voiture fort recommandable, on perd sur-le-champ cinquante pour cent de sa valeur, quand, à la question qui naît sur les lèvres tout naturellement en face d'un équipage éclatant :

— A qui cela?

On répond piètrement :

— Je ne sais pas.

Mais, que sais-tu donc, Parisien manqué, et que vas-tu faire chaque jour au bois de Boulogne, si tu ne sais pas cela? Depuis cette fée, marraine de Cendrillon, patronne des carrossiers diligents, qui tirait d'une citrouille un carrosse tout entier armé de ses chevaux et de ses laquais, ces poëmes à quatre roues ne sortent plus de terre à l'improviste; on en sait l'origine, on en suit les progrès, on en nomme l'auteur sous peine de passer pour un *gentleman* sans éducation!...

A qui donc alors cette calèche dont voici le signalement : quatre chevaux noirs comme du jais, deux postillons en chapeau gris et casaque bleue; deux valets de pied en grande livrée?

A qui?... *That is the question.*

— Ce n'est à personne, puisque ce n'est pas à quelqu'un de nos amis, répond la coterie des exclusifs.

En effet, aux yeux de Mme de B... et de Mme de C..., les

reines de cette coterie, on n'est pas quelqu'un, fût-on grand artiste, général, ministre, millionnaire ou simplement homme d'esprit, si l'on ne fait pas partie de leur société.

Ce petit monde dédaigneux, ou plutôt ce qui reste ici de lui présentement a pris sous sa protection le théâtre des Bouffes-Parisiens. Celui-ci a sa résidence d'hiver et sa résidence d'été, comme s'il possédait un portefeuille bourré d'actions du *Mobilier*. Naturellement il a abandonné maintenant le passage Choiseul pour les Champs-Élysées, et, grâce à cette heureuse position, il est moins délaissé que ses confrères que leur grandeur attache aux pavés de la ville. On est parti de chez soi avec l'intention d'aller s'asseoir dehors; et, sans qu'on sache comment ni pourquoi, il arrive qu'on se trouve installé dans une salle de spectacle qui n'est pas plus fraîche que les autres, au contraire. Mais, si l'on étouffe, on a la consolation de se dire qu'on est aux Champs-Elysées, et il paraît que cela soulage.

Seuls, les Bouffes-Parisiens et le Cirque, leur voisin, trouveront à glaner dans les soirées d'été qui se préparent peut-être; lui seul, parmi nos théâtres lyriques, peut, au temps chaud, lutter avec avantage contre les cafés chantants qui l'entourent. Il en est presque un lui-même, et il n'est qu'à moitié un spectacle :

« Je suis oiseau, voyez mes ailes;
Je suis souris, vivent les rats ! »

Tel qu'il est, il reçoit parfois très-bonne compagnie, à côté de la plus mauvaise, et les provinciaux qui ne sont pas

à la hauteur de nos belles manières, et qui s'imaginent que le sans-façon et le débraillé sont encore choses de mauvais ton, sont exposés par là à tomber dans de singulières méprises.

L'autre jour, pendant la représentation, voici qu'on entend des voix d'hommes et de femmes riant, parlant haut, chantant presque dans les couloirs; on les voit et on les entend essayer successivement à grand bruit toutes les places vacantes. Enfin la compagnie, qui était nombreuse, se case dans deux loges l'une à côté de l'autre, où son arrivée fait retourner toute la salle. Les hommes ont l'air d'avoir plus que bien dîné, et se renvoient, pour amuser ces dames, des lazzis, qui arrivent presque aussi distinctement que ceux de la scène à l'oreille des spectateurs. Les femmes rient de leurs folies et ont l'air de les encourager plutôt que de leur imposer silence.

A coup sûr, parmi les spectateurs, la plupart provinciaux et étrangers, pour qui ces deux loges étaient devenues le point de mire des lorgnettes, l'opinion avait été tout d'abord bien fixée sur cette bruyante société : « Ce sont des nymphes au vin de Champagne, suivies d'une escorte de bohèmes viveurs! » — Ah bien oui! Il y avait là trois femmes et quatre jeunes gens de la meilleure compagnie de Paris, trois femmes dignes de tout respect, qui n'ont d'autre tort que d'avoir adopté la mode du sans-façon, en même temps que celle de la crinoline.

Le sans-façon rapproche, mais la crinoline éloigne. Y a-t-il compensation?

On rencontre en ce moment sur les trottoirs de la vie pa-

risienne beaucoup plus d'hommes mariés que de femmes appartenant à la catégorie des femmes légitimes.

Ces dames se sont envolées vers les champs, elles promènent leurs robes blanches dans quelqu'une de ces élégantes villas qui fourmillent à quinze lieues de rayon autour de Paris. Ces messieurs restent ici jusqu'à la saison des vacances et des chasses.

Une fois par semaine au plus, ils vont rendre visite à ces dames, du samedi soir au dimanche soir, ou au lundi matin, et la plupart se plaignent alors grandement des occupations qui les retiennent au rivage. D'où il résulte que nos environs sont, six jours sur sept, à peu près exclusivement peuplés de veuves dont les maris ne se sont jamais si bien portés, tandis qu'on salue sur le boulevard des Italiens bon nombre de veufs dont les femmes sont fraîches comme un matin de printemps.

De cette situation naît une question que j'appellerai la question des intérims.

Quand un ministre prend un congé, et c'est ce qui se voit tous les ans à pareille époque, il ne s'éloigne pas sans laisser son portefeuille à un remplaçant provisoire. Pas plus tard qu'hier, le *Moniteur* nous apprenait que M. Baroche était chargé de l'intérim du ministère des affaires étrangères, pendant l'absence de M. le comte Walewski.

Mais ce que la feuille officielle ne nous apprend pas, ce qu'elle ne peut nous apprendre, c'est comment seront remplis les intérims dans les ménages,

Auprès de Mme A...?

Auprès de M. A...?

Le mieux, assurément, est qu'il n'y soit pas pourvu; mais, vous le savez, le mieux n'est pas toujours le vrai. Admettons, pour aujourd'hui, quoique la campagne soit mauvaise conseillère, que le portefeuille de M. A... ne court aucun risque. Il n'a pu le laisser à personne, attendu que c'est là un portefeuille d'affaires très-particulières et non pas étrangères. Personne ne l'usurpera en son absence?... Soit! Mais pendant que Mme A... prend son congé, c'est notre devoir de la prévenir que l'intérim ne chôme guère.

Les maris qui ont devant eux un ou deux mois de la vie de garçon à dépenser à Paris sont facilement reconnaissables. Au physique, ils ont dix ans de moins que la veille de leur faux célibat, le chapeau sur l'oreille, une badine légère et tout à fait *jeune homme* à la main, un lorgnon vainqueur à l'œil. Ils donnent volontiers le bras aux petits jeunes gens, et les étonnent par leur jeunesse. Au moral, un mot les peindra : leur célibat d'occasion prend le mors aux dents au moindre prétexte coiffé d'un chapeau bleu, blanc, rose ou lilas. Ils courent comme un cheval de Franconi qui, par une métamorphose subite, deviendrait un libre et sauvage habitant de la plaine. Un pareil coursier échappé abuserait assurément de son indépendance pour se prouver à lui-même qu'il ne tourne plus dans le cirque

Tels les maris délivrés du bercail battent les buissons comme de vrais enfants prodigues. Qui donne à dîner? — Eux. Qui organise les parties? — Eux, toujours eux. Ils trouvent succulentes toutes les cuisines de restaurateurs, et s'agenouillent devant les beautés frelatées pour qui les vrais jeunes gens n'ont plus un regard. Ce que c'est que

d'avoir une bonne cave à soi, à sa disposition, tous les jours !

Il y avait une fois une Armide de plâtre qui avait pris dans ses lacs un de ces Renauds de bonne volonté. Cet *une fois* pourrait bien signifier hier. Renaud, par malheur ou par bonheur, n'était pas encore un scélérat endurci. La faim, l'occasion, l'herbe tendre l'avaient poussé à tondre d'un pré, maintes fois fauché par autrui, la largeur de sa langue, et il avait des remords. Il ne s'asseyait pas une fois au festin coupable sans voir surgir en face de lui l'ombre de Banco, je veux dire : le fantôme du contrat qu'il assassinait de coups de canif. Las de cette lutte avec sa conscience, effrayé peut-être des représailles auxquelles il ouvrait la porte du domicile conjugal, il sortit un beau jour, et par une bonne résolution, du logis extra-conjugal pour n'y plus rentrer.

Qui fut surpris ? Ce fut la demoiselle abandonnée. Elle avait fait fond sur la constance de ce mari, garçon par la grâce de la villégiature, et voici quel était son plan : rester à Paris tant qu'il y resterait lui-même, mettre le temps et sa bienveillance à profit pour s'organiser un joli petit trousseau tout neuf, lequel on irait étaler à Bade à l'époque où le galant serait rappelé dans ses terres par l'ouverture des chasses.

Mais voilà que ces projets avortent par le brusque départ dont nous avons parlé. Le protecteur n'est plus là, le trousseau commandé reste sur les bras de la petite personne, et il est un peu lourd. Comment se tirer de ce mauvais pas ?

Au lieu de partir dans deux mois, elle part, elle est par-

tie sur-le-champ, partie sans bourse délier, et cependant avec toutes ses nippes composant un bagage qui, pour une demoiselle toute seule, est aussi considérable que celui de M. de Morny pour un ambassadeur.

Elle jouit pourtant d'un crédit médiocre auprès de ses divers fournisseurs. Mais elle s'est avisée d'un tour assez original pour ajourner leur payement à son retour.

Elle avait un cordonnier, elle en a pris deux ; une couturière, elle en a pris une seconde ; une lingère, un gantier, un bijoutier ; elle leur a adjoint une autre lingère, un autre gantier, un autre bijoutier. Elle avait commandé bijoux, gants, linge, robes, chapeaux et chaussures, un trousseau, enfin, au compte de M. A... ; quand M. A... ne s'est plus trouvé là pour acquitter la facture, elle a fait chez de nouveaux marchands une seconde commande pareille à la première.

C'était doubler sa dette, dira-t-on ? A coup sûr ; mais en la doublant, — elle l'esquivait.

Le premier cordonnier vint pour essayer ses chaussures. Il y en avait huit paires, si vous voulez tout savoir. Il se trouva que les huit pieds droits gênaient la dame et avaient besoin d'une savante retouche. L'artiste emporta les pieds droits, laissa les pieds gauches, et naturellement ne parla pas de sa note, qu'il se promit de rapporter à quatre jours de là, en livrant sa fourniture complète.

Après lui, ce fut le tour de son confrère en saint-crépin. Lui aussi, tant souliers que brodequins, avait été chargé de confectionner huit paires de chaussures. Les pieds droits allaient bien, les gauches laissaient à désirer et furent reçus

à correction, comme disent les comités de lecture. Les pieds gauches retournèrent pour quatre jours au magasin d'où ils sortaient, laissant derrière eux les pieds droits. La facture du cordonnier fit naturellement retraite avec les pieds gauches.

Puis vinrent tour à tour la paire de couturières, la paire de gantiers, toute la séquelle enfin. La même comédie se répéta, sinon avec la même symétrie, du moins avec le même succès. Les fournitures incomplétement reçues de chacun étaient complétées par celles de son confrère. Grâce à son stratagème, la belle était richement équipée des pieds à la tête, sans avoir affronté le quart d'heure de Rabelais.

Autant elle avait mis de soin à éviter que tous ces braves gens se rencontrassent chez elle quand ils lui apportaient ses affaires à essayer, autant elle indiqua scrupuleusement à tous le même jour et la même heure pour livrer le reste de leurs marchandises et en recevoir le prix. Elle ne voulait pas qu'il y eût de jaloux.

Au jour dit, c'était mardi, à l'heure fixée, c'était midi, tous se présentèrent, exacts comme des soldats à l'appel, comme des chasseurs à la curée, comme des actionnaires à l'ouverture de la caisse qui leur a annoncé un dividende à toucher.

S'ils furent surpris de se trouver en si nombreuse compagnie, ils le furent plus encore, plus désagréablement surtout, en apprenant que leur débitrice avait, la veille du rendez-vous général, pris la clef des champs. Le concierge leur remit de sa part une carte sur laquelle un crayon railleur avait griffonné à peu près ceci : « Je pars pour une

croisière ; à mon retour, vous toucherez vos parts de prise, vous qui m'avez armée en guerre. »

Et voilà, quand l'argent a pris congé de certaines bourses peu scrupuleuses, comment l'adresse remplit son intérim.

XII

Le monsieur qui connaît tout le monde. — Des larcins littéraires. — Les sermons au théâtre. — M. Ponsard et un agioteur converti par la *Bourse*. — M. Proudhon et une Madeleine repentante.

18 juillet.

Pour le coup, c'est fait de nous, c'est fait de Paris, qui ne se relèvera pas d'un pareil départ : l'homme qui connaît tout le monde est parti. La nouvelle en est authentique, officielle ; nous voilà en deuil, jusqu'à l'automne prochain, de ce singulier personnage.

Nous avons reçu sa carte d'adieu, enrichie des trois fatales lettres qui veulent dire : Je m'en vais. La majorité, le troupeau sans initiative, formule ainsi son signal de départ : P. P. C., depuis que l'usage des cartes de visite règne sur le globe, depuis un temps immémorial. Le petit nombre, l'élite, notre homme en tête, ont accompli une heureuse réforme dans cette langue laconique que parlent au moins

une fois chaque année les petits carrés de carton : au lieu de P. P. C., pour prendre congé, ils disent : P. D. A., pour dire adieu ; ce qui est bien autrement éloquent !

Les regrets que laisse une personne derrière elle sont d'autant plus vifs, d'autant mieux sentis, qu'elle a pris congé d'une façon plus distinguée. Aussi, l'éloignement des partisans du P. D. A. fait-il un bien autre vide dans Paris que celui des sectateurs routiniers du P. P. C.

Dis-moi comment tu quittes tes amis et connaissances, et je te dirai qui tu es... Le style, c'est l'homme.

Celui qui connaît tout le monde a semé cette semaine dans Paris deux ou trois milliers de cartes P. D. A. (s'il en a eu un si petit nombre à déposer, c'est que déjà beaucoup de ses connaissances avaient pris leur vol dans toutes les directions) ; et même, s'il s'est décidé à monter en chemin de fer, lui qui n'aime que Paris, c'est que le soin de sa réputation l'exigeait ; c'est qu'ici, le nombre des personnes à saluer diminuait pour lui trop sensiblement. Il est allé chercher aux bains de mer et aux eaux... des prétextes à coups de chapeau. Souhaitons-lui, sur la plage qu'il va fréquenter, dans le voisinage des sources autour desquelles il va errer, toutes sortes d'occasions d'exercer sa bonne volonté et de ne pas laisser se rouiller son bras.

Du reste, il est avéré que, quand notre original est à bout de connaissances, il s'en invente plutôt que de chômer ! Il a d'abord, pour agrandir son cercle, les connaissances de ses connaissances, et puis, quand la disette le presse trop, les étrangers eux-mêmes.

Les temps sont durs, et c'était bien le moment pour lui,

en effet, de lancer son significatif P. D. A. Il n'y a ici presque plus de femmes qu'un Parisien comme lui puisse s'enorgueillir de saluer au spectacle, — dans son avant-scène, — au bois de Boulogne, — dans sa voiture. Il n'y avait plus de ces rencontres après lesquelles on se penche vers l'oreille d'un ami en lui disant d'un ton confidentiel :

— C'est la petite Mme de C***... C'est la fameuse Mme de L***, — vous savez, celle qui donne de si beaux bals, où il est si difficile d'être présenté... Sans me vanter, je suis quelque peu de ses amis ; comptez sur moi pour vous mener chez elle l'hiver prochain, si le cœur vous en dit.

Avant de partir, le monsieur qui connaît tout le monde a voulu faire la connaissance du *Fils de la nuit*, ce drame à vaisseau de la Porte... on a envie de dire : du port Saint-Martin, et je l'ai vu à la première représentation. Il n'a pas manqué non plus celle des *Amours forcées*, au Vaudeville.

Ce théâtre continue, depuis les *Filles de marbre*, à faire à sa façon, et en chansons ou en tirades, un cours de morale publique. Il distribue aux enfants du siècle ses leçons comme le Petit-Manteau-Bleu, si célèbre naguère, n'épargnait pas ses soupes aux pauvres de son quartier. Depuis les *Filles de marbre*, le répertoire du Vaudeville n'est plus qu'une soupe au Desgenais.

Il est encore dans les *Amours forcées*, ce personnage agaçant, dont la morale casse à chaque instant les vitres. Il n'est pas encore sous la remise.

Qu'on le mette donc à la porte, une fois pour toutes, ce cynique du foyer domestique, qui dit des injures à la fille de

marbre en se vautrant sur son canapé, et qui veut empêcher la pluie d'or de tomber sur Danaé. Ote-toi de son soleil, Diogène manqué ! Aie pitié ; elle n'a pas pour longtemps à être belle, courtisée et riche ! Ou si le spectacle du vice opulent te donne la fièvre, reste dans ton tonneau, moralises-y à ton aise, et surtout n'accepte pas les miettes du dîner de la belle, décidé que tu es à lui payer ton écot en injures.

Avant la représentation, cette pièce *les Amours forcées* avait fait grand bruit ; ou plutôt, il avait été fait grand bruit autour d'un titre qu'elle portait d'abord, et sur lequel la censure a posé son éteignoir : *le Bagne de l'amour*. Ce titre, que la censure a confisqué, chacun le réclamait pour sien parmi les vivants, et je crois qu'il appartient en dernier ressort à un mort, à Balzac l'immortel !

Mais, c'est dans la république des lettres un tort, un ridicule, une mode, une manie de crier à tout bout de champ : Au voleur ! au voleur ! L'un se plaint qu'on lui a pris son idée, un autre qu'on a détourné un titre dont il était légitime propriétaire, un troisième qu'on lui a dérobé une métaphore pour laquelle il avait négligé de prendre un brevet jusqu'à ce jour. Les réclamations pleuvent dans les petits journaux trop complaisants qui remplissent, dans ces affaires, l'office de boîtes aux lettres. Toutes ces querelles sont mesquines, ridicules, et merveilleusement propres à achever de déconsidérer les écrivains qui y perdent leur temps et leur encre. Il semble voir des fourmis se disputer un brin d'herbe en temps de famine. D'ailleurs, elles ont été jugées depuis longtemps, ces querelles, et sans appel ; c'est à elles que s'applique le plus justement cet arrêt que

rendait La Fontaine contre le singe et le renard; le singe se plaint quoiqu'on ne lui ait rien pris — et pour cause ;

Mais toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

L'on se rappelle encore involontairement, en face de ces larcins dont les victimes jettent les hauts cris, cette épigramme de collége :

Ami, l'on m'a volé. — Que je plains ton malheur !
— Tous mes vers manuscrits. — Que je plains le voleur !

Notez que, la plupart du temps, ceux qui pleurent si bruyamment sur le rapt de leur moindre idée, et courent après elle comme après une fille de condition, ce sont les fruits secs de la littérature, ceux qui n'ont jamais jeté sur le papier que des titres, mais qui ont leur bissac plein d'inventions sans pareilles, s'il faut les en croire sur leur parole. Ils gardent leur gloire en poche, oubliant, comme disait l'abbé Delille, qu'il n'en est pas des réputations comme des olives, et que les pochetées ne sont pas les meilleures.

Ma foi, si les *pick-pockets* littéraires n'avaient pas d'autres victimes à détrousser que ces messieurs, je suis sûr qu'ils donneraient leur démission de scélérats. Il y aurait plus de profit pour eux à être honnêtes gens.

Nous venons de dire un mot des sermons que le théâtre nous prodigue ; opèrent-ils du moins des conversions ? A-t-on ouï dire que les auteurs qui écrivent présentement les grandes pièces du Vaudeville, fussent assaillis de poulets

sur papier rose griffonnés par des Madeleines grâce à eux repentantes, — « Monsieur l'auteur des *Filles de marbre*, je descends, corrigée par vos leçons, de mon piédestal; je vends chevaux, voitures, tableaux, bijoux, vaisselle, j'en abandonne le prix aux pauvres, et je ne trafiquerai plus désormais de ce que le bon Dieu m'a donné. » — « Monsieur l'auteur des *Amours forcées*, je rends à Maurice, — à mon forçat, comme vous l'appelez, — sa liberté le lendemain du jour où j'ai assisté à votre comédie, et comme, après tout, je ne l'ai pas marqué au fer rouge, j'espère qu'il pourra faire son chemin dans le monde, à présent que le voilà libéré du bagne de mon amour. »

Non; ces messieurs les auteurs n'ont reçu aucune communication de ce genre. S'ils en avaient reçu, il est permis de supposer qu'ils ne nous en auraient pas fait mystère.

Mais, à tout Ponsard tout honneur! A lui il était réservé de recevoir d'un lecteur de la *Bourse*, une lettre aussi flatteuse que les certificats accordés par la Faculté et par les patients aux débitants de moutarde blanche : — « Monsieur le pharmacien, votre remède m'a guéri d'un mal d'estomac qui me tenait depuis vingt ans, et je digère maintenant comme père et mère. Envoyez-m'en bien vite un autre paquet, je vous prie. » — « Monsieur Ponsard, votre comédie m'a débarrassé d'une fièvre de spéculation qui me brûlait depuis longues années, et que je croyais incurable. Vous m'avez ouvert les yeux à des clartés nouvelles : je vois, je crois, je sais, et je n'ai plus une seule action, plus un seul de ces chiffons trompeurs qui sèment de primes le bord du précipice. J'ai tout vendu, au hasard, à n'importe

quel cours. Me voilà quasi ruiné, grâce à vous. Merci, mon sauveur ! »

Une pareille conversion ne semble-t-elle pas imitée du système de ce philosophe populaire qui se jeta dans la rivière, un jour de pluie, de peur d'être mouillé ? Il se noya, mais il ne fut pas enrhumé.

Ce sauvetage d'un spéculateur par M. Ponsard rappelle encore l'histoire de cette vieille femme qui brûlait dans sa maison incendiée, quand un homme généreux vint l'arracher aux flammes. Elle avait ses vêtements en feu; son sauveur la jette dans une mare pour l'éteindre, et la noie. Cette mare, grossie par les pluies, avait six pieds de profondeur.

Aussi M. Ponsard, qui a bon cœur, n'a pu s'applaudir qu'à moitié d'une cure qui coûtait si cher à son client, et il a reçu l'expression de sa gratitude avec un embarras beaucoup plus amusant que la comédie de la *Bourse*. L'opérateur a été effrayé de son opération, et il semble craindre maintenant que les agioteurs n'élèvent un bûcher expiatoire, où ils brûleront actions, coupons de rentes, eux-mêmes, aux pieds de la statue de M. Ponsard. Heureusement, rien n'est perdu encore : le grand prêtre de *l'Honneur et l'Argent* exhorte ses fidèles à la patience, dans une lettre qui doit être considérée par eux comme un manifeste.

Une autre correspondance curieuse, et qui fait à plus juste titre encore le tour de l'Europe sur l'aile des journaux, c'est celle de M. Proudhon avec une écuyère de l'Hippodrome. La demoiselle s'était senti un caprice pour la vertu... « Il arrive un âge, a dit M. O. Feuillet, dans *Ré-*

demption, où les honnêtes femmes sont tentées par le mal. En revanche, les autres ont leurs crises de vertu. Mais se perdre est plus facile que se sauver, et ces caprices d'honnêteté ne sont guère que des comédies qu'on se joue à soi-même pour se divertir un moment. On se met sur le visage un masque de vertu, pour savoir quelle mine cela vous fait, et l'on s'en tient là. »

Telle la demoiselle en question de l'Hippodrome, un jour où Mondor n'allait pas à la campagne, et où Arthur était en activité de service auprès d'une tante, s'est avisée de prendre le père Proudhon pour directeur et de lui demander l'adresse de la vertu. — « La vertu, où est-ce ça, s'il vous plaît? Ça perche-t-il, ça vole-t-il? Qu'est-ce que ça mange? » — A quoi M. Proudhon a répondu gravement : La vertu est la santé de l'âme; le travail, la chasteté et la mortification sont les médecins qui vous rendront cette santé perdue.

Vous voyez d'ici l'amusement et l'étonnement des lecteurs. Quoi! lui aussi, M. Proudhon, l'auteur des *Contradictions économiques*, la terreur et l'amusement de notre Athènes républicaine de 1848, amené à dire son mot sur la rédemption des pécheresses!... Pascal, il est vrai, nous a bien laissé un fragment sur l'amour... Et M. Proudhon, interrogé comme un des sept sages de Grèce par une vierge folle, a répondu avec conscience et bonhomie. Là-dessus quelques clairvoyants se mettent à soupçonner l'impitoyable sophiste, l'ogre socialiste, d'être tout simplement un excellent homme, un peu naïf à ses heures, comme tous les grands travailleurs.

Il fallait au moins de la bonne volonté pour traiter sérieusement les velléités de conversion d'une demoiselle qui, après avoir fait un cours de morale et d'équitation mêlées à l'Hippodrome, n'a pas trouvé dans les principes qu'on y enseigne de préservatif contre l'ennui, et se met à avoir du vide dans l'âme. Je vais vous dire tout de suite ce qui m'empêche de croire aux bonnes intentions de cette fille, pour laquelle M. Proudhon s'est mis en frais de prose et de prône. Si elle n'avait pas voulu plaisanter, s'il n'y avait pas au moins un alliage de raillerie dans son repentir, elle lui eût donné une direction moins excentrique. Ce n'est pas à la porte de M. Proudhon qu'elle eût frappé, mais tout simplement à la porte de son curé. Une La Vallière bourgeoise, fût-elle élève de l'Hippodrome, ne peut prendre les bras de M. Proudhon pour le couvent des Carmélites qu'après un souper prolongé et pour soutenir quelque folle gageure.

Je crois que les électeurs facétieux qui naguère portaient Abd-el-Kader à la présidence de la république française étaient tout juste aussi sincèrement républicains que Mlle Madeleine ***, qui a élu pour son guide spirituel M. Proudhon, est sincèrement convertie à la vertu.

XIII

De l'allumette chimique. — Les effets et les causes.

26 septembre.

J'ai lu ou rêvé, mais je crois bien avoir lu que l'allumette chimique venait d'être bannie des États de Parme. C'est là une mesure qui nous paraît éminemment prudente et paternelle. Le céleste empereur de la Chine, fermant de son mieux les portes de l'Empire du Milieu à l'opium qui hébète ses sujets, n'était pas plus sage.

L'allumette chimique est un des plus abominables engins que la civilisation ait produits. Elle n'a pas de longs états de service, et déjà la liste de ses méfaits est considérable. Grâce à elle, chacun de nous porte l'incendie dans sa poche. La malveillance et l'étourderie sont armées grâce à elle.

Je redoute moins un volcan sérieux qui fait éruption de loin en loin, et qui se tient à peu près tranquille pendant des siècles, quand il a dévoré une ville, que je ne déteste ce fléau permanent, toujours disposé à faire explosion, toujours prêt à brûler l'humanité à petit feu et en détail.

Si vous suivez M. Alphonse Karr dans la croisade qu'il s'est mis à prêcher contre le tabac, il faut en même temps lever l'étendard contre l'allumette chimique allemande.

L'Allemagne a mal mérité du monde en l'inventant; elle a travaillé à la conflagration universelle.

Remontez des effets aux causes; vous verrez que si les allumettes ne font pas les fumeurs, du moins elles contribuent à les faire. C'est de l'allumette que procèdent en droite ligne l'amadou chimique et toutes les autres préparations inflammables dont nous bourrons imprudemment nos vêtements, pour avoir toujours du feu sous la main. Supprimez ces provisions de feu portatif, le fumeur sera forcé de s'abstenir la moitié du temps. Il n'a pas toujours là un confrère dans l'exercice de ses fonctions, auquel emprunter une étincelle; les prêtresses qui desservent les bureaux de tabac ne sont que des vestales imparfaites qui laissent s'éteindre le feu sacré depuis minuit jusqu'au matin. Bref, si nous n'avions pas dans nos poches l'occasion qui fait le fumeur, nous fumerions moins, ce qui est déjà un acheminement à l'extinction radicale de cette mauvaise habitude.

Voici une proportion : l'allumette chimique est aux briquets et aux pierres à feu qu'elle a détrônés ce que les chemins de fer sont aux diligences et aux pataches. Il y avait, relativement, bien peu de voyageurs avant l'invention des machines Crampton; il y aurait bien moins de cigares de brûlés, sans la découverte des allumettes chimiques.

Crime plus grave; l'une d'elles a failli faire tout récemment d'une des reines de Paris un paquet de cendres.

L'allumette était par terre; la dame mit le pied sur elle sans s'en apercevoir. L'allumette prit feu; le feu prit à la

robe de la dame, robe de gaze ou de mousseline, justement, et traînante ainsi que la mode l'ordonne. En moins de temps qu'il ne nous en faut pour tracer un mot, la flamme entoura la pauvre femme et monta jusqu'à son cou. Si elle avait eu un peu moins de présence d'esprit, si les secours eussent été un peu moins prompts, un affreux homicide s'accomplissait par le fait d'une allumette oubliée.

Il s'en est fallu de l'épaisseur d'un des cheveux de la dame, qui sont les plus fins, les plus beaux, les plus blonds et les plus soyeux du monde, que la fin tragique de Mme de Vaines eût un pendant dans les annales parisiennes.

Vous rappelez-vous cette histoire et ce deuil? Mme de Vaines était peut-être la plus jolie, la plus charmante et la plus jeune dans une société où tout le monde avait vingt ans, de la grâce et de l'élégance. Elle était parente de M. Guizot, ou tout au moins alliée à la famille de l'éminent historien. Un soir d'automne, il y a de cela six ou sept ans, elle achevait sa toilette devant sa cheminée, pour se rendre à un petit bal. On était à la campagne, et la soirée avait été froide. Comme elle attachait son bouquet de corsage, la flamme du foyer mordit le bas de sa robe et ne lâcha plus sa proie qu'après l'avoir dévorée. Mme de Vaines vécut quelques heures, le temps nécessaire pour souffrir comme un martyr et mourir comme un ange.

Le feu qui dort et qui couve son explosion n'est pas moins terrible. Vous l'avez vu : une allumette, un fétu, un rien que les gamins dédaignent de ramasser, et que le soir, à la sortie du spectacle, ils donnent gratis à Harpagon quand un

ami lui a offert, le spectacle d'abord, le cigare ensuite ; un petit éclat de bois grossièrement taillé, rouge ou bleu d'un bout, a été sur le point d'avoir raison d'une de nos plus grandes dames dont le port, le nom, la beauté sont si imposants, et quasi royaux.

Il est permis aux petites causes de produire de grands effets ; par exemple, on tolère que M. Scribe pacifie l'Europe avec son *Verre d'eau*, mais c'est à condition que les grands effets produits par ces petites causes seront satisfaisants. Je ne connais rien de plus lamentable qu'une catastrophe publique ou privée dont l'auteur est un atome imperceptible. Le sort qui frappe semble alors railler en même temps ses victimes.

XIV

Mme la comtesse de Fitz-James va mieux.—Les vrais pauvres de Paris.

3 octobre.

C'est si rare, une bonne nouvelle ! Quand on en tient une, il faut se hâter d'en faire part à ses amis et connaissances. Annonçons donc bien vite, et surtout sans phrases, que la société parisienne est rassurée maintenant sur les suites de l'accident arrivé à Mme la comtesse de Fitz-James. Les médecins comptent qu'elle en sera quitte pour d'affreuses souffrances héroïquement supportées ; ils espèrent même que le

feu n'aura pas l'indignité de laisser des traces de son passage sur la peau de la belle et vaillante patricienne.

Je veux écrire, sous la dictée des échos qui entourent la noble comtesse, quelle est la grandeur de son courage au milieu des tortures. Il y a un privilége que les révolutions n'ont pu enlever à notre aristocratie française, et dont le temps ne la dépouillera jamais : celui de savoir souffrir. Châteaubriand disait des Bourbons ses maîtres : « Cette race sait admirablement mourir : il y a huit cents ans, il est vrai, qu'elle apprend la mort. » Eh bien, notre noblesse, qui a suivi longuement l'école des souffrances, les sait aujourd'hui par cœur; elles n'ont plus rien sur quoi elle hésite. Son âme est endurcie au malheur comme la main du batelier à l'exercice de la rame. On voit sourire une comtesse au milieu de souffrances à renverser un porte-faix.

Couchez sur ce lit de douleurs une bourgeoise, une grisette ou une dame aux camélias, vous ne verrez plus l'âme se raidir de même contre le corps. La première ira de soupirs en évanouissements, et d'évanouissements en soupirs; la seconde, tour à tour, mouillera de larmes ses rires et essuiera ses pleurs avec des éclats de gaieté; la troisième ne poussera qu'un cri, du matin au soir et du soir au matin.

Telle sa peu stoïque aïeule, Mme Dubarry, faisait une scène à l'échafaud avant d'y monter.

Il ne faut pas leur en vouloir pour ces inégalités de leur courage : celle-ci n'a appris qu'à effeuiller des roses, et son éducation ne s'étend pas jusqu'à la connaissance des épines. Celle-là, la grisette, a supporté plus d'un mauvais jour : après la vraie grande dame, c'est elle qui montrera le plus

d'énergie. Il ne lui manque, pour être à la même hauteur, qu'un peu plus de dignité et des traditions recueillies dans le passé de sa race. La bourgeoise, enfin, est faible comme une enfant née d'hier, contemporaine de la vapeur, des berlines moelleuses et des sofas capitonnés. Elle est fille de l'industrie et du confortable ; elle n'a pas dans son héritage de vieilles cuirasses faussées et des tronçons d'épée ; il ne lui coule pas dans les veines le sang de ces hardies amazones d'autrefois, qu'on voit chevaucher, panache en tête dans l'histoire. Autant qu'il lui est permis de remonter dans ses annales domestiques, elle y trouve des recettes pour mettre le pot-au-feu, et non pas pour lutter contre la douleur.

Les Italiens ont commencé leur saison par *Cenerentola*. C'eût été bien choisir si l'on savait encore interpréter cette divine musique. Mais entre les mains des chanteurs italiens d'aujourd'hui, même les meilleurs, les partitions du maître nous font l'effet de ruines sublimes, abandonnées des hommes, où l'on verrait errer les chats laissés par M. Verdi dans la gorge des artistes.

Cette première soirée rappelle toujours un peu la première composition qu'on fait au collége le lendemain de la rentrée des classes : — Écoliers et professeurs, artistes et public, tout le monde est animé des meilleures intentions, mais le feu sacré ne flambe pas encore. — Les amis et compatriotes des chanteurs, qui étaient nombreux dans la salle, battaient en vain le briquet avec leur enthousiasme méridional si prompt à s'allumer ; l'étincelle avait peine à se communiquer.

Maintenant, que le pain soit cher, que les loyers soient hors de prix, cela ne doit pas nuire au Théâtre-Italien. Nous ne sommes pas Parisiens pour nous préoccuper du pain quotidien. Ici, la question vitale, au moins pour les petits jeunes gens de l'orchestre, c'est celle du gant quotidien. Tant qu'il n'y aura pas de disette de peaux de chevreaux, nous aurons au moins de quoi satisfaire nos premières nécessités.

J'ai toujours haussé les épaules à ce vers de M. Ponsard que Laferrière disait de son plus dramatique accent dans *l'Honneur et l'Argent* :

Moi qui n'ai pas dîné, pour acheter des gants !

Eh ! ami Georges, tu n'es pas trop à plaindre, si tes gants te vont bien, si tu ne les as pas déchirés en les mettant, et si les boutons sont solides à leur poste. C'est là l'essentiel, quand on a vingt-cinq ans et l'habitude du monde. C'est tout simple, ne pas dîner pour acheter des gants. Cela se fait tous les jours; c'est le régime de bien des gens qui se gardent d'en parler. On achète des gants, on se fait coiffer, et puis l'on se rend au bal à jeun, en sautant sur la pointe des pavés. Le bal vous fera souper aux truffes et au vin de Champagne, entre une duchesse et un millionnaire dont vous serez l'égal tant que dure la nuit. Voilà ce que rapporte une paire de gants de 3 francs 10 sous. Ce n'est pas déjà un si mauvais placement ! et celui qui a troqué son médiocre dîner à table d'hôte contre cette paire de gants qui le transporte en paradis pour quelques heures, ne doit pas larmoyer sur le marché qu'il a fait.

En revanche, nous nous apitoierions de tout notre cœur sur son malheureux sort, s'il venait nous dire en vers de M. Ponsard, ou même en humble prose : — « Je sors de table ; j'ai dîné abondamment, bourgeoisement, bêtement à ma pension, et je n'ai plus un sou pour acheter des gants, et ma cousine dansera avec un autre que moi ce *cotillon* qu'elle m'avait promis depuis quinze jours... » Voilà vraiment une infortune considérable et attendrissante!

Voilà les vrais pauvres de Paris, dont l'Ambigu vient d'être bien inspiré en mettant les angoisses en drame, et le nom sur son affiche. Les *Pauvres de Paris*, c'est Paris tout entier. Ce Paris magnifique, aux boulevards éblouissants, au luxe sans rival, qui porte une ceinture de magasins et de bazars qui brillent le soir comme des diamants ; ce Paris où les femmes ne vont plus à pied pour cause de crinoline et de dédain pour le sol d'où elles sont sorties, où la spéculation compte les millions par centaines ; ce Paris luisant, chamarré, bariolé, doré, étincelant, est pauvre malgré tout cela, ou plutôt à cause de tout cela. Otez une petite élite de deux ou trois cents privilégiés, les autres, — et je ne parle que des heureux du monde ou les soi-disant heureux — jouent du matin au soir cette triste comédie : luxe et indigence. De ces pauvres-là, il y en a qui ont cinquante mille livre de rente, et qui sont à plaindre cependant, parce que leurs cinquante mille livres de rente les *obligent* à en dépenser soixante-dix ou quatre-vingt mille. Il y a des familles qui occupent un appartement de six mille francs, qui donnent à danser tous les quinze jours, et dans ces soirées vous verrez quelquefois le maître de la maison refuser obs-

tinément de faire un quatrième au whist, parce que son gousset et ses tiroirs sont vides.

Ce n'est pas un tableau de fantaisie ; on pourrait citer des noms, si ce n'était une cruauté infâme de soulever les voiles qui cachent ces blessures secrètes. Un soir, un père de famille donnait un bal ; à deux heures du matin il s'est jeté par la fenêtre. On a parlé tout haut d'un accès de fièvre chaude, et tout bas d'une ruine subite. Ni l'une ni l'autre de ces suppositions n'était vraie ; il s'est tué parce qu'il avait perdu une misérable somme, chez lui, dans son salon doré, et que ni lui, ni les siens, ni ses domestiques, ne pouvaient acquitter sur-le-champ, en réunissant leurs ressources, cette ridicule dette d'honneur.

Ailleurs, c'est le rôti qui est supprimé pour permettre à la mère et à sa fille d'aller dans le monde chaque soir avec des toilettes nouvelles ; en même temps le cheval du fils de la maison mange le dessert. On n'achète plus de livres, on ne s'abonne même plus au journal ; la cuisinière ne va plus guère chez le boucher, à peine chez le boulanger. Comme nos amis ne voient ni le vide de notre esprit, ni le vide de notre estomac, c'est sur ceux-ci que l'on économise, et l'on paraît à l'Opéra, au bois de Boulogne, aux eaux, aux bains de mer, sur le même pied que les gens qui ont deux fois plus de fortune que vous.

Nous connaissons un de ces intérieurs que l'élégance et la gêne habitent de compte à demi en faisant le moins mauvais ménage qu'elles peuvent, où le proverbe : charité bien ordonnée commence par soi-même, a reçu une application assez ingénieuse. La maîtresse du logis a deux filles ; et ces

trois dames passent leur temps à organiser, avec une activité merveilleuse, de petites loteries de société au profit de pauvres que je n'ai pas besoin de désigner plus clairement, après ce qui précède. La loterie de charité est chez elles en permanence. Leurs amis sont prévenus, et dès que l'on voit arriver ces dames en visite, on comprend qu'il faut prendre des billets ou donner des lots. Elles-mêmes placent là toutes leurs vieilles nippes hors de service, leurs écrans fanés, leurs éventails hors d'âge, leurs porcelaines ébréchées. Dès qu'elles sont seules, entre elles, elles travaillent, et quelquefois nuit et jour, à de petits ouvrages qui figureront à l'étalage de la loterie, et qui, sortis des mains de ces demoiselles, forcent les jeunes gens à prendre tous les billets qui restent, sous peine d'être coupables de lèse-galanterie.

Les bénéfices de cette spéculation ne sont pas gros, d'autant plus que, le jour du tirage, il faut donner du thé, des petits gâteaux, éclairer le salon. Cependant, fréquemment répétée, intelligemment menée, la petite loterie clandestine non-seulement fait ses frais, mais encore paye les cigares de l'un, les gants, les fleurs et les voitures des autres.

Voilà les pauvres dont Paris a le triste monopole; voilà le paupérisme dont aucun rapport officiel ne pourra jamais sonder les plaies ni calculer la profondeur. Il est partout, et il n'est nulle part; il se cache dans les cendres d'un foyer où l'on ne met jamais de bois que quand il y a là un étranger. C'est l'hôte inconnu de plus d'un intérieur où ni vous ni moi ne le soupçonnons; il a remplacé le grillon joyeux qui chantait sa chanson tandis que la famille bour-

geoise d'autrefois, les pieds sur ses chenets modestes, mais bien chauds, digérait tranquillement, loin des rêves d'ambition, un repas abondant. Maintenant, prêtez l'oreille : vous entendrez en duo les voix discordantes du luxe et de l'indigence.

Et puis, quand les besoins sont si pressants et les tentations si grandes, étonnons-nous après cela qu'un caissier de chemin de fer vole des millions, ou qu'un braconnier de la coulisse empoche quelques paquets de billets de banque. L'étalage de la société actuelle est provoquant comme celui d'un changeur.

Vous rappelez-vous cette anecdote bien connue? Voltaire était dans une société où chacun tour à tour contait son histoire de voleurs. Quand ce fut à lui de prendre la parole : « Messieurs, dit-il, il était une fois un fermier général... » On se mit à rire, et on ne lui demanda pas la suite de son conte.

Eh bien, nous n'avons plus de fermiers généraux; mais si nous nous mettions à raconter des histoires de voleurs, nous en aurions pour longtemps.

XV

Recette pour améliorer les enlèvements.

17 octobre.

C'est une grande étourderie de la part de la jeune femme

qui commet une faute de nature à défrayer la chronique parisienne, de ne pas bien choisir sa saison. Il est tel mois où la femme la plus en vue peut déserter la maison conjugale sans qu'on ait le loisir de s'occuper d'elle plus de vingt-quatre heures. Il est telle autre époque de l'année où une simple élégante ne peut disparaître dans le gouffre de perdition sans mettre le feu à une traînée de commentaires où les oisifs renouvellent sans cesse la poudre.

Une Parisienne jolie, petite, mignonne et gracieuse, vient de dire indûment adieu aux pénates domestiques. Elle aimait trop les volants !

Recette pour métamorphoser en peu de temps une femme comme il faut en femme perdue. Mettez ensemble quelques grains de beauté et une forte dose de coquetterie, peu de revenus et beaucoup de dépenses. Le résultat est infaillible. La femme peut se tenir un peu plus un peu moins de temps debout sur la pente, selon sa force ou son adresse ; elle finira toujours assez promptement par rouler dans le bas-fond.

Il y en a qui, en ce péril extrême, trouvent moyen de se faire *enlever*. L'enlèvement, c'est au moins une chute déguisée, qui joue à l'essor vers les hautes cimes de la poésie et de l'amour.

Elle a été enlevée, celle dont la malheureuse histoire est aujourd'hui la pâture des entretiens affamés de scandale. Et voyez où mène l'irréflexion, et comme il faut consulter, même dans ses folies, à défaut de son cœur, à défaut de sa raison, ce dernier ami — qui ne nous abandonne jamais et qui s'appelle le calendrier,—avant de s'embarquer pour un si hardi voyage.

Si Mme de X.... était montée dans la berline fatale la veille de quelque grande bataille, au printemps, à l'époque où la mêlée mondaine est si animée qu'on n'a pas un moment pour relever ceux qui sont par terre, depuis longtemps il ne serait plus question d'elle en dehors du cercle, intéressé à la discrétion, de sa famille et de ses vrais amis. Elle a levé l'ancre en automne, l'imprudente ! dans les jours inféconds où les violons dorment comme des marmotes au fond des étuis, où la causerie languit et cherche sa pâture, armée d'une curiosité aux dents longues. En cet *entre chien et loup* de la vie parisienne qui succède à la saison des eaux et précède la saison d'hiver, il ne fait pas bon rencontrer la chronique embusquée et guettant un scandale au passage; elle s'acharne après sa proie, elle la tourne, elle la retourne, elle la montre au public sous toutes ses faces, jusqu'à ce que le dieu des épaves lui envoie un autre butin.

Si nous étions femme, si nous avions par malheur arrêté le détestable projet de faire rouler notre carrosse dans l'ornière des enlèvements, du moins nous aurions eu la sagesse de dire l'irrémissible : *fouette cocher,* au printemps dernier, la veille du bal de Mme Pozzo di Borgo, par exemple, qui mettait toutes les cervelles en l'air, ou d'attendre jusqu'au printemps prochain une occasion pareille.

Quand on sort d'un salon, on ne va généralement pas choisir le moment où les regards inoccupés sont prêts à fondre sur vous, où les oreilles qui n'ont rien à faire compteront vos pas. Au contraire, on s'esquive discrètement quand le whist, la musique, la conversation ou la danse favorisent votre retraite.

Au milieu de certains silences, le bruit d'une porte ou d'une portière qui se ferme résonne comme un coup de tonnerre. C'est un coup de tonnerre durable, si la portière est celle de la berline aux enlèvements.

Donc, voilà la moralité de l'histoire : Au rebours des militaires, les femmes comme il faut qui veulent s'échapper du camp doivent déserter en temps de guerre, au milieu des préparatifs de la bataille. En temps de paix, leur désertion est une faute capitale.

XVI

Mort de Mme la comtesse de Fitz-James.

24 octobre.

L'événement de la semaine parisienne, c'est la mort lamentable de Mme la comtesse Charles de Fitz-James. Le feu ne pardonne pas. On croyait sa victime sauvée, on le disait, je l'avais écrit il y a une quinzaine de jours. Elle est morte avant-hier, après un mois de souffrances, de la mort qui emporta naguère la princesse de Léon, et plus récemment Mme Maurice de Vaines.

Elle a marché sur une allumette chimique, et un mois après elle était morte. Aujourd'hui même le service funèbre a lieu à Marly, où, depuis quelques années, Mme de Fitz-James vivait retirée dans un délicieux ermitage.

C'est là que la mort est venue la prendre, au milieu de ses fleurs, au milieu de ses enfants, sous la protection d'un mari au cœur loyal et militaire comme son nom. Mme de Fitz-James était née Mlle de Poilly. La mort plane depuis quelque temps sur cette famille; il n'y a pas encore un an qu'elle a emporté l'infortunée princesse Woronzoff, belle-sœur de Mme de Fitz-James par son mariage avec M. de Poilly.

Depuis dimanche soir, les médecins, qui n'avaient jamais partagé la confiance à laquelle on s'était trop facilement abandonné dans le monde, désespéraient de la vie de Mme de Fitz-James. Cette belle créature ravagée par la flamme s'empoisonnait elle-même par une sorte de suicide involontaire. Son sang—de ce sang si beau, si pur, qui lui donnait une carnation incomparable, le feu avait fait du venin;—au lieu de s'épancher au dehors, son sang gâté rentrait des plaies du dos à l'intérieur du corps, et le tuait. C'est là l'horrible explication qu'on m'a donnée de cette fin navrante.

Il y avait dans la beauté de Mme de Fitz-James quelque chose de si fort, de si triomphant, de si assuré contre tous les risques, que chez les indifférents, chez ceux qui l'avaient aperçue une fois par hasard, sa mort causa une stupeur mêlée d'effroi. Un monument admiré la veille s'écroulerait subitement qu'on n'en ressentirait pas une commotion plus profonde. A côté de cet arc de triomphe en pierres de taille, que sont nos chétives maisons de plâtre et de bois? A côté de cette comtesse à la jeunesse si puissante qu'elle semblait devoir durer toujours, de quoi ont l'air nos beautés bourgeoises qui n'ont vingt ans qu'un jour? Qui vivra,

quand elle meurt, quand sa vie était à la merci du moindre accident ?

Voilà ce que se demande le public avec alarmes autour de ce tombeau qui va être scellé dans quelques heures. Nous n'essayerons pas, nous n'oserions pas essayer de peindre ce qui se passe dans l'âme des parents et des amis de la pauvre trépassée.

Elle avait des amis véritables, car elle était bonne et gaie autant que belle. Elle représentait parmi nous une race de femmes qui bientôt aura disparu, laissant la place à de mignonnes poupées qui ont des nerfs, des vapeurs, des caprices, jamais de passions, des petits visages pâles ou roses, selon la mode, tristes ou gais, selon le vent qui souffle, sans couleur et sans caractère à eux. Mme de Fitz-James avait l'ampleur physique des portaits du dix-septième siècle, comme elle avait l'énergie morale des femmes d'un autre âge. Elle était gentilhomme autant que femme. Quand on la voyait de près, quand on avait l'honneur de causer avec elle, sa nature si vaillamment trempée vous faisait mieux comprendre l'héroïsme mêlé de belle humeur que nos pères et nos mères ont montré au pied de l'échafaud, au milieu des buissons de la Vendée, derrière les verrous de la prison, ou au sein des misères de l'émigration ; héroïsme sans phrases et sans emphase, héroïsme bonhomme, si l'on peut parler ainsi. Ses forces étaient grandes, aussi de rudes épreuves lui ont-elles été envoyées... Je parle de la noblesse française, et je parle de Mme de Fitz-James.

Quand elle était dans un bal, nos jeunes gens, espèce diminuée, en paraissaient plus petits. C'est précisément à un

bal que nous la vîmes pour la première fois, il y a quelque huit ou dix ans. Elle était en blanc, mise avec richesse et simplicité, mise selon son goût, au moins autant que selon la mode d'alors, car elle était de ces reines qui regardent la mode en face et osent lui dire son fait quand cette autre souveraine franchit les limites du beau, du vrai et du bien en manière d'atours. La mode a ses sujets humbles et soumis et ses grands vassaux quasi indépendants. Mme de Fitz-James était de ceux-ci : son élégance était à elle, assortie à sa personne, et dominait un peu le qu'en-dira-t-on. Quand elle s'éprenait d'une forme ou d'une couleur, elle lui restait obstinément fidèle pendant une, quelquefois deux saisons. Elle se faisait faire à la fois — rare et courageuse magnificence dont les femmes qui me lisent comprendront la portée, — plusieurs chapeaux ou plusieurs robes pareilles.

C'est donc dans un bal que nous la vîmes pour la première fois avec l'émotion que cause à un débutant de moins de vingt ans, perdu dans la foule des habits noirs, une femme dont la beauté, le nom et le renom sont éclatants. Adossé contre une porte, nous observions curieusement, presque avec jalousie, les hommes qui s'approchaient d'elle tour à tour pour l'inviter à danser, s'asseoir près d'elle ou la saluer. Avec un mouvement de joie enfantine, nous jugeâmes que pas un d'eux n'était digne d'elle, et comme tout homme a été Chérubin, moins ses succès et son ruban, ne fût-ce que pendant vingt minutes, nous rêvâmes qu'on nous présentait à la belle comtesse, et qu'après avoir valsé avec nous, elle ne voulait plus valser qu'avec nous de toute la

soirée. Oh ! le beau rêve que fit là cet échappé de collége qui ne songeait à rien de plus, je vous jure, qu'à se faire accorder un premier prix de danse par cette imposante inconnue.

Ce soir-là, précisément, on dansait en petit comité chez une femme qui était quelque peu parente à Mme de Fitz-James, une autre beauté célèbre que le choléra a emportée il y a trois ans, et en vingt-quatre heures, en plein épanouissement d'une jeunesse dont on avait oublié le commencement et dont personne ne pouvait prévoir la fin. Nous n'osâmes pas réclamer de son obligeance l'honneur d'être présenté à Mme la comtesse de Fitz-James. Nous attendions avec espoir et crainte, tout ensemble, que le dieu du *cotillon*, qui mélange à son gré les couples et les danseurs, mît sa taille dans notre bras droit. Le dieu ne manqua pas sa mission ; mais, il nous en souvient, nous étions si intimidé pendant le tour de valse qu'il nous procura, que nous ne dansâmes pas en mesure... Notre illustre professeur Cellarius aurait bien souffert s'il avait été présent !

Qu'on ne me blâme pas de mêler au sacré de cette mort le profane de mes réminiscences. Qu'on ne m'accuse pas d'irrévérence, si je parle de chiffons, de violons, et d'une églogue de salon jouée dans le silence de mon cœur, tandis qu'à quelques pas, par le chemin de fer, de la ville où j'écris, la morte est peut-être encore étendue sur sa dernière couche mortelle. A côté de la chambre où gît le cadavre de Juliette, Shakspeare fait jaser les musiciens qui avaient été commandés pour ses noces. Dans la vie d'une femme, tout est matière à chiffons, même le deuil le plus sérieux ; dans

la mort la plus tragique et la plus sainte d'une femme qui a brillé dans le monde, on entend encore l'écho lointain des chansons et des fêtes que la circonstance change en accents funèbres.

La dernière fois que nous avons vu Mme de Fitz-James, c'était chez elle, à Marly. La veille, elle s'était brûlé le doigt avec de la cire à cacheter. Maintenant qu'elle est morte d'une autre brûlure, je me rappelle cette circonstance puérile. Ce fut un point noir ce jour-là dans sa belle humeur ordinaire. Ce n'était ni un avertissement, ni une prédestination ; tout le monde s'est brûlé le doigt maintes fois, et cela ne tire pas autrement à conséquence. Les brûlures mortelles ne sont pas pour tout le monde ; elles sont l'apanage des grandes beautés et des grandes dames. C'est pour elles qu'un inquisiteur invisible se donne la peine d'allumer le bûcher qui les consume vivantes, phénix qui ne renaîtront pas, comme si leur supériorité n'était pas orthodoxe.

XVII

Polonais et Polonaises. — Le demi-monde et le monde et demi. — M. Alfred de Vigny à Compiègne et l'archevêché de Cambrai. — Le château d'Offemont et la marquise de Brinvilliers, mystification historique par M. C* d'O***.**

31 octobre.

Je ne dis pas que je n'estime pas les Polonais, mais je fais infiniment plus de cas des Polonaises.

Un Polonais n'est qu'un homme comme un autre, plus disposé peut-être que tout autre à porter une redingote boutonnée jusqu'au menton, garnie de brandebourgs et d'une double rangée de boutons en forme d'olives. Une Polonaise est une fée.

Elles ont sur les Parisiennes deux avantages considérables : elles savent, tandis qu'il est devenu de bon ton pour les Parisiennes d'ignorer ; elles osent, tandis que les Parisiennes craignent.

Une Polonaise osera très-bien accepter un souper d'hommes dans n'importe quel cabaret doré du boulevard ou du Palais-Royal. Seule de son bord, elle tiendra tête à cinq ou six convives du sexe masculin dont aucun ne s'abstient de lui faire la cour, parmi lesquels elle ne compte ni père, ni mari, ni frère. Nos femmes du monde ne soupent guère dans ces conditions-là ; on n'est cependant pas du demi-monde pour avoir plus de hardiesse qu'elles, et je serais tenté de créer, en faveur de ces princesses aux allures dégagées, une nouvelle catégorie : le monde et demi. C'est le monde, plus une fraction.

Une de ces brillantes personnes fait en ce moment la pluie et le beau temps dans un cercle d'élite. Et précisément, elle vient d'inventer, dans le cours d'un de ces soupers dont je parle, un mets fantastique, un plat des Mille et une Nuits, auquel il est question de donner son nom, et que je ne puis nommer par conséquent. Prenez seulement que T est la première lettre du mot, où dominent d'ailleurs les K les plus authentiques.

Pour goûter du plat en question, il ne faut pas précisé-

ment avoir envie, comme Harpagon, de faire grande chère avec peu d'argent. C'est un petit article de trois cents francs sur l'addition du restaurateur.

Le chiffre est historique. Il a été savouré pour la première fois cette semaine à l'issue d'un festin de Balthazar en petit comité. Vers le milieu de la séance spirituelle, gastronomique et galante, elle dit : « Voulez-vous qu'on vous serve un plat de mon invention ? » La motion, comme bien vous pensez, fut aussitôt acceptée à l'unanimité par la curiosité, la galanterie et la gourmandise, et Mme T*** entama une conférence mystérieuse avec le Vatel de l'endroit.

En attendant que la surprise fît son entrée triomphale, on n'épargnait ni les questions ni les suppositions. La dame ripostait : « Mon Dieu, ce plat ne mérite pas de vous occuper, vous verrez qu'il s'agit tout simplement de pattes de poulet. »

On vécut à peu près trois quarts d'heure sur ce renseignement, qui tout d'abord fut trouvé exact quand apparut la merveille culinaire. Le plat était entièrement couvert de pattes de poulet posées, deux par deux, en sautoir, comme les bâtons derrière l'écu d'un maréchal de France.

Mais quel fumet se répandit aussitôt dans le salon ! Si Lucullus mérite sa réputation classique, ses mânes en tressaillirent. Oh ! les heureuses pattes de poulet ! sur quelle litière richement embaumée elles reposaient !

Si je possédais la recette de ce brouet on ne peut moins lacédémonien, je la publierais à l'adresse des gastronomes cousus d'or. Malheureusement, mes informations ne vont pas jusque-là. Les convives eux-mêmes, s'ils savent ce qu'ils

ont payé, n'ont pas su analyser leurs délices. C'était, dans l'ordre succulent, aussi compliqué que l'est, dans le genre nauséabond, le thé de Mme Gibou et de Mme Pochet. C'était la quintessence de toutes les délicatesses de la table fondues dans un chef-d'œuvre harmonieux. On affirme que les gibiers connus les plus rares étaient représentés là par leurs ailes, on n'affirme pas qu'il n'y eût pas de langues d'oiseaux-mouches.

Ecoutons maintenant les récits des *revenants de Compiègne*.

Vous savez que la littérature avait été invitée à courre le cerf dans la personne de M. de V..., un des plus brillants représentants des lettres modernes, une célébrité que personne ne conteste.

Vers la fin de la semaine derrière, le poëte abordait le plus grand personnage du château et lui tenait à peu près ce discours :

— Sire, aucun pouvoir jusqu'à présent n'a rien fait pour moi, et je n'ai rien demandé à aucun des pouvoirs qui se sont succédé devant moi. Aujourd'hui je requiers une grâce de Votre Majesté, et je la supplie de me l'accorder.

Les témoins de la scène attendaient bouche béante que le poëte formulât sa supplique. L'empereur l'invita à s'expliquer sans réticences.

— Eh bien, sire, poursuivit M. de V..., je demande à être choisi pour apprendre à lire au prince impérial.

On me mande que cette pétition inattendue a produit beaucoup d'effet à Compiègne. Mais je ne saurais dire si l'honneur que brigue l'illustre romancier lui va être accordé.

Provisoirement il n'a encore obtenu que le surnom de *Monsieur de Cambrai* dans quelques salons.

Vous vous rappelez que l'illustre précepteur du duc de Bourgogne était archevêque de Cambrai. C'est grand dommage que des romans et des drames éloquents ne mènent pas directement à la mitre.

Non loin de Compiègne est un château dont il est question dans l'histoire de la célèbre empoisonneuse du dix-septième siècle, la marquise de Brinvilliers. Offemont, c'est le nom de ce domaine, appartient aujourd'hui à un homme d'esprit, M. C*** d'O***, qui vient de faire, d'une manière fort piquante, les honneurs de sa propriété à des visiteurs venus de Compiègne.

Prévoyant une descente de curieux, il s'était préparé à les recevoir convenablement. Quelques courses intelligentes au quai de la Ferraille et chez les marchands de bric-à-brac le mirent en possession d'une très-jolie collection d'objets pouvant avoir appartenu à la marquise de Brinvilliers, et tout à fait capables de lui avoir servi pour ses opérations homicides. Quelques investigations dans les histoires les plus détaillées de la célèbre marquise le mirent à même d'accompagner de récits palpitants l'exhibition de ses emplettes rouillées.

Il compléta ses acquisitions par l'achat d'une cassette non moins historique, destinée à contenir les reliques de la grande empoisonneuse.

Le tout fut déposé à Offemont dans l'armoire la plus dramatique que l'on put trouver. Un maçon adroit mura l'ar-

moire, et vingt-quatre heures après vous auriez juré qu'elle n'avait pas été ouverte depuis deux siècles.

Le bruit se répand que M. C*** d'O*** a découvert chez lui, au fond d'une mystérieuse cachette, dont le hazard a révélé l'existence, et derrière une maçonnerie hypocrite noircie par le temps, un coffre aux armes de la marquise de Brinvilliers, rempli d'instruments qui lui ont appartenu, et peut-être de papiers du plus haut intérêt, des documents inédits! les imaginations se mettent en campagne, les curiosités se donnent rendez-vous à Offemont. On part. On arrive chez le seigneur du lieu, impatient de voir et d'entendre comme s'il s'agissait de la première représentation d'un mélodrame inédit du meilleur temps.

Le maître de la maison reçoit les visiteurs avec une figure de circonstance. Il se garde bien d'insister sur l'importance de sa découverte, qu'on a beaucoup exagérée dans le pays, dit-il, et invite même les dames à laisser ces messieurs faire seuls l'inventaire du mystérieux coffret. Ils auront d'ailleurs tout le temps d'y donner un coup d'œil tout à l'heure, plus tard, à loisir, après s'être promenés, si on le veut absolument, et si on y pense encore. La chose ne mérite pas qu'on s'en occupe. — Et puis, ajoute le châtelain avec un sourire, il règne peut-être encore autour de tout cela une humeur empoisonnante, comme disait Mme de Sévigné, à laquelle il préfère ne pas exposer ses hôtes.

De pareils discours, c'était de l'huile artistement jetée sur le feu. Les plus impatients se lèvent et sonnent M. C*** d'O*** de les mener voir les joujoux meurtriers de la Brinvilliers.

Une dame regretta de ne pas avoir apporté le volume des causes célèbres où il est question de cette Brinvilliers. Heureusement, l'érudition de leur guide devait remplacer avec avantage le bouquin absent.

Le précieux coffret fut ouvert non sans maints commentaires sur sa physionomie à la fois élégante et sinistre. Il sentait en même temps (on l'avait bien choisi) la femme et le brigand.

On vit apparaître des fioles, des cornues, des alambics revêtus d'une vénérable poussière; — toute une collection de masques de verre. L'un d'eux était cassé : c'était peut-être celui qui tomba du visage de Sainte-Croix, le complice de la Brinvilliers, tandis qu'il composait un poison violent dont les vapeurs meurtrières le suffoquèrent sur-le-champ. Il y avait quelques parchemins, — sur lesquels étaient tracées des formules cabalistiques; deux ou trois soufflets; — un chapelet, car Mme de Brinvilliers cachait ses crimes sous l'apparence d'une dévotion ardente. Il y avait une foule d'instruments d'autant plus intéressants qu'il était impossible de s'en expliquer l'usage. Il n'y avait naturellement pas le bâton avec lequel la marquise tenta un si singulier suicide dans sa prison, et qui excitait chez une autre marquise, Mme de Sévigné, une non moins singulière gaieté.

— Voici une tourtière, disait le savant démonstrateur en ces richesses historiques... rappelez vos souvenirs : cet ustensile, qui n'a rien de terrible en lui-même, a ici une signification affreuse. C'est dans des tourtes de pigeonneaux que Mme de Brinvilliers s'est plu maintes fois à semer la fameuse *poudre de succession* qui fit des hécatombes de

victimes. Cette tourtière, mère des tourtes aux pigeonneaux, a peut-être quatre ou cinq assassinats sur la conscience... Voyez ce bol ! Est-ce qu'il a l'air naïf et bienfaisant qu'affectent ordinairement ses pareils ? C'est dans ce bol, je ne crains pas de l'affirmer, que Mme de Brinvilliers présenta ici même, en ce château d'Offemont, à son propre père, le lieutenant civil d'Aubrai, le bouillon fatal qui mit fin aux jours de ce vieillard — qui devait avoir des cheveux blancs.

On se passa le bol de main en main. Il était humide ; un demi-littérateur dit hardiment qu'il suait le crime.

Après une pareille séance, on avait besoin de prendre l'air. La compagnie quitta la galerie et se répandit dans le parc, tandis que le maître du logis, blasé sur les émotions de ce spectacle, rangeait le coffret avec l'assistance de son valet de chambre.

Soit hasard, soit défiance de leur part, il advint que deux hommes restèrent en arrière de leurs compagnons de promenade, et écoutèrent, à travers une porte, l'entretien familier du maître et du serviteur, qui se croyaient seuls.

— Ça m'a fatigué de leur jouer cette scène-là, mais je me suis bien diverti, disait le maître à son vieux domestique de confiance. Au moins, — dis-moi franchement ton avis, Jean, — ai-je bien rempli mon rôle ? Je crains d'en avoir trop dit...

Le *faux* peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Jean affirma à M. C*** d'O*** qu'il était trop modeste

et qu'il s'était divinement acquitté de sa petite comédie; mais les auditeurs cachés n'écoutaient plus, ils en savaient assez; ils rejoignirent le reste de la bande et les éclairèrent sur la mystification dont ils venaient d'être victimes.

En gens de bonne compagnie, les mystifiés rirent les premiers d'eux-mêmes et d'excellent cœur. Mais je ne jurerais pas qu'à la première occasion ils ne rendront pas au mystificateur la monnaie de sa pièce.

XVIII

Mariage de M. Ponsard et de l'Académie française. — Les salons où l'on cause.

5 décembre.

On a donc assisté au mariage de M. Ponsard avec l'Académie, mariage de raison et sans entraînement du côté de l'épousée. Elle avait pris M. Ponsard pour n'en pas choisir un autre, et non parce qu'il lui avait tourné la tête. — « Tout porte à croire, disait un fantaisiste en sortant de la séance, que les nouveaux époux n'auront pas beaucoup d'enfants, ce dont je suis fort aise pour la littérature de mon pays. »

M. Ponsard a débité son compliment avec un petit accent venu en droite ligne du Dauphiné qui n'a pas paru

ravir sa compagne, et qui paraissait agacer les nerfs du paletot marron de M. Guizot. Qui me dira comment un simple paletot marron, très-simple, trop simple peut-être pour une si auguste cérémonie, peut s'y prendre pour exprimer tant de choses? Du collet à la base, cet éloquent vêtement de l'éminent historien faisait l'effet d'une protestation à deux rangs de boutons.

Il disait : » Je m'ennuie; je voudrais bien m'en aller; j'aime mieux la pluie que le discours de M. Ponsard. » Quoique de temps en temps l'ex-ministre de Louis-Philippe le rappelât à l'ordre, il bâillait affreusement, ce paletot !

Il est clair que l'auteur de l'*Histoire de la civilisation* n'était pas le moins du monde complice des incivilités de cette redingote mal élevée. Il les regrettait, et vous verrez qu'à la prochaine solennité académique il paraîtra revêtu de l'habit de gala à palmes vertes. Au fait, et c'est la moralité de l'histoire, messieurs les académiciens ont grand tort d'introduire sur leur dos dans le sanctuaire les premiers habits venus, des habits profanes. Un avocat, sans sa robe, risquerait de ne pas retrouver son chemin dans la salle des Pas-Perdus, et le fil de sa plaidoirie devant le prétoire. L'habit académique, tout comme la robe, guide, soutient, relève; il connaît sa route et ses devoirs, il sait qu'il n'est pas venu au monde pour s'amuser; on peut lui parler de M. Baour-Lormian et de sa tragédie d'*Omasis*, sur un ton traînant, sans s'exposer à ce qu'il vous dise des choses désagréables. On peut l'asseoir à côté de M. Briffaut sans qu'il ait l'air de mettre en doute le moins du monde cette hono-

rable existence. Demandez donc cette foi aveugle à un habit de hasard et pour tout faire, qui a pu coudoyer la veille sur le boulevard un libre penseur!

Il y avait quatre académiciens en costume: le marié ou récipiendaire et la trinité du bureau: MM. de Pongerville, Villemain, Nisard. M. Viennet rayonnait; il avait vingt ans et du beau drap noir tout neuf sur le dos. Il a été, par sa contenance, la seule torche de cette froide séance d'hyménée. Il lui semblait que ce jour-là la France renouvelait avec la tragédie et l'alexandrin classique un contrat indissoluble. On dit qu'il avait mis dans sa poche le manuscrit d'*Arbogaste*, avec lequel *Omasis* échangeait des sourires de satisfaction du haut des cieux, sa demeure dernière, quand M. Ponsard ou M. Nisard faisaient semblant de parler de la tragédie avec les égards dus aux vivants.

Je crois qu'on aurait agi sagement en engageant pour la circonstance quelques mortels doués par la nature d'un physique d'immortels, et en leur confiant le soin de garnir les fauteuils vides de l'Académie française. Il y avait tant et tant d'absents de toute nature, qu'il n'y avait pas certainement vingt présents. C'est un fâcheux contre-temps pour les étrangers qui viennent dans l'espérance de contempler M. de Lamartine, M. de Vigny, M. de Musset, et auxquels on montre M. Patin. Les provinciaux qui se dérangeaient naguère pour venir entendre Duprez, et auxquels un changement d'affiche offrait M. Marié, n'étaient pas plus désappointés. Quand les premiers rôles font défaut, pour une raison ou pour une autre, ne vaudrait-il pas mieux n'en rien dire au public et produire hardiment leurs doublures,

sans le prévenir qu'il y a substitution de personnes? Les trois quarts des gens n'y verraient que du feu. D'ailleurs, lequel est le vrai plaisir : voir M. de Lamartine ou pouvoir dire qu'on l'a vu ?

On a beaucoup remarqué les compliments par lesquels débute la réponse de M. Nisard ; en voici la substance : « Mon gendre, vous êtes légèrement provincial, et même tant soit peu lourdaud. On voit que vous êtes resté jusqu'à l'âge de trente-cinq ans dans votre coin à planter vos choux, loin de Paris et des belles façons. Vos bottes sont outrageusement carrées, votre langue n'est pas des plus affilées. Je ne vous cacherai pas que c'est cette rusticité même qui nous a plu en vous. La famille où vous entrez aujourd'hui a vu dans votre *candeur* (le mot y est) un gage de sécurité pour l'avenir, etc... »

Malgré ses finesses, ses réticences et ses félicitations à double entente, M. Nisard a obtenu beaucoup moins de succès qu'un simple factionnaire, qui, un peu avant l'ouverture de la séance, voulait absolument chasser de son siége académique M. le maréchal Vaillant, ministre de la guerre et membre de l'Institut, qu'il prenait pour un intrus.

Il paraissait invraisemblable à ce brave homme qu'un maréchal de France se fût dérangé pour venir entendre deux *pékins* comme MM. Ponsard et Nisard.

La partie féminine de l'assemblée avait été généralement recrutée de manière à ne donner de distractions à personne. Célimène-Plessy était là pourtant ; mais depuis l'insuccès de son rôle et de sa toilette à la première représentation des *Pauvres d'esprit*, elle a pris le mauvais parti de bouder

l'élégance. Vraiment, c'est pitié de lui voir jouer ce jeu-là et de compter ce qu'elle y perd!

J'ai assisté (honneur, s'il vous plaît, au courage malheureux !) aux deux premières représentations de la comédie de M. Léon Laya. Le jeudi, Mme Plessy portait une robe blanche très-chargée de rubans couleur de bavaroise au chocolat manquée. Ni le public ni l'auteur ne trouvèrent la nuance de leur goût. Le samedi, Mme Plessy ne remit pas la malencontreuse toilette, mais affubla son dépit d'un *fourreau* jadis blanc, maintenant gris, né bien avant la crinoline, trop court et trop étroit, le long duquel deux ou trois nœuds de rubans jadis blancs, comme la robe, couraient éplorés l'un derrière l'autre. Hélas! quelle consternation dans la salle à l'aspect de cet ajustement lugubre avec préméditation! Mme Doche, qui était ce soir-là dans une loge, n'en revenait pas. — « Est-ce qu'une femme qui veut se venger ne doit pas commencer par se faire la plus belle possible? » disait-elle, en héroïne qui a joué trois cents fois la *Dame aux camélias*.

Est-ce la faute de la saison? est-ce celle de M. Ponsard, poëte à peu près aussi sympathique que Boileau à la plus belle moitié du genre humain? Aucune des belles dames, si empressées le jour de la réception de M. le duc de Broglie, ne parait hier la salle de l'Institut.

M. Émile Augier, l'autre maître de l'école du bon sens, l'ami de M. Ponsard, tout près qu'il est de s'asseoir dans le premier fauteuil vide parmi les quarante, était fort piètrement situé dans une tribune haute. M. Ponsard est-il donc d'avis qu'il ne faut pas se gêner avec ses amis, et que qui aime bien assoit mal?

De l'Académie, je passe à un salon qui est à quelques titres un couloir de l'Académie, celui de Mme Virginie Ancelot, l'auteur de *Marie*, la veuve de l'auteur de *Louis IX*. Mme Ancelot a repris ses soirées du mardi, où l'on trouve du thé, des gens d'esprit, la maîtresse de la maison et sa fille Mme Lachaud en tête, de beaux oiseaux gazouillant dans une belle volière avec un naturel et un laisser-aller que les gens d'esprit feraient bien d'imiter quelquefois.

C'est une chose de plus en plus rare, un salon où l'on cause, et les trois où quatre qui restent encore, sentant probablement qu'ils sont les derniers de leur espèce, ont trop souvent (bien entendu, ce qui suit ne regarde pas les mardis exquis de Mme Ancelot) quelque chose de raide et de guindé qui gêne précisément l'essor de la causerie dont ils sont le suprême asile. On parle et l'on se dit tout bas, ou même on se dit tout haut : — Ah ! ici du moins l'on cause encore ! quelle douce chose que la causerie ! comme nous causons, comme vous causez, comme ils causent !

Grâce à cette préoccupation, les gens les plus simples deviennent prétentieux sans le savoir ; plus d'un homme d'esprit, troublé par le désir de faire un mot en entrant, a l'étourderie de laisser son esprit avec son manteau dans l'antichambre, et rarement il arrive que, pour compenser, un homme vulgaire ait la chance de se parer des dépouilles de l'homme d'esprit.

Les femmes, les jeunes surtout, sont plus contraintes encore que les hommes. Que faire, quand on ne danse pas ? Que dire à un homme trop âgé ou trop vieux pour vous faire la cour, ou pour donner la réplique en fait de commérages

ou de chiffons? On ne sait plus même comment s'habiller pour ces soirées dépaysées. Les falbalas ne sont pas invités à ces petits *raouts* intellectuels.

De vrais jeunes gens, on n'en voit pas l'ombre dans ces salons méritants. C'est honteux pour les jeunes gens, et c'est fâcheux pour les salons. En revanche, il y pullule une race de petits bons hommes qui frétillent sur le seuil de la carrière des lettres, tenant à la main un rouleau de papier noué d'une faveur rose, lequel recèle inévitablement un proverbe. Quand ils ont été bien sages, bien dociles, bien obéissants pendant quatre ou cinq soirées de suite; quand ils ont fait circuler les tasses de thé, le sucre, les petits gâteaux sans rien répandre sur le tapis et sans tacher les meubles ni les robes, on leur permet, en récompense, de dénouer la jolie faveur rose et de régaler l'assistance de leur prose musquée. Pendant une heure, le petit jeune homme, qui doit bléser pour être complet, prête son organe au dialogue d'une marquise et d'un chevalier de paravent... Horreur! Qu'on nous ramène au club, qu'on nous parle chevaux, chiens, harnais, ventes du Tattersall et prouesses de jockeys; qu'on nous fasse promener de magasins de nouveautés en salons de modistes avec la femme d'un agent de change à notre bras; qu'on nous demande notre avis sur des coupes, notre sentiment en matière de nuances, notre décision en fait de coiffures; nous nous résignerons à tout plutôt que d'endurer ces grimaces de l'esprit!

XIX

Mlle Piccolomini. — Mme Octobre. — Comment on dîne à Paris.

12 décembre.

On va nous faire une réputation d'iconoclastes, à nous autres Parisiens. La scène de l'Opéra est encore jonchée des débris de la statue de la Médori, et nous sommes en train maintenant de substituer un modeste tabouret au piédestal sur lequel Italiens et Anglais avaient hissé Mlle Piccolomini.

La prudente Jenny Lind, qui n'a jamais voulu venir brûler ses lauriers aux chandelles de Paris, s'applaudira de plus en plus de son invincible antipathie pour le public français, lequel est un ogre faisant une bouchée des virtuoses en renom.

Nous n'en aurons pas moins le courage de déclarer que Mlle Maria Piccolomini n'a obtenu dans la *Traviata* qu'un demi-succès et ne méritait pas davantage. Avec la meilleure envie du monde de fêter cette jeune et intéressante renommée, il est impossible, il serait injuste d'oublier que nous possédons, sur nos différentes scènes lyriques vingt cantatrices dont les moindres sont ses égales pour la voix, la méthode et le style. Quant au talent de Mlle Piccolomini tragédienne, il me paraît inférieur à son mérite musical.

On avait vanté son agonie au dernier acte de la *Traviata* à tel point que Mme Doche ne devait plus oser mourir désormais, et que la grande Adrienne Lecouvreur, à bord de la cangue où son médecin l'exile, devait s'avouer vaincue dans l'art des beaux trépas. Nous avons entendu Violetta Valery rendre l'âme en toussant, et nous nous sommes étonnés de la quantité de poutres que le dilettantisme anglais peut contenir dans son œil.

Il n'y aurait qu'un moyen de laisser Mlle Piccolomini en possession du haut rang où l'ont placée ses triomphes passés, ce serait de lui faire un *succès de naissance*, sous le patronage de l'aristocratie. Malheureusement, si l'égalité existe quelque part en France, c'est dans le domaine de l'art. Personne ne demande à un artiste d'où il vient, mais où il est arrivé. En peinture, en musique, en littérature, on ne naît pas comte ou marquis, et le premier venu sera prince s'il a ses parchemins dans son cerveau. Même, plus bas l'artiste est né, plus on sympathise avec ses grandeurs acquises. Ce sont les seuls parvenus qu'on ne ridiculise jamais. Poultier, tonnelier avant d'être ténor à l'Opéra, intéresse plus ce monde-là qu'une ci-devant comtesse changée en héroïne de théâtre. J'ajoute que les portes des salons interdits aux barbares s'ouvriront plus volontiers devant l'ex-tonnelier que devant la comédienne à blason ; on serait fort embarrassé avec la seconde : on craindrait également de manquer de respect à ses aïeux et d'en témoigner à sa profession en sa personne.

Notre grand monde, à tort ou à raison, ne réclamera pas Mlle Piccolomini pour une des siennes, et c'est du parterre qu'il lui faut obtenir de nouvelles lettres de noblesse. Je crois qu'il

eût été plus sage et plus avantageux, non pas pour le Théâtre-Italien, mais pour elle, qu'elle débutât dans un tout autre rôle que celui de la *Traviata*: dans la *Fille du Régiment*, dans Norina de *Don Pasquale*, rôles plus appropriés à ses moyens et avec lesquels le public est déjà familiarisé. On a voulu frapper un trop grand coup. L'attention est éveillée, le bureau de location ne désemplit pas, la salle se loue, les abonnés reviennent; à la bonne heure. Mais, pour le succès durable de Mlle Piccolomini, pour établir entre elle et nous un lien moins fragile que celui de la curiosité, il eût mieux valu procéder autrement, s'essayer dans une partition moins contestable, et gagner peu à peu cette faveur des habitués de la salle Ventadour que l'on n'était pas de taille à emporter, en un soir, de haute lutte.

Mlle Piccolomini ne réssemble à aucune autre comédienne, à aucune autre cantatrice. Ce n'est pas assez, mais c'est beaucoup. Son ingénuité ne sent pas le Conservatoire le moins du monde. Son assurance, qui est imperturbable, est fille de son ingénuité. Elle joue à la poupée avec la passion, et avec la mort de très-bonne foi, semble-t-il, et sans se douter qu'il y a autre chose à en faire. Elle est aujourd'hui la *Traviata*, elle serait demain *Lucrezia Borgia*, au besoin, sans souiller le moins du monde sa robe d'innocence. Malgré le funèbre renom qu'elle s'est acquis dans le fameux troisième acte de la *Dame aux camélias* italienne, c'est une nature gaie, vive et accorte. On n'a pas plus envie de croire à sa mort qu'à celle de Louison dans le *Malade imaginaire*, quand son papa Argan a voulu la fouetter : « Attendez, je suis morte. — Holà! qu'est-ce là? Louison!

Louison! Ah! mon Dieu! Ah! Louison! Ah! ma fille! Oh! malheureux! ma pauvre fille est morte!... — Là, là, mon papa, ne pleurez point tant : je ne suis pas morte tout à fait. »

Elle n'est pas morte tout à fait, elle ne tousse pas pour de bon, Mlle Piccolomini. C'est pour éviter le fouet que meurt Louison : c'est pour ne pas aller à sa pension que Mlle Piccolomini a l'air de contrefaire la poitrinaire. C'est pour faire dire à sa mère alarmée : « Oh ciel! envoyer en classe une enfant si enrhumée! » et puis, par là-dessus, on embrasse cette bonne maman, en lui avouant sa petite ruse d'écolier mutin. Cette toux-là ne ressemble pas plus à la toux sèche, ardente, éloquente, racontant toute une vie dépensée en folles nuits, à la toux de la Dame aux camélias, en un mot, que la pièce du signor Piave, réchauffée des sons de la musique de Verdi, ne ressemble au drame essentiellement parisien et contemporain d'Alexandre Dumas fils.

Le soir de la première représentation, il n'y a eu qu'un seul bouquet jeté sur la scène. C'était au premier acte, après le *brindisi*. C'est une *traviata* bien connue qui l'a lancé. Mais on dit qu'elle agissait en vertu d'ordres supérieurs qui donnent une signification et un prix particuliers à son paquet de lilas blancs.

On dit que son bras non moins blanc était dirigé dans cet enthousiasme par un fanatique qui est lord, beaucoup de fois millionnaire, et présent, en personne ou en pensée, partout où Mlle Piccolomini porte ses pas.

On dit que du chef de ce grand seigneur, Mlle Piccolomini pourrait bien, un jour où l'autre, devenir milady.

Ce lord, très-charmant, très-honorable, très-raisonnable d'ailleurs, n'a qu'un petit défaut. Ce petit défaut est une grande folie. Une fois par an, quelquefois deux, dans les années de fécondité, il se croit *enceinte*.

Il se met alors au lit pour quinze jours, fait choix d'un accoucheur et d'une garde, commande une layette chez la lingère en renom. En un mot, il prend toutes les mesures que réclame son état intéressant.

La famille du jeune lord, qui ne souhaite pas son mariage avec la cantatrice en question, pourrait bien profiter de l'étrange monomanie de lord X*** pour lui enlever la libre disposition de lui-même. On lui interdira alors tout naturellement l'hymen projeté, sous prétexte qu'un homme qui accouche une fois par an n'a pas besoin de femme pour perpétuer sa race.

Quoique les bals de l'Opéra ne doivent commencer qu'en janvier, ne croyez pas que l'archet de la Folie (vieux style) soit complétement inactif; il travaille pour le compte d'un mamamouchi, dont il est fait en ce moment grand bruit dans le monde au-dessous du demi, et qui aime à s'entourer de houris, de péris et autres sylphides. Ce seigneur semble avoir été tiré des *Mille et une Nuits*, tout exprès pour la satisfaction des almées parisiennes en général, et de certaine sultane favorite en particulier, dont il fit la rencontre au dernier bal de charité donné dans la salle de l'Opéra.

La demoiselle était venue avec une triste broche en stras à son corsage; elle est revenue avec une triomphante rivière de diamants de quatorze mille francs au cou et un mamamouchi en laisse.

Pour plaire à sa déité, il n'est pas de féeries que celui-ci ne s'efforce de réaliser. Une fête orientale avait été commandée chez l'un des principaux restaurateurs parisiens, métamorphosé pour la circonstance en palais de la volupté. Un lumbago qui afflige le sultan de la sultane a fait ajourner le gala, qu'entravent aussi quelques difficultés d'organisation.

L'héroïne de ces magnificences est, du reste, vouée aux aventures romanesques et aux conquêtes éclatantes. Elle a déjà illustré trois noms, successivement portés par elle : sous le premier, elle tournait la tête à un roi, des États duquel elle fut bannie; mais trompant la vigilance des concierges de la frontière, elle rentra sous des habits d'homme. Sous son second nom, elle a sauvé, en Espagne, la vie d'un ministre que pourchassait l'émeute. Enfin, pour sa troisième incarnation, la voici pagode d'un grand seigneur idolâtre.

On assure que cette créature, née sous une si fantastique étoile, ne sait ni lire ni écrire, quoiqu'elle ait paru avec avantage sur plusieurs de nos théâtres. Au fait, qu'aurait-elle pu trouver dans les livres, qui ne fût incolore à côté de sa vie?

Son protecteur ne se contente pas de donner des rivières de diamants et des fêtes; malgré son embonpoint qui est déraisonnable, en dépit du lumbago qui l'afflige, il fait encore des mots passablement spirituels.

On lui présente Mme O***, ex-célébrité d'un de nos théâtres de genre, où elle cultivait la spécialité des rôles déshabillés. Le vieillard, malgré des avertissements réitérés, persiste à estropier le nom de cette beauté. Il s'entête à l'appeler Mme Octobre.

— Ce n'est pas Octobre, c'est O*** ; combien de fois faudra-t-il le répéter ?

— Je pensais que ce devait être Octobre, riposta le malicieux poussah, ayant cru remarquer que cette estimable dame n'était plus au printemps de sa vie.

J'ai fait cette semaine une découverte, c'est que les Parisiens ont grand tort de se plaindre du renchérissement des objets de consommation. Que leur importe, à eux qui ne mangent pas, — vous en verrez les preuves tout à l'heure ? Il faut laisser ces doléances à la province, qui boit, mange et n'a rien d'autre à faire que ses quatre repas par jour.

Mais nous, les Parisiens de la décadence, le prix de la viande de bœuf ne nous regarde pas, non plus que celui de la volaille. Pareils aux dieux qui se nourrissent d'encens, nous ne consommons plus que l'ambroisie du plaisir. Ci-joint, en forme de pièces à l'appui, quelques notes trouvées dans un coin, chez Favre, restaurateur, boulevard des Italiens, 10, et textuellement copiées, qui sont livrées aux méditations du lecteur.

Voici comment se décompose l'addition d'un *repas* de 58 francs :

Voiture.....	10 F.
Argent prêté.....	40
Quatre jeux de cartes.....	8

Autre *repas*, dont le prix est de six francs, et dont voici le détail :

Voiture.....	5 F.
Eau de Cologne.....	1

Autre :

Loge d'Opéra.....	72 ·
Deux sirops	1 F. 50
Total.....	73 F. 50

Sur une autre addition montant à quarante francs, il y a d'abord un article de trente et un francs, ainsi motivé : piano et musique. Restent neuf francs pour le vin, le pain, le potage, viande, légumes, dessert. C'est beaucoup, mais on devait être nombreux ce jour-là, car en tête de la note il y a ces mots pompeux : grand salon rouge.

Il serait facile de citer bien des feuillets de ce genre détachés des *mémoires* d'un restaurateur parisien ; mais en voilà assez pour expliquer la décadence de la cuisine parisienne aux étrangers qui s'en étonnent, et qui ne s'en consolent pas.

Elle n'existe plus, parce que les Parisiens ne mangent plus, et c'est la dame aux Camélias qui a éteint tant de fourneaux historiques.

1857

I

Prenons garde, un journal belge nous regarde. — Inconvénient d'une lucidité excessive. — M. Dumas fils médecin des âmes. — Le Persan et Feroukh-Khan. — Mlle Brohan au *Figaro*.

23 janvier.

— Avez-vous vu Feroukh-Khan ?

— Étiez-vous à la première représentation de *Rigoletto ?*

— Irez-vous à la première représentation de la *Question d'argent ?*

Oh ! l'homme heureux, celui qui à ces trois questions peut répondre : — J'ai vu, j'y étais, j'y serai ! Il est le vainqueur, il est le César de la semaine, et partout les récits qu'il lui plaira d'improviser auront plus de succès que des sonnets sans défaut et surtout que de longs poëmes. Il est la chronique vivante; il parle : on l'écoute, on l'admire comme si tous les oracles n'étaient pas envolés.

On aime beaucoup cette chronique qui va de salon en salon, colportant sa gerbe de nouvelles. On aime la personne du chroniqueur, à condition que ce sera un homme de loisir, un amateur qui chronique de vive voix et pour son

bon plaisir, et n'ait jamais mis la plume à la main, si ce n'est pour écrire à son fermier ou répondre à une invitation à dîner. Au contraire, la visite du chroniqueur à l'encre et à la plume effarouche toujours un peu. On craint d'ouvrir sa porte à un loup affamé qui est venu chercher sa proie dans votre intérieur. S'il ne s'approvisionnait jamais qu'aux dépens du voisin, à la bonne heure; on l'y aiderait. Mais, le malheur, se dit chacun, c'est que mon tour peut venir; — et de se barricader de son mieux contre les entreprises de dame Chronique.

Il faut bien cependant qu'elle ait du bon, puisque toute la littérature parisienne, ou peu s'en faut, s'est mise à enlever le toit des maisons, comme un seul diable boiteux, pour en voir et décrire les dedans. Un pâté dont a on ôté la croûte n'est pas plus exposé aux regards des indiscrets que ne l'est notre vie à tous.

C'est terrible, il faut en convenir, pour la pudeur de ce pâté; mais, s'il est sans reproche, il doit être sans peur. La curiosité publique tournera à sa gloire.

Je prétends que la chronique aux cent yeux travaille dans l'intérêt de la morale. Sur le bord d'une faute, il peut arriver qu'on s'arrête, en disant prudemment : — Prenons garde, prenons garde, un journal belge nous regarde!

Il y a en ce moment, aux environs de Paris, un phénomène bien plus dangereux que le chroniqueur le mieux renseigné pour les personnes qui ont quelque chose à cacher. Celui-ci est un voyant qui lit au fond des cœurs, à la lueur de je ne sais quelles mystérieuses clartés.

C'est Alexis. Vous le connaissez certainement de nom.

Très-probablement, vous avez été le consulter du temps qu'il était le somnambule de M. Marcillet, le médecin magnétiseur. Depuis tantôt un an, Alexis est malade, et vit, ou plutôt languit retiré à la campagne chez une des dévotes du magnétisme, Mme de S***.

Il n'a plus les joues rondes qui faisaient de lui le plus joufflu des somnambules, et qui contrastaient avec la maigreur de M. Marcillet, le don Quichotte des magnétiseurs. Le corps d'Alexis n'est plus que l'ombre d'un corps. L'enveloppe matérielle qui gêne l'essor de notre âme va sans cesse s'amoindrissant chez lui. Elle est maintenant diaphane; à travers elle la vérité se montre à lui sans restrictions et sans voiles.

Elle ne lui apparaît plus, comme jadis, obscurcie par les brumes du sommeil magnétique. Elle l'éclairait un instant, puis elle se cachait comme la lune derrière les nuages chassés par les vents sur un ciel incertain. Il ne la rattrapait qu'en tâtonnant péniblement. Maintenant elle est sa compagne assidue, elle marche tout près de lui; ils sont toujours côte à côte.

L'homme est trop faible pour voyager longtemps en pareille société. Aussi elle le brise. C'est l'histoire du pot de terre et du pot de fer.

Mais il fait avec elle, à ses risques et périls, d'inénarrables excursions dans le domaine de la métaphysique, où nous ne les suivrons pas.

Dans la vie de tous les jours, cette dangereuse compagne, la Vérité, qui le possède plus qu'il ne l'a possède, lui joue toutes sortes de mauvais tours.

Exemple : Une des amies de Mme de S*** vient en visite chez elle l'autre jour. Elle parle de retourner dîner à Paris, on la presse de rester à la campagne... « Ce serait bien volontiers, dit-elle, que j'accepterais, mais mon mari m'attend. — Non, madame, répond gravement Alexis, vous savez bien que votre mari ne vous attend pas. Il dîne au club ; vous l'avez prévenu que vous passeriez la journée chez votre amie Mme de S***, et que vous ne reviendriez que fort tard dans la soirée. Quelqu'un vous attend cependant, c'est M. de X***, *votre amant* (la vérité n'y va pas par quatre chemins), qui a commandé pour vous deux un joli dîner fin aux *Frères provençaux*, cabinet 24. »

Alexis savait certainement le menu de ce petit festin ; mais satisfait d'avoir confondu une épouse criminelle, il voulut bien laisser à son estomac le plaisir de la surprise.

On ne peut plus aller chez Mme de S*** sans être dans des transes continuelles. Au moindre mensonge, fût-il involontaire, la Vérité, parlant par la bouche d'Alexis, vous cloue sur votre fauteuil. Quand la maîtresse de la maison vous demande des nouvelles de votre santé, n'allez pas répondre : « Très-bien, merci ; » machinalement, à l'étourdie. Si vous êtes seulement enrhumé, Alexis, pour rétablir les faits, comptera les mouchoirs que vous avez dans votre poche, et ceux que vous avez déjà consommés dans la matinée.

Une autre fois, débarque dans la maison de Mme de S***, où l'ex-somnambule a creusé son puits, un de ces Parisiens qui ont la manie de toujours paraître accablés d'affaires et qui, dans leurs heures de loisir, ont dix lettres à expédier.

Ce quidam est à peine à la campagne qu'il réclame du papier, des plumes, un cabinet retiré. Il espère qu'on le croira occupé des plus graves intérêts et publics et privés. Après une retraite d'une longueur convenable, il descend dans le salon d'un air absorbé, et chacun de lui dire :

— Pauvre M. X*** ! que de tracas ! et quelle force de tête ! jamais un instant de repos ! Êtes-vous bien fatigué ?

— De quoi voulez-vous que monsieur soit fatigué ? riposte l'incorrigible Alexis ; il vient de faire un gentil petit somme, qu'il n'a interrompu que pour tourner très-adroitement une belle cocotte en papier, digne des plus habiles faiseurs de la chambre des députés d'autrefois.

Ce serait long et monotone d'énumérer tous les méfaits que cette maladie de véracité fait commettre à l'hôte de Mme S***. Quelle infirmité, qu'un pareil don ! Il n'y a plus d'amis, il n'y a plus de serviteurs possibles autour de celui que l'on ne peut plus tromper.

C'est triste, mais c'est ainsi. Depuis qu'elle loge Alexis, dont la clairvoyance s'exerce indifféremment sur les plus hautes questions et sur les moindres détails, Mme S*** ne peut plus être volée par sa cuisinière, et partant elle n'a plus de cuisinière.

Quand Alexis écrit, Alexis trouve cependant un éditeur, ce qui est très-honorable pour la corporation des éditeurs ! Il est allé en trouver un, son manuscrit sous le bras, et il lui a tenu à peu près ce langage :

— Voici un ouvrage qui n'aura présentement aucun succès, je vous le certifie ; mais c'est la fortune de vos enfants et petits-enfants.

L'éditeur a imprimé !

Si j'avais l'honneur de m'appeler Alexandre Dumas fils ; si j'étais arrivé au faîte de la célébrité par des échelons qui s'appellent *la Dame aux camélias*, *Diane de Lys*, *le Demi-Monde* ; si j'étais à la veille de faire représenter *la Question d'argent*, je me donnerais à tous les Alexis du monde, pour qu'ils me prophétisent le sort de mon nouvel ouvrage.

La *Question d'argent* n'aura le succès du *Demi-Monde* qu'à la condition de lui être de beaucoup supérieure. Or, il n'est pas aisé de mener à bien ce *crescendo* indispensable.

M. Dumas fils ne gaspille ni son intelligence, ni les fruits de son intelligence. Il donne, chaque année, une pièce longuement, laborieusement étudiée. C'est en même temps pour lui un lingot d'or et un lingot de gloire.

De plus, l'auteur de la *Dame aux camélias* veut sincèrement être un moraliste. Cette prétention pourra surprendre ses admirateurs lointains, qui mettent sa célébrité dans le même panier avec la réputation peu orthodoxe de Marguerite Gautier.

En dépit des saillies qui jaillissent de ses lèvres, c'est un esprit aux tendances sérieuses et élevées. L'autre jour, sur la couverture d'une petite brochure sortie, il y a quelques années, du cœur du plus aimable des mystiques contemporains, je lisais l'annonce de l'ouvrage que voici :

Les Bienfaits du christianisme, par Alexandre Dumas fils et Henri Delaage.

L'ouvrage n'a jamais paru. Il a été remplacé par la *Dame aux camélias*, qui a ouvert sa voie définitive à l'auteur en herbe des *Bienfaits du christianisme*.

Dans cette voie un peu plus profane, il lui arrive néanmoins de faire des conversions. Ces jours-ci on lui remet une lettre et un paquet. Le tout lui était envoyé par une de ces malheureuses créatures que les romans de Rétif de la Bretonne vont volontiers ramasser sur les trottoirs, et que l'on ne nomme pas dans une langue honnête.

Cette fille disait, dans son épître, écrite en bons termes, qu'elle avait résolu de changer de vie, et priait qu'on la soutînt dans sa tentative de métamorphose. Si elle s'adressait à M. Alexandre Dumas fils, c'est que c'était après la lecture d'un roman de lui qu'elle avait senti des idées honnêtes se réveiller dans son cœur.

Le paquet qui accompagnait cette lettre contenait un manuscrit. Dumas IIe eut la curiosité de le feuilleter et tomba de son haut en y trouvant un style pur, des idées élevées, des peintures non-seulement décentes, mais chastes et quasi virginales. En un mot, c'est un roman dont la mère permettrait la lecture à sa fille, qui a été écrit au fond d'un antre habité par la plus abominable perdition. C'est un lis qui a fleuri au milieu d'un tas de fumier.

Je n'ai pas vu Feroukh-Khan, je l'avoue, et il a négligé de me mettre, par une note écrite, au courant de ses petites habitudes ; mais j'ai déjà constaté un premier résultat de son ambassade : elle a fait une victime.

A la première représentation de *Rigoletto* sur la scène de notre Opéra italien, lundi dernier, on s'abordait en disant : « — Qu'a donc le Persan ? Il penche tristement la tête comme un arbuste qui va mourir. Il a enfoncé son bonnet d'astrakan sur ses yeux, comme s'il voulait tirer un épais

rideau entre les distractions extérieures et les soucis qui le rongent. Qu'a donc le Persan? »

Ce qu'a notre Persan? Il a... qu'il n'est plus *le* Persan, *le* Persan de Paris, *le* Persan du balcon des Italiens, seul de son espèce, et par conséquent tenant en chef et sans partage l'emploi de Persan, comme Mario tient l'emploi de ténor. Jusqu'à l'arrivée de Feroukh-Khan, Paris n'avait jamais vu qu'un Persan ; il en connaissait un autre, de nom : Saadi, et puis c'était tout. Maintenant c'est bien autre chose ! et notre Persan détrôné n'est plus ni *le* Persan, ni même le premier des Persans : c'est un Persan tout court.

Et puis, étonnez-vous de sa douleur !

Comme on calomnie volontiers le malheur, certains insinuent que ce deuil a une cause encore plus sérieuse. Le Persan parisien aurait commis naguère quelques légèretés là-bas, du côté d'Ispahan, et la présence de ses compatriotes à Paris le mettrait dans ses petits souliers.

Qui l'aurait cru? C'est une demoiselle qui relève M. About du poste difficile de chroniqueur au *Figaro*. La demoiselle, il est vrai, est une maîtresse femme, Mlle Augustine Brohan. Ce n'est pas d'hier qu'on la sait mariée avec l'esprit, et aucun nuage n'est venu encore troubler leur lune de miel.

Elle joue gros jeu, et peut-être elle risque son bonheur en s'aventurant dans ce couloir aux chroniqueurs où ont brillé tour à tour MM. Villemot et About. Ses amis lui conseillent de rester chez elle. *Figaro* l'attend dehors, et prétend qu'elle a accepté son rendez-vous.

C'est demain que doit paraître la première lettre de Suzanne à Figaro. Une première lettre, c'est si grave, si com-

promettant quelquefois! On a vu des existences de femme dépendre tout entières d'une première lettre! La main doit trembler quand on l'écrit; et, après qu'elle est écrite, on viendrait à apprendre que le feu a pris à la boîte aux lettres qui l'avait reçue, — peut-être, à part soi, l'on n'en serait pas fâché, et l'on prendrait ce feu pour un avertissement céleste.

Le feu est tombé précisément l'autre jour, — d'où? on ne le sait, — sur une boîte aux lettres de la rue de la Paix, celle qui est adossée à la caserne des pompiers, et, à leur barbe, il a consumé sournoisement, sans éclater, un certain nombre d'épîtres. Espérons qu'il a choisi intelligemment ses victimes, et qu'épargnant les enveloppes chargées de billets de banque, de billets de spectacle, d'invitations de dîner ou de serments d'amour, il a anéanti plus d'une réclamation de créancier, plus d'une dénonciation anonyme, plus d'un message de brouille et de rupture entre deux cœurs faits pour s'entendre.

Bien que ce soit un tour pendable à jouer au public que de jeter une allumette dans une boîte aux lettres, je suis étonné qu'on ne l'exécute pas plus souvent. Combien de fois, en effet, n'arrive-t-il pas que l'on regrette l'épître écrite, cachetée, livrée à la gueule de bois ou de bronze, qui, comme l'avare Achéron, ne lâche point sa proie? Alors, ne pouvant faire ouvrir la porte, on est tenté de brûler la maison.

Plutôt la mort de l'univers que la vie de la lettre fatale,

Qu'on a eu la bassesse d'écrire à M. X... pour solliciter sa protection! On méprise ce M. X..., qui n'est qu'un intri-

gant, et cependant, dans un moment de faiblesse, on l'a prié d'agréer l'assurance de sa considération la plus respectueuse.

Plutôt l'embrasement du monde que l'arrivée entre les mains de Mme A... (celle qu'on adore) de l'épître maladroite,

Qu'on a eu la sottise de lui adresser, et où l'amour chancelle sur les échasses de la cérémonie.

Oui, périsse l'univers, se dit-on quelquefois, que m'importe? pourvu que ne parvienne pas à sa destination la lettre où j'ai invité mon tailleur à venir toucher le montant de sa facture ; la lettre où j'ai demandé la main de Mlle Paméla, une rousse ! la lettre où j'accusais mon meilleur ami; la lettre où j'ai donné l'ordre à mon agent de change de me mettre imprudemment à la hausse ; la lettre où je me posais en républicain intraitable ; la lettre, la lettre enfin où j'ai abusé de la patience de mes lecteurs.

II

Mme la princesse de Lieven. — Bal des cuisiniers, au Jardin d'Hiver. — Un valet de chambre qui a fin pied de maître. — Mot sanglant d'un haut seigneur.

30 janvier.

C'est plus qu'une vie, c'est une royauté qui s'est éteinte en la personne de Mme la princesse de Lieven. Je voudrais tâcher d'expliquer de quels éléments était fait son sceptre.

Elle régnait, c'est un fait, sur le plus difficile à gouverner de tous les petits peuples, un petit peuple de grands personnages, et jusqu'au dernier jour elle a porté sans faiblir son rôle de souveraine.

D'autres naissent peintre, poëte, musicien ; elle était née *ambassadeur* de Russie à Paris. Ce poste éminent fut pour la princesse un emploi inamovible et comme une seconde nature. M. de Kisséleff la traitait en collègue, et lors de son arrivée à Paris, une de ses premières visites fut pour elle. La mort pouvait seule déplacer Mme de Lieven, et comme elle aimait l'importance diplomatique qui lui seyait si bien, elle avait grand'peur de la mort. Pourtant on rapporte que, dès qu'elle la vit de près, son courage se releva d'une façon admirable, et qu'elle disait, en personne habituée à être bien renseignée sur toutes choses : — Je me sens maintenant une grande curiosité de la mort.

La société parisienne proprement dite, celle qui ne va à la cour et aux ambassades que les jours où il y a foule, et pour danser sans arrière-pensée, celle qui, en fait de protocoles, ne connaît que les invitations de bal, a toujours vu de loin et mal, et sans la comprendre, la femme supérieure qui vient de mourir. D'ailleurs, bien qu'un long séjour parmi nous l'eût, à certains égards, naturalisée Française, une Française du dix-neuvième siècle, partagée entre les soins de sa coquetterie et ceux de son ménage, est la femme la moins apte à goûter, pour elle-même et chez autrui, une existence où l'Europe politique forme votre coterie, et où l'esprit et la beauté, la distinction et le charme ne sont plus que les moyens. au lieu d'être le but.

En revanche, deux générations successives d'hommes d'Etat parisiens ont été heureux d'être admis à former la cour de Mme de Lieven. M. de Morny, dans les derniers temps, ne passait guère de journée sans se présenter chez la princesse, où son intimité ne diminua ni celle de M. Guizot, ni celle de M. Berryer ou de M. le duc de Noailles. L'hôtel de cette vraie grande dame était, a-t-on dit, un terrain neutre ; je n'aime pas ce mot : c'était plutôt un rendez-vous sympathique, auquel étaient attirés irrésistiblement les premiers parmi les vainqueurs d'aujourd'hui et les vaincus d'hier.

Comme ces généraux habiles qui tombent successivement avec toutes leurs ressources réunies sur chacun des corps d'une armée ennemie, Mme de Lieven ne fut si puissante qu'en concentrant avec opiniâtreté ses moyens d'action. Dons physiques et avantages sociaux, supériorités intellectuelles, elle massa toutes ses ressources pour conquérir la présidence d'une sorte de congrès permanent où l'on pèserait les destinées du monde en prenant une tasse de thé. Une pareille ambition, chez une femme surtout, et à Paris plus qu'ailleurs, est extrêmement dangereuse. Pour si peu qu'on dévie de la ligne du succès, on tombe dans le gouffre du ridicule.

Mais la princesse de Lieven était un esprit assez remarquable pour friser le précipice sans que le pied lui glissât. Même après que la révolution de 1848 eut réduit à l'état d'ombres quelques-uns des hommes politiques qui avaient jeté le plus grand éclat autour d'elle, elle resta presque tout entière debout après leur chute, et sut, sans les aban-

donner, rallier à elle leurs successeurs. Il lui fallait la politique vivante et agissante ; les systèmes en ruine étaient loin de suffire à l'activité de son esprit.

Où elle excellait, c'était à connaître le fort et le faible de ses amis ; c'est pourquoi les liens qui les attachaient à elle n'ont pu être rompus que par la main fatale qui dénoue toute chose ici-bas.

On a remarqué que les grandes dames étrangères, et surtout celles qui nous arrivent du Nord, savaient bien mieux que les Parisiennes attirer et retenir nos célébrités. Il est juste d'ajouter que les Parisiennes se donnent rarement la peine de s'occuper des grands hommes qui passent à une uste distance de leurs falbalas. Elles ne se retournent pas plus pour voir M. Alexandre Dumas que pour contempler le Panthéon.

Au contraire, les Polonaises et les Russes, les Anglaises aussi quelquefois, feraient des lieues à pied pour se rencontrer avec les hommes qui sont des monuments publics dans les lettres, dans les arts, dans la politique française. Quand elles ont pu acclimater pêle-mêle chez elles hommes d'Etat, poëtes, voire vaudevillistes célèbres, tous gens dont un Guide bien fait devrait donner le signalement et l'adresse, elles triomphent !... N'allez pas croire que je raille cette curiosité, flatteuse pour ceux qui en sont l'objet, honorable pour celles qui l'exercent.

Mme de Lieven régularisa ce besoin de connaître des personnages intéressants, qui la tourmentait comme la plupart de ses compatriotes. Elle fit son choix. Elle eut sa *ménagerie*

d'hommes politiques comme, au siècle dernier, une femme avait sa *ménagerie* d'hommes littéraires.

L'influence qu'exerça Mme de Lieven sera jugée par l'histoire. C'est à elle qu'il appartient de déclarer en dernier ressort si, de ce salon dont on a tant parlé, il est sorti, aux jours solennels, des élans féconds, des initiatives généreuses. Aujourd'hui, ce qu'il nous est permis de constater, c'est le vide considérable que laisse la fermeture d'un salon qui était sans rival. Nous ne parlons ni du dueil ni des regrets de la famille. Il faut que la publicité laisse aux grands comme aux petits le privilége de boire leurs larmes à huis clos.

Par une coïncidence qui a été remarquée, à l'heure même où l'âme de la princesse de Lieven quittait la diplomatie de ce monde, on dansait pour la première fois au ministère des affaires étrangères. Les Persans faisaient fureur, le quadrille des Lanciers faisait florès.

Le plus grand bal de la semaine dernière a été donné, devinez par qui? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille : — par la corporation des cuisiniers des restaurants de Paris.

La fête a eu pour théâtre ce palais des fées qui s'appelle le Jardin d'hiver, et qu'un mauvais génie doit avoir enguignonné à son berceau, puisque, malgré ses magnificences, il fait plus souvent faillite que fortune. Quarante commissaires avaient été choisis parmi les chefs des fourneaux les plus renommés. Par leurs soins, quatre mille billets ont été placés, au profit des orphelins de la cuisinante société.

On dit merveille de cette réunion. Elle était truffée de jo-

lies femmes, et de cordons bleus déguisés en princesses pour la circonstance. Il y avait des diamants, et pas la plus légère odeur d'oignons. Ni l'ail ni sa commère ciboulette n'avaient été invités.

Six cents voitures stationnaient aux portes. On ne dit pas le nombre de rôtis qui ont été manqués ce jour-là, par des artistes plus préoccupés de leur toilette que du dîner de leurs maîtres.

J'entends souvent dire : — Les domestiques s'en vont ! Non pas, s'il vous plaît ; les domestiques arrivent. Ce sont les maîtres qui s'en vont.

L'autre jour, se présente chez un de nos amis un aspirant aux fonctions de valet de chambre. De part et d'autre, on paraît d'abord se convenir. Restait à approfondir la question du salaire.

— Quelles sont vos prétentions ?

— J'ai toujours gagné 1,200 francs, et monsieur ne voudrait pas me donner moins.

— Au contraire, je suis décidé à vous donner beaucoup moins.

— Monsieur n'a donc pas vu...

— Quoi ?

— Mon pied.

— Ah çà, quelle est cette plaisanterie ?

— Ce n'est pas une plaisanterie ; monsieur peut s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur mon individu ; j'ai un pied de maître, ce qui me permet de remplir les fonctions les plus délicates et les plus intimes auprès de ceux que je sers. Je puis porter leurs chaussures neuves pendant un jour

ou deux, et les forcer sans les déformer. Pas un de mes maîtres n'a jamais souffert du pied. Aussi l'un d'eux me disait-il un jour : — « J'ai une maîtresse qui me coûte par mois autant que tu me coûtes par an, et certes je te dois plus de bonheur qu'à elle. »

Eh bien, notre ami eut la petitesse de ne pas arrêter immédiatement ce valet de chambre, que dis-je ! ce bienfaiteur à douze cents francs.

La scène qui suit a pour théâtre le salon d'un homme d'esprit riche et célèbre, qui avait eu l'honneur de recevoir à dîner un très-grand personnage.

— Mon cher, dit le grand personnage au maître de la maison, tout en dégustant sa tasse de café, faites-moi donc le plaisir de me dire le nom de ce monsieur qui, pendant le dîner, s'est tenu immobile, derrière ma chaise.

— Ce monsieur, répondit en souriant l'amphitryon, c'était Joseph, mon valet de chambre.

— Eh bien, reprit le grand personnage, il est très-distingué, M. Joseph ; pourquoi ne pas l'avoir engagé à se mettre à table avec nous ? il y aurait été tout aussi à sa place que M. X., ce banquier mal élevé avec lequel vous m'avez fait dîner.

Le maître de la maison ne répondit rien et cessa de sourire.

III

Madame est enrhumée. — La liste de Mme de B... — Une fortune dans une idée. — Une jolie femme coiffée avec ses bas. — Un mot de l'auteur de la *Question d'argent* sur sa pièce. — A bas les marquis ! — Mot d'un cocher à propos de l'Odéon. — Sainte Economie.

13 février.

Que de rhumes et de grippes sont venus passer la première quinzaine de février à Paris, et comme ils font carnaval à nos dépens ! La vilaine invasion, les hôtes incommodes ! Les uns hantent les salles de spectacle, et toussent ou éternuent au plus bel endroit, au moment juste où la tirade donne son *ut* de poitrine. Les autres nous entreprennent si bien, avec l'aide de leur collaboratrice, la fièvre, que la plus jolie femme est forcée parfois de se consacrer à eux tout entière, pendant quarante-huit heures de retraite et de tisane.

Il arrive aussi certains jours que les Parisiennes jouent des tours admirables au rhume qui croyait les tenir. Cet état, — c'est l'état de Parisienne que je veux dire, et non l'état d'enrhumée, — comporte d'admirables facultés. Le matin, étendue, languissante, brisée, quasi morte, elle jure qu'elle ne saurait bouger pour un empire, qu'elle ne quittera sa robe de chambre et sa chaise longue que pour se blottir, à huit heures, sous ses couvertures. Le soir vient, et l'honnête rhume, plein de confiance dans cette parole, lui laisse peut-être un moment de répit pour aller faire visite à la voisine.

On met les instants à profit ; la moribonde de tout à l'heure a secoué son linceul ; la voilà qui s'habille et qui met une belle robe bien décolletée ; la voilà qui s'est fait poser quelques fleurs par sa femme de chambre, et qui, d'une main sûre, règle elle-même les ondes de sa chevelure. En un clin d'œil, elle est prête, elle s'envole chez Mme Duchâtel, si c'est vendredi ; chez Mme la marquise de Portes, si c'est lundi. Et, quand messire rhume se présente, il n'y a plus personne au rendez-vous.

Si le salon de Mme Ridgway n'existait pas, au beau milieu du faubourg Saint-Germain, il faudrait l'inventer. Mme Ridgway est une Américaine énormément riche, qui a obtenu, depuis déjà pas mal d'hivers, ses lettres de naturalisation dans le faubourg, et qui le reçoit en princesse. Ses bals sont fréquents et magnifiques. Avant-hier, elle en donnait encore un. On aime beaucoup, dans le meilleur de nos mondes, ces opulentes maisons étrangères qui, en s'installant ici, ont commencé par offrir leurs clefs sur un plat d'or à deux ou trois duchesses, en leur disant : — Ouvrez, fermez les portes, vous êtes chez vous.

Il y a des indigènes très-bien posées pour qui c'est presque une profession de patronner et de remplir les salons des étrangers nouveaux venus. C'est chez ceux-ci qu'elles font des politesses à leurs amis. Ce sont elles qui reçoivent, qui connaissent tout le monde, qu'on salue, qu'on remercie. Ce sont, ainsi que le disait une femme d'esprit ferrée sur son histoire de France, de véritables mairesses du palais. Cependant, la souveraine erre, comme perdue dans ses salons, sans y trouver à qui parler. A peine si ses

domestiques obéissent à ses ordres. Il lui faut se résigner à son rôle de reine fainéante, personnage muet.

Au bout de deux ou trois réceptions, le premier ministre s'efface peu à peu, s'il a du tact, et la maîtresse de maison fait ses affaires elle-même, pour peu qu'elle ait d'adresse.

Je suis surpris que des spéculateurs intelligents n'aient pas eu l'idée de tenter de marier, eux aussi, les étrangers de distinction à la belle société parisienne.

L'institution dont je parle serait, pour les étrangers, un phare sur un écueil. On irait trouver cet établissement de bienfaisance, plus utile que tant d'autres qui usurpent ce beau nom, et, après avoir établi nettement ses titres à la considération publique, on exposerait ses prétentions.

De même que l'on dit à son tapissier : — Il me faut bois doré, acajou ou palissandre, sous quinze jours, on dirait au directeur de l'agence en question :

— Je vais donner un petit bal : deux cent cinquante à trois cents personnes ; la plus vraie, la plus vieille, la plus boudeuse noblesse. A tout prix, il faut qu'un de mes invités au moins soit revenu de Frohsdorf ou de Venise, dans le cours de la dernière huitaine. Quelques fusionnistes bien renseignés sur le coup de Jarnac qui vient d'être porté à la fusion sont de rigueur. N'oubliez pas les académiciens ! Mais gardez-vous de prendre parmi les plus vieux immortels ; je serais désolé de voir s'éteindre dans mon salon une de ces lampes sans huile.

Autre commande :

— Pour un grand bal, huit cents à mille personnes. Ne pas craindre de mêler les aristocraties. Mon hospitalité en-

tend ouvrir les bras à tout ce qui brille. Je ne m'arrête pas aux nuances politiques ou autres. Seulement, qu'on voie rayonner autour de toutes les têtes une auréole de beauté, de richesse ou de célébrité. N'oubliez pas qu'il me faut un total imposant de décorations pour les invités mâles. En moyenne, deux croix par tête. Faites votre calcul là-dessus. Je double votre prime si vous me procurez un officier général *retour de Crimée*.

On a à déplorer la mort d'un homme qui jouait un rôle important dans les coulisses du plus grand de nos théâtres, et dans les coulisses plus vastes encore de l'élégance parisienne. Je veux parler de Léger, coiffeur de l'Opéra, et le premier de nos artistes capillaires pour dames, après l'illustre Félix.

Impossible de se ressembler moins que ces deux sultans du peigne. Félix, qui a l'honneur de coiffer l'impératrice, en habit de cour et l'épée au côté, se présente avec les allures fines et réservées d'un diplomate. Léger faisait irruption chez ses clientes, comme un torrent ou un poëte romantique contemporain d'*Antony*.

Il commençait par bouleverser la tête confiée à ses soins. Il y faisait le chaos, puis, dans une attitude pensive, attendait l'inspiration. On eût dit d'une sibylle sur son trépied, se recueillant jusqu'à ce que le dieu l'envahisse. Bientôt il saisissait le peigne d'une main fiévreuse ; il en jouait, les tempes moites d'inspiration, comme naguère Paganini jouait du violon. Un monde naissait sous son peigne. Quelques minutes d'accès de fièvre, et l'oracle était rendu.

Il avait de ces fantaisies bizarres qui n'appartiennent qu'aux

grands hommes, et qu'on aime à redire après eux. Il lui arriva un jour de coiffer une de nos belles dames avec la paire de bas de soie qu'elle s'apprêtait à chausser.

Elle avait disposé pour sa coiffure des rubans et des fleurs.

Léger rejeta loin de lui ces vils hochets : — « Donnez-moi vos bas, madame. » La dame obéit, sans comprendre ; mais elle était habituée aux caprices de son coiffeur, et croyait en lui. Sa foi la sauva. Elle parut ce soir-là, dans le monde, avec un chef-d'œuvre incompréhensible sur la tête.

Cette triomphante mascarade eût été complète, s'il s'était rencontré un cordonnier capable d'habiller les pieds avec les rubans et les fleurs bannis de la tête. Mais quoi ! les hommes de génie sont rares.

Le lendemain de cette coiffure sans lendemain, l'héroïne de la veille recevait trois petits billets à elle écrits par trois amies intimes, qui la suppliaient de prêter, pour une heure, ce je ne sais quoi mystérieux et ravissant, qui avait eu tant de succès, et qu'on voulait absolument copier.

Que répondre ? Avouer le secret de l'édifice, c'était encourir un assez gros ridicule. D'ailleurs, on n'aurait pas cru cette trop invraisemblable vérité. Il fut répondu, faute d'une meilleure défaite, que le phénix demandé s'était envolé, et cette réponse valut à son auteur trois ennemies intimes, en place de trois amies d'enfance, et si dévouées !... une question de coiffure était seule capable de blesser de pareils cœurs.

Cette mode des coiffeurs n'est revenue que depuis quel-

ques années, en même temps que tous les luxes, un moment assoupis, ont eu ce formidable réveil de lion qui effraye les sages. Sous le règne de Louis-Philippe, un peu plus de simplicité gouvernait les mœurs, et il me semble qu'il était de meilleur ton de se coiffer soi-même, ou par le ministère d'une femme de chambre.

Les maris épris et les amants jaloux doivent regretter ce temps-là. Vous vous rappelez certains vers de Corneille dans la tragi-comédie de *Psyché;* c'est l'Amour qui parle à sa belle :

> Les rayons du soleil vous baisent trop souvent ;
> Vos *cheveux* souffrent trop les caresses du vent ;
> Dès qu'il les flatte, j'en murmure.

Qu'eût dit Cupidon, s'il avait vu la chevelure de Psyché à la merci d'un tiers, qui, s'appelât-il Léger, est toujours un être plus matériel que Zéphyre ?

Voici un mot en retard d'une semaine. En sortant de la première représentation de sa pièce, la *Question d'argent*, Alexandre Dumas fils disait : « Celle-ci, du moins, ne sera pas travestie en opéra italien. »

L'Odéon nous a donné la première représentation d'une idylle en trois actes et en vers, *le Tasse à Sorrente*, la dernière œuvre de M. le marquis de Belloy, un très-bel esprit, un noble cœur. Très-peu savent parler en vers comme lui. Son succès a été grand, en dépit d'acteurs qui n'ont pas perdu leur temps, s'ils ont passé leur jeunesse dans un conservatoire de charabia ; artistes dignes de ces esprits avan-

cés du parterre qui ont protesté, après la chute du rideau, quand on est venu annoncer que la pièce représentée était de M. le marquis de Belloy !

Ces messieurs ne veulent pas que l'on soit marquis. C'est leur manquer que d'être marquis. L'acteur chargé de l'annonce aurait dû dire :

— Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur d'écorcher devant vous est (sauf votre respect) de M. le marquis de Belloy.

De cette façon, toutes les convenances et toutes les vérités auraient été observées.

A propos de l'Odéon, je viens d'entendre pour la première fois un mot qui, par malheur, est peut-être nouveau pour moi seul ; mais, vieux ou neuf, il est toujours drôle.

Un bourgeois arrête une voiture de remise sur le boulevard :

— Cocher ! à l'Odéon, et vivement ; il y aura un bon pourboire !

— Chut ! mon bourgeois, fait l'automédon. Ne parlez donc pas si haut ; *mon cheval n'aurait qu'à vous entendre.*

Excepté dans les parages qu'habite l'Odéon, il était déjà avéré qu'une femme qui n'a pas douze mille francs par an (c'est le *minimum*) à mettre à sa toilette, ne peut plus aller dans le monde sur un pied respectable. Mais jusqu'à présent on avait cru que les pauvres femmes qui ne dépensent que cinq à six mille francs chez la couturière et la modiste pouvaient encore sortir le matin, pour faire leurs visites ou leurs courses, sans être exposées à de poignantes humiliations. Point ! il faut renoncer à cette illusion.

Une de ces *pauvres femmes* se présente l'autre jour chez sa modiste, la première, la plus célèbre de Paris et du monde entier. Il faisait froid, et la dame dit à la grande artiste, tout en lui demandant une coiffure : — Il fait froid.

— Je crois bien, repartit l'artiste en toisant sa cliente d'un air dédaigneux, je crois bien que vous devez avoir froid, vous n'êtes pas couverte. Est-ce qu'on sort de ce temps-ci sans un manteau de fourrures?

— C'est que, pour en avoir un *un peu bien*, il faut mettre trois mille francs...

— Eh bien ! répliqua la modiste de plus en plus dédaigneuse, et avec un ton qui ne peut se rendre.

Il y avait dans cet *eh bien!* un discours, un long chapitre, un poëme dont le sens ne pouvait pas échapper à la malheureuse, surprise par sa modiste en flagrant délit d'économie.

Elle partit, la tête basse, en disant : — Je verrai, je reviendrai... Et elle ne reviendra pas; et elle a vu qu'il fallait renoncer à entrer dans certains magasins quand on n'est qu'une simple femme comme il faut, réduite à porter encore, après quelques années, les cachemires de sa corbeille de mariage.

La dame comprit tout cela et ne pleura pas, ce qui est bien beau de sa part.

IV

Le royaume des financiers. — La prose de M. Mirès et la cuisine de M. Millaud. — Beau trait de Sa Majesté l'ARGENT. — Histoire d'un collier.

27 février.

Heureux les financiers ! la royauté de cette semaine leur appartient. L'un a régalé les lecteurs d'un excellent morceau de critique dramatique sur la comédie à la mode. L'autre a réuni autour d'une table somptueuse un régiment d'hommes de lettres !

Le feuilleton de M. Mirès, sur la *Question d'argent*, a fait événement. Le dîner de M. Millaud, qui a été suivi de trois ou quatre soupers, a dû provoquer quelques accidents.

M. Millaud, qui fut naguère l'associé de son confrère ennemi d'aujourd'hui, et qui, partant, connaît l'homme, disait, après avoir lu son épître à M. Alexandre Dumas fils :

— Si Mirès se ruine un jour, je lui confie la critique théâtrale à la *Presse*.

Turcaret, tombé du faîte de ses richesses, n'était pas homme à se relever roi d'un feuilleton. Il faut convenir, quoiqu'il soit réputé de bon goût d'être très-irrespectueux, voire même impoli avec les millions, que ces millions-ci ont montré de l'esprit et du tact.

M. Millaud a déployé une très-large hospitalité, dans

son hôtel doré de la place Saint-Georges. A la bonne heure ; voilà le financier en son palais. C'est un des grands torts de la nouvelle comédie de M. Dumas de ne jamais montrer chez lui M. Jean Giraud. Il a six millions, et on ne lui connaît pas de domicile. Je ne sais pas le compte des millions de M. Millaud, mais tout le monde connaît son adresse, tout le monde, avec quelques protections, a pu visiter l'intérieur qu'habite son opulence.

Même après ce qui a été publié sur l'agape littéraire de dimanche dernier, et quoiqu'on ait énuméré les convives, ceux qui étaient venus, ceux aussi qui avaient décliné l'*honneur*, le *plaisir* ; quoiqu'on ait compté les mets, les entremets, les vins, les petits pains, les couverts et jusqu'aux cure-dents ; malgré tant de détails abondants et surabondants déjà donnés, il y aurait encore beaucoup à dire sur cette séance de gastronomie et de littérature mêlées. Mais il est malaisé d'exprimer librement sa pensée. Si l'on se permet de critiquer l'esprit ou l'ordonnance de la fête, on aura l'air d'un estomac ingrat qui rembourse en mauvais compliments les truffes qu'on lui a servies, ou d'un rancunier qui se venge de ce qu'on ne lui a pas passé le plat. Si, au contraire, on admire, vos louanges ne tireront pas plus à conséquence que les applaudissements de la claque au théâtre. — Il a la digestion polie, pensera le lecteur.

M. Millaud a certainement fait de son mieux pour recevoir ses hôtes, et il est permis de douter qu'il soit récompensé en ce monde.

Beaucoup de mots destinés à devenir historiques ont

nécessairement circulé, dans une soirée qui réunissait, entre les baguettes magiques d'un même cadre, tant de personnages importants, tant de grands hommes habitués à se mouvoir dans des sphères différentes : l'auteur des *Méditations*, par exemple, et le rédacteur en chef du *Figaro*; un duc de Saint-Simon et le Courbet de la littérature, M. Champfleury !

Voici deux de ces mots ; — ils ne sont pas moins dignes d'être enregistrés que les toasts portés par n'importe quel Méry ou autre baron Taylor.

Passait M. Millaud dans un petit salon de jeu, apportant, un sourire à l'un, un mot aimable à l'autre ; veillant en maître de maison attentif, au plaisir et au bien-être de chacun.

— Ohé ! Millaud, fait une voix bien connue, on meurt de soif, chez vous.

— Mon Dieu, mon cher... hélas ! messieurs, vous aurait-on laissé manquer de quelque chose ? répond l'amphitryon ; je vais vous envoyer des glaces, des sirops, du punch.

— Vos glaces, reprend la même voix bien connue, ne m'inspirent qu'une médiocre estime. Faites-nous plutôt passer de l'argent sur les plateaux. On l'empochera, et on ira boire ailleurs.

Même salon, mêmes situations, mêmes personnages :

M. Millaud : — Toujours à l'écarté, messieurs ? On fait cependant d'excellente musique là-bas.

La voix de tout à l'heure : — Est-ce que Lamartine a chanté quelque chose ?

L'absence des Dumas a été remarquée. Le plus sage des deux avait emmené ce jour-là son père à la chasse. On ne dit pas ce qu'ils ont tué ; mais je crois savoir ce que l'auteur de la *Question d'argent* avait voulu sauver.

Tous les millionnaires ne mènent pas la fortune au galop. C'est le train de la nouvelle école. Certains opulents de la vieille roche ne négligent ni les plus petites économies, ni les moindres profits.

Voici ce qui s'est passé récemment chez l'un d'eux, dont le nom aristocratique est apostillé d'un titre.

Un jeune homme de bonne famille, mais doué de fort maigres revenus, se trouvait dans son cabinet, en visite du matin. Tout en causant d'une affaire qui les intéressait tous deux, le riche comme le pauvre, ce dernier jouait machinalement avec une pièce de dix francs, qu'il transporta entre ses doigts, par mégarde, de la poche de son gilet dans celle de son pantalon. Or, au fond de la poche de son pantalon, il y avait un petit trou juste de taille à laisser passer une pièce de dix francs, et cette pièce de dix francs constituait, pour trois jours encore, toute la fortune de ce fils de famille.

Vous devinez ce qui arriva : la pièce d'or n'eut rien de plus pressé que de profiter du défaut de clôture de sa nouvelle prison. Elle quitta l'étourdi, qui ne se doutait de rien, et tomba, sans bruit, sur le tapis du millionnaire.

L'autre s'aperçut qu'il avait perdu sa compagne, un quart d'heure seulement après être sorti de l'hôtel, en entrant chez un marchand de cigares. Il rappela ses souvenirs et revint sur ses pas. Une certaine fausse honte le fit hésiter sur le

seuil de l'homme riche. — Avoir rebroussé chemin pour une pareille misère, ne pas en faire largesse au valet de chambre qui se sera baissé pour la prendre, c'est humiliant, pensait-il. — Néanmoins, l'aiguillon du besoin le poussant, il rentra chez le millionnaire, et lui demanda si l'on n'avait pas aperçu une pièce d'or à terre, devant le feu.

— Oui, répondit le millionnaire ; à peine aviez-vous tourné le dos, que j'ai ramassé dix francs en or. Mais à moi aussi, il y a deux jours, pareille mésaventure était arrivée, à cette même place... J'ai retrouvé ma pièce ; on fera chercher la vôtre.

Ce disant, le riche souriait agréablement. Le pauvre s'enfuit, et court encore. C'était lui qui rougissait.

Cette scène, dont pourrait faire son profit un de nos auteurs comiques à l'affût des beaux traits de Sa Majesté l'Argent, me rappelle une histoire de collier perdu qui date d'un des derniers bals de l'hôtel de ville.

Il n'y a pas de mêlée dansante qui ne fasse des victimes. Tantôt c'est un volant de dentelles qui succombe, tantôt un nœud de rubans qui rend l'âme. D'autres fois, sinistre plus grave, un bracelet s'égrenant vient joncher le sol de ses débris. Le lendemain, il y a toujours des épaves sur le champ de bataille.

Un de ces lendemains-là, inspection faite des appartements de réception de l'hôtel de ville, on remit à Mme Haussmann une si magnifique rivière de diamants, restée intacte sous un fauteuil, qu'en la voyant, elle resta éblouie.

Cette rivière valait une fortune. — Combien celle qui l'a

perdue doit être inquiète! pensa-t-elle. Certes on ne tardera pas à en venir demander des nouvelles.

Et, comme la femme de notre préfet était curieuse de savoir le nom de la privilégiée à qui appartenait ce phénix des colliers, elle voulut qu'on la tînt au courant de l'affaire.

Un jour, deux jours se passent; aucune réclamation n'arrive. Encore deux jours, et l'on n'entend parler de rien ni de personne. Mme Haussmann se décide alors à voir un de nos bijoutiers en renom, lui raconte l'histoire, lui montre le collier. — On ne vend pas tous les jours des parures de cette importance ; il doit être facile à un homme du métier de savoir lequel de ses confrères a vendu celle-ci, ou l'a montée, si ce sont des diamants de famille. Par le marchand, on arrivera aisément au propriétaire, si étrangement indifférent, de ces magnificences.

Cependant, le bijoutier appelé en consultation souriait. — Cette parure est en stras, fit-il, et si madame la baronne veut se montrer charitable, elle se gardera bien de la faire rendre à qui de droit, quand même quelque circonstance révélerait le nom de la dame.

Un hasard a permis de connaître le nom de la dame au collier. C'est une femme d'une grande fortune, dont l'élégance est citée. En effet, il faut être riche pour se permettre de porter du stras. Il ne peut faire illusion que sur un cou capable de diamants.

Mais l'œil du bijoutier est impitoyable. Même au milieu du vrai, il discerne le faux. Un de nos plus riches marchands de diamants, M. Halphen, donne un bal costumé

dimanche prochain ; eh bien, l'on prétend que, les bijoux seulement suspects n'osant franchir le seuil de sa porte, il y aura moins de diamants chez lui que partout ailleurs. Assemblée peu nombreuse, mais choisie ; la fine fleur de la bonne compagnie, en fait de brillants.

V

Oraison funèbre du carnaval. — Les déguisements en vogue. — Bal de M. Mirès. — M. de Lamartine et un maître à danser. — Le bal de M. Halphen.

27 février.

Parler maintenant du carnaval, c'est rédiger l'affiche du spectacle d'hier, et une pareille affiche ressemble fort à une oraison funèbre. Donc, tâchons de trouver des vertus au défunt. Cherchons bien.

Il a beaucoup aimé les mascarades. Il serait mort d'une indigestion de déguisements, s'il n'avait préféré en vivre jusqu'au jour fatal où la Parque, de mythologique et inexorable mémoire, a fait jouer ses grands ciseaux.

Pour tout dire en un mot, la corporation des costumiers ne parle de rien moins que de faire élever à ses frais un magnifique mausolée en l'honneur du carnaval de 1857.

Il faut signaler, pour l'instruction des races futures, les modes de ce carnaval historique. Eh bien, parmi les déguisements les plus en vogue, on a remarqué que bon nombre d'hommes comme il faut s'amusaient à revêtir le sans-gêne des gens communs, tandis que ceux-ci se croyaient méconnaissables sous un masque de fausse distinction.

Les premiers ont conjugué avec une facilité et un succès humiliants le verbe s'encanailler. Quant aux seconds, oh ! le bon billet qu'ils avaient pour circuler incognito ! — « Je vous connais, beaux masques. Toi que voici en marquis de Carabas, on t'a vu ramasser des primes et des bouts de cigare sous le péristyle de la Bourse. Toi que voilà en gants jaunes immaculés, on sait par cœur la chronique de tes mains noires. »

On prête à un parvenu, toujours signalé et toujours évité, malgré le soin avec lequel il se déguise en grand seigneur, ce mot mélancolique : « Il est plus facile de gagner des millions que de se les faire pardonner. »

Je ne sais pas jusqu'à quel point il est aisé de saisir la fortune au collet, même en logeant son bras dans une manche assez large pour ne pas gêner les mouvements ; mais j'affirme que toutes les portes ne s'ouvrent pas d'elles-mêmes pour laisser passer M. X. et sa fortune.

Il y a des seuils qu'il franchirait peut-être plus aisément, ayant un moins riche bagage. Il y a des personnes qui mettraient plus volontiers les pieds chez lui, si moins d'or s'y relevait en bosse. Pour ne pas être millionnaire, on n'est pas nécessairement parfait. Il entre un peu d'envie dans l'extrême réserve du monde à l'égard de certains enrichis, tout

en faisant la part de scrupules plus sérieux et plus honorables pour le monde.

En quittant le bal d'un de nos traitants, un invité qu'on ne saurait accuser de dissimulation disait au maître de la maison : « — Votre soirée a été charmante. Si j'avais su que tout se dût passer aussi convenablement, j'aurais amené ma femme. »

Vous voyez qu'à jouer le rôle de millionnaire, on n'est pas toujours sur des roses.

Et pourquoi ces épines, pourquoi cette défiance? On ne redouterait pas de saturnales, si la scène n'était pas chez un homme assez riche pour qu'on le puisse croire enivré d'or. A ce point de vue, l'opulence, loin de pouvoir se passer de considération, en aurait besoin plus que personne... On se contente d'arriver à une petite maison de campagne, ornée de quatre ou cinq arpents de jardins, par une porte bâtarde : mais une grille magnifique et une large avenue sont de rigueur devant le château qu'entoure un parc de cent arpents. De même, les gens qui ne sont pas à genoux devant le veau d'or seraient moins exigeants sur le chapitre des informations préalables, s'il s'agissait d'entrer chez un simple mortel, et non pas chez un millionnaire.

M. Mirès a donné dimanche un bal auquel la meilleure et la plus sévère société n'aurait rien pu trouver à redire. Si la finance veut décidément faire son chemin dans la bonne compagnie, voilà une soirée qui avance ses affaires. Au rebours, le banquet donné par M. Millaud, huit jours plus tôt, avait des allures excentriques tant soit peu effarouchantes pour le public pudibond.

Chez M. Mirès, c'était un bal, pareil à tous les bals excessivement somptueux. Il n'y avait pas seulement des bougies, des musiciens et des rafraîchissements à profusion, mais une assemblée presque digne des murailles, du buffet et des laquais. Ne vous y trompez point : ceci est un éloge, et n'est pas du tout une raillerie. La grande difficulté, dans les maisons où le luxe n'est pas héréditaire, ou tout au moins organisé de longue date, c'est de recruter un corps d'invités qui ne fasse pas tache au milieu des magnificences dont on l'encadre, et que n'éclipse pas le bataillon des domestiques.

L'hôtel qu'occupe M. Mirès dans la rue Neuves-des-Mathurins n'est pas très-vaste. On s'en contenterait pourtant sans être un Socrate. On l'avait agrandi pour la circonstance, en construisant sur le jardin une annexe de la salle de bal.

Les deux personnages qui ont le plus attiré l'attention sont : d'abord M. de Lamartine, puis un maître à danser chargé de veiller à l'exécution correcte du quadrille des lanciers. La présence de ce professeur de grâces et de danses de caractère me semble une innovation assez heureuse introduite dans l'économie ordinaire des bals. L'amour-propre des danseurs ne doit pas s'en formaliser. Les plus grands acteurs, les plus sûrs d'eux-mêmes souffrent parfaitement le souffleur dans sa niche, et Caïus Gracchus, si j'ai bonne mémoire, ne parlait pas en public sans avoir près de lui un joueur de flûte chargé de veiller à la justesse des intonations de l'orateur. D'après cela, un valseur peut bien supporter sans humiliation qu'on le rappelle à la mesure.

M. de Lamartine semblait plus à l'aise que chez M. Millaud. Dans cette dernière maison, il avait été l'objet d'une

curiosité presque indiscrète. La foule se pressait pour le considérer, à peu près comme à l'exposition universelle devant la vitrine où étaient exposés les diamants de la couronne et les parures de l'Impératrice. S'il y avait eu quelques sergents de ville pour maintenir l'ordre et empêcher de stationner, la ressemblance aurait été complète.

Aussi, ce soir-là, le chantre d'Elvire avait l'air, suivant la jolie expression d'une femme, « d'un lévrier en peine. » Quelques élégants de la Bourse, peu habitués à se trouver en face d'un poëte, commentaient celui-ci des pieds à la tête. Son faux-col, assez capricieux, il faut en convenir, les ébahissait, et sa chaussure a été déclarée renversante.

Vous vous rappelez, vous qui n'êtes pas des profanes, le temps où M. de Lamartine était à la fois le plus grand de nos poëtes et le plus poétiquement beau des jeunes gens. On ne parlait pas seulement de ses vers, on parlait de ses pieds. Lui-même, dans son *Voyage en Orient*, a raconté, avec quelque complaisance, que lady Esther Stanhope en avait admiré la cambrure. La célèbre nièce de Pitt lui disait: « Il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller. » — Hélas ! hélas ! le cordonnier de M. de Lamartine prétend, pour mettre sa responsabilité à couvert, qu'à partir du jour où il a eu reçu les compliments de lady Stanhope, ce pied a perdu la tête. Il a voulu se faire plus fin qu'il n'était, il a exigé qu'on le comprimât outre mesure dans un soulier despotique ; il a si bien ou plutôt si mal compris ses intérêts, qu'il est maintenant malade, déformé, réduit à prendre ses invalides dans de flasques pantoufles.

Interrogez n'importe quel costumier, il vous dira que le bal de M. Halphen a été encore plus beau que celui des affaires étrangères. On devine sans peine quel est celui des deux qui a rapporté à ces messieurs les plus gros bénéfices, Si M. Walewski est ministre, si ses invitations s'adressent à une société imposante, M. Halphen est un des princes du commerce des diamants, il a réuni chez lui ses pairs, les amis de ses pairs, un monde immensément riche, dont les fortunes s'accroissent chaque jour, en raison des affaires courantes, qui n'est pas écrasé par les frais de représentation quotidienne, et peut, sans remords faire des folies pour une nuit de bal. Naturellement, chez M. Halphen, c'était un *meeting* de diamants éblouissants. On cite certaine Marie-Antoinette tellement comblée de parures qu'elle ne se serait pas retournée pour regarder le fameux collier qui tenta la femme de Louis XVI, la reine de France!

Je n'ai pas ouï dire qu'aucun des invités eût songé à remplacer sa tête par un diamant gigantesque. Cette distraction m'a surpris de leur part.

VI

Première représentation de *la Fiammina*. — Notre belle jeunesse. — *Le steeple-chase* de l'amour.

23 mars.

Hier soir, la Comédie-Française est accouchée d'une pièce

depuis longtemps annoncée *la Fiammina*. La mère et l'enfant se portent bien.

Le père est un nouveau venu dans la carrière des lettres, M. Mario Uchard. Il s'appelait naguère, au théâtre, le mari de Mme Madeleine Brohan. Il s'appelle aujourd'hui l'auteur de *la Fiammina*.

Une des choses qui me plaisent le plus dans son œuvre remarquable, c'est qu'il y a parmi ses personnages un vrai jeune homme, un cœur de vingt ans, ce qui devient rare... Hélas ! personne n'a plus vingt ans.

Voici à quoi rêvent les jeunes gens du jour :

— Mon cher, disait un fils de famille à un sien confrère, nous manquons tous deux d'argent. Nous en manquerons tant que nous aurons le bonheur de conserver chacun notre père, car l'argent appelle l'argent, et sans le premier capital, il y a peu, ou plutôt il n'y a point de bénéfices à espérer.

— Tu parles comme un livre, fit le camarade.

— Tu admettras encore, reprit le préopinant, qu'ayant à nous deux deux pères, qui selon toute vraisemblance ne sont pas appelés à mourir le même jour, l'un de nous héritera plus tôt que l'autre.

— C'est admis.

— Eh bien ! j'ai conçu un plan qui nous fera hériter tous deux en même temps, et dans le plus bref délai, c'est-à-dire à la mort de ton père, s'il succombe le premier, à la mort du mien, si c'est lui qui est le plus tôt enlevé.

— Tu veux rire, et la plaisanterie est d'un goût douteux...

— Non, je veux hériter ; et l'affaire est très-bonne. C'est

bien simple. Nous passons entre nous un petit acte par lequel le premier appelé à jouir de la succession paternelle s'engage à compter à l'autre une certaine prime, deux cent mille francs, par exemple, ou plus forte somme, si tu veux. Ce sera la fiche de consolation de celui qui aura encore à attendre son héritage. Au premier abord, des esprits superficiels pourraient trouver notre arrangement immoral ; mais réfléchis bien : après tout, nous ne tuons personne... que la pauvreté, le plus tôt possible.

L'ami refusa de jouer avec son ami cette singulière partie. Il jeta même les hauts cris. Mais n'admirez pas trop sa piété filiale : celui-ci était le fils du plus vieux, du plus mal constitué des deux pères.

Il se croyait sûr de gagner la partie, sans la jouer... je veux dire de perdre le premier l'auteur de ses jours.

On aime à voir berner ces petits messieurs : aussi l'on profite de ce que nous sommes en carême, le temps des commérages par excellence, pour raconter, dans les meilleurs endroits, la mystification dont un jeune homme d'un bel avenir a été victime.

Au dernier bal masqué de l'Opéra, un domino vint à lui, et tout d'abord lui avoua sa flamme. L'autre de se rengorger dans sa cravate blanche et d'entraîner au fond de sa loge le domino qui faisait preuve de tant de goût dans ses choix.

De propos en propos, — j'abrége mon récit plus encore que la douceur de la situation ne pressa la course du temps pour le couple amoureux, — advint l'heure du souper. Où souper ? « Pas au restaurant, dit la belle, chez moi. »

Le cavalier accepte cette proposition. Sa conquête prend à ses yeux des proportions fantastiques. Un domino qui veut donner à souper au lieu de se faire donner ! c'est le monde renversé. — « C'est au moins une duchesse, pensait-il ; elle a sa petite maison, comme les grands seigneurs libertins du dernier siècle. »

Appartement splendide, souper délicat, laquais en grande livrée, voilà la tenue du palais d'Armide où notre Renaud se laisse très-volontiers entraîner. On soupe. Pour dessert, les gens se retirent, et l'amoureux peint sa flamme dans des termes de plus en plus vifs.

Comme il devenait par trop pressant, la dame, — j'ai oublié de dire que, son masque ôté, elle était apparue belle entre toutes les belles, mais inconnue entre toutes les inconnues, la dame se lève de table et s'échappe. Il se lève, il la poursuit. La pièce était grande, c'était un terrain bien choisi pour un *steeple-chase* amoureux. La biche était agile; le chasseur semblait infatigable. Un cheval de race ne franchit pas mieux les haies qu'il n'enjambait les remparts de chaises derrière lesquels la vertu pourchassée s'abritait à la hâte.

Le récit de cette course, tel qu'il amuse les salons, est assaisonné de certains détails que nous nous garderons de reproduire. Nos lectrices n'ont peut-être pas d'éventail sous la main pour rire en toute sûreté de conscience et en cachette.

Le chasseur, à la fin lassé, s'avoue vaincu et demande grâce. On fait mieux, on lui accorde un rendez-vous à trois jours de là. Heure est prise. Pour se faire reconnaître, il dira au domestique : « Je suis le monsieur de la chasse. »

S'il fut exact, on le devine. Une soubrette se présente à son coup de sonnette. — « Montrez patte blanche, ou l'on n'ouvre point. — Je suis le monsieur de la chasse. — Alors, entrez, c'est vous que l'on attend.

Il entre, il traverse un premier salon... on le guide dans un second où il faisait nuit noire: Son introducteur lui désigne un fauteuil placé juste devant une petite lucarne. — « Regardez, monsieur, et ne faites pas de bruit, pour ne pas déranger les autres spectateurs. »

Autant de paroles, autant d'énigmes. L'obscurité qui régnait dans la pièce ne contribuait pas peu à le désorienter. Le galant s'assoit en tâtonnant, et regarde par la lucarne qui lui a été indiquée. O ciel ! quelle vue s'offre à lui! Dans le somptueux salon (sur-le-champ il l'a reconnu) où lui-même avait fourni l'autre soir une course si brillante, un autre chasseur s'élançait, dans le même appareil que lui, sur les traces de la même proie séduisante et fugitive. Il se lève, il gagne la porte, non sans renverser quelques chaises, non sans provoquer de nombreux chut ! articulés par des bouches invisibles. Il rattrape le serviteur qui l'avait assis dans sa stalle, et lui délie la langue moyennant un double louis :

— Ah ! monsieur, lui dit celui-ci, nous avons là une piètre séance ; il y avait bien plus de monde pour vous voir courir que pour le monsieur d'aujourd'hui.

C'est encore un jouvenceau du siècle, un de ces esprits pratiques et positifs de naissance, que le ciel confonde ! qui émettait l'autre jour cette gracieuse et poétique utopie :

— Il ne doit y avoir, dans un État bien policé, que des actionnaires, des factionnaires et des fonctionnaires.

On le hua, et l'on fit bien.

Voici un joli mot qu'un de nos amis, qui est sorcier, ou à peu près, a fait, dans un salon, sur deux de nos financiers. On causait de MM. Mirès et Millaud, on pesait leurs mérites.

— M. Mirès a du savoir-faire, dit D***. M. Millaud a du faire-savoir.

VII

Au printemps. — Paris à Mabille. — Carême chevalin.

22 mai.

Au printemps et pendant l'été, la chronique la plus cérémonieuse est forcée d'ôter ses gants. Il faut de toute nécessité que l'historiographe du public suive le public où il va. Or, le public aime beaucoup... Mabille. Ce n'est pas une raison pour qu'il soit beaucoup pardonné au public.

On a été curieux de connaître l'avis de deux illustrations du lieu, MM. Brididi et Chicard, sur le quadrille des Lanciers, qui, après avoir fait florès dans les salons, s'est implanté au bal Mabille.

— Ça n'est pas démesurément rigolo, a répondu M. Brididi avec un laconisme antique.

La réponse de M. Chicard est plus personnelle.

— Je ne le danse que dans les salons, a-t-il dit; ici tout l'effet est pour les dames.

Elles sont bien singulières, *ces dames*. Je ne parle pas de celles qui daignent danser; ce sont généralement les plus laides et les plus mal mises, mais telles qu'elles sont, elles vivent puisqu'elles gigottent. Mais les autres, celles qui se promènent, celles qui sont assises, les pâles, les voilées, les sérieuses, qui ne savent pas pourquoi elles ne sont pas gaies, et les rieuses, qui ne sauraient pas dire pourquoi elles ne sont pas tristes, les vraies reines de Mabille, celles qui ont une cour et un budget, on se demande où sont les armes avec lesquelles elles séduisent, et surtout les charmes avec lesquels elles amusent. Leur grâce, la plupart du temps, est en dépôt chez la couturière et chez la modiste, qui leur en donne pour 10,000 francs par mois. Leur esprit n'existe pas, même à dose homœopathique. Quant à leur beauté, elle n'est généralement consacrée par la vogue que quand elle a disparu avec leur jeunesse éphémère.

Un programme qui ne varie jamais règle l'ordre de la marche des soirées à Mabille. La demoiselle arrive, entre neuf heures et demie et dix heures, au bras d'un ami, choisi généralement parmi les plus jeunes et les mieux tournés de son entourage. Elle fait un tour avec lui, puis on se sépare. La demoiselle s'assoit sur un fauteuil, seule ou à côté d'une amie sans importance. Le monsieur va exécuter son *cavalier seul* dans les groupes des deux sexes, semant sur son chemin les poignées de main et les banalités.

Quatre-vingt-dix fois sur cent, avant de lâcher Arthur, Adèle lui dit :

— Arthur, soyez sage.

La recommandation ne tire pas à conséquence, et cependant, elle est inévitable ; elle est d'étiquette et de tradition. « Arthur, soyez sage » fait partie de la fête ; il y est de fondation, comme l'orchestre de Pilodo, le sergent de ville qui surveille l'entrée, et le bureau des cannes.

Un entretien varié n'est pas de rigueur. Écoutez une conversation ou écoutez un mot, c'est toujours la même chose. Une biche, comme on dit désormais sans scrupule, et une biche se ressemblent comme buffleterie et buffleterie dans le même régiment. Seulement, la peau des biches coûte bien plus cher de blanchissage que celle des buffleteries.

Voici le fond de cette histoire universelle, que Rollin n'a pas écrite : — « Les hommes n'ont pas de cœur : Henry m'a refusé un mantelet de dentelles... — Edgard ! Oh ! par exemple ; il n'a jamais été que mon ami. Je l'aime comme ami. Il a voulu être mon amant, il a mis des diamants à mes pieds ; c'est comme s'il eût chanté *Femme sensible* sur un air du *Trovatore*... — Louise a dit hier, à souper, qu'elle me tuerait à cause de Léon, et elle m'a jeté la salière au nez. Jacques voulait en demander raison à Rodolphe... »

Mabille finit de bonne heure, comme on sait. Musard, avec ses fêtes de nuit du samedi, complète Mabille. Celles qui n'ont pas rencontré la fortune aux Champs-Élysées vont courir après elle rue Basse-du-Rempart.

L'hôtel Musard est la Bourse des spéculations de cœur. Mabille, où l'on travaille en plein air, en est le passage de l'Opéra.

L'autre jour, à Musard, un joueur voulait se faire aimer fin courant.

— Nous n'opérons qu'au comptant, lui fut-il répondu du haut d'une expérience âgée de dix-huit printemps. Les hommes sont trop allumettes chimiques pour que l'on se fie à eux. Ils prennent, ils s'éteignent, et bonsoir.

Notez que l'auteur de cette comparaison profonde étudie *pour* le théâtre, et va prochainement débuter dans les ingénues.

Le plus grand défaut de Mabille, c'est d'exiger de tout entrant le dépôt de sa canne au vestiaire. Une canne est une amie donnée par la nature, et vendue souvent très-cher par Verdier ou Boissier, qu'on n'aime pas à abandonner aux soins du premier venu. On s'ennuie sans elle, elle doit s'ennuyer sans vous, au bureau, au milieu d'une forêt de sœurs qui lui sont inconnues.

On comprend que l'entrée de la Bourse leur soit interdite. Un huissier frappé par la baisse pourrait être tenté de riposter avec sa canne. Il s'ensuivrait des mêlées regrettables où le trois pour cent lui-même pourrait bien laisser quelque chose de sa dignité.

Mais, pourquoi un honnête jonc, qui aime à badiner après l'heure des affaires, ne peut-il obtenir de passer la soirée dans un de ces riants séjours chers à Vénus : Mabille, le Château des Fleurs ?

A cette question, la garde qui veille aux barrières de Mabille, et saisit les cannes récalcitrantes au collet, a répondu de la façon suivante :

— « Parmi les dames, émules de Mlle Rigolette, qui dansent en folâtrant, ou folâtrent en dansant, quelques-unes sont sous la conduite de tuteurs jaloux, qui seraient capables de

leur donner, devant tout le monde, de la férule sur les épaules. Ce système peut avoir du bon, dans le silence du cabinet ; mais il attristerait cet asile. Dans l'intérêt commun, on s'est décidé à vexer chacun en le désarmant. »

A une pareille raison, il faut rendre en effet les armes, à moins qu'on ne jouisse d'une infirmité qui vous mette au-dessus des lois. A Mabille, les boiteux sont rois ; ils gardent seuls leur sceptre.

Saluons en passant une reine du lieu nouvellement élevée sur le pavois, qui porte avec éclat un surnom héroïque. La comtesse de Sévastopol a des yeux dont l'artillerie foudroie, et défendue par un triple rempart d'indifférence, de coquetterie, — de vertu aussi, disent les croyants, elle est quasi invulnérable. Ce n'est pas tout ; cette comtesse a de l'esprit comme dix vaudevillistes qui en auraient, et elle tire à boulets rouges sur ses amis, sur ses ennemis, sur le connu et l'inconnu.

Le hasard l'avait assise auprès d'un couple bourgeois ébloui et fourvoyé, qui, en passant Allée des Veuves, s'était dit qu'après tout, le gaz luisait pour tout le monde, et était entré le plus bravement qu'il avait pu dans l'antre des sirènes.

La dame était dans un état on ne peut plus intéressant.

— En voilà une, dit la comtesse, en la regardant fixement, qui a été terriblement augmentée par son propriétaire.

Que diable, aussi, les bons bourgeois vont-ils faire dans cette galère ? Il en tombe chaque soir quelques-uns à Mabille, au Château des Fleurs. On les reconnaît à leurs allures effarées. La lumière, la musique, les ont fascinés,

comme le miroir attire l'allouette; ils viennent offrir à bout portant leurs plumages ternes aux quolibets du demi-monde.

Les honnêtes gens qui vivent régulièrement devraient bien rester chez eux, et ne pas témoigner cette curiosité malsaine des choses et des personnes qu'ils défendent à leurs fils. Chacun chez soi, la dignité sera mieux gardée.

Les réunions du printemps se poursuivent à Chantilly, mais la chaleur leur fait du tort. Les chevaux sont mous, le terrain est dur, les spectateurs sont moins nombreux qu'on ne les voit d'ordinaire à cette époque de l'année. Les courses de Longchamps, qui ont été inaugurée avec tant d'éclat, ce printemps, suffisent apparemment aux appétits *turfistes* du plus grand nombre des Parisiens. L'élite sacrée des sportsmen s'est quasi présentée seule sur la pelouse de Chantilly. Elle brave le soleil comme naguère elle affrontait les ondées.

La chaleur dont nous jouissons est éminemment favorable aux jockeys et aux *gentlemen riders* qui ont du poids à perdre, au moyen d'une transpiration intelligente. Ces martyrs de l'amour du turf sont au moins aussi incompréhensibles qu'admirables. Passe encore pour les jockeys ; les privations de l'entraînement font partie de l'état qui est leur gagne-pain. Mais les *gentlemen* qui font de l'art pour l'art ! Quels artistes enragés !

Connaissez-vous le régime de ce carême chevalin, comme on l'appelle ? Le carême catholique le plus austère est bien moins rigoureux. Non-seulement il faut manger peu à dîner, faire semblant de déjeuner, s'abstenir de ceci, s'interdire cela, mais il faut marcher comme un vrai Juif-Errant, sous

le poids de circonstances aggravantes telles que la multiplicité des paletots, des gilets, des pantalons. Fait-on halte, c'est pour s'asseoir devant un grand feu. Se couche-t-on, c'est sous trois ou quatre couvertures.

L'homme qui se soumet à ce régime fond, à raison d'une livre et demie de graisse par jour, ou bien son embonpoint est terriblement entêté.

Mais il n'y a pas de grenier, il n'y a pas de souterrain, il n'y a pas de prison, il n'y a pas de bagne où la vie ne soit plus douce que ces alternatives de fatigues et de privations.

C'est pourtant à cette vie que se condamnent une semaine quelques-uns des enfants gâtés de la fortune.

Un ami entre chez l'un d'eux, en train de se liquéfier sur son lit, sous ses couvertures et son édredon, la fenêtre ouverte, au grand soleil de midi, la cheminée pleine d'un feu ardent.

— Bonjour et adieu. On meurt dans ta serre chaude. Ne te rends pas malade, au moins.

— Je ne peux pas me rendre malade.

— Tu es parbleu bien heureux.

— Au contraire, et c'est ce qui me désole. Mon entraînement ne sera jamais complet. Imagine-toi que j'ai un estomac de zinc, et que toutes les purgations y perdent leur latin...

Le pauvre homme !

VIII

Nous sommes tous sorciers. — Histoire de la belle Sidonie et d'un agent de change. — Banquet en l'honneur de Mesmer.

29 mai.

Si l'exactitude est la politesse des comètes, celle qu'on nous a promise pour le mois de juin n'a plus beaucoup de temps devant elle. Cependant, à mesure que l'échéance approche, on n'en parle plus guère. La comète a été escomptée, comme on dit en Bourse.

Je me suis imaginé, et voilà pourquoi j'en reparle, qu'elle nous était expédiée avec mission de brûler tous les sorciers qui pullulent sur le pavé de Paris. Il est certain qu'il y a débordement de sorciers, et abus de merveilleux. Surtout depuis que M. Dunglas Home est revenu, le surnaturel dont il fait son ordinaire a traversé l'Océan dans sa poche, et l'on ne peut plus entrer dans un salon sans se cogner le nez contre un miracle.

L'incroyable est le menu quotidien de notre scepticisme.

Exemple : la belle Sidonie est une actrice de province qui s'ennuya, un beau jour, de mettre du fard sur sa peau, et du Clairville sur son esprit naturel. Elle vint à Paris, comédienne pour son compte personnel, à ses heures, avec son boudoir pour théâtre, et sa propre fantaisie pour auteur des

jeux de l'amour et du hasard où il pourrait lui plaire de tenir les cartes.

Organisation fine et nerveuse, tête impressionnable, elle aimait le magnétisme et ses étranges prouesses. Elle avait du fluide dans les yeux. Elle se mit à magnétiser son prochain. Un soir qu'on s'était réuni pour souper, elle magnétisa un agent de change.

On interroge l'agent de change en manière de plaisanterie. On surprise ! il est lucide, lucide-superfin, extra-lucide.

— Agent de change, que vois-tu ?

— Je vois... dans l'escalier dérobé... un homme... qui se déchausse. — Il ôte ses souliers pour marcher sans bruit. — Il emporte... un panier d'argenterie... qu'il vient de voler.

Les sceptiques rient ; les croyants s'élancent dans la direction indiquée. Triomphe des croyants ! ils reviennent tenant au collet un coquin qui ne portait pas de chaussures, mais qui emportait, en couverts et en vaisselle plate, la valeur de deux boutiques de cordonnier. L'épreuve était décisive. Miss Sidonie crut à la lucidité du sujet ; le sujet crut à la supériorité du fluide de son magnétiseur.

Ils s'associèrent.

Quel peut être le but d'une association entre une jeune femme et un financier ? — Les encroûtés, les arriérés, les embourbés de Cythère et de Paphos hésiteront seuls à répondre : gagner de l'argent.

Ils en gagnèrent. Ils viennent de se partager un bénéfice de 500,000 francs, promptement réalisé. Ils opèrent à la

lumière du flambeau magnétique qui ne luit pas pour le commun des spéculateurs. Les autres tâtonnent dans les ténèbres, eux marchent droit, à coup sûr. Chacun d'eux a palpé deux cent cinquante mille francs d'argent mignon pour sa part.

Depuis que le bruit de cette belle victoire du magnétisme sur la fortune commence à se répandre, savez-vous à quoi rêvent les jeunes filles, quel est l'idéal caressé par les Parisiennes de la mansarde et de la boutique qui veulent les unes monter, les autres descendre jusqu'au premier étage, toutes s'enrichir et s'élever, et s'enivrer de dentelles et de cachemires ?

Magnétiser un agent de change, pensent-elles, et puis mourir !

Miss Sidonie a fait événement au banquet donné cette semaine, en l'honneur de Mesmer. Elle portait une robe élégante, couleur d'or pâle ; elle était constellée de pierreries. Les pythonisses les plus célèbres qui banquetaient, en ce jour solennel, dans la compagnie des plus fameux magnétiseurs, ont été éblouies, peut-être consternées de l'éclat de leur sœur en Mesmer. — Je crois avoir le don de la seconde vue comme un autre, puisque — c'est bien établi désormais — nous sommes tous sorciers. — Eh bien, il me semble que Mme Roger, le génie le plus éminent des temps modernes dans sa spécialité, l'oracle qu'on va consulter quand il s'agit de retrouver des chiens perdus, la dernière ressource des volés qui ne sont pas sur la trace de leurs voleurs, a dû faire des réflexions pénibles sur l'ingratitude des caniches.

Vertu, tu n'es qu'un mot ! disait Brutus expirant. A quoi m'a-t-il servi, devait se dire Mme Roger, tout en dînant, de rendre tant de quadrupèdes à leurs familles ? Il y a plus de profit à trouver un agent de change qu'à retrouver dix mille chiens !

Ni hommes ni femmes, mais tous disciples de Mesmer. Il y avait tant de convives pour fêter en un banquet la mémoire du fameux baquet, qu'aucun restaurant, aucun salon pour noces, voire pour *nopces* et festins, avec autant de *p* que vous voudrez, ne s'est trouvé assez grand pour le contenir. On s'est séparé en deux camps. Les burgraves de la chose de leur côté, sous la conduite du baron Dupotet. La folâtre jeunesse, la fantaisie, l'entrain, la verve, le grand nombre et les prêtresses du dieu d'un autre côté, sous la présidence du marquis Duplanti, et chez un restaurateur de Batignolles.

Que de grands hommes, dans cette assemblée ! D'abord Triat, le gymnasiarque connu dans l'univers et dans mille autres lieux. L'habit moderne ne peut pas contenir M. Triat. Il avait revêtu pour la circonstance un habit complet de velours noir. Un chapeau à la Henri IV ornait son chef puissant. C'était simple et beau.

Les plus fameux propagateurs du magnétisme dans les salons, MM. Marcillet, Regazzoni, brillaient par leur présence, sinon par leurs coiffures. Les lumières, intimidées de la réunion de tant d'astres, ont fait mine de s'éteindre.

— C'est l'œuvre des malins esprits, a dit une voix.

— C'est l'œuvre d'une loi physique, a repris une autre

voix qui avait trouvé la galanterie au fond de son verre. Les semblables se repoussent. Les yeux de ces dames chassent les autres flambeaux.

Les toasts et les discours n'ont pas manqué, bien entendu. On ferait, non pas un feuilleton, mais un volume, avec les mots d'esprit, les mots de cœur, les mots spirituels, les mots éloquents, les mots plats, les mots absurdes qui volaient dans l'air. Le président du banquet s'est montré ingénieux et galant; un M. Morin, docteur en droit, docteur ès lettres, qui n'est peut-être que bachelier dans l'art de boire, a médit du droit, des lettres, de Dieu et de Voltaire, dans l'intérêt mal entendu du magnétisme; M. Jules Lovy, le doyen des hommes d'esprit de la petite presse, a chanté une petite chanson toujours très-piquante, même après avoir beaucoup servi; enfin, pour le bouquet, Henri Delaage a pris la parole, et son éloquence ardente a mis le feu à l'auditoire. Un homme de sang-froid qui serait entré sur ces entrefaites aurait demandé des pompiers.

M. Delaage a terminé en buvant à la fraternité magnétique. Il était temps que tout le monde se reposât. A force de tressaillir dans sa tombe, Mesmer n'en pouvait plus.

Ce qui étonnera bientôt, ce ne sera plus le merveilleux, mais l'absence de merveilleux. On dira par exemple très-sérieusement à M. Mirès, et comme la chose du monde la plus ordinaire : — « Comment, un esprit n'était pas venu vous prévenir que vous alliez faire avertir le *Journal des Chemins de fer !* » — Le second mari d'une veuve, dont le premier était notoirement jaloux, sera tout surpris si son

prédécesseur ne vient pas lui tirer les pieds, la nuit ; et nous autres, chroniqueurs, nous enregistrerons, du plus grand sérieux, des faits tels que celui-ci :

« Aucune table n'a parlé cette semaine ; on s'étonne ; on s'inquiète. Le silence des tables est la leçon des peuples. »

Ou bien encore :

« On écrit de New-York qu'une femme, mère de trois enfants, demeurant dans la quatorzième rue, n° 27, ne compte pas encore un seul *medium* dans sa famille. »

IX

Voyage au pays latin. — La Closerie des lilas.

10 juillet.

Avant de partir, il faut s'entendre sur une question préalable : le mot anglais *shocking* est-il naturalisé français, oui ou non ?

Si la réponse est oui, ne venez pas avec nous. S'il retourne non, on va, sans plus de formalités, vous signer votre passe-port pour un pays où nous avons fraîchement abordé pour la première fois.

Ce pays est logé à 99 lieues sud-sud-est de Londres ;

A 75 lieues sud-ouest de Bruxelles ;

A 225 lieues sud-ouest de Berlin ;

A 546 lieues sud-ouest de Saint-Pétersbourg ;

A une demi-cigarette sud-est du Luxembourg.

Je ne crois pas inutile d'ajouter, — excès de précision ne pouvant nuire en géographie, — que le Luxembourg dont il est question est ce jardin qui fleurit au pied des colonnes d'Hercule de la civilisation dramatique, vulgairement nommées péristyle de l'Odéon. Le Luxembourg est aux Tuileries ce que la rive gauche tout entière est à la rive droite, ce que le latin est au français, ce que la cravate blanche d'un professeur est à la cravate blanche d'un conducteur de cotillons, ce que le tartan de la grisette est aux cachemires du demi-monde.

Affligée du déménagement de M. J.-J., ci-gît la rue de Vaugirard. Nous la laissons derrière nous ; nous avons passé l'Odéon, qui dort, pour deux mois encore, sur un oreiller d'alexandrins ; nous entrons bravement dans le Luxembourg. Ici commence pour nous l'inconnu. Heureusement, une bande de naturels du pays s'offre de bonne grâce à guider les voyageurs venus des rives lointaines. Quoique le Luxembourg ne soit pas tout à fait le désert, cependant il fait meilleur le traverser en caravane.

La belle humeur de nos conducteurs, qui sont des étudiants des deux sexes, abrége la route. Nous sortons du jardin, et : — « Vous voici, nous disent-ils, à la frontière du royaume que vous avez désiré visiter. Cette entrée qui est devant vous, moins monumentale assurément, et moins illuminée que celle de Mabille, est la porte de la Closerie des lilas. Donnez vingt sous et on ouvrira ; ne donnez pas vos vingt sous et on vous ouvrira encore, car M. Bullier, qui règne ici, est le père de ses sujets, et plus d'un danse peut-

être joyeusement aux sons d'une musique enchanteresse, à qui ses opinions n'ont pas permis de payer le prix convenu. »

Dès l'abord, cette modération du monarque, cette reconnaissance de son peuple, n'est-ce pas plus beau, et plus touchant surtout que tous les cordons et tous les festons de gaz imaginables? A ces simples paroles, ne sentez-vous pas déjà que la civilisation est loin, puisqu'ici fleurissent l'hospitalité facile et la reconnaissance? Un contrôleur accessible à la pitié, cela ne se trouve qu'à la porte d'un bal de Mohicans!

Ce peuple, par ses vertus, par ses vices, par son langage, par son costume, par sa danse, ne ressemble à rien de ce que les étrangers vont contempler, en de profanes pèlerinages, à Mabille, au Château des Fleurs, à Asnières ou à Musard. Ce n'est plus du demi-monde; c'est un autre monde.

Mme Beecher-Stowe, qui a eu le bon esprit de ne pas le dédaigner, a noté, dans ses *Souvenirs agréables de Paris*, un trait essentiel qui distingue les habitués de Mabille des naturels de la Closerie des lilas: — Au delà du Luxembourg, on danse bon jeu, bon argent; allée des Veuves, la danse serait tout à fait un vain mot, le bal un prétexte, si l'administration ne stipendiait le zèle de quelques Brididis. La Closerie des lilas appartient à M. Bullier aussi légitimement que la *Closerie des Genêts* a jamais appartenu à feu Frédéric Soulié. Ces deux closeries suffisent à la gloire de ces deux hommes. Le moins littéraire des deux, par ses amitiés, sinon par ses œuvres, n'est pas M. Bullier. Devenu,

d'ancien régisseur de la Chaumière, propriétaire, et, dit-on, millionnaire, il ouvre à deux battants les portes de son jardin, et même celles de sa salle à manger privée à quelques écrivains qui ont plus de talent que de gants jaunes. S'ils n'ont pas du tout de gants jaunes, il est clair que je n'ai pas fait un éloge exorbitant de leur talent. C'est généralement la bande réaliste qui hante les ombrages du jardin Bullier.

Mais ce sont les écoles qui ont le privilége de fournir aux dames des cavaliers infatigables. L'une d'elles, tout en allumant un cigare qui la mécontentait, faisait en ces termes le panégyrique des disciples d'Esculape : — « Nous avons des danseurs *régalias*, fournis par l'école de médecine, et la régie nous fait fumer des drogues. »

Dieu merci ! on ne manque pas de physiologies d'étudiants, quoique la mode en soit un peu passée ; je me dispenserai donc de m'occuper longtemps de ces messieurs. Mais ces dames méritent un examen plus soutenu. Voici quelques photographies sans retouches que je livre à la curiosité des amateurs.

N° 1. — Mlle Rose Blanche, vouée au blanc, et à l'air candide ; gracieux type d'ingénue ; — Mme Rose Chéri à dix-huit ans. *Nota bene* : La cigarette qu'elle tient constamment allumée entre ses lèvres est le phare qui avertit les navigateurs de ne pas trop se fier à cette ingénuité. Signes particuliers : un faible prononcé et malheureux pour le quadrille des Lanciers, dont les figures sont trop compliquées pour la danse fiévreuse du lieu. A dansé dix-sept fois, l'autre jour, avec le même quidam.

N° 2. — Mlle Amélie, dite la femme-poëte. Ne déclamez

pas devant elle le moindre alexandrin, ou elle vous inondera de ses larmes. C'est une sensitive qui frissonne au contact des rimes.

Une tirade d'Hugo lui donne des attaques de nerfs. Une tirade de Briffaut lui-même, si par hasard on en savait une, la remnerait de fond en comble. Poésie à part, elle a bon pied, bon œil et pas de préjugés.

Elle n'a pas le préjugé du chapeau. Pourquoi?... Parce que sa chevelure, orgueilleusement torduc sur sa tête, dit, comme Médée dans Corneille :

. . . . . Moi
Moi, dis-je, et c'est assez.....

Elle n'a pas abjuré cependant le culte des Grâces ; elle fait fine taille dans une ceinture en cuir verni, bouclée pardessus sa robe, qui ceignait naguère la tunique d'un lycéen. Cette ceinture est tout un poëme que chacun est libre d'interpréter à sa façon. Était-ce un Joseph, ce lycéen, qui laissa derrière lui sa ceinture en guise de manteau ? ou bien était-ce ce lycéen « qui sort de sa coquille » dont nous parle, dans une de ses chansons, Béranger, ce Béranger populaire que la vie dispute depuis huit jours à l'immortalité ?

N° 3. — Mlle Annette, dite : Portez-arme. Ce surnom est motivé par l'agilité extraordinaire avec laquelle la susdite demoiselle fait l'exercice avec sa jambe droite, à la pastourelle. Elle manie cette jambe comme les hommes d'élite de la garde nationale seraient heureux de manier leurs fusils. C'est une vraie jambe de clown qui ferait honneur au Cirque.

Avec ce membre docile, elle porte arme bras, ou plutôt *jambe-bras.*

C'est beau ; malheureusement ce tour de force exige un déplacement de jupons qui a attiré la sollicitude de l'administration. L'art est toujours chaste, s'il faut en croire M. Théophile Gautier. L'art a ses licences, selon l'administration de la Closerie des lilas, mais cet écart-ci dépasse un peu les bornes qu'elle y met. D'un autre côté, interdire le fameux *Portez-armes !* eût été un vrai coup d'État devant lequel on a reculé. Un diplomate a dénoué assez ingénieusement la difficulté, et Mlle Annette peut désormais, sans qu'on l'inquiète, dresser son pied au-dessus de sa tête, comme une baïonnette, moyennant certain complément intime de costume qu'eût approuvé M. de Larochefoucault, le sévère surveillant du ballet sous la Restauration.

Lundi soir, Mlle Annette s'occupait beaucoup des élections. Elle en demandait des nouvelles à tout venant. — Est-ce pour porter arme en l'honneur des élus ? lui demanda l'un de ses amis.

— Non, reprit-elle ; mais, depuis longtemps, je suis tourmentée du désir d'avoir un député dans ma manche, et je voudrais savoir si l'on n'aurait pas nommé, par hasard, un de mes amis.

— Qu'est-ce que tu veux faire d'un député ?

— Tiens ! je veux qu'il propose une loi (Mlle Annette croit encore à l'existence de l'initiative parlementaire) pour autoriser les femmes à monter sur l'impériale des omnibus. Quand je veux aller manger de la galette du Gymnase, j'en ai pour mes douze sous de voiture, — à six sous la place

dans l'intérieur, — six sous pour aller, six sous pour revenir. Ajoutez-y la galette, — au moins quatre sous, — et tout de suite, va pour la pièce de seize sous en une course! Au lieu que sur l'impériale c'est moitié prix ; j'irais, je reviendrais, j'aurais consommé, le tout pour mes cinquante centimes.

Mlle Annette, dite : Portez-arme, a le type juif.

N° 4 et dernier. — Mlle Fifine la balocheuse. C'est une blonde aux sourcils bruns, qui s'est lancée comme une cavale infatigable au milieu des orgies vulgaires du bal public et de l'estaminet.

— Reposez-vous, lui disait-on, sinon par pitié pour vous, puisque vous êtes de fer, au moins pour ce pauvre Arthur, qui s'exténue à vous suivre.

— Bah ! répondit-elle, il aura bien le temps de se reposer quand il sera à l'hôpital.

Je m'arrête sur ce mot effrayant, qui est l'épilogue et l'expiation d'un grand nombre de ces existences désordonnées. Un peu plus tôt, un peu plus tard, le châtiment inexorable est au bout. On peut donc parler de leurs folies avec quelque indulgence. D'ailleurs, ces enfants perdus de la débauche, qui n'échappent guère, même ici-bas, à leur supplice, sont moins dangereux et moins coupables que les sirènes perfectionnées qui rongent à belles dents, non pas de la galette, mais des patrimoines entiers, ne croient à rien, pas même au plaisir, entraînent autrui à se noyer sans jamais s'exposer elles-mêmes, et placent enfin si habilement leur capital de vices, qu'il leur en revient du luxe, du bien-être, des hommages, j'ai presque dit de la considération, jusqu'à leur dernier jour.

X

Au débotté. — Mme de Svetchine. — Gustave Planche. — La taverne et le salon. — Histoire glorieuse pour le peintre Garneray.

2 octobre.

Ce qui m'étonne le plus à Paris, après deux mois d'absence, ce n'est pas, comme disait cet impertinent doge de Gênes : « de m'y voir, » c'est d'avoir pu le quitter. On ne me demande guère de nouvelles des pays que j'ai parcourus, et c'est moi qui arrête chaque passant de connaissance pour lui dire : « Quoi de nouveau? quoi de nouveau? » On a dévoré des kilomètres par beaucoup de centaines, on a gravi des montagnes très-hautes, on est, en fin de compte, beaucoup moins intéressant que ceux qui n'ont pas quitté l'asphalte parisien. Quand nous étions au sommet du pic du Midi, nous nous imaginions occuper, dans le monde, une position honnêtement élevée. Pas du tout! nous étions à je ne sais pas combien de centaines de mètres au-dessous du niveau de la mer parisienne.

Pour nous, une des grandes joies au débotté, c'est de faire sauter le cachet des lettres qui nous attendent chez le concierge, et de rompre la bande des journaux entassés dans un coin. Toute nouvelle, fût-elle vieille de quinze jours, est fraîche quand on a une faim de naufragé.

Mais quel sombre paquet de lettres de faire-part bordées

de noir ! Que de convois funèbres à suivre pendant ce mois de septembre qui vient de finir ! Que de feuilles, que de rameaux tombés de l'arbre de la célébrité ! La mort continue à étêter les arts, la littérature, le monde : après Eugène Sue et Lerminier, c'est le peintre Garneray ; c'est Gustave Planche, la critique faite homme ; c'est Daniel Manin, victime de sa dictature éphémère ; ce sont les plus belles manières et les meilleures traditions administratives qui s'éteignent en M. le comte de Lezay-Marnésia ; c'est le salon le plus spiritualiste de la haute société parisienne qui se ferme, au décès de Mme de Svetchine ; enfin, c'est le marquis de Custine qui vient de mourir, bien peu de temps après son ami Lerminier.

Mme de Svetchine était une grande dame russe, naturalisée parisienne par une longue habitude, et une femme supérieure dans la plus haute et la plus exquise acception du mot. Moins connue des flâneurs du boulevard que la princesse Bagration ou la princesse de Lieven, ignorée des petits journaux, elle n'en exerça pas moins une sorte de royauté dans un cercle restreint, mais singulièrement épuré. Son hôtel de la rue Saint-Dominique était particulièrement hanté par les esprits les plus éminents du catholicisme : M. de Montalembert, M. de Falloux, le prince Albert de Broglie. Ce fut presque de chez elle, on peut le dire, que le père Lacordaire prit son essor vers les hautes régions de l'éloquence. L'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, Joseph de Maistre, lui a adressé plusieurs lettres, sur des sujets de métaphysique, qui figurent dans la correspondance du célèbre écrivain. Le Voltaire de la diplomatie, M. de Talleyrand,

lui rendit hommage, il y a quelque quarante ans. La foi et l'incrédulité s'entendaient pour reconnaître le rare mérite de Mme de Svetchine.

Elle appartenait au rite romain, et sa chapelle particulière avait une réputation. Dans une certaine société on aimait à s'y marier à huis clos. C'était le dernier mot du bon ton catholique. Vous savez que le bon ton se mêle de tout ; de religion, de politique et de falbalas.

La politique n'était pas le fort de Mme de Svetchine; elle planait au-dessus des discussions, et dans les querelles des partis, ne voyait guère que des mêlées de vanités et d'intérêts. Si elle aimait à entendre parler le moins possible des affaires publiques en revanche elle s'inquiétait on ne peut plus des misères privées, et sa charité, bien des gens le savent, était aussi ardente que celle de la célèbre baronne de Krudner. Il y a des analogies entre l'auteur de *Valérie* et Mme de Svetchine; il y a plus de différence encore.

Mme de Svetchine soignait les malades de ses mains de grande dame. Elle servait, en volontaire, dans l'héroïque armée des sœurs de Charité. Ses voisins de l'hôpital du Gros-Caillou sont là pour le dire. Lors de la conclusion du traité de Paris, dans sa joie de voir la fin d'une guerre si sanglante, elle adopta plus particulièrement un des pensionnaires de l'hospice, et donna à ce symbolique bonhomme le beau surnom de *la Paix*.

Je n'ai pas le loisir des longs discours et des portraits étudiés. Une figure a beau nous être sympathique, il n'en faut pas moins passer outre. Un dernier trait à ce rapide croquis d'après Mme de Svetchine : On parlait beaucoup chez

elle et devant elle, l'hiver dernier, du monde surnaturel et de M. Home, qui, soit dit en passant, est de retour à Paris. Crédule ou incrédule, chacun avait placé son mot. — Pour moi, dit, de l'air le plus simple du monde, la maîtresse du logis, je suis en ces matières de l'avis d'un de mes auteurs favoris, saint Justin, qui dit...

Je vous passe ce que dit saint Justin, et je serais peut-être bien embarrassé pour le redire. Mais, rougissez et rougissons, lecteurs et lectrices d'Alexandre Dumas. Nous étions déjà bien petits devant Mme de Sévigné, qui, comme lecture de campagne, emportait le père Malebranche aux Rochers. Saint Justin dame terriblement le pion au père Malebranche! Et dire qu'il y a des femmes très-élégantes, très à la mode, qui n'ont jamais lu que les *Trois Mousquetaires*, et même pas tout entiers! — Je n'ai pas encore eu le temps de les finir, nous disait une de ces dames.

La littérature a fait de superbes obsèques à Gustave Planche. On a rendu au célèbre critique des fleurs pour des épines. C'est de bon goût autour d'une tombe. J'aurais voulu, toutefois, que la chronique s'étendît moins complaisamment sur l'existence de Mohican que la critique de la *Revue des Deux-Mondes* menait au milieu des civilisés. Il vécut et mourut dans la Bohême jusqu'au cou, ce qui ne l'empêcha certes pas d'avoir du talent. Mais il faut dire très-haut que le talent ne perd rien à avoir un domicile et un tailleur. Il y a tant de gens qui s'imaginent qu'ils sont des génies parce qu'ils n'ont ni feu ni lieu, et s'attardent le soir à la taverne, entre deux choppes.

Que si, au lieu de s'oublier au cabaret à absorber bière, absinthe, eau-de-vie, jusqu'au moment où le maître du café

congédiait ses habitués les plus entêtés, Planche eût passé ses soirées avec des gens bien élevés, il lui aurait fallu mettre quelquefois des gants, ce qui ne plaît pas à tout le monde, si j'en crois le grand nombre des mains nues ; mais sa réputation et ses œuvres ne s'en seraient pas plus mal portées. Ah ! certes, il lui aurait fallu renoncer à cette apostrophe que, sur le tard, il adressa plus d'une fois, me dit-on, au tonneau qu'il portait devant lui : « Allons, ma bedaine, il est temps de rentrer au logis ; » mais peut-être eût-il acquis, en échange, les qualités qui manquent à son style comme elles faisaient défaut à sa personne.

C'est triste de se promener de mort en mort dans un feuilleton pavé de tombes comme un cimetière. Je ne referai pas une nécrologie à propos de chacun des personnages célèbres enterrés sans nous ; mais le nom de Louis Garneray me rappelle une historiette que je demande la permission de conter.

En 183... il était à Rouen, et remplissait les fonctions de conservateur du musée de la ville ; fonctions pacifiques, s'il en fut. Mais notre peintre de marine n'était pas seulement un habile manieur de brosse, c'était un brave, qui avait ramé, dans son temps, sur les pontons anglais. Le danger le trouvait toujours prêt à faire face pour son compte et celui des autres.

Un soir, ou plutôt une nuit, il errait dans les rues de Rouen, seul avec son parapluie. Il entend crier : A l'aide ! au secours ! à l'assassin ! En pareil cas, les bourgeois avisés, bien loin de se lancer au secours du misérable qui les invoque, vérifient leurs serrures, et poussent sur eux les

verrous oubliés. Garneray, n'écoutant que son courage, — et sourd aux conseils de son parapluie, instrument pacifique, qui lui murmurait à l'oreille les mots de prudence et de fuite, — vole où l'appelle la défense d'un opprimé.

Bientôt il se trouve en face d'une paire de combattants dont l'un ne combattait plus. Écrasé par le bâton d'un adversaire impitoyable, il lui restait à peine la force de crier. Fondre, le parapluie haut, sur le vainqueur, fut pour Garneray l'affaire d'un moment ; et si bien il s'escrima d'estoc et de taille que l'homme au bâton chercha son salut dans la fuite.

Remplacez par des épées ces armes bourgeoises, il y a des drames et des opéras qui commencent ainsi. Dans *Marion Delorme*, Didier saute par la fenêtre au secours de Saverny qu'on égorgeait dans la rue. Dans la *Reine de Chypre*, Gérard prête à Lusignan, lâchement assailli, le secours de son bras. Il s'ensuit un duo, la fameuse romance : *Triste exilé*, et d'autres mélodies moins célèbres.

Garneray demanda, en prose et sans musique, pour qui il avait eu le plaisir de se couvrir de gloire.

— Je suis journaliste, répondit d'une voix mal assurée, et tout en tâtant ses blessures, le battu délivré. Je rédige à Rouen l'*Indiscret*, petit journal pour vous servir, s'il en était capable. Un bourgeois de la ville a trouvé que je tenais trop bien les promesses de mon titre, et s'est aposté lâchement au coin de la rue pour répondre, par des coups de trique, à de légères plaisanteries.

— Votre nom, reprit Garneray.

— Auguste Lireux, répondit son protégé, qui n'avait pro-

bablement pas conscience alors des brillantes destinées promises à ce nom.

Voyez à quoi tient la destinée ! sans le parapluie de Garneray, M. Lireux était peut-être moissonné dans sa fleur.

Il ne serait pas aujourd'hui une des têtes d'une de nos grandes compagnies financières.

Il n'aurait pas dirigé l'Odéon.

Il n'aurait pas été une des plus solides colonnes de ce petit temple élevé au rire qui s'appelle le *Charivari*.

Il n'aurait pas passé du *Charivari* au feuilleton dramatique du *Constitutionnel*, quand M. Véron ôta des mains du sage Rolle la férule des lundis.

Enfin, sans le parapluie de Louis Garneray, M. Auguste Lireux succombait trop tôt pour émettre certain mot, qui mérite d'être cité ici et de rester à jamais. Un auteur lui recommandait son livre : — Veuillez lire attentivement, monsieur le critique. — Pour qui me prenez-vous, monsieur l'auteur ? Croyez-vous que nous ignorions notre métier ? Le plus saint des devoirs, pour un critique, c'est l'impartialité. Or, si je vous lisais, je courrais risque d'être influencé.

XI

Un chapitre inédit des *Mystères de Londres*. — Le Pays des amours.

16 octobre.

La semaine n'a pas été prodigieusement gaie. Ni l'Inde

ni la Bourse ne donnent encore sujet de rire. L'affaire de M. le comte Migeon devant le tribunal correctionnel de Colmar n'amuse les uns qu'aux dépens des autres. La tragédie du pont de Waterloo, ce chapitre inédit des *Mystères de Londres*, que les journaux anglais ont mis en circulation, manque totalement de gaieté.

Jusqu'à présent, de cet horrible sac de nuit, bourré de morceaux d'homme et de morceaux d'habit, qui est tombé entre les mains de la justice anglaise, on n'a vu sortir qu'une vérité : c'est que les habits achetés tout faits dans les maisons de confection ne sauraient jamais être confondus avec ceux qu'un tailleur exécute exprès pour vous, sur votre mesure.

Un expert, commis à l'examen des lambeaux sanglants contenus dans le sac où un crime mystérieux s'est enveloppé, a reconnu sur-le-champ que la victime devait être un *gentleman*, jouissant d'un tailleur et nourri dans la sainte horreur des maisons de confection.

A cette déclaration, les susdites maisons se sont voilé la face. Cette déclaration est la ruine des illusions qu'elles cherchaient à entretenir chez leurs clients, et par suite, porte un vigoureux coup au commerce des habits tout faits. Naguère, les élégants de pacotille achetaient pour cent francs un costume complet à la *Belle-Jardinière* ou au *Bon-Pasteur*, et sur la foi du commis qui les avait servis, ils pouvaient se croire mis comme des princes. Cette naïve confiance a été tué par les misérables, deux fois assassins, que cherche la police anglaise.

J'ai mis assassins au pluriel, c'est trop de crimes pour un seul homme.

Un galant homme, avant de se laisser aller à acheter un paletot tout fait, un bijou en imitation, devrait réfléchir aux conséquences possibles de son erreur. Tant que les boutons ornent ses manchettes, on n'ira pas les suspecter. La réputation du galant homme qui les porte leur prête la valeur qu'ils n'ont pas. Mais vienne ce galant homme à être volé, — cela peut arriver à tout le monde, — le voilà compromis aux yeux de son voleur.

De même, pour un paletot acheté dans les maisons de confection, s'il est porté par M. de C***, par un membre du Jockey-Club dont l'élégance est connue sur la place, personne ne devinera dans le monde l'humble origine de ce vêtement parvenu aux honneurs, je veux dire : aux épaules de M. de C***. Mais qu'une voiture le renverse dans la rue, qu'une attaque d'apoplexie le foudroie, enfin qu'un malfaiteur l'assassine, comme cela vient de se passer à Londres, sera-ce agréable pour l'ombre de M. de C*** de lire le lendemain, dans les journaux, un inventaire de son cadavre, avec la mention suivante :

« La victime est-elle un homme comme il faut ? La blancheur de ses mains, la finesse de son linge, l'élégance de sa chaussure porteraient à le croire. Mais son paletot, visiblement acheté dans un magasin de confection au rabais, fait reconnaître en lui un de ces déclassés, comme il en pullule dans notre société, qui n'ont plus de quoi payer leur tailleur. »

Que de choses dans un menuet ! disait un danseur célèbre. Que de choses dans un paletot ! quand les circonstances et les hommes le font parler. Vous me direz que ce serait un

peu dur, s'il fallait, chaque fois qu'on se munit d'une redingote, songer qu'elle est peut-être destinée à nous servir de linceul. Je conviens que mes suppositions ne sont pas couleur de rose. Mais, je l'ai dit en commençant, la semaine est triste.

Bien entendu, aucun salon d'ouvert... Laissez-moi donc vous raconter une historiette que me rappelle une pièce d'Édouard Plouvier, dont le titre seul est connu encore : *Le Pays des amours.*

Où est-elle située, cette contrée dont Scudéry s'était fait le géographe, au beau temps de la galanterie? Comment y voyage-t-on : en chemin de fer, ou à petites journées? L'un et l'autre mode de locomotion sont admis, je suppose. Il en faut pour tous les goûts : celui-ci désire des étapes fréquentes, des épisodes, en route, si c'est possible. Un léger accident même ne lui déplaît pas, s'il le fait reculer pour mieux sauter. En tout cas, il veut avoir le temps de compter les roses des buissons et d'en cueillir quelques-unes. Tel autre, au contraire, veut partir et arriver; train *expressissime,* sans stations intermédiaires.

Quel que soit le meilleur système, j'ai bien envie de décider aujourd'hui que le pays des amours c'est le quartier latin, le pays de la jeunesse et des écoles.

Le hasard vient d'y faire découvrir un double roman de cœur dans un estaminet, — deux amours platoniques et purs, — dignes d'habiter des nuages plus célestes, — deux amours que la fumée de tabac n'a pas obscurcis, — depuis six ans que dure l'un, depuis huit ans que l'autre tient bon !

Connaissez-vous le café *Beuglant?* Non ; je gage que vous ne le connaissez pas. Là fleurissent la pipe et le verre de bière ; la pipe et l'absinthe ; la pipe avec le petit verre de n'importe quoi. La pipe partout et toujours ; la pipe sans vergogne de l'étudiant, qui montre encore le bout de son tuyau, même lorsque, par grand hasard, elle est au repos dans sa poche.

Le café Beuglant, comme son nom l'indique, n'est pas seulement un endroit de consommation, c'est aussi un lieu de régal pour le dilettantisme. On y boit en musique comme aux cafés-concerts des Champs-Élysées. Des chansons qui ont fait un beau chemin dans le monde des débraillés : *Les Petits Agneaux, Glycère,* ont pris naissance au café Beuglant.

Cet établissement, qui n'est pas sans importance, comme on le voit, se permet, à l'instar des Bouffes-Parisiens d'avoir domicile d'été et domicile d'hiver. Pendant l'hiver, c'est rue Mazarine. Pendant l'été, il transporte ses pénates sous une tente, dans la rue Contrescarpe, si je connais mon pays latin.

Là, le parterre n'est pas froid comme celui de nos grands théâtres où l'on a été obligé d'inventer la claque, — la claque dont on se plaint à tort, — la claque qui n'est autre chose que le fard indispensable à un public blasé et pâli, la claque qui fait partie du matériel indispensable, et sans laquelle la salle paraîtrait sombre comme si l'on avait oublié d'éclairer la moitié des lustres.

Au café Beuglant, au contraire, le public est si disposé à s'enflammer, si phosphorique, que — pour éviter les incen-

dies, — l'autorité a dû défendre les étincelles. Sans métaphore, il est interdit d'applaudir ou de siffler, et de reprendre les refrains en chœur.

Quand un enthousiaste veut absolument témoigner son admiration à une des artistes, il achète un bouquet à la bouquetière de céans, qui la remet à la cantatrice. C'est oriental on ne peut plus. La fleur parle pour l'homme que le règlement condamne au silence.

La marchande de fleurs fait de très-bonnes affaires. C'est une jeune femme, une grande et belle personne, invariablement vêtue de noir, à la démarche fière, à l'œil rêveur. Tandis qu'elle s'acquitte de son métier, on dirait qu'elle est ailleurs en esprit. Elle circule entre les tables d'étudiants, protégée contre les familiarités et les hardis propos par je ne sais quelle inviolabilité. Si par hasard un nouveau venu, peu au courant des habitudes de l'endroit, risque une fleurette à l'adresse de la majestueuse marchande de fleurs, elle répond par un regard si froid, si hautain, que le mauvais sujet, décontenancé, n'est pas tenté de revenir à la charge.

Tous les soirs, vers neuf heures, arrive un étudiant d'âge un peu mûr pour un étudiant, un homme de trente ans à peu près, qui s'assied dans le coin le plus solitaire du café. A peine installé, il appelle la bouquetière, échange un ou deux mots avec elle d'un air triste, et lui achète invariablement pour cinq francs de fleurs. Tantôt c'est le prix d'un seul bouquet, tantôt de deux ou trois, selon la saison. Il n'y prend pas garde, et place devant lui, sur sa table, son butin odorant. C'est à lui-même qu'il fait, chaque soir, cette coûteuse galanterie.

Il demande une bouteille de bière et allume sa pipe, puis reste comme enseveli dans ses pensées ; — sa pipe est un monument couleur de suie. Le fourneau, un peu démodé, de sa pipe, représente un bonnet à poil tel que le portaient les compagnies d'élite de la garde nationale avant le jour à jamais célèbre où cette coiffure, contraire à l'égalité républicaine, tomba devant un décret du gouvernement provisoire.

Ce bonnet à poil, sur cette pipe, équivaut presque à une date. Cette pipe est la première emplette et la première connaissance que fit en 1846, comme il débarquait à Paris pour y suivre les cours de droit, l'étudiant qui la fume encore aujourd'hui.

Il lui est resté fidèle. Malgré sa fragilité, elle ne l'a pas quitté. C'est beau. — N'ai-je pas dit que nous étions dans le pays des amours ?

La seconde connaissance qu'il fit sur le pavé parisien fut une jeune fleuriste. Il en tomba amoureux d'emblée. Ne pouvant l'acheter comme la pipe, il résolut de l'épouser. La famille et l'école de droit diraient ce qu'elles voudraient.

Mais l'obstacle vint du côté où il ne l'attendait pas, du côté de la petite fleuriste. Une tireuse de cartes lui avait prédit qu'elle serait aimée d'un poëte homme d'État. Elle se gardait pour lui. Elle attendit impatiemment, mais vertueusement, que le poëte demandé se levât à l'horizon, — jusqu'en 1848 !

En ce temps-là régnait Lamartine. Voilà le poëte homme d'État annoncé par la sorcière, pensa la jeune fille ; et de renvoyer plus loin que jamais le pauvre étudiant qui soupi-

rait toujours, s'il n'étudiait guère. On le plaignait ; on ne pouvait rien pour lui ; il n'était pas l'homme du destin.

La fleuriste écrivit lettres sur lettres à M. de Lamartine ; lui donna rendez-vous sur rendez-vous ; se ruina à l'attendre dans des fiacres à l'heure, au coin des rues solitaires. Comme bien vous pensez, le poëte ne vint pas. La petite fleuriste fut traitée comme la France entière, qui avait rêvé un moment, elle aussi, d'épouser le grand poëte homme d'État, et d'être heureuse et glorieuse avec lui... M. de Lamartine ne répondit ni à l'appel de la France, ni aux déclarations de la fleuriste.

Il y a de cela huit ans : le pays s'est consolé ailleurs, mais la jeune fille est restée fidèle à son rêve. Elle est veuve de son rêve ; elle en porte le deuil, — toute bouquetière qu'elle est du café Beuglant.

Le jeune étudiant de 1846 est devenu l'étudiant vieilli et attristé de 1857. Sa même pipe lui tient encore aux lèvres ; son même amour, si peu encouragé, n'a pas délogé de son cœur. Il n'a pas passé un seul examen. Il n'est pas à croire qu'il en passe jamais. Tout l'argent destiné aux inscriptions et aux frais d'examen s'en va en fleurs.

Encore une fois, n'est-ce pas là le pays des amours ?

XII

Modes d'automne. — On a vu des princes épouser... des pianistes. — Arithmétique. — Deux mots d'un enfant.

23 octobre.

Nous avons déjà des modes d'automne très-caractérisées. Les deux choses les plus en vogue sont la crise financière et les étoffes à carreaux pour robes, chapeaux et manteaux. Si l'argent manque, l'écossais abonde. Les deux modes se développent et fleurissent parallèlement, sans que la crise, en personne discrète, se permette de nuire ouvertement aux carreaux. Celle-là regarde les hommes, et ceux-ci sont le lot des femmes. Il y a notamment certains velours écossais à soixante francs le mètre. — Peuh ! ce n'est pas la peine de s'en priver. On n'est pas encore assez ruiné pour cela.

Il y a commutation de peine, non-seulement dans l'affaire du capitaine Doineau, mais pour la bourse des maris et de leurs suppléants. Ils étaient condamnés naguère aux volants et aux falbalas à l'infini. La mode les tuait à coup de fanfreluches. Cette année, — attendu que les soies sont en baisse, — c'est la soie elle-même, et sans accessoires, qui qui devient homicide. Les femmes ont résolu de porter, en guise de robes, de la maçonnerie de soie, épaisse comme les murailles d'un vieux château fort.

Les marchands de nouveautés en profitent pour être aussi ruineux que les architectes.

Voilà la nouvelle, — la grande nouvelle dans l'empire des chiffons.

Par delà l'Allemagne, un prince jeune, riche et beau, presque un prince des contes de fées, est en train d'épouser, en guise de bergère, une simple pianiste. Peut-être le roman, à l'heure où je parle, est-il déjà changé en un fait légal et religieux. En tout cas, il a le pas sur les autres historiettes dans tout salon russo-prussien.

Mlle Sophie Dulken, pianiste distinguée, qui était ici l'hiver dernier, s'appelle ou va s'appeler désormais princesse de Rad...il, — un grand nom, d'origine polonaise, qu'un passage parisien a aussi l'honneur de porter.

Le prince voyageait en Russie, il y a trois ou quatre ans. Il arriva dans une ville, — mettons Nijni-Novogorod, — à l'époque de la foire. Une foire russe ne ressemble pas à la fête de Saint-Cloud. Le commerce n'y tourne pas dans un cercle étroit de pains d'épices et de mirlitons. C'est un festival industriel donnant lieu à des déplacements considérables et à des transactions sérieuses. Il vient, de tous les bouts de l'empire, plus de cent mille personnes à Novogorod pour assister à la foire. Il y vient des artistes nomades qui donnent des concerts ou des spectacles pour charmer les loisirs des commerçants et des curieux.

Dans une de ces soirées, le prince Rad...il vit et entendit Mlle Dulken. Son talent le charma ; sa beauté le fascina... Elle a des cheveux noirs opulents sur une figure d'un blanc mat, des yeux sans défaut qui lui parurent tout un poëme d'azur, — des yeux si longs et si profonds qu'une principauté s'y peut noyer à l'aise.

A la fin du concert, le prince fit demander un entretien à l'artiste qui s'était si puissamment emparée de lui.

— Que vous rapportent, bon an, mal an, vos pèlerinages artistiques ?

— A peu près cinq mille roubles (25,000 francs), Excellence, que je partage avec ma mère et ma petite sœur, — celle que vous venez d'entendre m'accompagner sur l'accordéon.

— Eh bien ! venez avec moi toutes trois ; vous serez ma musique particulière, à dix mille roubles par an, à la seule condition de me suivre où ira ma fantaisie, et de ne plus jouer que pour moi et mes amis.

Le marché fut conclu séance tenante. C'est avec le prince que Mlle Dulken est venue à Paris. C'est sur son autorisation spéciale qu'elle a pu, donnant au contrat stipulé un coup de canif légitime, se faire entendre en public.

Ils continuèrent leur régime de voyages et de sonates. Enfin, un beau jour, comme elle venait d'exécuter magistralement l'*Invitation à la valse*, de Weber, le prince a demandé l'artiste en mariage.

Il y a quelques mois, on a abusé de la simplicité de M. N..., pour lui faire épouser une jeune fille qui, si elle eût rempli les fonctions de vestale dans l'ancienne Rome, aurait fini comme *Norma*. Au lieu de l'enterrer vive, on l'a mariée à ce pauvre N...

Celui-ci, après trois mois de mariage, s'éveille un beau matin père de famille. Quoique dans ce temps-ci, on vive, on meure, et par conséquent on doive naître à la vapeur, il

s'étonne d'un bonheur si prompt, et va en chercher l'explication chez le docteur C***.

— C'est pourtant bien clair, lui répond du plus grand sérieux le fameux médecin. Vous avez entendu dire, n'est-ce pas, que les enfants naissent pour l'ordinaire neuf mois au plus tôt après le mariage de leurs parents? Eh bien ! le compte y est chez vous ; seulement, vous n'avez pas su le faire. Trois mois que vous avez vécu avec Mme X..., trois mois qu'elle a vécu avec vous, cela fait six. Ajoutez-y les trois mois que vous avez vécu ensemble, cela fait bien neuf, si l'arithmétique est une science certaine, et vous voilà en possession du chiffre voulu.

Je ne sais pas si le mari était convaincu, mais il ne trouva rien à répondre, et se retira en se grattant le nez.

Les plus jolis mots de la semaine ont été dits par un enfant. A peine éveillé, il réveillait sa mère, un de ces matins, pour lui poser cette grave question : — Qu'est-ce que Dieu ? a-t-il un nez, une bouche, des yeux comme nous ?

— Mon enfant, balbutia la mère à moitié endormie, Dieu, c'est tout, c'est le ciel, c'est l'immensité, c'est l'infini... c'est tout ce que tu ne peux pas comprendre.

— Alors, repartit l'enfant, Dieu est un Anglais ; car il y a des petits Anglais à ma pension, et je ne les comprends pas du tout.

Du même à sa tante : on la lui avait confiée à distraire. Il l'emmène dans le jardin, et traçant sur le sable des traits un peu confus : — « Tu vas bien t'amuser, lui dit-il, je vais te montrer la prise de Malakoff : Voilà la tour... Voici les soldats : Français, Anglais, Sardes, — et Belges.

— Belges !

— Oh ! va, je sais bien qu'il n'y avait pas de Belges. Mais comme mon papa est de ce pays-là, c'est pour lui faire plaisir que j'en mets.

XIII

La semaine aux chevreuils. — Alexandre Dumas et Michel.

7 novembre.

Il y a de tout dans la semaine qui vient de finir : force petits événements incohérents qui ne forment pas un ensemble, qui ne constituent pas une physionomie, et l'on ne sait par quel bout attaquer cette huitaine indéfinissable.

Pour l'un, le fait dominant de la semaine, c'est l'avénement de M. Dupin, à de nouvelles grandeurs judiciaires. La semaine est politique de ce côté.

Toujours, M. Dupin a été un homme de bien de l'esprit. Il est admirablement fidèle à sa cocarde de Gaulois. Dernièrement, dans un entretien familier, quelqu'un ne lui reprochait-il pas d'avoir manqué d'imprudence un jour où il s'agissait de réprimer l'émeute ?

— O justice des hommes ! répliqua l'ex-président de l'Assemblée législative, si j'avais eu seulement un soldat sous la main... un seul !,.. je l'envoyais se faire tuer.

Pour les femmes, le fait qui domine tous les autres, c'est l'apparition, sur les trottoirs parisiens, des jupons en laine rouge rayé de noir, ou bleu rayé de noir, dont les femmes de la ville empruntent, dit-on, la mode à celles de la cour. Dans le même ordre d'idées, on signale quelques éclatantes tentatives de réaction contre la crinoline. Madame Doche, notamment, s'est produite sur le boulevard dans le simple appareil d'une femme complétement brouillée avec les jupons empesés. Voilà le bulletin de la semaine selon les couturières.

Je demande à une troisième personne des nouvelles de la semaine. Elle me répond : « C'est la semaine aux chevreuils. Lundi, j'ai dîné en ville, dans l'intimité ; il s'agissait d'un quartier de chevreuil. Mardi, j'ai donné à déjeûner à quelques amis avec des côtelettes de chevreuil. Léopold, que j'avais invité, n'est pas venu ; il était allé tuer un chevreuil chez Gustave. Il promet de m'en envoyer la moitié d'un. De mon côté, je suis engagé à chasser chez Arthur qui m'annonce des chevreuils à foison... Pardieu, vous pouvez compter sur un chevreuil de ma chasse. »

Va donc pour la semaine aux chevreuils. On connaissait des semaines gaies, des semaines tristes, des semaines où *tout Paris* danse, d'autres où *tout Paris* se marie, d'autres encore où *tout Paris* va à l'enterrement, d'autres enfin où *tout Paris* est censé au spectacle. La semaine aux chevreuils va faire diversion sur le calendrier.

Profitons du moment pour enregistrer la nouvelle prouesse d'un restaurateur du boulevard. Un de ses habitués avait reçu d'un ami la moitié d'un chevreuil. Comme le consom-

mateur susdit n'a pas de ménage, il fait porter sa venaison chez le restaurateur en question. On inscrit un demi-chevreuil à son actif.

A quelques jours de là, se sentant en appétit de gibier, il demande deux côtelettes de son chevreuil. On les lui donne tendres et cuites à point. Jusque-là, rien de mieux. Mais le dîner fini, arrive la carte à payer. — C'est une erreur, sans doute ; on lui a compté ses côtelettes un peu plus cher que s'il n'avait pas fourni la matière première.

— Garçon, faites corriger l'addition. On a oublié que j'avais ici un demi-chevreuil en pension, et l'on me fait payer mes côtelettes d'après le tarif ordinaire, et même dix sous plus cher qu'elles ne sont marquées sur la carte de la maison.

— Examen de la note fait par le comptoir, le garçon revient :

— Non, monsieur, il n'y a pas d'erreur. C'est précisément parce que monsieur a fourni son chevreuil que ses côtelettes lui coûtent cinquante centimes en sus du prix ordinaire. C'est pour la garde de l'animal de monsieur.

X... qui ne se souciait pas de payer un loyer pour son animal, surtout au prix où les loyers sont maintenant, l'a envoyé chercher le lendemain. Mais on n'a remis à son domestique la coûteuse bête que contre le payement de sept francs de vinaigre. Après cela, si ce chevreuil de malheur n'est pas bien mariné, il faudra qu'il dise pourquoi.

L'arithmétique, entre les mains d'un homme d'imagination, donne quelquefois des résultats parfaitement inattendus. C'est ainsi que M. Alexandre Dumas père, — ce mil-

lionnaire de naissance, dont le nom est synonyme de gaspillage, — a pourtant trouvé moyen d'avoir un domestique qui, bon an, mal an, au lieu de lui coûter cinq cents écus pour les gages, la nourriture, *et cætera*, lui en rapporte mille.

Je vois d'ici se dresser l'oreille des ménagères.

Le calcul de Dumas est simple et irréfutable. Michel est à son service depuis dix années, je suppose. En dix ans, son maître a bien écrit cinquante mille lignes sur Michel — des lignes dans le genre de celles-ci :

Je sonnai Michel.

Michel entra.

— Michel !

— Monsieur !

— Es-tu prêt à sortir ?

— Toujours prêt à servir monsieur.

Bon serviteur.

— Il faut aller savoir des nouvelles de mon fils Alexandre.

— Il a encore son rhume ?

— Oui.

— J'y cours.

Et Michel courut.

Nous disons cinquante mille lignes de ce calibre en dix ans, soit cinq mille lignes par an. Nos chiffres sont plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Chaque ligne, en additionnant le produit :

De la première publication dans un journal,

De la publication en librairie,

Des reproductions,

Des traductions,

rapporte au moins vingt sous à l'auteur de *Monte-Christo*. C'est donc cinq mille francs par an qu'il tire de Michel, recette brute. C'est mille écus par an de revenus nets que Michel, habillé, chaussé, blanchi, nourri et payé, met dans la poche de son maître.

Aussi Michel est-il inamovible. Alexandre Dumas reconnaît qu'il perdrait cinquante pour cent à le remplacer. Sa plume est habituée à causer avec lui, et cela marche! Suivant son expression, il faut moins de temps pour écrire une page de dialogue avec Michel, que pour régler la même feuille de papier.

La Pologne à Paris. — Chez M. Veuillot. — Alexandre Dumas peint par lui-même. — A Compiègne.

6 décembre.

Quand les Bossuets du feuilleton s'écrient d'un ton lamentable : « La conversation se meurt, la conversation est morte ; » ils oublient qu'au moment où s'éteignaient, en effet, les derniers foyers de la causerie parisienne, le vent, providentiel cette fois, des révolutions, en nous apportant les brillants débris de la Pologne, fournissait des matériaux pour entretenir sur notre autel le feu qui ne doit jamais s'éteindre. De même qu'en temps de famine il nous arrive des

blés de Russie ou d'Amérique, la fleur transplantée de la société polonaise est venue prêter à la nôtre éclat et parfum, quand pâlissait le flambeau de l'esprit français, quand sa bonne odeur, si célèbre dans l'Europe civilisée, allait s'évaporer.

Un poëte parlant d'un poëte, Philoxène Boyer, dans ses récentes conférences sur Adam Mickiewicz, a eu l'occasion d'apprécier les services rendus à la France, en échange de son hospitalité, par ce contingent de Polonais illustres. Il a parlé d'eux avec cette *furia* d'inspiration qui transfigure, dans ses bons moments, cet étrange professeur en un prophète de littérature. Les Polonais, en retour, viennent de lui envoyer une fort belle bague chevalière, où sont gravées les dates des trois soirées qu'il leur a consacrées, en la personne d'Adam Mickiewicz.

Les Czartoryski sont, en raison de l'autorité de leur nom, de l'importance de leur fortune, et de la splendeur des fêtes pour lesquelles ils ouvrent à deux battants les portes de l'hôtel Lambert, les plus connus des représentants de la grande société polonaise. Leur nom seul en dit assez, et personne n'ignore quelle grande position cette illustre famille a prise à Paris depuis bien des années.

Moins accessible, et par conséquent plus nouveau à décrire, le salon de Mme la comtesse Wonsowicz, nièce du dernier roi de Pologne, n'est pas moins important. A présent que la mort a mis pour toujours les scellés sur les lèvres de Mme Récamier et de Mme Svetchine, c'est Mme Wonsowicz qui reste, par excellence, la reine de la conversation.

L'admission chez elle est un honneur brigué — et quelquefois vainement — par les grands seigneurs les plus intelligents, et par les artistes les plus grands seigneurs. Il n'y a pas, en revanche, une idée élevée, séduisante, ou seulement neuve, à laquelle on ne dise, dès qu'elle frappe à la porte de ce sanctuaire : — Entrez, on vous discutera.

Un jour, c'est le père Huc qui y parle de la Chine. Le lendemain on fait cercle autour de M. Home, et, dans ce cercle enchanté, vous verrez les plus belles têtes de femmes auprès des plus beaux esprits, et les têtes susdites parlent quatre ou cinq langues sans se gêner, et elles traitent *de omni re scibili*, sans hésiter. — Voilà en quoi elles diffèrent surtout des beautés françaises, auprès desquelles vous avez le choix entre quatre chapitres au plus : valses, chiffons, sentiment, — ou pot-au-feu.

Ce n'est pas qu'on ne danse aussi sur les parquets polonais ; j'en prends à témoin le magnifique bal donné l'an dernier par Mme la comtesse Wosiska, où les danses nationales ont figuré avec un entrain et une élégance mémorables. Tous les charmes, on les possède dans ce coin du monde aimé de Dieu, aux armes réunies de Pologne et de France ; toutes les sciences, on les cultive excellemment, jusques et y compris celles de la mazurka et de la polka. Les jeunes hommes y sont sportsmen et chasseurs comme les comtes de Komar et de Branicki. Les grand'mères y ont les plus beaux cheveux blancs imaginables, parés d'une couronne de bonté égale au respect qui les entoure. Appuyée sur ses quatre fils et sur Mme Potocka, sa fille ; assez riche

pour avoir pu donner de nombreux millions à chacun de ses cinq enfants, Mme la comtesse douairière Branicka est une survivante des temps seigneuriaux.

Il faudrait consacrer non pas des lignes, mais des pages à chacun de ces noms. Je n'en citerai plus qu'un, celui de la comtesse Rzéwuska, aujourd'hui Mme Jules Lacroix, qui a épousé l'éminent poëte de *Valéria* et du *Testament de César*, comme sa sœur, Mme de Balzac, a épousé le romancier de la *Comédie humaine*.

Illustres par leur naissance, illustrées par leur mariage, ces dames se rattachent encore d'un autre côté à la célébrité. Un de leurs frères, Henri Rzéwuski, est un des meilleurs écrivains de la Pologne moderne.

Le salon que préside Mme J. Lacroix avec tant de distinction d'esprit et de manières, est spécialement un terrain d'union pour la noblesse du sang et celle de l'encre, si l'on peut ainsi parler. Un exemple en deux noms expliquera ma pensée. Le duc de Rauzan, gendre du duc de Duras, fils des comtes de Chastellux, coudoie chez elles Jules Janin, l'enfant de ses feuilletons.

Entrons chez M. Veuillot, l'ennemi de Molière, et le directeur de l'*Univers*. Dans l'intérieur du célèbre polémiste catholique, il se parle une langue qui n'a cours nulle part ailleurs. Ainsi, l'autre jour, sa petite fille était en pénitence.

— Qu'as-tu fait de mal? lui demanda une tante.

— Hélas! j'ai été gallicane reprend l'enfant.

Gallicane, dans la langue de céans, c'est le mot reçu pour désigner le superlatif de la mauvaise conduite.

La servante du logis elle-même, imbue des doctrines du journal catholique, frottée de son langage, et de plus, « forte en gueule » de naissance, a pris en grippe les rédacteurs du *Journal des Débats*, en général, et l'honorable M. Prévost-Paradol en particulier. — Elle disait un de ces matins à son boucher qui l'avait mal servie :

— Tenez ! vous ne valez pas mieux que M. *Très-sot-Paradoxe*.

N'oubliez pas que c'est une servante — mal *éduquée* — qui parle.

M. Dumas père a eu, l'autre jour, une lueur de modestie excessive. Pendant cet accès, qui heureusement n'a pas eu de suite, il s'est apprécié lui-même, avec une excessive sévérité, dans cette phrase expressive et triviale :

— Allons, c'est fini ; je suis un vieux veau qui n'a jamais pu devenir bœuf.

J'aime bien aussi ce mot d'un avare de soixante-quinze ans, riche de 150,000 livres de rente, qui sollicitait une place du gouvernement : — « Si je ne l'obtiens pas, il n'y a pas moyen de vivre ; *il faudrait entamer mes revenus.* »

J'aime encore mieux le mot d'une vieille femme des environs de Compiègne. Fanatique de l'empereur et de l'empire, elle harcelait tous ceux de la cour qu'elle pouvait joindre, et les suppliait de lui faire voir Napoléon III, bien à son aise.

Une âme charitable compatit à un désir qui n'était rien moins que séditieux, et la plaça un beau jour, aux premières loges, sur le passage de l'empereur.

La bonne femme disait, dans l'ivresse de sa joie : — A présent, *il peut mourir* : — je l'ai vu !

XV

Le chapitre de la marchande à la toilette. — Amour et embonpoint.

11 décembre.

Mon Dieu ! comme il faut plaindre les femmes vouées à l'élégance, les martyres de la parure, les juives-errantes de la mode qui marchent, marchent toujours à la conquête d'une forme ou d'une étoffe nouvelle. Quelques-unes envient ces princesses de la soie, du velours et des falbalas, d'autres se fâchent tout rouge contre leur devise : « Tout pour le luxe et par le luxe ; » — elles me font pitié, car elles souffrent cruellement, pour la plupart.

Oh ! qu'il faut souffrir quelquefois pour être la plus belle ! Au prix de quels expédients, de quels abaissements, le camp des bourgeoises achète ses splendeurs ! Elles luttent, à armes inégales, contre les dames aux camellias qui ont le genre masculin tout entier pour tributaire de leurs magnificences ; elles n'ont qu'un mari à ruiner, — maigre chère ! — Comment soutenir la concurrence ? — quelquefois à force de ruses, d'artifices, et de petits stratagèmes humiliants pour celles qui les emploient.

J'ai mis par hasard la main sur une créature très-experte en ces matières, une marchande à la toilette. Elle avait dans son magasin une pyramide de robes entassées, robes d'occasion, quoiqu'elles fussent dans tout l'éclat de leur neuf. — « Vous voyez, nous dit la revendeuse, en nous montrant le tas splendide et à peine chiffonné ; c'était hier à Mlle Julie X***, qui avait payé le tout quatre ou cinq mille francs, il y a à peine un mois. Nous avons fait affaire ce matin à six cents francs... Elle avait une dette de jeu à payer, et ses amies voulaient forcer Cellarius à ne plus la recevoir à ses bals tant qu'elle leur devrait. Elle a fait de l'argent avec ses nippes... Demain, il ne me restera plus rien de tout ça. J'ai dans ma clientèle cinq ou six femmes du monde, — et des huppées, — qui sont à l'affût de ces occasions-là. Elles ne font pas les bégueules quand il s'agit d'une belle robe à bon marché, allez! Le diable l'aurait portée, elles la porteraient tout de même, après lui, s'il ne l'avait pas roussie. Julie n'est pas un diable, ce n'est qu'une bonne fille. Ses robes, un peu retouchées par-ci, un peu rafraîchies par-là, vont faire figure dans les salons du grand monde... Pauvre Julie! Tenez, en voilà une bleu de ciel, qu'elle n'avait mise qu'une fois, — aussi une comtesse me l'a déjà retenue. »

Eh bien, je suppose que le bleu sied à ravir à cette comtesse, que la robe de Julie X***, savamment appropriée à sa nouvelle destination, ira, comme un gant fait sur mesure, à sa nouvelle propriétaire et lui procurera des triomphes. Ses rivales diront en la voyant : « — Comment fait-elle? Il n'y a que vingt mille francs de rente dans ce ménage-là,

nous le savons pertinemment, et cependant, depuis six semaines qu'elle est de retour, voilà six robes inédites qu'elle produit. » L'écho de ces propos, enchanteurs pour une femme forcenée d'élégance, viendra charmer les oreilles de la comtesse, — et cependant nous, qui sommes dans le secret de sa toilette, — comme nous la plaignons de tout notre cœur !

Elle sentira de temps en temps le rouge lui monter à la joue en songeant aux antécédents de sa robe bleue. Si quelqu'un allait la reconnaître !... Justement, il y a à la manche droite une petite tache de vin de Champagne, — une tache entêtée comme la goutte de sang qui souille la main de lady Macbeth, après le meurtre : aucune benzine n'a pu en avoir raison. Cette tache imperceptible, son imagination, disons mieux, sa conscience la lui grossit démesurément. Il lui semblera, par moments, que tout le monde la voit, la commente, et se dit : « Voilà une robe qui a soudé, qui a mené la vie folle, qui a été baptisée par le démon familier des cabinets particuliers. » — Oh ! cette tache, cette tache indiscrète, accusatrice, révélatrice !

La robe brûle les épaules de la pauvre femme, à la fois économe et dépensière, qui s'en est parée. Celle-ci, en effet, — une femme du monde, une honnête femme, qui ne manque pas une occasion de foudroyer, du haut de sa position régulière, les élégances impures, — voilà qu'elle s'est abaissée jusqu'à ramasser les miettes du festin des courtisanes, et elle rêve qu'on la voit dans cette posture humiliante !

Elle est sœur, elle est femme, elle est peut-être mère de famille ; elle doit-être la joie, la sainteté, le conseil et la di-

gnité du foyer domestique, et elle se profane ! Ce ne peut-être sans tourments et sans remords.

Ou bien, c'est que, par une longue habitude de ces petites manœuvres, elle a endormi chez elle le sens moral.

Pour engourdir la sensibilité physique, on a découvert le chloroforme. Il y a aussi des philtres pour tromper la sensibilité du cœur et la justesse de l'esprit; ce sont les sophismes en paroles et en actions.

Si ce n'est cette comtesse en question, c'est sa sœur qui, l'autre jour, a reçu, dans un de nos grands magasins de nouveautés, une leçon bien appliquée.

Où la morale va-t-elle se nicher !

La dame, comme beaucoup de celles qui achètent sans frein, marchandait sans mesure.

— J'ai eu la même étoffe, disait-elle, chez l'un de vos confrères, à quarante pour cent moins cher.

— C'est impossible, madame, et vous vous trompez assurément. L'étoffe nous coûte à nous plus que vous ne la voulez payer.

— Je suis pourtant sûre que chez X...

— Chez X... ! Dans cette maison-là tous les rabais sont possibles, en effet ; mais vous n'ignorez pas qu'il a fait faillite trois fois, et galope en ce moment vers sa quatrième déconfiture... Chez X... ! mais, alors, ce n'est plus une vente régulière, c'est une liquidation la veille d'une fermeture.

— Eh ! que m'importe à moi ? reprit la dame, faites faillite tant que vous voudrez, et vendez-moi meilleur marché.

Il y a encore, à ce qu'il paraît, des commerçants de la vieille roche ; il y en a au moins un, dans Paris, qui recule avec horreur au seul nom de faillite, comme s'il avait marché sur un serpent. Notre marchand de nouveautés, beau comme l'antique, se dressa de toute sa hauteur, et faisant signe au domestique du magasin :

— Pierre, dit-il, ouvrez à madame, elle n'a plus rien à voir ici.

Et voilà au prix de quel calice d'amertumes s'acquièrent certaines élégances !

On a fait un livre sur les manieurs d'argent, il y en aurait un autre non moins actuel à faire sur les coureuses de magasins. La femme qui, du matin au soir, se fait déplier des soieries, qui va de chez l'un chez l'autre, essayant ici un mantelet, là un chapeau, peut le disputer, en somme, pour le cœur et pour l'esprit, aux agioteurs. Sondez son esprit, — ce ne sont que petits velours, paquets de rubans de toutes nuances, fleurs assorties aux rubans ; ouvrez son cœur, — vous ne le trouverez ni occupé par le devoir, ni assiégé par la passion, ni fidèle à un mari, ni livré à un amant... Sa modiste ne lui laisse pas le temps de songer aux billevesées du sentiment.

Naturellement, ces dames et ces messieurs : les modistes, les couturières, les confectionneurs de vêtements pour femmes, ont profité de la circonstance pour devenir des personnages dans l'État, des manières de ministres, ou plutôt encore, — car ils ont un caractère sacré, — de grands pontifes de l'élégance. On les aborde en saluant très-bas. On a l'air de s'estimer très-heureux de ce qu'ils daignent travail-

ler pour vous. Leur meurt-il un client notable, ils se font un devoir d'assister à ses funérailles dans un costume d'un goût nouveau, destiné à faire sensation. Une pratique importante se marie-t-elle, ils lui font l'honneur de se rendre à l'église dans une toilette à trente-six carats qu'il s'agit de lancer dans le monde. On parle de lanceuses à gages, et de mannequins à quarante sous l'heure loués par les couturières et les tailleurs pour promener sur leurs dos les chefs-d'œuvre fraîchement sortis des ateliers en renom. On se trompe. Désormais, ces messieurs et ces dames sont de trop grands personnages pour confier à d'autres qu'à eux-mêmes le soin de faire valoir leurs inventions. A eux appartiennent d'abord cette sainte mission. Qui la remplirait mieux qu'eux?... avec plus de conviction, du moins.

L'autre semaine, Mme la comtesse de F... mariait sa fille. Le matin même du grand jour, on lui remet une lettre. Elle était de la dame préposée à la confection dans la maison G***. Par ce billet, la comtesse était informée que cette dame comptait paraître au mariage de Mlle de F*** dans une toilette de grand style qui ferait, ce jour-là, son premier début. Prière de réserver à l'enseigne ambulante de la maison G*** une place bien en vue, bien au large et digne de ses atours.

Le duc de***, qui a rempli des postes éminents sous la Restauration, et dont les services ont été particulièrement agréables au plus spirituel des monarques, — Louis XVIII, — a un fils officier de marine.

Pendant son dernier séjour à Paris, entre deux croisières, ce jeune homme, — dont le tempérament rappelle assez

celui d'un baril de poudre, — vit chaque jour à l'hôtel paternel une jeune fille de seize ans, blonde, gracieuse, avenante, de tous points accomplie, et cent fois plus charmante qu'il n'était nécessaire pour tourner la tête à un échappé de Thétis.

Elle n'avait qu'un défaut : c'était la fille de la femme de charge du logis, et elle-même y exercait l'honnête mais humble profession de lingère.

Notre héros pensa d'abord qu'une lingère pouvait se prendre à l'abordage, comme une frégate. Il en fut pour ses frais d'attaque. Repoussé avec perte, et complétement désemparé, il ne demandait plus qu'à se laisser remorquer jusqu'au mariage. Mais, avant d'arriver à ce port, il fallait doubler le cap des colères paternelles.

Pluie, tonnerre, éclairs. — Un beau jour, pourtant, le calme succède à la tempête. Le père déclare à son fils qu'il ne s'oppose plus à ce qu'il épouse l'objet de sa flamme. — On est de son temps ou on n'en est pas ; nous vivons dans une époque de lumières et d'égalité ; déjà, au siècle dernier, la Nanine de M. de Voltaire, qui n'était, après tout, qu'une femme de chambre, n'a-t-elle pas épousé le comte d'Olban ?... Bref, le duc consentait au mariage de son fils. Il exigeait seulement qu'il reprît la mer pour un an. Pendant ce temps, le marin réfléchirait aux conséquences d'un acte aussi sérieux que le mariage, et la nouvelle Nanine se formerait aux belles manières sous la direction du duc, son futur beau-père.

O le malin gentilhomme ! ô le Talleyrand au petit pied ! Sous ses airs nouveaux de condescendance il masquait un

plan machiavélique. Il avait remarqué, chez la bru dont l'amour prétendait l'affubler, certaines dispositions à l'embonpoint. Il employa l'année qu'il avait devant lui à faire fructifier cette dangereuse tendance.

Ses complices, dans cet attentat à la beauté de la lingère, furent tous les farineux connus, depuis la pomme de terre jusqu'au racahout des Arabes. Il interdit sévèrement l'exercice à sa victime, sous prétexte qu'il était indigne d'une future duchesse de faire usage de ses pieds. Au bout de six mois de ce régime, la jeune fille avait engraissé de dix-huit livres. Au bout de l'année, elle était monstrueuse. C'était Alboni, moins la voix ; l'éléphant, sans le rossignol qu'il a avalé ; un éléphant... lingère.

Sur ces entrefaites revient l'officier, plus épris que jamais, rêvant des vallées d'amour et de langueur. — Embrasse ta fiancée, lui dit ironiquement son père ; et il lui pousse dans les bras cette montagne de santé qu'il avait édifiée si perfidement à son intention. L'officier de marine, épouvanté, malgré sa bravoure, s'enfuit et court encore.

1858

JANVIER — FÉVRIER — MARS — AVRIL

Visite d'étrennes au berger des *Petits Agneaux*.

Allons ! le jour de l'an est toujours un dieu invincible. Grâce à son intervention toute-puissante, on a rencontré, ces temps-ci, sur le boulevard, la fameuse Crise de 1857, la Crise financière elle-même qui se promenait au bras du verbe acheter. On les a vus visiter de compagnie les magasins. Jour de l'an est vainqueur sur toute la ligne.

Cette année, comme toujours, le boulevard est envahi par les commerces en plein vent ; les trottoirs sont submergés par des flots de passants de toute catégorie portant des paquets de toutes les dimensions ; eh bien, la scène n'est pas complète, pourtant ; il nous manque un des éléments traditionnels du spectacle ; le ciment qui en reliait ensemble les éléments divers fait complétement défaut, cette année, par extraordinaire : il n'y a pas de boue dans les rues ! La

chasse aux bonbons, aux cadeaux, aux visites, est faite par des bourgeois qui ne sont pas crottés. C'est la première fois que nous assistons à ce miracle.

Nous avons profité de cette clémence du ciel, favorable aux voyages de long cours, pour nous mettre à la recherche d'un grand homme, très-inconnu dans nos parages, qui n'en est pas moins une manière de souverain fort populaire en son pays. Cette célébrité s'appelle Charles Colmance. Ce roi est un simple ouvrier graveur, chansonnier dans ses moments perdus, qui, entre autres titres de gloire, est l'auteur des *Petits Agneaux*, cette fantaisie triviale sur l'air de laquelle on enterre, dans tous les théâtres, l'année qui vient de finir.

Ohé! les petits agneaaux! D'où vient ce cri qui n'appartient à aucune langue, vivante ou morte, connue des civilisés? *Ohé! les petits agneaux!* Comment ce bêlement sorti des tavernes populaires a-t-il retenti de la Bastille à la Madeleine? Comment s'est-il naturalisé chez nous à tel point que les Variétés, — un théâtre fashionable qui demeure à deux pas du Jockey's-Club, — en a fait le mot d'ordre de l'année? Et notez que ce titre singulier de sa revue, on l'a envié et disputé au théâtre des Variétés!

J'ai voulu connaître non-seulement la chanson qui a ainsi envoyé son refrain à la conquête de notre Paris, mais le père même de la chanson. Il demeure au fond du faubourg du Temple, rue d'Angoulême, autant qu'il m'en souvient, et tout contre le canal. On monte deux étages d'un escalier passablement obscur, on est chez le berger, modestement, mais fort proprement logé, des *Petits Agneaux*. C'est un

homme d'une cinquantaine d'années, portant moustache grise et royale, dont la physionomie a de l'accent sans dureté. Si l'on arrive avec une forte préméditation d'enthousiasme, rien ne s'oppose formellement à ce que l'on admire en lui le type du barbe populaire. Si, au contraire, on s'est mis en route avec le parti pris de dénigrer, on peut, sans donner une entorse à la vérité, penser que le poëte susdit ressemble à un portier, et hésiter s'il faut lui demander :

— Cordon, ou chanson, s'il vous plaît ?

Trêve d'irrévérences ; cet homme est presque un dieu. Il est aux plaisirs de la Courtille ce qu'un Molière est aux plaisirs d'une cour de Louis XIV. De plus, c'est un confrère à nous : il est, avec ses refrains, le chroniqueur du cabaret, de l'atelier et de la mansarde, comme nous tâchons d'être, en notre vile prose, celui des salons et du boulevard. Il s'empare, — et c'est là le secret de sa vogue, — de l'expression en faveur, du mot en circulation ; il le ramasse n'importe où, se garde de le laver, et l'encadre de rimes assorties ; puis il met le tout en musique et sert chaud, sans ménager les épices. Plus ça gratte le palais, plus c'est bon. Jugez-en par les titres de quelques-unes de ses productions en faveur. Ce sont : *Un Enfant terrible,* ou *Quel cochon cochon d'enfant !* — *Un Repas de famille,* ou *Ça vous coupe la gueule à quinze pas.* — *Le Petit Bleu.* — *Un Nez culotté.* — *Le Café des Pieds humides,* etc.

Ce Charles Colmance est aujourd'hui dans toute la maturité de son talent. J'ai dit talent, et je ne retire pas le mot. C'est même, à sa manière, en dépit des trivialités citées plus haut, et de beaucoup d'autres du même genre dont il

ne se fait pas faute, un ouvrier en poésie très-soigneux et très-attentif. Plus attentif, Béranger lui-même ne l'était pas. Colmance passe un mois, c'est lui qui nous l'a dit, à polir et à repolir une chanson. Il remet son ouvrage cent fois sur le métier, en pur disciple de Boileau. Il n'entend pas raillerie sur la césure et fait cas des belles rimes. Il a savamment discipliné ses refrains, qui viennent prendre leur rang, en miliciens consommés, à la queue des couplets, sans jamais se faire tirer l'oreille.

Quelquefois il arrive à ce Nadaud du ruisseau d'élever sa muse au-dessus de la crotte natale; les chansons qu'il rime ces jours-là ne sont pas ses filles les plus populaires, mais ce sont celles qu'il chérit le plus. Au rebours, il attache peu d'importance à ses *Petits Agneaux*, qui ont voyagé d'un pôle à l'autre de Paris. Lui en parler avec insistance, c'est l'humilier. — Tel Balzac n'aimait pas qu'on lui vantât beaucoup son *Eugénie Grandet*.

Dalila, en province.

D'après ce système, M. Octave Feuillet ne devrait pas non plus être satisfait quand il est question de *Dalila*, son succès le plus retentissant. On dira néanmoins, sans craindre de l'offenser, que Lafontaine a été jouer dimanche dernier à Orléans son rôle si éclatant d'André Roswein. Il s'agissait

d'une bonne œuvre. C'était au bénéfice d'un vieux comédien, Nestor, ancien pensionnaire de la Porte-Saint-Martin.

Le théâtre d'Orléans n'est pas, à ce qu'il paraît, merveilleusement équipé, et il a fallu se passer de certains accessoires considérés jusqu'ici comme indispensables à la représentation de *Dalila*.

Carnioli n'avait pas de cravache.

André Roswein n'avait pas de pistolets.

Le carrosse dans lequel Sertorius doit apparaître au dernier tableau manquait absolument.

Enfin, il n'y avait pas d'actrice pour remplir le rôle court, mais non sans importance, de Mariette, la soubrette de la princesse Falconieri.

— Impossible de jouer sans soubrette, disait Lafontaine,

— Remplaçons-là par un domestique en livrée, répondait le régisseur. Justement j'ai une belle redingote grise...

— Pourquoi ne pas me proposer tout de suite de faire jouer le rôle de la soubrette par mon nègre ? reprenait Lafontaine, qui a la faiblesse d'avoir un valet de chambre noir.

— Tu ris ; mais cela vaudrait encore mieux que de rendre la location, — disait le bénéficiaire tremblant à l'idée que la représentation pouvait manquer.

Enfin on se procura une soubrette de hasard ; il fut plus aisé d'emprunter une cravache. De plus, Lafontaine déclara qu'en fait de pistolets, il se bornerait à s'armer du plus formidable étui de pipe que l'administration pourrait mettre à sa disposition.

Restait la difficulté de la voiture. Comment dire au pos-

tillon, — en le menaçant de son étui de pipe : « Arrête, ou je te brûle ! » s'il n'y a ni chevaux, ni postillon, ni carrosse?

— J'ai joué *Dalila* à Carpentras, suggéra le Carnioli de la bande, et voici comment nous nous tirions du dernier tableau. On avait une toile de fond qui représentait la mer. Sertorius arrivait en bateau. Roswein lui criait du rivage, en le menaçant de son pistolet ; « *Aborde,* ou je te brûle ! » Le vieillard obéissait à cette injonction, et venait prendre terre pour jouer sa dernière scène. Après quoi on le voyait démarrer, toujours dans son embarcation.

— Et quel effet produisait cette fantaisie maritime ?

— Un très-grand effet, je vous jure : le public riait à gorge déployée.

Lafontaine aima mieux conserver le dénoûment de la terre ferme indiqué par M. Feuillet, et l'on se borna à imiter le bruit d'une voiture de poste roulant à la cantonade, tandis que Roswein menaçait, — toujours avec son étui, — un postillon imaginaire.

Le public d'Orléans a fort bien pris cette représentation un peu improvisée, et n'a pas marchandé ses bravos à l'éminent artiste parisien, qui s'était dérangé pour une bonne œuvre. Néanmoins le succès de Lafontaine a été primé, en cette circonstance, par celui d'un musicien de ses amis qu'il avait amené de Paris pour jouer de l'orgue dans la coulisse, tandis que lui-même, par ordre de la princesse, s'asseoit devant un instrument muet.

Les honnêtes habitants d'Orléans ont bissé le morceau d'orgue. Que voulez-vous ! la province raffole de musique. Ce n'est pas un crime.

La Dame aux Diamants.

J'ai à conter l'histoire d'un collier de Diamants qui pare le cou très-blanc d'une princesse du demi-monde.

La manière dont on a recruté les brillants qui le composent est assez singulière. Pendant la dernière quinzaine de décembre, l'infante qui le possède maintenant prit à part chacun de ses adorateurs, et lui tint à peu près ce langage : —Je ne veux pas de bonbons ; je ne veux pas de colifichets d'étagère ; je veux, pour mes étrennes, un diamant, ou rien.

Au jour fixé, les diamants dociles arrivent, un à un, chez la belle, — les uns à l'insu des autres, bien entendu.

Elle avait son collier en monnaie. Il ne s'agissait plus que de le faire monter. — Bagatelle ! le premier bijoutier venu lui arrangera cela. Certainement ; mais la difficulté, la voici : chacun a donné un diamant, — un seul ! s'il voit son cadeau changé en collier, — comme il est malheureusement avéré que les pierres précieuses ne font pas de petits, — il sera amené, à la vue de cet attroupement inattendu de brillants, à soupçonner que la belle, au lieu de lui être fidèle, embellit son existence d'un collier d'amoureux.

Elle a tourné assez adroitement la difficulté ; elle a confié sous le sceau du plus grand secret, à chacun en particulier, que sa parure était du strass.

— Il n'y a qu'un seul diamant qui ne soit pas faux ; c'est

celui que vous m'avez donné. Chut!... il faut être joailler pour s'y reconnaître, et mes bonnes amies n'en crèveront pas moins de dépit en me voyant endiamantée.

Au bal de l'Opéra.

Quelquefois, — rarement, — on rencontre le désintéressement au bal de l'Opéra, sous le costume d'une humble pierrette.

En Pierrette était Mlle M..., des Délassements-Comiques, quand le comte D..., qui venait de gagner une douzaine de mille francs au club, lui offrit sans savoir pourquoi, avec cette prodigalité insouciante des joueurs heureux, un de ces petits chiffons de papier qui valent cinquante louis.

Mlle M.... n'avait jamais eu tant d'argent à la fois en sa possession; elle pensait que son trésor serait inépuisable... Et pourtant, quarante-huit heures après, toute sa fortune consistait en trente-sept sous, dont une pièce de cinquante centimes douteuse.

— Qu'avait-elle fait des mille francs du comte D...?

Elle réfléchit un instant, puis fit son calcul, non sans peine, à quelques francs près.

Prêté à Arthur.....	600 fr.
Pour dégager mon linge de chez la blanchisseuse.....	37
Pour remettre une roulette au lit.....	3 50

Quatre livres de pralines..... 16
Deux costumes de 140 fr. chaque..... 280
A-compte payés à ma bonne et à d'autres,
plus 2 fr. de galette, environ..... 45

Le tout formait une somme de 981 francs 50 centimes, que Mlle M... s'étonna d'avoir dépensée si vite. — Je n'ai pourtant pas fait de folies, ajouta-t-elle ; je n'ai pas même acheté de homard.

L'enterrement de Rachel.

Avant tout, cette huitaine-ci appartient encore à la grande tragédienne. Les récits de sa vie et de sa mort défilent derrière son cercueil, et on les lit avec le même sentiment de piété curieuse qui, lundi dernier, jour des funérailles, a fait tort à la Bourse elle-même de quelques-uns de ses plus fidèles habitués, au profit du Père-Lachaise. Ce jour-là, lundi, il y avait tant de monde, place Royale, autour de la demeure traversée plutôt qu'habitée par Rachel vivant ses jours suprêmes ; une telle foule se pressait sur le terrain sacré, ouvert pour recevoir Rachel morte, que presque personne n'a pu réellement et complétement assister aux funérailles.

J'admire les journaux qui ont su aire le dénombrement des spectateurs. La vérité, c'est que leur masse compacte s'est dressée comme un mur devant le spectacle funèbre, et

l'a masqué sur presque tous les points. On voyait des hommes et encore des hommes : pêle-mêle des parents et des curieux ; — les amis, et ce qui n'est pas tout à fait la même chose, les camarades de l'illustre défunte ; — ses fidèles de la veille et ses dévots du lendemain ; — des gamins, faisant trêve pour une heure à leur refrain favori : *Ohé ! les p'tits agneaux !* et le bataillon des tragiques édentés, marmottant entre leurs gencives, en guise de prières des morts, la tirade favorite d'une tragédie quelconque de leur façon : un *Asdrubal* ou un *Smerdis*, que l'Odéon reçut il y a un demi-siècle, et ne joua jamais. On voyait des chrétiens et des juifs; force artiste et force gens du monde; des voitures de deuil, des carrosses armoriés, des fiacres, des sergents de ville, des gendarmes. On ne distinguait ni fin, ni commencement, ni milieu, à cette légion en deuil recrutée partout. On était dans le cortége jusqu'au cou, et cependant on le cherchait... — « Ceci n'est pas le cortége, c'est tout le monde ; et moi je veux rejoindre le cortége. » — C'est que, précisément, tout le monde formait le cortége de celle qui, de son vivant, fut l'admiration de tout le monde.

Il y a, au commencement du livre le plus célèbre de Stendhal, la *Chartreuse de Parme*, un admirable profil de la journée de Waterloo. Le héros du roman, Fabrice del Dongo, galope en tout sens sur le champ de bataille labouré par les boulets de canon, et cherche partout la bataille, et n'est jamais bien sûr de l'avoir trouvée. Il recueille ça et là des épisodes, même des blessures, mais il voudrait sentir palpiter sous sa main le cœur de l'action, et son souhait ne se réalise pas. Tel, à peu près, aux funérailles de Rachel,

ce Waterloo du grand art tragique, peut-être à jamais disparu, plus d'un assistant a dû s'échelonner sur les flancs de la foule, sans parvenir à pénétrer plus avant.

Nous sommes de ceux qui n'ont pu arriver ni jusqu'à la maison mortuaire, défendue par un infranchissable rempart humain, ni jusqu'au bord de la tombe ; mais personne n'a vu mieux que nous l'ensemble de la mêlée funèbre, pour laquelle les allées du cimetière se sont trouvées des couloirs trop étroits, et qui brisait involontairement les clôtures sur son passage. Un commun sentiment d'horreur pour la boue, pour le froid, pour la cohue, nous avait réunis, dans la maison du gardien du cimetière, par hasard et sans préméditation, à quatre compagnons de prudence assez curieusement assortis : c'étaient le violoniste Hauman ; un jeune banquier plusieurs fois millionnaire, M. B*** ; un autre financier moins important, et Henri Delaage, le mystique.

Des fenêtres de cet observatoire, situé tout contre le mur qui sépare la cité des morts juive de la nécropole chrétienne, nous embrassions une scène dont le souvenir ne s'effacera pas de notre esprit : le cimetière semblait peuplé de plus de vivants que de morts, et, quand parut le char funèbre, ses roues n'étaient pas visibles, à peine ses chevaux ; on eût dit qu'il reposait en oscillant sur les épaules de la foule. Il s'arrêta à quelques pas de la grille que le cercueil devait franchir à bras d'hommes pour pénétrer dans le champ de son éternel repos, et, en s'arrêtant, recula d'un demi-tour de roue. Ce mouvement faillit être fatal au premier rang qui marchait derrière le corbillard. Un homme âgé, que nous prîmes à distance pour le père de la tragédienne, et qu'A-

lexandre Dumas, mieux placé que nous pour ne pas se tromper, a dit être le baron Taylor, faillit être écrasé.

Quand le corps eut quitté la voiture, la foule s'élança derrière lui pour pénétrer dans le cimetière juif. Ce fut un moment effrayant. Les femmes criaient, et quelques-unes furent renversées. Le petit garçon de Mlle Rachel glissa... un peu plus, le pauvre orphelin tombait dans la boue. La foule était tellement compacte que les têtes mêmes étaient à peines distinctes les unes des autres. Une seule me parut avoir conservé son individualité, c'était celle de M. Cochinat, le moins blond et le plus frisé des littérateurs. Ses dents blanches et son chapeau toujours luisant brillaient au-dessus de la foule tourbillonnante, comme brille un éclair dans un ciel orageux.

A ce moment, la grille fut fermée. Au même instant pénétrait, à demi suffoquée, dans notre asile, Mme Amédine Luther, la gracieuse ingénue blonde du Vaudeville, belle-sœur de Rachel par son récent mariage avec M. Raphaël Félix. M. Béchard, l'auteur des *Déclassés*, l'avait tirée fort à propos de la bagarre.

Dès qu'elle fut remise, Mme Luther-Félix voulut pénétrer dans le cimetière, où sa place était marquée au premier rang, et, appelant par la fenêtre les agents préposés à la garde de la grille, invoquant ses habits de grand deuil, elle demanda que pour elle le passage fut ouvert. — Bien volontiers et bien justement on aurait fait fléchir la consigne en sa faveur, mais deux cents personnes peut-être eussent passé derrière elle. C'était là le danger, et l'on ne voulut pas s'y exposer. Mme Luther se trouva privée d'assister aux

prières dites sur la tombe de sa belle-sœur. — Même après leur mort, les grandes artistes comme Rachel n'appartiennent pas à leurs parents ; il y a le public entre eux et elles.

Un mot profond a circulé depuis la mort de Mlle Rachel, à l'adresse de Mme Ristori : — Quelle perte pour la Ristori ! a-t-on dit. Et, en effet, maintenant que Phèdre ne vit plus, les bravos donnés à Mirrha perdent cette petite pointe, ce petit parfum d'opposition faite à la reine de la tragédie française qui plaît toujours tant à Paris. De plus, voilà, par cette mort fatale, Mme Ristori dans une position comparable à celle d'une femme entourée, adulée, à qui, sur ces entrefaites, il arrive de devenir veuve. Les trois quarts du temps, la disparition du mari, loin d'ajouter aux charmes de la femme et de multiplier autour d'elle les adorateurs, rend ceux-ci plus rares et ôte du piquant à ceux-là. Quoi ! oserait-on soutenir qu'un bon mari fait partie des grâces d'une jolie femme ? Pourquoi pas ? Tout au moins est-on sûr, tant qu'il est en vie, de n'être pas exposé à épouser sa femme, et ce n'est pas un mince avantage. Quelle magnifique position ! s'est-on dégoûté d'elle, on la lui laisse.

De même, supposez qu'il soit entré un peu de caprice dans l'engouement des Parisiens pour Mme Ristori ; le public, dégrisé, avait, du vivant de Mlle Rachel, la ressource de revenir à ses premières amours. A présent, s'il s'est trompé, s'il aimait moins, par hasard, la tragédienne d'outremonts qu'il ne s'est figuré qu'il l'aimait, quelle sera sa consolation à l'heure du retour au sang-froid ?

Conseils à un nez.

Mlle Fargueil est, de l'aveu de tous, une élégante et belle comédienne. Ses camarades qui l'entourent, dans les *Fausses bonnes femmes*, semblent résolues à faire avec elle assaut, au moins d'élégance. C'est très-bien. Je voudrais seulement que l'une d'entre elles, qui a le nez rouge, bannît résolûment le rouge de ses toilettes. Rien de moins avantageux à porter que nez et rubans assortis. Il ne faut pas non plus, quand on est doué d'un nez sanguin, porter une robe blanche et bleue, sous peine d'avoir l'air d'un drapeau aux trois couleurs nationales. Un nez rouge n'est pas péché mortel, — Marion Delorme avait le nez rouge, et, pour atténuer ses trop vives couleurs, passait des matinées entières les pieds dans l'eau bouillante, — seulement il s'agit de savoir s'habiller à l'air de son nez.

Un mot d'actrice.

L'actrice qui va prendre la parole appartient à la troupe respectable des Délassements-Comiques. Or on vient d'afficher à ce théâtre un ordre du jour interdisant aux demoiselles qui jouent dans la revue d'aller achever la soirée dans la salle, une fois qu'elle sont quittes de leurs rôles. Cette

nouvelle mesure devra être observée tant que la revue actuelle se maintiendra sur l'affiche, et généralement toutes les fois qu'on aura joué « des rôles à jambes. » — C'est une précaution contre l'incendie. Il paraît que ces dames, après avoir d'abord usé et abusé, sur la scène, de leurs costumes de nymphes, pour allumer force feux, revêtaient ensuite leurs robes de simples mortelles pour aller les attiser dans la salle. Cela faisait trop de besogne pour les pompiers.

— Malpeste ! s'est écriée une ingénue de céans en lisant l'ordonnance de couvre-feu ; voilà une consigne qui équivaut à une fière retenue sur nos appointements.

On a surnommé cette petite personne l'Augustine Brohan du boulevard du Temple. C'est encore elle qui disait à une de ses camarades, qui racontait s'être trouvée mal en dînant : « — Pour la première fois, alors, tu t'es rendue justice. »

Leçon d'arithmétique.

Au bal de l'Opéra, les amateurs se plaignent de ne plus trouver même à glaner des propos et des dominos de cet ordre-là. Cet hiver, malgré les bonnes intentions de l'administration, et quoique le beau sexe ne soit plus admis qu'en présentant au contrôle une carte d'invitation ou une pièce de quarante sous, le personnel féminin est encore en décadence.

On mènera bientôt là les adolescents, pour leur faire prendre le vice en horreur.

Samedi dernier, un flâneur avise un domino solitaire, qui paraissait rêver dans un coin du foyer :

— A quoi penses-tu ? lui dit-il.

— Je pense, répond le domino d'une voix rauque, que nous sommes moins payés que les fiacres pour marcher la nuit.

Puis la hideuse voix de rogomme établit, comme la chose du monde la plus simple, le bilan suivant :

— Chaque bal me rapporte en moyenne vingt-cinq francs, dont il faut diminuer huit francs pour les frais : la location du costume ou du domino ; ma place dans une voiture pour venir ; l'entrée, — quand on n'a pas d'invitation, — et le quart d'une paire de gants, puisque je mets mes gants quatre fois. Restent dix-sept francs de *bénef* net. Chien de métier ! Un petit coupé fait davantage à trois francs l'heure.

— Mais aussi l'on vous fait souper au vin de Champagne...

— Belle avance ! ça ne dispense même pas de dîner le dimanche.

Le marquis malgré lui.

Rien n'égaye le faubourg Saint-Germain, en sa qualité de noble de bonne souche, comme les efforts que fait pour reluire la noblesse en imitation. Bien plus volontiers il ou-

vrirait les bras à la roture, avouant franchement qu'elle est chauve, n'ayant pas même les deux cheveux de la particule, qu'à ceux qui portent un faux toupet. Néanmoins, quand bourgeois ou bourgeoise a l'ambition de frayer avec les gentilshommes, se revêtir au moins de la particule lui semble un déguisement nécessaire pour pénétrer dans la place. Ainsi, Mme C*** est devenue Mme de C***, quand, des rangs de la société constitutionnelle bousculée et détrônée en février 1848, elle a émigré en plein faubourg. Son déménagement lui a réussi par exception. Mais cela tient à son mérite personnel, à sa fortune et aussi aux circonstances dans lesquelles elle l'a accompli. En révolution, on lie assez facilement connaissance, dans le monde aussi bien que sur la place publique, avec ceux qui arborent vos opinions. Mme C***, devenue de C***, fit la toilette à sa politique aussi bien et plus efficacement qu'à son nom. Sur son passeport elle effaça le mot : orléaniste, inscrivit en grosses lettres celui-ci : légitimiste, et franchit, grâce à ce titre, la frontière du faubourg Saint-Germain. Ceci se passait, ne l'oubliez pas, peu de temps après la naissance de feu la république.

Depuis lors, Mme de C***, par son grand ton, par l'éclat de ses fêtes, s'est placée au premier rang de sa nouvelle société qui l'avait complétement adoptée. Tout allait au mieux pour son amour-propre. Mais aveuglé par tant de succès, voici qu'il vient de lui donner le pitoyable conseil de s'improviser marquise ou comtesse.

La voilà marquise depuis six semaines, pour la bonne année des rieurs.

Voilà, du même coup, son mari marquis, lui qui ne se souciait pas le moins du monde du marquisat.

Il vit dans ses terres, en Bretagne, loin du monde et loin de sa femme. Il plantait là-bas ses choux,—façon de parler sans conséquence, puisqu'il s'agit d'un sage qui a deux cent mille livres de rente, quand un beau jour lui arrive un grand papier scellé d'un grand sceau de cire rouge. C'était son marquisat sous enveloppe. Je ne sais plus quel souverain le créait marquis, à la requête de Mme de C***. On ne l'eût ni surpris ni mécontenté davantage, en le saluant mamamouchi.

Mme de C***, pardon : Mme la marquise de C*** était donc arrivée à son but, mais non pas d'emblée. Elle avait d'abord souhaité de faire emplette de son titre dans les États romains; mais, de ce côté, sa position de femme séparée de son mari avait nui à sa cause. Il fallut donc changer de plan et poursuivre l'affaire dans les États d'un prince laïque, où elle put enfin se conclure moyennant suffisantes finances; on dit cinquante et quelque mille francs.

Ce ne serait rien pour un piédestal; c'est un peu cher pour un escabeau boiteux sur lequel la gloriole de la dame ne peut s'asseoir qu'en tremblant.

A qui la barbe?

Aux bals masqués du Prado (rive gauche) la grande mode de l'année, parmi les étudiantes, c'est d'arriver en gamins,

en étudiants, voire en collégiens, avec la tunique, la ceinture de cuir et le képi sur l'oreille.

Cette mode donne de la besogne aux contrôleurs, qui ont besoin de distinguer les sexes, pour savoir s'ils doivent réclamer le prix de l'entrée.

Dans les cas douteux, le chef du contrôle passe la main sous le menton de l'être ambigu, et s'il sent le moindre soupçon de barbe, il faut s'exécuter. On est condamné à payer, sans appel. Ce mode d'épreuve a forcé quelques commères à bourse délier, bien qu'elles eussent réellement droit à la dispense. Mais la virilité de leur menton les accusait. Quelques adolescents, au contraire, ont passé en contrebande, grâce à leur peau satinée.

Les jeux de la médecine et du hasard :

Un enfant avait avalé une pièce de cent sous. Grande terreur maternelle. Le médecin est mandé.

— Heu ! le cas est grave ; enfin, qu'il prenne la potion que je vais ordonner, et nous verrons demain.

Le lendemain, nouvelle visite de l'Esculape.

— Eh bien ! comment va notre malade ? Le remède a-t-il agi ?

— Il y a du mieux, docteur. Mon petit Ernest a déjà rendu trois livres dix sous.

Le *Fils naturel* et un critique sérieux.

Il paraît qu'à la première représentation du *Fils naturel*, à peu près tous tant que nous sommes, nous avons été les dupes d'un fluide invisible qui circulait dans la salle. La critique est venue d'abord, qui a jeté de l'eau dans le vin de notre enthousiasme. Puis vient le public à son tour, qui fait ses restrictions, tout en applaudissant. Quant à M Granier de Cassagnac, vous avez lu son article dans le *Sommeil musical*, journal de MM. Escudier; au lieu d'applaudir, il ferme ses poings et tombe à bras raccourcis sur l'auteur et sur ses admirateurs.

Cette critique de boxeur a surpris ceux qui ne sont pas au courant des habitudes de l'ancien rédacteur en chef du *Constitutionnel*. Elle est pourtant on ne peut plus naturelle de sa part. Il faut vous dire que M. Granier n'a peut être pas paru six fois depuis dix ans à la Comédie-Française, au Gymnase, au Vaudeville, ou dans n'importe quelle autre salle de spectacle. Ce qui lui plaît à lui, ce sont les lutteurs, les boxeurs, les combats, — non pas de la passion contre le devoir ou la loi, — mais de l'homme contre l'homme. Il sait à peine les noms de Samson, de Provost, de Régnier ou de Bressant; mais parlez-lui du terrible Savoyard, de l'invincible Rabasson (de Nimes) ! il sait par cœur leur répertoire de coups poing.—« Tel jour, vous dira-t-il sans jamais se tromper, Rabasson n'avait pas tous ses moyens, mais le Sa-

voyard a donné son plus bel ut de poitrine. » M. Granier connait son personnel d'athlètes, comme M. Jules Lecomte possède Mlle Rachel. Théodore de Banville n'est pas non plus mieux au courant des faits et gestes de tous les comédiens du boulevard, ses idoles.

On voit où M. Granier de Cassagnac a fait son stage avant de venir plaider contre M. Dumas fils, et contre tous, la cause du vrai du grand art dramatique dont il s'improvise le défenseur. Nous l'écouterions avec plus de confiance s'il venait nous parler du grand art de passer la jambe à son adversaire. Sur ce point et sur quelques autres de même famille, la supériorité de ses lumières serait incontestable. Il est connu, dans le monde un peu mêlé qui suit avec acharnement les représentations des athlètes, non point sous son vrai nom, mais sous le sobriquet familier de Gros-Chapeau. La configuration de sa forte tête, la forme de la coiffure que rédige pour lui son chapelier, lui ont valu cette appellation de la part des gamins de la place.

Ils ignorent sans doute qu'ils ont affaire à un des dieux de la presse, égaré parmi des mortels vulgaires par amour pour les beaux horions, et ils l'interpellent avec irrévérence dans le courant des représentations.

— Ohé, Gros-Chapeau, qu'est-ce que tu penses de ce coup-là?

— Vois-tu! Gros-Chapeau est si content qu'il se trémousse sur son banc... Pas tant de fièvre, Gros-Chapeau.

Certes rien de pareil ne se produit au Gymnase, et l'on comprend qu'un dilettante de cette force en matière de pugilat se soit grandement ennuyé au *Fils naturel*. Seule-

ment son article ne peut faire autorité. C'est moins de la critique que la nostalgie de la barrière du Combat.

Encore à propos du *Fils naturel*.

Le public a sifflé un de ces soirs.

Le propos qui l'avait révolté est celui-ci : — « Ma future est grasse, dit l'un des personnages de la pièce, et je ne m'en plains pas. Quand on aime bien une femme, plus il y en a... »

Ce n'est peut-être pas d'un goût exquis. Mais tel, que le mot scandalise chez un auteur moderne, l'applaudirait peut-être des deux mains si on le lui donnait pour du Molière.

Quoi qu'il en soit, voici, sur ce texte, une glose en forme d'anecdote :

Au dernier bal masqué de la Porte-Saint-Martin, un homme de lettres, que nous appellerons Léon, avisa une petite personne piquante déguisée en diablotin, qu'il se sentit l'envie d'aimer un peu, beaucoup, passionnément aujourd'hui, — et pas du tout demain.

Le couple cause deux ou trois heures dans une loge, puis s'en va souper bras dessus bras dessous. Çà et là, le petit

diable avait montré non pas seulement des dents blanches, mais de l'originalité, de la gaieté, presque de l'esprit. Seulement il parlait trop du *Fils naturel* de M. Dumas fils, dont il paraissait avoir fait une étude approfondie. Puis, sautant, comme un écureuil, d'un sujet à l'autre, il disait à Léon :

— Avec moi, tu ne feras jamais de folies. Je ne t'en laisserai jamais faire... Tu payeras la taxe, pas un sol de plus, foi d'honnête fille.

Léon ne comprenait pas. Mais que lui importait ?

Il était jour quand le diablotin et son cavalier arrivèrent à la porte de la maison où logeait le diablotin. La porte n'avait rien d'infernal. Au rez-de-chaussée, un épicier en gros était en train d'ouvrir ses magasins.

— Entrons chez lui, dit la demoiselle. Il y a de grandes balances, d'énormes balances où je peux m'asseoir, — et où je veux me peser. Si tu as un cadeau à me faire, tu me donneras autant de fois vingt sous que je pèse de livres.

— Es-tu folle ? disait Léon.

— Pas du tout ! je suis raisonnable comme M. Barême.

L'épicier matineux se prêta à la plaisanterie en homme que les denrées coloniales n'ont pas rendu insensible aux humaines faiblesses. — On loge le diablotin dans un plateau, et, en face, on compte des poids, encore des poids, et toujours des poids. — La petite personne pesait deux cents livres.

— Tu dois être content, dit-elle à Léon, en sautant à terre, car, comme dit Dumas, « quand on aime bien, plus il y en a... »

— Plus on paye ! acheva le jeune homme avec un soupir, et il maudit *in petto* le théâtre réaliste et son influence sur les mœurs.

Maintenant, si vous demandez comment une femme peut peser deux cents livres sans être Alboni, je vous dirai que rien ne m'étonne de la part d'une balance d'épicier. Alphonse Karr les a depuis longtemps dénoncés, et il a eu bien raison.

Autres pièces contestées.

Certain cabaretier vient d'épouser une femme jeune et jolie, et l'expose en plein comptoir aux grosses galanteries des buveurs. Plus ceux-ci lui font la cour, et plus le mari se frotte les mains. Un compère le raillait de sa complaisance.

— Pas si niais qu'on en a l'air, répondit-il, j'ai mon idée. A qui donc, s'il vous plait, que ma femme repasserait les pièces de monnaie fausses ou douteuses qu'on nous glisse dans not' commerce, si les amoureux n'étaient pas là pour les recevoir les yeux fermés ?

Déclaration de faillite.

Ce qui manque à notre hiver, c'est une reine de la mode. Mme de Castiglione n'est pas remplacée. Après le coup de canon qui emporta M. de Turenne, on eut beau nommer des maréchaux de France, ce n'était jamais que la monnaie de ce grand homme. Après la mort d'Alexandre, ses successeurs, à eux tous, ne purent porter le poids de son sceptre. Dans un ordre d'idées infiniment plus trivial, le curieux qui visite l'hôtel des Invalides est loin de se tenir pour satisfait, si arrivé à la cuisine, au lieu de l'admettre à contempler la marmite monstre où cuit le ragoût pour tous les pensionnaires de l'hôtel, on lui fait passer en revue soixante casseroles de dimension ordinaire, lesquelles remplacent provisoirement, — au dire du cicérone, — le Léviathan de la batterie de cuisine, absent pour cause d'étamage.

Ce n'est pas que nous manquions d'ambitieuses qui aspirent à occuper seules et sans partage le trône de la coquetterie. C'est même piquant d'assister à leurs petits manéges. Pour prouver leurs droits à la suprématie, elles imitent, en les outrant, la mise, les allures, la coiffure de la belle madame de Castiglione. Je ne sais plus quel philosophe de l'antiquité, étant très-pâle, ses disciples se croyaient obligés de se rendre jaunes en avalant du cumin. De loin, avec un peu de distration, avec de mauvais yeux

ou de la bonne volonté, on pouvait les prendre pour le maître; de même les prétendantes en question, avec leur muraille de cheveux prétentieusement dressés sur le front. parviennent quelquefois, — quel triomphe ! — à abuser de loin, au théâtre par exemple, quelque spectateur naïf.

Un enfant terrible.

Un poëte, un peu semblable à Polichinelle, disait l'autre jour, — avec force contorsions, — des vers à une comédienne très-spirituelle, flanquée de son fils un grand railleur de sept ans.

Le bambin regarda avec admiration le pantin débiter sa poésie; puis se retournant vers sa mère :

— Achète-le-moi, lui dit-il.

Chez le costumier.

Cette semaine-ci peut s'intituler la revanche du carnaval. Ah ! la grasse semaine ! Ohé ! les p'tits agneaux, qu'est-c'

qui n'a pas un peu cassé, depuis huit jours, la tirelire où il enferme, pendant toute l'année, ses économies de gaieté ?

L'affaire sérieuse de la semaine, ç'a été le choix d'un costume. On dansait travesti, ici, là, ailleurs et un peu partout. C'était lundi, par exemple, chez M. Halphen, Mercredi, — coup double, — chez Mlle Augustine Brohan et aux Frères Provençaux, avec trois jeunes gens, MM. Léon et Lucien Thirion, et Théophile Allamand pour amphitryons.

Dans la journée on se retrouvait chez Moreau, le costumier par excellence, qui n'a pas voulu abandonner, à l'heure de la bataille des oripeaux, son successeur nouvellement installé, Mme Delphine Baron. C'est dans les salons de Moreau qu'on retrouvait ses amis et connaissances, ou bien qu'on renouvelait connaissance avec des camarades qu'on avait perdus de vue depuis dix ans.

— Tiens ! où ai-je donc vu ce grand maigre qui ôte son pantalon pour s'insérer dans une culotte d'incroyable ?... Parbleu ! nous avons fait nos classes ensemble... c'est un Labadens... c'est Émile Bayan. — Émile me reconnais-tu, échalas ?

— Comme on se retrouve ! répond l'échalas interpellé. On vient chercher un déguisement, on tombe sur un camarade... Veux-tu que je te serre dans mes bras ?

— Indique-moi un costume, j'aime mieux ça.

— Toi mon gros Paul il faut te mettre un Templier.

On apporte le Templier conseillé, à moins que l'employé qui s'est chargé de la recherche dans les cartons et dans les armoires n'ait mis la main, chemin faisant, sur un costume de chasse Louis XV, qu'il offre au client. Le client n'a

pas de raison pour tenir au Templier, il essaye d'endosser le costume de chasse.

— Aïe ! les manches sont trop étroites... Si quelqu'un bouge, ou si seulement on parle trop haut, je suis sûr qu'elles vont crever.

A grand peine, le gros Paul se débarrasse de la veste de chasse Louis XV; mais elle a donné dans l'œil au maigre Émile, qui met bas son incroyable et se jette sur le vêtement de chasse. A peine le vêtement est-il sur son dos qu'il cesse de lui plaire. Ainsi de suite. Le gros Paul, de son côté, semble destiné à épuiser le répertoire des costumes disponibles, sans en trouver un seul où sa large poitrine puisse habiter à l'aise. Seigneurs et paysans, tout y passe; toutes les nations et toutes les classes. Nulle part un logement à sa taille. Cependant le maigre Émile admire tous les déguisements à mesure qu'ils défilent sur le dos de son trop puissant ami.

— Oh ! le beau Turc ! il est trop petit pour toi; il m'ira comme un gant; je le prends... A moi le Turc !... — Oh ! le beau paillasse ! c'est dommage qu'il ne puisse pas t'aller; mais c'est mon affaire, il enfonce le Turc dans mon estime... — Tiens, te voilà en paysan russe, maintenant au fait, c'est plus simple, ça attire moins l'attention; c'est peut-être mieux. Après toi le paysan russe, quand tu te seras bien convaincu que tu ne peux pas y entrer.

Vous vous rappelez le fameux vers de cette comédie, l'*Irrésolu*, dont un seul vers a survécu :

J'aurais mieux fait je crois d'épouser Célimène.

Célimène, chez le costumier, c'est le costume du voisin, qui vous fait toutes sortes d'agaceries, qui vous paraît riche de tous les charmes, jusqu'au moment où le voisin en le rejetant, le met à votre disposition.

Il y aurait peut-être matière à philosopher là dessus. Où la philopsohie va-t-elle se nicher!

A peu près toute la jeunesse parisienne a passé par là, depuis huit jours, sans y entendre malice. Notez en passant, qu'il est expressément convenu, entre les gens comme il faut, que rien n'est plus désagréable, plus malpropre, plus impossible, que de louer, à tant la soirée, un costume de hasard porté la veille par on ne sait qui, et, l'avant-veille, on sait trop bien par qui. Ici pourtant, comme en d'autres matières plus graves encore, les faits démentent les paroles, et vous reconnaîtrez cette année-ci, sous le déguisement qui vous a fait honneur dans une autre occasion, tel de vos amis votre héritier, sans qu'il en convienne.

Le plus grand malheur qui puisse arriver à un honnête homme sur ce terrain, c'est de tomber sur un costume dont le succès a marqué il y a un an. On le salue au passage de cette phrase peu consolante pour l'amour-propre du porteur actuel.

— Ah! oui, je le reconnais; c'est cet habit qui allait si bien à Léopold l'année dernière.

Chez Mlle Brohan.

Mercredi, deux femmes du monde, toutes deux Anglaises, nous croyons le savoir, malgré les impénétrables dominos noirs qui les couvraient, ont assisté à la soirée costumée et masquée que Mlle Augustine Brohan donnait à ses amis. Voilà une curiosité que nous comprenons à merveille. Le salon de Mlle Brohan est à la fois d'excellent ton et d'une grande vivacité d'allures. Le bel esprit et les bonnes manières y font bon ménage. Par suite, les libertés de paroles que le masque comporte savent, dans cette atmosphère de choix, s'arrêter au point juste où commencerait l'excès.

Un spirituel feuilletonniste a montré, en intriguant, tant qu'il lui a plu de garder l'incognito, ses concitoyens de la république des lettres, et même ses plus proches collègues en journalisme, que l'art de badiner ingénieusement derrière un faux nez et une barbe d'emprunt n'est pas aussi fossile que le croient les jeunes. On a beaucoup remarqué un invalide au nez d'argent, palpitant de réalisme, qui s'est transformé en roulier, dans la seconde partie de la soirée. Un juge en grande robe rouge, était tellement dans la vérité de son emploi, qu'à peine arrivé il s'est endormi dans un coin, d'un si profond sommeil, que ni les turbulences de Nadar, déguisé en *baby* géant, ni les appels de pied d'Armand Barthet, costumé en maître d'armes, le plastron sur la poi-

trine, le fleuret passé dans la ceinture, n'auraient pu parvenir à l'éveiller. Nadar, le seul Nadar, grand à lui seul comme deux Tournachons superposés, et qui semble toujours avoir grandi depuis la dernière fois qu'on l'a vu, a eu un succès grand comme lui. Un des rédacteurs gras du *Figaro* faisait merveille à ses côtés, en nourrice garnie d'appas exorbitants, qui eussent singulièrement donné dans l'œil à Sganarelle du *Médecin malgré lui.*

Le marquis R*** de M*** était en Sévillan, le jeune *Machino* en Pierrot ; le prince Narischkin, en domino ; le comte Karoly, un grand seigneur hongrois, se drapait dans un opulent manteau de cour ; le comte de Tournon avait caché son nez dans une bouteille de cognac. J'en passe et des plus beaux.

J'ai hâte d'arriver à l'autre sexe : citons d'abord la maîtresse de la maison, en Folie, et sa sœur Madeleine en nourrice russe, coiffée du cacos-chink national. La première si spirituelle, que c'est de l'impudence à elle d'être charmante pardessus le marché ; la seconde, si belle qu'être, en outre, une vive intelligence, c'est de sa part un cumul qui n'a pas de nom. Puis l'escadron presque au complet des petites nièces de Molière ; Mlle Fix en marchande de violettes ; Mlle Dubois en laitière ; Mlle Favart en captive ; Mlle Bonval en Espagnole ; Mlle Mantelli en paysanne romaine ; Mlle Édile Riquier en Italienne nuancée de Parisienne.

Mme W*** était en duchesse de Chevreuse ; Mlle Falcon, sœur de la grande cantatrice, en marquise ; Mme S*** femme du fameux forgeron de Gretna-Green, en marquise.

Une belle esclave mauresque, qui n'avait pas l'air d'avoir

pati en esclavage; c'était Mlle Hugon. — Mme Ugalde, en Sévillane, représentait l'Opéra-Comique, et Mlle Dameron, en Cauchoise, l'Opéra.

Bal monstre.

Le bal des Provençaux, c'est une autre histoire. C'est le *Leviathan* lui-même substitué à la barque qui a porté jusqu'ici le carnaval et sa fortune. C'est bien le bal d'une époque qui a pris pour devise ce mot : Paroxysme.

Douze heures de festins, de musique de chants et de danses ; une maison entière livrée à cinq cents invités ; une carte à payer de 30,000 francs pour les amphitryons ; voilà brièvement le bilan de cette nuit sardanapalesque, qui a duré la moitié du jour suivant.

Dire par des noms propres qui était là, pêcher quelques individualités dans cette bacchanale immense... Point. En fait de femmes, mettez que toutes les célébrités de la galanterie et du demi-monde avait donné, sauf trois ou quatre étoiles de premier rang, qui avaient jugé de leur dignité de s'abstenir. Leur grandeur les attachait, ce jour là, à d'autres rivages, et personne n'a eu le loisir de regretter leur absence.

En fait d'hommes, il y avait à peu près tout ce qui est

jeune d'âge ou d'habitudes dans le monde de la Bourse. La littérature et les arts étaient représentés. La jeunesse du faubourg Saint-Germain avait envoyé une députation assez nombreuse. La compagnie, formée d'éléments hétérogènes, était excellente en hommes, prise dans son ensemble.

J'ai dit que je reculais devant les détails. Voici pourtant un mot que j'ai vu tomber des lèvres d'une bergère qui joue les rôles d'ingénue sur un de nos petits théâtres. On lui parlait d'une de ses camarades : — C'est qu'elle a l'air d'une sainte, disait-on, avec son costume tout blanc. Ne trouvez-vous pas ?

— Je trouve qu'elle a l'air d'une sainte qui n'a jamais dit d'autre prière que le *Veni creator*, répondit la petite personne.

Eh oui ; elle faisait des calembours en latin comme un feuilleton des *Débats*. Elle aura vraisemblablement entendu dire que cette langue bravait l'honnêteté dans les mots, et cette circonstance a décidé son ingénuité à l'apprendre.

Ecce iterum... Veuillot.

J'admire fort M. Veuillot, même quand il nous appelle, nous autres de la petite presse, des expulsés exerçant le banditisme littéraire dans les maquis. Cet homme produit

des injures comme le rosier donne des roses ; et il enchâsse si habilement les pavés qu'il vous lance, qu'on se préoccupe du mérite de l'arme, non du coup qu'elle pourra porter. Volontiers on lui dirait, il me semble : « Frappe, je t'écoute, » et on est tout prêt à lui pardonner la violence de ses procédés, C'est chez lui vice de tempérament et vice d'éducation. Il aime les rixes en homme qui est né à Bercy, sur le seuil d'un cabaret, et chez qui le grand écrivain n'a pas étouffé le fils du cabaretier.

Aussi sa position dans les salons catholiques a-t-elle toujours été difficile. Je me souviens qu'en 1844,— il y a quatorze ans, — un vieux gentilhomme mort aujourd'hui, qui appartenait, lui aussi au parti catholique, disait en voyant poindre la célébrité de M. Veuillot : — « Ne frayez jamais avec lui d'égal en égal, vous qui vous appelez Falloux, Montalembert, et qui êtes hommes bien élevés avant tout. Il faut tenir ce vilain à distance, sinon vous en aurez des horions. »

C'était un ci-devant qui parlait ainsi ; aussi l'on riait un peu sous cape de ses idées arriérées sur la civilité puérile et honnête. Il était prophète, cependant. Un autre jour, il disait : « ce n'est pas Veuillot qu'il s'appelle de son vrai nom, mais Voyou. C'est un voyou de lettres. »

Je me rappelle encore un mot remarquable qui fut dit par un personnage singulier à un personnage célèbre au sujet de M. Louis Veuillot. Les deux interlocuteurs sont morts aujourd'hui. Le second était Donoso Cortès, marquis de Valdegamas. Le premier était Ganot, plus connu sous le nom de le Mapah, et fondateur d'une prétendue religion.

— Le bon Dieu ne serait plus tout-puissant, disait ce

mapah avec une lueur de bon sens, s'il avait besoin de la savate de votre Veuillot pour sa défense.

A Paris, je crois que le Veuillot est un breuvage sans inconvénient: on sait ce qu'il est bon d'en prendre et ce qu'il faut en laisser; mais il n'en est pas de même en province. Le pavillon catholique couvre toute sa marchandise, et certains esprits l'acceptent, fond et forme, de la meilleure foi du monde.

L'autre jour, quelques propriétaires; récemment revenus de leurs terres, se plaignaient, au cercle de la rue de Beaune, de ne plus pouvoir inviter à dîner les curés de leurs communes, dont la lecture assidue de l'*Univers* avait trop fortement épicé le langage pour qu'il fût possible de causer avec eux désormais sur un ton de modération convenable.

Petites fêtes de famille.

La chronique n'a pas le temps, et c'est dommage, de s'arrêter à peindre avec assez de détails les petites réunions, dites bals de famille, où l'on est éclairé par une paire de lampes, assistées de quelques bougies clairsemées; où c'est une tante de bonne volonté qui tient le piano; où c'est le père de famille qui a fait le punch, et avec quel soin, avec quel amour!... Il voudrait pouvoir signer chaque verre.

Ces petites fêtes, les violettes du genre, cachées sous les combles au lieu de l'être sous l'herbe, ont pullulé, comme tous les ans. Le cousin Arthur a conduit le cotillon. Comme l'on s'est amusé ! Le petit Émile,— qui n'a jamais pu de sa vie obtenir même une invitation pour l'hôtel de ville,— n'a cessé d'affirmer que cette soirée sans façon était cent fois plus de son goût que les pompes du grand monde, et le reposait des grands *tra la la* officiels et diplomatiques.

Le principal inconvénient du bal de famille, c'est que, comme l'avare Achéron, il ne lâche pas facilement sa proie : Quand il vous tient, il vous tient bien. Vous avez pris votre paletot; vous voilà dans l'escalier; vous dites en vous-même. — Sauvé ! merci, mon Dieu, merci ! — Pas du tout; le maître de la maison s'est aperçu de votre sortie, il vous rattrape par un pan de votre manteau. Vous ne pouvez comme un autre Joseph, le lui laisser entre les mains ; — c'était bon en Égypte, où les rhumes ne sont pas à craindre. Le bourreau en profite pour vous ramener sur le champ de bataille. — Quoi ! partir sans avoir bu de *mon* punch ! — sans avoir dansé avec ma fille Elodie ! — sans avoir entendu le petit intermède que nous a promis Gondolieri, son maître de chant !

Êtes-vous jamais arrivé de bonne heure dans un bal de famille ? Avez-vous jamais assisté à la comédie ou plutôt à la tragédie des lampes ? — Quatre-vingt-dix fois sur cent, en ces jours solennels, les carcels font les mauvaises têtes et refusent de s'allumer. Peut-être aussi les mèches sont-elles plus troublées que coupables; peut-être est-ce par modestie que l'huile hésite à monter au moment d'éclairer une assem-

blée comme celle qui se prépare? Quoi qu'il en soit, ni monsieur, ni madame, ni Mariette ne sont parvenus à vaincre la résistance du luminaire. Il y a alors dans le ménage un moment d'anxiété comparable aux angoisses du grand Vatel attendant la marée. Plutôt que de recevoir ses amis et connaissances à la douteuse lueur d'une douzaine de bougies, le maître de céans se passerait au travers du corps les verres des lampes récalcitrantes, — ou bien serait capable de les avaler pilés.

Les demoiselles de village de M. Courbet au bal.

Il y a eu au faubourg Saint-Honoré, chez une femme fort élégante, Mme A..., une soirée costumée d'un goût original. Les invités, peu nombreux, une cinquantaine peut-être, tous amis de la maison, s'étaient donné le mot pour arriver ensemble et dans le même costume: les hommes en pierrots, les femmes en laitières. Seule de son espèce, une poissarde richement attifée menait la bande joyeuse.

Le costume des laitières mérite une courte description. Il était en grosse toile dite toile à torchon. Si M. Courbet avait vu l'étoffe, il en aurait retenu quelques coupons pour

ses demoiselles de village. Pour plus de réalisme, les laitières susdites ont fait leur entrée sabots aux pieds. Elles avaient leurs gants dans leurs poches, et ne les auraient mis qu'à la dernière extrémité, c'est-à-dire si leurs partenaires les pierrots avaient eu, eux aussi, les mains nues. Comme ces messieurs étaient scrupuleusement gantés, ces dames ont dansé toute la nuit sans gants.

Des pieds à la tête, c'était une mascarade d'autant plus piquante, que cette rusticité d'une nuit se déployait précisément dans un salon enivré, aux jours ordinaires, de satin, de dentelles et de diamants. On a dansé, jusqu'à sept heures du matin, des danses paysannesques mêlées à celles de la ville.

A propos de gants, vous vous souvenez peut-être qu'il y a quinze ans à peu près; dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, quelques femmes, qui avaient de beaux bras, de belles mains et une belle hardiesse, voulurent supprimer les gants au bal. On cria haro sur les novatrices. Elles avaient tenté de faire une révolution ; et elles ne réussirent qu'à soulever une émeute.

En ce temps-là, le vicomte Charles de Launay tenait le sceptre de la chronique, et il raconta cette réponse d'une jeune femme assez moqueuse (probablement elle avait les mains rouges) à ceux qui lui proposaient d'imiter la mode nouvelle : — « Je le veux bien, j'ôterais mes gants, mais à condition que toutes ces dames ôteront leurs peignes. » Et, là-dessus, le vicomte d'ajouter ; — Le trait était mordant, car presque tout le monde a de véritables mains, tandis que les fausses nattes sont très-communes, surtout sur le front

des très-belles femmes, qui ont rarement de beaux cheveux.

Les petits mystères de Paris.

Attiré par les séductions du carnaval, un Quimpérois vient de venir à Paris, et il en a fait une bonne, chez un de nos principaux restaurateurs, à propos de poudre de riz.

La province a beau être notre proche parente par les chemins de fer, c'est toujours une parente assez gauche. Elle ne parvient pas à attraper notre accent et à s'innoculer nos manies, — nos ridicules, si vous voulez.

Elle connaît à fond le Panthéon et le Val-de-Grâce, et les Gobelins; quoi encore? tout ce que les Parisiens ne visitent jamais. Mais interrogez-la sur cette question capitale : du rôle de la poudre de riz dans la société moderne, elle n'en sait ni *a* ni *b*.

Elle ignore que la fille entretenue, cette lutteuse qui porterait un monde à bras tendu, se sert de la poudre de riz comme l'athlète antique se frottait d'huile avant le combat. Tout terrain étant une arène pour elle, il lui faut toujours et partout sa poudre de riz sous la main : au théâtre, au bois, à table, aussi bien que chez elle. Aussi la plupart de ces dames ont-elles une petite poudrière de poche, assez sem-

blable à une pomme d'api, où elles puisent de temps en temps une prise qu'elles étalent sur leurs visages.

Certains restaurateurs, formés aux beaux usages, font figurer dans le couvert la boîte à poudre de riz à côté du sel et du poivre.

La première fois que notre enfant de Quimper se trouva en face de ce condiment d'un nouveau genre, il ne voulut pas avouer sa surprise et questionner le garçon. Non, sa dignité s'y opposait. Il appartient à cette classe de provinciaux vaniteux qui ont la prétention de connaître Paris comme s'ils l'avaient inventé. Il tourna, retourna, flaira la pomme à poudre, puis dit à sa compagne, — non moins Quimpéroise que lui : — C'est du sucre à la rose, — un raffinement parisien. Nous en mettrons *à dessert*, dans une salade d'oranges. Ce sera délicieux.

Ainsi fut dit, fut fait. Les deux provinciaux absorbèrent consciencieusement une salade d'oranges assaisonnée dans ces conditions nouvelles. Très-probablement elle leur parut détestable, mais ils auraient cru montrer le bout de l'oreille provinciale s'ils n'avaient fait semblant de la trouver excellente, et, même entre eux, ils s'étudient à cacher leurs oreilles.

Pourtant, à peine avaient-ils achevé depuis cinq minutes chacun sa portion, qu'ils échangèrent des confidences. Tous deux avaient mal au cœur.

On sonna le garçon, qui, en rapprochant les demi-aveux que lui firent les consommateurs fourvoyés et les pièces de conviction visibles sur la table, démêla la vérité.

— Monsieur et madame se sont trompés, dit-il en

souriant dans sa cravate. Ils ont pris un objet de toilette pour...

— Et qui vous dit que je ne connaissais pas l'usage de cette poudre ? reprit le provincial ? C'est une distraction, voilà tout. J'ai tant de choses dans la tête !... Laissez-nous, garçon.

La Quimpéroise, stupéfaite de l'aplomb de son complice, ne savait que penser.

— Est-ce vrai, demanda-t-elle, que tu sais à quoi sert cette maudite drogue à la rose ?

— Certes, répondit l'homme en se rengorgeant ; mais sortons, l'air nous fera du bien. Je t'expliquerai, en marchant, de quelle toilette le garçon a voulu parler.

Une fois dehors, il fit à sa compagne, la leçon suivante sur la poudre de riz :

— Usage qui nous vient des Romains... hum ! hum !... ou plutôt, qui nous vient des Anglais, comme toutes les modes d'à présent ; mais les Anglais... hum ! hum !... l'ont emprunté aux Romains. Ces derniers, des gourmands finis, témoins Lucullus... hum ! hum !,.. Apicius et bien d'autres. Or, on a beau s'appeler Lucullus et avoir à son service particulier les trois frères provençaux du temps, il n'en est pas moins vrai qu'on n'a qu'un estomac, ce qui est bien peu. Ah ! si l'estomac était comme le tonneau des Danaïdes, — autre invention ancienne, — aussitôt vidé que rempli, à la bonne heure, il y aurait du plaisir. Alors, ces goinfres de Romains ont inventé... hum ! hum !... une poudre qui renvoie le premier service par la fenêtre, pour laisser la place libre au second... Comprends-tu ?

— Quelle horreur !

— Mais non, mais non; c'est Sardanapale, c'est Parisien de la décadence en diable. — Aujourd'hui, nous ne savions pas la dose, mais je l'étudierai pour la prochaine fois.

Madame de Mouchy.

Il y a eu, cette semaine, tant à Paris qu'au dehors, des morts qu'il faut absolument enregistrer : c'est d'abord celle de la veuve du duc Henri de Mouchy. Sa santé, déjà altérée par le chagrin, n'a pu résister à une violente attaque de grippe, bientôt renforcée d'une fluxion de poitrine,

La duchesse de Mouchy était cousine de son mari. Elle était fille du duc de Noailles et petite-fille de ce prince de Poix qui, voulant un jour entrer aux Tuileries malgré la résistance d'un garde à pied, qui ne le reconnaissait pas, crut lever la consigne en se nommant:

— Je suis le prince de Poix, lui dit-il.

— Et quand vous seriez prince des haricots, vous ne passeriez pas davantage !

Mlle de Noailles, plus tard duchesse de Mouchy, aimait à raconter cette anecdote. C'était d'ailleurs une personne remarquable et d'un tour d'esprit très-piquant. Nous parle-

rons tout à l'heure des qualités de son cœur. Elle avait eu, dans sa jeunesse, la taille un peu de travers. En 1829, on la traitait dans une maison d'orthopédie, en Lorraine. C'est à cette époque de sa vie que se rapporte le trait suivant. Elle était en route avec sa mère. Un accident de voiture les força de s'arrêter dans un petit village où on ne leur offrit à manger rien qui fût à leur gré. La femme de chambre trouva pour elle-même du pain bis et un morceau de fromage, et se mit à fonctionner avec un appétit qui donna regret à ces dames de leur bégueulerie culinaire. Elles acceptèrent le pain bis, le fromage, et Mlle de Noailles consigna, du plus grand sérieux, la ligne suivante dans ses notes de voyage :

« Le... 1829, j'ai mangé du fromage pour la première fois. »

Sarabande de tabatières.

Des cadeaux précieux, et en particulier de tabatières, Lablache, qui vient aussi de mourir, avait un vrai musée dont il a été souvent question. Il se plaignait devant nous, il y a quelques années, d'être obsédé, de temps en temps, par un singulier cauchemar : « Il y a des nuits, disait-il, où ces damnées tabatières me mettent au supplice. Je rêve non

pas qu'on me les vole, mais qu'elles s'envolent. Elles s'animent, elles marchent, elles sautent, elles dansent des sarabandes autour de mon lit. Après le bal, les unes disparaissent dans le parquet, comme s'il était semé de trappes; les autres prennent leur essor vers les nuages. Moi, je me démène pour les rappeler, je sue sang et eau pour appeler du secours, et aucun son ne sort de ma bouche. »

Charles Mabille.

Nous enterrons pêle-mêle, comme frappe la mort. Un des trois frères qui ont donné au jardin Mabille la vie et leur nom, Charles Mabille, vient d'être emporté. Bien que créateur d'un établissement qui n'est pas tout à fait une pépinière de rosières, bien qu'ancien danseur à l'Opéra, c'était un homme de mœurs sérieuses, une bonne pâte de mari et de père de famille. Tout cela ne l'empêcha pas de faire voile, un jour, avec la plus fameuse aventurière de notre époque, Lola Montès elle-même, et l'histoire peu connue de cette association doit être la page la plus curieuse de la vie de Charles Mabille.

Lola, au printemps de 1850, était revenue à Paris, décidée à cultiver exclusivement deux arts d'agrément : la danse et la boxe. Elle prit un maître de pugilat, — j'ai ou-

blié lequel, — et un maître de danse : c'était Charles Mabille. Au bout de quelques leçons, quand elle se crut assez forte pour se relever, dans l'estime des Parisiens, des échecs que ses talents avaient déjà essuyés sur la scène de l'Opéra et sur celle de la Porte-Saint-Martin, elle résolut de se produire dans une soirée donnée au jardin Mabille. On invita tous les connaisseurs, les habitués des clubs élégants, quelques artistes et le plus de feuilletonnistes que l'on put.

Devant ce cercle choisi, la ballerine s'attendait à aller aux nues ; il n'en fut rien. On rit même un peu au nez de ses prétentions ; et, quand, suivant sa coutume, elle profita de l'entraînement d'un pas andalou pour casser les cordons de satin de ses souliers et en jeter les morceaux au public, celui-ci ne se baissa pas pour les ramasser, et leva les épaules. La danseuse, indignée d'une pareille froideur, quitta la scène d'un bond, et planta là, pour retourner chez elle, la rage dans le cœur, les ignares qui la méconnaissaient.

Elle monte dans sa voiture, accompagnée d'une certaine lady Stantopine, vieille femme d'une catégorie singulière, qu'elle avait en ce temps-là attachée à sa personne. — L'horrible public ! s'écrie Lola Montès, furieuse de son insuccès ; les affreux magots ! — Pas si affreux ! ose reprendre la Stantopine : moi, j'ai remarqué dans la foule plus d'une moustache soyeuse, plus d'un élégant cavalier qui feraient le bonheur d'une honnête femme.

Lola était moins que jamais d'humeur à supporter la contradiction ; elle riposta par un soufflet au plaidoyer de lady Stantopine en faveur des jeunes moustaches. Toute lady

Stantopine qu'elle était, celle-ci avait un boxeur pour père; elle s'en souvint, et répondit au soufflet par un coup de poing. Voilà la lutte engagée.

On était au rond-point des Champs-Elysées. Les deux champions font arrêter la voiture et descendent pour vider leur querelle de pied ferme. Cependant, au bruit du combat nocturne, la foule s'amasse, la garde arrive, et emmène l'une et l'autre amazone.

Le lendemain de ce combat le plus singulier du monde, Lola Montès, brouillée de nouveau avec Paris, persuadait à Charles Mabille de faire ses malles et de se mettre en route avec elle, pour aller donner des représentations dans les principales villes de l'Europe.

Ils ne dépassèrent pas Bruxelles, où un brusque dénoûment rompit tout à coup leur entente.

La danseuse et son professeur étaient à l'hôtel et causaient tranquillement de leur plan de campagne, quand une visite inattendue vint les surprendre. C'était M. Arnault, directeur de l'Hippodrome de Paris. Il accourait sur les traces de la belle fugitive pour mettre à ses pieds un engagement fabuleux : cinq cents francs par représentation; plus un bénéfice par an, et rien à faire, une vraie sinécure à cheval! Pour que le public s'étouffât aux portes de l'Hippodrome, il suffisait, dans la conviction de M. Arnault, d'annoncer que Mme la comtesse de Lansfeld daignerait faire, en personne, un temps de galop dans l'arène.

C'était flatteur, ou M. Arnault ne s'y connaît pas. Mais la comtesse a de singulières façons de remercier! Elle se leva, ou plutôt bondit hors de son siége, retroussa sa robe,

et tira de sa jarretière un poignard nu qu'elle brandit sur l'infortuné directeur de l'Hippodrome. Il veut se dérober à sa fureur; elle le poursuit. Mabille, en cherchant à la contenir, reçoit de sa trop fougueuse élève un coup de poignard dans le bras, en guise d'honoraires.

Ainsi finit leur odyssée. Mentor, fourvoyé, se hâta de regagner ses pénates en jurant qu'on ne l'y prendrait plus.

Chute non littéraire d'un poëte.

Le dernier cavalier qui monte Pégase a fait une chute heureusement sans gravité. M. Viennet dînait chez M. le comte de Laribo...; il arrive à la porte de l'hôtel dans un de ces chars numérotés que nous avons la bassesse d'appeler des fiacres. Toujours impatient et fougueux, notre immortel se presse trop de mettre pied à terre, glisse et tombe sur le trottoir. On le relève, le front ensanglanté.

Séance tenante, et chez M. de Laribo... même, M. Viennet dut se faire panser au lieu de dîner avec les autres convives. Comme je l'ai dit, le mal n'était pas sérieux; avec un peu d'arnica par-ci, de taffetas d'Angleterre par là, l'auteur de *Michel Brémond* ne se ressentit bientôt plus de son accident. Ce n'était pas, grâce au ciel, une de ces chutes irrémédiables comme celles de *Clovis* et d'*Arbogaste*. C'était

presque un succès de se blesser si peu en tombant, surtout pour un poëte dramatique!

Je m'imagine que, pour remettre si vite M. Viennet sur pied, on aura eu recours, non-seulement aux remèdes que fournissait la pharmacie voisine, mais aussi à la plus puissante des médecines, quand il s'agit d'un hommes de lettres petit ou grand : la louange ! Pour le consoler de son accident, il y avait à lui dire, tout en le pansant ; « Les *Promenades au Père-Lachaise* sont un chef-d'œuvre ; votre *Philippide* ne mourra point ; votre *Siége de Damas* figurera au temple de Mémoire. » Or, il faut qu'un homme de lettres soit bien tout à fait mort pour que le parfum de l'encens ne le fasse pas revenir à la vie. Fût-il tombé d'un quatrième étage; une voiture lui eût-elle passé sur le corps; eût-il une jambe brisée, les côtes enfoncées, louez à outrance son livre, un de ses drames, son dernier feuilleton, il frémira de plaisir, au milieu de ses tortures, s'il a la force de vous entendre. Le chirurgien qui opère un homme de lettres pourrait employer la louange à jet continu, en guise de chloroforme. Qu'il répète à son client qu'il est le plus grand homme du siècle, pendant qu'il lui scie l'os, je gage que la douleur de l'opération, combattue par la douceur de l'éloge, cesse d'être insupportable.

Intervention des chats dans l'art dramatique.

Maintenant, est-il temps de lâcher les chats?... Les chats en question, au nombre de cinq ou six, appartiennent à la direction du Vaudeville, et constituent, au dire des mauvaises langues, une ménagerie montée contre les auteurs ou les acteurs auxquels on veut faire pièce.

Étant donnée la scène la plus pathétique du monde, vous savez qu'il suffit de l'apparition d'un chat sur les planches pour tourner l'émotion de la salle en hilarité. Même, plus la situation est poignante, plus le fou rire est intense. Jugez donc, quand c'est non plus un animal isolé, mais une famille entière qui fait irruption sur le théâtre, s'il y a de quoi faire vider les arçons aux comédiens et à l'auteur qu'ils interprètent !

Or, on conte que quand M. de Beaufort est mécontent d'un de ses pensionnaires ou de ses vaudevillistes, il le condamne à l'intermède du chat ou même des chats.

Quoi qu'il en soit, à l'une des dernières représentations du *Pamphlétaire*, au moment où Lafontaine disait de sa voix la plus pathétique, à la grande dame qui le protége : « Si vous ne venez à mon secours, je suis perdu, » la salle est partie d'un éclat de rire homérique. En effet, il y avait un

magnifique chat, un chat formidable, presque un diminutif de tigre, entre les jambes de l'acteur.

La Marche.

La poussière, une dame verte, une voiture à six chevaux, voilà ce qu'il y a eu de plus remarqué dimanche, avant, pendant et après les courses de la Marche.

L'attelage à six, d'une beauté renversante, était mené par M. Maxence de Damas.

La dame verte, — et verte elle était depuis les brodequins jusqu'au chapeau, et elle portait gants verts et ombrelle verte, — a été baptisée, tout d'une voix, la Cigale. Elle n'a, ce jour-là, demandé à la fourmi que son attention. C'est la seule chose que celle-ci prête quelquefois.

La poussière a dépassé toutes les espérances. Les élégances retour de la Marche sont quasi ensevelies, à l'instar de Pompeï, et il faut les déterrer à coups de brosse, sinon à coups de pioche.

A quoi sert la galette du Gymnase.

Alexandre Dumas a fait jouer à Marseille les *Gardes forestiers*. Il avait d'abord débarqué à la Canebière avec le manuscrit d'une *Jane Eyre*, tirée du roman anglais de ce nom. Mais cette héroïne n'était pas complétement vierge; elle avait fait parler d'elle à Bruxelles; et comme les Marseillais voulaient un drame tout à fait neuf, il leur a improvisé ses *Forestiers*.

Le refus essuyé par sa *Jane*, qu'on voulait faire passer pour vierge, et qui n'était que veuve, me rappelle une mésaventure analogue et plus grave, arrivée, il y a six ou sept ans, au théâtre du Gymnase. Le directeur avait reçu et distribué un vaudeville de M. Saint-Hilaire, *Blanche et Blanchette*, qui devait passer dans quelques jours. On comptait sur un succès. A l'une des dernières répétitions, l'acteur Landrol, qui jouait dans la pièce, eut faim, et fit venir un morceau de cette fameuse galette, qui est la filleule du théâtre. On la lui apporte dans un morceau de papier imprimé, qu'il se met à lire machinalement. Surprise! le chiffon de papier contenait un fragment du rôle de Landrol. Le pièce avait-elle donc paru en librairie? — Pressé de questions par M. Montigny, l'auteur dut avouer que non-seulement sa *Blanche et Blanchette* avait été imprimée, mais même qu'elle avait été jouée à la Renaissance une dizaine de fois.

Le Gymnase, averti par ce singulier hasard, ferma sa porte à la fausse primeur qu'il avait accueillie, et celle-ci dégringola jusqu'aux Folies-Dramatiques, où elle a eu plus de cent représentations.

Signor Tamberlick.

Le ténor Tamberlick, qui vient de débuter cette semaine à Paris, a beaucoup chanté en Russie, et il était en grande faveur près du feu czar.

Des fameux artistes italiens qui subsistent, Tamberlick et Ronconi sont ceux que Nicolas admettait à sa faveur la plus intime. Rien n'amusait l'empereur comme quand, au milieu de leurs rôles les plus pathétiques, le ténor ou le baryton intercalait quelque pasquinade à son intention, et ils ne s'en faisaient pas faute, connaissant le goût du maître. Celui-ci aimait à voir percer, à travers le masque tragique, le bout d'oreille du cabotin. Rien ne divertissait ce potentat comme Othello tirant un peu la langue, par ordre, à côté du cadavre de Desdemone, ou Manrico du *Trovatore* faisant un léger pied de nez, au milieu des grands élans de son quatrième acte. Mario, plus sérieux que ses confrères et n'assaisonnant pas d'une grimace les situations dramatiques, amusait beaucoup moins le czar.

Les deux ténors sont amis intimes, ce qui fait leur éloge à tous deux. Tamberlick est aussi très-lié avec Roger, qui en ce moment fanatise Vienne, n'en déplaise à nos froideurs. Personne n'aime Paris plus que Tamberlick, et c'est précisément à cause de ce grand amour qu'il a tant hésité à s'y faire entendre : — « C'est là, disait-il, que je compte me retirer quand j'aurai quitté le théâtre ; et je ne veux pas risquer d'y échouer, de peur de gâter le plaisir que j'aurais plus tard à y vivre. » Quand enfin il s'est décidé à paraître à la salle Ventadour, il a donné ordre aux ouvriers qui lui bâtissent un hôtel aux Champs-Élysées d'interrompre les travaux, pour ne les reprendre que quand il saurait à quoi s'en tenir sur le jugement des Parisiens. S'il avait échoué, on ne continuait pas l'hôtel ; il renonçait à habiter la ville témoin de son fiasco.

M. de Lamartine.

Un quidam, plus enthousiaste des *Méditations* que de la souscription, a dit l'autre jour :

— Lamartine n'est plus une lyre, c'est un tirelire.

Le mot est joli. Mais que prouve-t-il contre la souscription ?

Le lendemain de la mort.

Mercredi, a été terminé le premier acte d'un drame posthume, — drame en six parties, — que les commissaires-priseurs intitulent, dans le français amphibologique de leur catalogue : *Vente après décès de mademoiselle Rachel....* Eh quoi ! la vendre encore après sa mort ! N'a-t-elle pas assez vendu au public son talent, sa personne, son génie, son âme et sa vie ?

La scène se passe au n° 9 de la place Royale, dans le grand appartement splendide et ennuyeux où la tragédienne n'eut pas le loisir de s'installer. Elle y passa tout juste le temps nécessaire pour fournir au propriétaire de la maison l'occasion d'augmenter notablement le loyer d'un appartement désormais historique. Quelle bonne affaire pour ce propriétaire aimé des dieux que la mort de notre plus grande artiste ! De ce qu'il louait à elle 4,000 fr., il demande maintenant 6,000, pas un sou de moins.

Décadence des murènes.

L'Académie est une place forte, et n'y entre pas qui veut. Il y a des jours et des heures, des circonstances où l'on y

pénètre, en observant certaines formalités. Quand la mort a fait un vide dans les rangs de la garnison du Capitole littéraire, son successeur dit un mot d'ordre, et on lui ouvre la poterne.

Ces jours-ci, ce cas a failli se présenter ; un peu plus un académicien était emporté par une mot terrible : M. Flourens a pensé être dévoré par des murènes, poissons anthropophages, comme chacun sait.

Il visitait, avec la pétulance naturelle à son jeune âge, la maison renouvelée de Pompeïa, que la fantaisie archéologique d'un prince a fait construire aux Champs-Élysées. Il tombe la tête la première dans le *vivarium* ou vivier, peuplé de ces dangereuses murènes. Au bon temps où les gourmets de Rome leur faisaient jeter tous les jours un ou deux esclaves à manger, aussi tranquillement que nous émiettons du pain à un cygne, celles-ci n'auraient certainement fait qu'une bouchée du maladroit académicien, et cette nourriture littéraire leur aurait peut-être donné un grand prix.

Mais tout est dégénéré de nos jours, même l'appétit des murènes. L'immortel put sortir du *vivarium*, mouillé, enrhumé, mais intact. Il est bien prouvé désormais que le christianisme nous a gâté jusqu'à la férocité des murènes, à moins que celles-ci ne soient tout bonnement de bourgeoises carpes qui s'anoblissent à leur aise en attendant la promulgation de la loi sur l'usurpation des titres.

M. Carlier, ancien préfet de police.

M. Carlier fut un assez grand personnage à son heure pour qu'on doive lui donner quelques lignes au lendemain de sa mort. On l'appela, pendant ses deux années de règne à la préfecture, le Pierre l'Ermite de la république honnête et modérée. Il la conduisait en effet journellement à la croisade contre le socialisme, avec plus d'honnêteté que de modération. C'était un tempérament méridional né par hasard dans le département de l'Yonne. Il avait l'ardeur des gens du Midi, leur visage, presque leur accent, et, comme eux, ne diminuait rien de ses prouesses quand il les racontait lui-même. Il aimait son rôle de Croquemitaine des rouges, et l'aurait plutôt joué en charge que mollement. C'est lui qui disait: — Partout où trois républicains sont assemblés, je suis sûr qu'il y a deux de mes hommes. »

Outre sa campagne célèbre contre les arbres de la liberté, M. Carlier en dirigea une contre le fouet des cochers de fiacre. En temps de révolution, toutes les licences prennent leur essort. L'un laisse pousser sa barbe d'une façon démesurée, l'autre ses ongles ou sa chevelure. Quelquefois ce sont les basques d'habits qui prennent des proportions formidables. Messieurs les cochers avaient allongé leur fouet sans raison, et non sans danger pour les passants. On leur enjoignit de faire rentrer leurs mèches dans le devoir. Ils

obéirent non sans murmurer. — Une caricature du moment représente le préfet de police tombé dans la Seine et près de se noyer. Sur le bord, un cocher de fiacre fait mine de repêcher avec son fouet le malheureux magistrat. Mais le fouet se trouve trop court. Le préfet périra victime de son ordonnance.

Jeune homme, il avait commencé, sans succès, par s'occuper d'affaires. On n'a pas oublié, au Havre, la maison Guillou, Carlier et Bernard. De ces trois associés, un seul survit aujourd'hui, c'est M. Guillou, secrétaire du cercle des Chemins de fer. Carlier, peu propre à cette époque aux travaux de cabinet, *faisait le dehors*. Jamais d'ailleurs il ne fut grand clerc, c'est pourquoi je ne crois pas qu'il ait laissé des mémoires à l'instar de Gisquet, son devancier et son maître. C'est sous celui-ci qu'il débuta dans la police. Au mois de juin 1832, Carlier alors chef de la police municipale, fut envoyé à Nantes, avec cinq ou six auxiliaires, pour dépister Mme la duchesse de Berry, que le gouvernement savait en France sans pouvoir mettre la main sur elle. Carlier eut le bonheur d'échouer complétement dans cette mission. La besogne resta tout entière pour le traître Deutz.

Pas d'argent, pas de Suisse.

Il y a du bruit dans Landerneau,
Pour la poignée de main qu'une cantatrice distinguée,

Mme Marcolini, s'est permis de donner à une marquise chez qui elle chante souvent. La femme du monde a écrit à l'artiste pour lui reprocher durement cette familiarité. L'artiste répond : « Si vous me payiez pour faire de la musique chez vous, j'aurais eu tort; mais, comme ma main est parfaitement vierge de votre argent, vous me devez la vôtre. Pas d'argent, pas de... cérémonie entre nous. »

Millions et morale.

Hélas ! que j'en ai vu mourir de ces jeunes caisses auxquelles, selon les prospectus, étaient réservés de si longs jours et de si gros dividendes. Hélas ! que l'on en a vu de gérants s'enfuir vers la frontière à tire-d'ailes, comme une bande d'hirondelles que chasse l'automne.

Le public les poursuit de ses malédictions. C'étaient ses divinités hier, ce ne sont plus aujourd'hui que d'infâmes Robert-Macaire, tous également dignes de la corde.

Le plus récent voyage pour cause de brouille avec la fortune, c'est celui d'un écrivain de quelque notoriété que l'appât du gain avait tiré des eaux de la littérature. Il est allé rejoindre MM. Prost, Dehorter, Poussineau et consorts. A son tour, il émigre. — Joseph Prudhomme, un de ses actionnaires préférés, demande sa tête, et fulmine un éloquent

réquisitotre contre les gâcheurs de prose qui, au lieu de continuer tranquillement leur métier, se sont improvisés grands prêtres du veau d'or. Il oublie, cet excellent Prudhomme, qu'il y a tout juste un an, il s'élevait, avec la même éloquence qui le caractérise, contre l'entêtement stupide des folliculaires qui aimaient mieux gagner péniblement leur vie à la pointe de la plume que de la changer pour le crayon magique du boursier.

De grâce, monsieur Prudhomme, un peu de pitié aujourd'hui pour les malheureux que la fièvre du gain a enlevés à leur oisiveté ou à leurs occupations ordinaires, — bientôt à la stricte probité, et que leurs revers exilent aujourd'hui. Certes, ils sont coupables, à nos yeux, comme aux vôtres ; — aux vôtres de n'avoir pas gagné, aux nôtres de s'être mis au jeu. Ils vous avaient promis cinquante, soixante, que sais-je ? quatre-vingts pour cent de votre argent, vous vous êtes hâté de l'apporter sans vous inquiéter de la moralité de l'entreprise. Les bénéfices seuls vous importaient. La montagne en travail de dividendes accouche d'une faillite. Tant pis pour vous ! Nous ne nous apitoierons pas sur votre sort ; qu'alliez-vous faire dans cette galère ?

L'usurier, que les lois traquent comme une bête malfaisante, ne tire pas de l'argent qu'il aventure entre les mains des mineurs d'aussi gros intérêts que ceux dont on leurrait les badauds à la quatrième page des journaux. Cela aurait dû donner à réfléchir aux badauds. Cela sentait mauvais l'usure, et les nez honnêtes auraient dû s'enfuir. Au contraire, plus les promesses qu'on leur faisait étaient exorbitantes, plus ils allaient à l'hameçon. Eh bien, je ne vois pas

en quoi la moralité du poisson mérite ici d'être mise au-dessus de celle du pêcheur. Celui-ci a du moins sur ses victimes la supériorité d'un certain savoir-faire.

Il a joué les capitaux qu'il avait amorcés ; mais ceux-ci savaient bien, en se laissant prendre, et même en se disputant à qui serait pris le premier, quel rôle leur était réservé. Seulement, ils entendaient être toujours sur noir quand sortirait la noire, et sur rouge toutes les fois que ce serait le tour de la rouge. Celui qui tenait les dés s'est tout simplement trompé ; il n'a pas deviné les secrets du destin. C'est faute d'avoir pu être un devin que les trois quarts du temps on l'accuse d'être un malhonnête homme.

En matière de spéculations surtout, la roche Tarpéienne est près du Capitole. C'est pourquoi, à mon point de vue, il faut également se défendre de trop exalter les triomphateurs et d insulter trop durement aux vaincus. La plupart de ceux-là ne sont pas pétris d'une plus noble argile que ceux-ci. Si l'on décomposait les prospérités financières qui semblent on ne peut plus tranquillement assises, de combien d'écueils évités, de combien d'angoisses rentrées, et de quelles crises traversées ne les trouverait-on pas faites ? A certains jours où il leur fallait absolument calme et confiance dans la ville, supposez un gamin battant le rappel sur un méchant tambour de deux sous, et cela pendant les mois orageux qui suivirent la révolution de février ; la ville, qui avait alors l'oreille tendue aux moindres bruits de la rue, se levait, la confiance était de nouveau effarouchée, et tel qui jetait les fondements d'une grande position, qui jouit aujourd'hui de la considération générale, tombait peut-être au

plus bas de l'échelle et de l'estime publique, — parce qu'un enfant avait battu le rappel sur un tambour de deux sous !

Celui qui a laissé sa raison au fond des pots en un jour de saturnales populaires est certainement moins coupable que l'ivrogne ramassé au cabaret en un jour d'abstinence. Le premier peut se rejeter sur la contagion de l'exemple. Puis, supposez qu'il y ait des lois sur l'ivrognerie, comment les appliquer dans toute leur rigueur en un jour où les juges eux-mêmes se seraient permis une petite pointe de gaieté ? Eh bien ! de même, s'il n'y avait pas eu dans l'air une certaine soif épidémique de richesses qui nous a tous plus ou moins pris à la gorge, messieurs tels ou tels n'auraient pas noyé dans la coupe fatale leur bon sens et leur honneur. Sommes-nous sans péché, pour leur jeter la pierre sans miséricorde.

Je demande qu'il soit ouvert, au profit de ces malheureux, une souscription d'indulgences, et que chacun apporte son offrande. Quand ils semblaient riches, nous aimions, au contraire, à voir le théâtre et le journal lever sur leurs épaules le fouet sanglant de la satire. Maintenant, il faut s'armer de pitié pour tous ceux que l'on n'aura pas pris en flagrant délit d'improbité. Laissons la justice faire son œuvre, sans y ajouter d'intempestives rigueurs de langage. Vous verrez que la plupart des catastrophes s'expliqueront par l'enivrement universel, et par l'aveuglement individuel. J'en prends un, dans le nombre de ces déportés de la spéculation, un M. Poussineau (drôle de nom !) qui dirigeait, je crois, la Société de crédit maritime. Il était sourd ; il fit trai-

ter sa surdité par l'électricité. Non-seulement l'infirmité attaquée ne se rendit pas, mais je crois que l'électricité attaqua le cerveau. Voilà un homme bien armé pour la lutte avec la fortune ! Et croyez-vous que les actionnaires qui marchaient derrière lui n'étaient pas ruinés d'avance, sans la moindre traîtrise de sa part?

Madame de Bovary.

Nous sommes dans un moment d'aveux et d'expiations. Une dame du meilleur monde vient de confesser à son mari un passif exorbitant de six cent mille francs, — un abîme creusé par elle en peu d'années derrière sa crinoline ! C'est un roman financier qui rappelle en grand celui de *Madame Bovary*. Heureusement cela finit, non pas par de l'arsenic, mais par une entrée au couvent.

Six cent mille francs! On ne parle guère d'autre chose parmi les femmes que de cet immense édifice de dettes élevé par l'une d'elles en l'honneur de ses ruineuses fantaisies. Il lui a fallu à la fois une légèreté extraordinaire et une force sans pareille pour rouler jusqu'à ce jour son rocher à l'insu de son mari. Celui-ci aimait, dit-on, l'épouse coupable ; il l'aime, malgré ses fautes, et ne serait pas éloigné de pardonner quelque jour à son repentir. En atten-

dant, il garde, de l'aveu de tous, dans la situation délicate et difficile que lui a faite l'imprudence de sa femme, l'attitude du plus galant homme. Loin qu'il laisse rien de sa dignité dans les négociations épineuses qui accompagnent l'apurement de certains comptes fantastiques, il semble, au contraire, que celle-ci y acquière un nouveau lustre.

On cite une anecdote relative à cette liquidation : — Parmi les créanciers de Mme de *** figurait, pour une somme de 60,000 francs prêtée sur parole, un homme de son monde. M. de *** se rend chez lui, et lui annonce son intention de le rembourser. Le créancier ignorait que Mme de *** eût fait des aveux complets. Pour ne pas la compromettre, il nie le prêt.

A quelques jours de là, sachant que sa débitrice avait fait une confession générale, il se rend, au contraire, chez le mari et réclame les 60,000 francs qu'il avait refusés d'abord.

— Mais, répond spirituellement celui-ci, quel jour dois-je vous croire? Ou vous avez menti l'autre fois, ou bien vous mentez aujourd'hui. Je gagnerais 60,000 francs à croire que vous avez dit la vérité dans notre première conversation et que vous l'altérez dans la seconde.

Mme de *** assistait au grand bal costumé qui a eu lieu chez un ministre le lundi de Pâques ; et, la fièvre la poussant, jamais elle ne montra plus de gaieté et d'entrain. D'après les bruits qui avaient couru dans le monde, elle espérait rencontrer à ce bal celui qui, après Dieu, mène la France ; elle avait résolu de l'aborder et de lui confier, sous le masque, les angoisses de sa situation. Elle se trompa,

prit un domino pour un autre et ouvrit à un simple invité, à un inconnu, les douloureux mystères de son cœur. Quand elle s'aperçut de sa méprise, il était trop tard; elle ne pouvait reprendre les paroles lâchées.

C'est peu de jours après ce pénible incident qu'elle se décida à déchirer aux yeux de son mari le voile dont elle couvrait ses erreurs.

S'en va-t-en mer le premier des Dumas.

Il compte partir dans deux mois, nous le tenons de sa bouche, pour son voyage sur les côtes de la Méditerranée; en attendant, il donnait à dîner, lundi dernier, à une douzaine de personnes, parmi lesquelles figurait le capitaine qui doit commander le petit navire qui a déjà tant vogué dans les chroniques. L'illustre auteur de *Monte-Cristo* avait fait lui-même la cuisine de main de maître.

Tous les convives, en entrant, ont été requis de dépouiller leur habit noir et de revêtir en échange une veste blanche offerte par le maître de la maison. « — J'ai tant de fois remporté ma veste au théâtre, depuis quelque temps disait-il, que ma garde-robe est supérieurement montée. »

Remporter sa veste, on sait ce que cela veut dire en argot

de coulisses... Ce n'est pas du tout synonyme de remporter un succès.

Vous voyez que le plus grand des Dumas sait tout et même quelquefois la vérité sur lui-même. Il a été charmant pendant toute cette soirée, il a déployé son entrain des meilleurs jours. Il disait, en sa qualité de père prodigue :

— Amusons-nous ; mon fils n'y est pas.

FIN

TABLE

—

pages

A MES CONFRÈRES.. 1

A DÉFAUT DE PRÉFACE..... 3

1856

I. — Mlle Cruvelli. — Épidémie de mariages ridicules. — Choix de commérages..... 19

II. — La reine de l'hiver. — Le carnaval et les jours gras..... 25

III. — O Russe, *quando te aspiciam!* — L'assassinat de Mme de Caumont-Laforce. — M. Chapot. — Henri Heine..... 30

IV. — Les reliques du Congrès. — Le comte Orloff. — Les émules du cocher Collignon..... 39

V. — Le comte Orloff *for ever*. — Longchamps. — Les prédécesseurs de la crinoline..... 44

VI. — La paix. — Si on eût laissé le temps à l'Angleterre!... — Bals costumés. — La grande muraille de la Chine à Paris. — Toujours le comte Orloff..... 50

VII. — Sacs et parchemins. — Bals chez M. de Morny et chez Méhémet-Bey. — Histoire d'une naufragée..... 60

VIII. — L'art de ramasser son chapeau. — Il ne faut pas jouer avec l'eau. — Un banquier à la mer! — Exposition universelle agricole..... 67

IX. — Souscriptions en faveur des inondés..... 78

X. — Sur les lacs et sur le lac. — Bal à l'hôtel de ville..... 82

XI. — De l'air s'il vous plait? — Ce qui ressemble le plus à la mauvaise compagnie... c'est la bonne. — La question des intérims. — Histoire de se nipper..... 90

XII. — Le monsieur qui connait tout le monde. — Des larcins littéraires. — Les sermons au théâtre. — M. Ponsard et un agioteur converti par la *Bourse*. — M. Proudhon et une Madeleine repentante..... 99

XIII. — De l'allumette chimique. — Les effets et les causes.. 108

XIV. — Mme la comtesse de Fitz-James va mieux. — Les vrais pauvres de Paris..... 111

XV. — Recette pour améliorer les enlèvements..... 118

XVI. — Mort de Mme la comtesse de Fitz-James..... 121

XVII. — Polonais et Polonaises. — Le demi-monde et le monde et demi. — M. Alfred de Vigny à Compiègne et l'archevêché de Cambrai. — Le château d'Offemont et la marquise de Brinvilliers, mystification historique par M. C*** d'O***... 126

XVIII. — Mariage de M. Ponsard et de l'Académie française. — Les salons où l'on cause..... 134

XIX. — Mlle Piccolomini. — Mme Octobre. — Comment on dîne à Paris..... 141

1857

I. — Prenons garde, un journal belge nous regarde. — Inconvénients d'une lucidité excessive. — M. Dumas fils, médecin des âmes. — Le Persan et Feroukh-Khan. — Mlle Brohan au *Figaro*..... 149

II. — Mme la princesse de Lieven. — Bal des cuisiniers, au Jardin d'Hiver. — Un valet de chambre qui a un pied de maître. — Mot sanglant d'un haut seigneur..... 158

III. — Madame est enrhumée. — La liste de Mme de B... — Une fortune dans une idée. — Une jolie femme coiffée avec ses bas. — Un mot de l'auteur de *la Question d'argent* sur sa pièce. — A bas les marquis ! — Mot d'un cocher à propos de l'Odéon. — Sainte Économie..... 165

IV. — Le royaume des financiers. — La prose de M. Mirès et la cuisine de M. Millaud. — Beau trait de Sa Majesté l'ARGENT. — Histoire d'un collier..... 173

V. — Oraison funèbre du carnaval. — Les déguisements en vogue. — Bal de M. Mirès. — M. de Lamartine et un maître à danser. — Le bal de M. Halphen..... 179

VI. — Première représentation de *la Fiammina*. — Notre belle jeunesse. — *Le steeple-chase* de l'amour 184

VII. — Au printemps. — Paris à Mabille. — Carême chevalin..... 189

VIII. — Nous sommes tous sorciers. — Histoire de la belle Sidonie et d'un agent de change. — Banquet en l'honneur de Mesmer..... 196

IX. — Voyage au pays latin. — La Closerie des lilas..... 201

X. — Au débotté. — Mme de Svetchine. — Gustave Planche. — La taverne et le salon. — Histoire glorieuse pour le peintre Garneray..... 208

XI. — Un chapitre inédit des *Mystères de Londres*. — Le pays des amours..... 214

XII. — Modes d'automne. — On a vu des princes épouser... des pianistes. — Arithmétique — Deux mots d'un enfant... 221

XIII. — La semaine aux chevreuils. — Alexandre Dumas et Michel..... 226

XIV. La Pologne à Paris. — Chez M. Veuillot. — Alexandre Dumas peint par lui-même. — A Compiègne..... 230

XV. — Le chapitre de la marchande à la toilette. — Amour et embonpoint..... 235

1858

JANVIER — FÉVRIER — MARS — AVRIL

Visite d'étrennes au berger des *Petits Agneaux*..... 243

Dalila, en province.... 246

La dame aux Diamants..... 249

Au bal de l'Opéra..... .. 250

L'enterrement de Rachel..... 251

Conseils à un nez..... 256

Un mot d'actrice..... ... 256

Leçon d'arithmétique..... 257

Le marquis malgré lui..... 258

A qui la barbe ?.... 260

Les jeux de la médecine et du hasard..... 261

Le *Fils naturel* et un critique sérieux..... 262

Encore à propos du *Fils naturel*..... 261

Autres pièces contestées..... 266

Déclaration de faillite..... 267

Un enfant terrible..... 268

Chez le costumier..... 268

Chez Mlle Brohan..... 272

Bal monstre. 274

Ecce iterum... Veuillot..... 275

Petites fêtes de famille..... 277

Les demoiselles de village de M. Courbet au bal..... 279

Les petits mystères de Paris..... 281

Madame de Mouchy..... 284

Sarabande de tabatières..... 285

Charles Mabille..... 286

Chute non littéraire d'un poëte..... 289

Intervention des chats dans l'art dramatique..... 291

La Marche..... 292

A quoi sert la galette du Gymnase..... 293

Signor Tamberlick..... 294

M. de Lamartine..... 295

Le lendemain de la mort..... 296

Décadence des murènes..... 296

M. Carlier, ancien préfet de police..... 298

Pas d'argent, pas de Suisse..... 299

Millions et morale..... 300

Madame de Bovary..... 304

S'en va-t-en mer le premier des Dumas..... 306

LA

VIE DE GARÇON

ASTOR NEW YORK

PARIS
IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Cᵉ
rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

HENRY D'AUDIGIER

LA VIE DE GARÇON

SOUVENIRS ANECDOTIQUES

D'UN

CHRONIQUEUR PARISIEN

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS.

1859

Tous droits réservés.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA

VIE DE GARÇON

CHAPITRE PREMIER.

LE MONDE.

On prenait le thé dans une maison du faubourg Saint-Germain. Le service, en porcelaine de Chine, était magnifique, et, si habitué que l'on fût dans cette noble compagnie aux choses belles et précieuses, chacun admirait ces tasses et ces soucoupes dont la pâte transparente était semée de fleurs bleues et de caractères bizarres.

— Monsieur le baron, dit une dame à un jeune homme barbu, qui, sous les élégants dehors d'un dandy, cache un savant très-distingué, Monsieur le baron, vous qui savez le chinois, lisez et traduisez-nous donc ces lignes hiéroglyphiques.

— Madame la marquise, répondit le siniste, je me vois dans l'impossibilité de vous satisfaire.

— Ah ! votre science est en défaut.

— Non, Madame; mais je respecte trop vos

oreilles pour vous expliquer ce qu'heureusement vous ne pouvez comprendre.

Le maître de la maison entendit ce dialogue, et, tirant le baron à l'écart, lui dit :

— Votre discrétion m'inquiète ; quel mystère faites-vous à la marquise ? Ces signes auraient-ils un sens ? quel est-il ? Faites-moi connaître la vérité.

— Vous le voulez absolument ?

— Je vous supplie de ne me rien dissimuler.

Le baron parla un moment à l'oreille de M. de X..., dont la figure exprima la surprise, puis le regret, puis l'indignation, et qui, serrant enfin la main de n jeune et docte ami, lui dit :

— Je vous remercie mille fois ; aujourd'hui que ces pays de l'extrême Orient vont nous être ouverts par la force, des relations directes s'établiront probablement entre nous et les habitants du Céleste-Empire ; il est permis de supposer que dans quarante ou cinquante ans, la connaissance du chinois ne sera guère plus rare en France que celle de l'anglais ou de l'allemand. Admettez qu'un de mes descendants parle chinois comme vous, il lira ces caractères dont vous venez de me révéler la signification obscène. Quelle opinion aurait-il de moi ? Si belles que soient ces tasses, elles seront brisées demain, et pour vous prouver que j'accomplis gaîment ce sacrifice, je vous assure que je préfère le *service* que vous me rendez à celui que je vais détruire.

Le lendemain, M. de X... avait tenu parole, ses tasses volaient en éclat ; la curiosité de la marquise fut longtemps partagée par toutes les jolies femmes qui avaient porté à leurs lèvres la porcelaine condamnée ; le baron fut assailli de questions ; mais il resta muet comme la tombe.

*
* *

La comtesse X... est mariée depuis peu à un riche seigneur polonais, et aucun nuage n'a voilé encore le doux éclat de leur lune de miel.

Le 14 janvier pourtant, la jeune comtesse eut un gros chagrin, le premier, le plus sensible.

Elle avait entendu parler d'une femme qui prédit l'avenir, une horrible vieille édentée, qui lit la destinée dans le marc de café et s'agite sur son escabelle boiteuse comme la pythonisse sur son trépied. Ainsi que toutes ses charmantes compatriotes, la comtesse a l'imagination vive et aime le merveilleux.

Elle supplia son mari de la conduire chez la sybille : le comte, un sceptique, sans doute, se moqua de cette fantaisie ; on insista, il resta inflexible ; les importunités devinrent telles, qu'il finit par se fâcher, et les beaux yeux de sa femme versèrent leurs premières larmes depuis le jour fortuné du mariage.

Le lendemain, en s'asseyant pour déjeuner, la

comtesse, qui avait oublié ses douleurs, vit à côté de son assiette un joli écrin en maroquin rouge.

— Qu'est ceci ? dit-elle, et ses yeux brillaient de curiosité.

Elle ouvrit l'écrin et y trouva un magnifique collier de perles.

Dans sa joie enfantine, elle se mit à battre des mains et sauta au cou de son mari.

Celui-ci alors :

— Chère Marie, dit-il, ces perles que vous voyez sont vos larmes d'hier, que j'ai recueillies et que je vous rapporte.

N'est-ce pas là un trait de galanterie exquise, et, si la galanterie fut de tout temps une vertu française, les Polonais ne méritent-ils pas bien le nom de Français du Nord, qu'ils ont voulu prendre et que nous aimons à leur donner ?

*
* *

Dans un salon de la rue de l'Université, M. de X..., qui est plus noble que riche, jouait au lansquenet ; la chance ne le favorisait pas ; la maîtresse de la maison, une jeune et aimable femme, voyant qu'il *suivait son jeu et s'enfilait*, tint contre lui avec l'intention évidente de lui faire regagner son argent. M. de X... regagna, en effet, ce qu'il avait perdu, et huit louis en plus.

Il parut ne pas s'être aperçu du service qu'on

avait voulu lui rendre. Mais, deux jours après, Mme de C... vit venir chez elle une pauvre femme entourée de trois enfants ; ils venaient la remercier du secours très-opportun qu'ils avaient reçu d'elle.

— Quel secours ? dit Mme de C... fort surprise.

— Les huit louis, Madame, que M. de X... nous a remis de votre part.

*
* *

Une femme qui mérite bien qu'on parle d'elle, et qui en sera ravie, c'est Mme ***. J'allais écrire son nom ; elle m'en saurait gré, puisqu'elle cherche le scandale. Mais la prudence est mère de la sûreté. Enveloppons notre héroïne du discret manteau de l'anonyme. Ce sera Mme X, si vous le voulez bien.

Mme X... est une femme jolie, une femme du monde, une femme d'une conduite irréprochable ; cependant, elle se permet de singulières équipées. Jugez de sa folie par un exemple :

Un soir, elle alla au théâtre toute seule, en sortit seule et se rendit, à minuit, dans un des grands restaurants du boulevard. Elle s'approcha voilée du comptoir, et demanda d'une voix douce :

— N'avez-vous pas ici quelque souper de garçons ?

On fut assez surpris de cette question, faite par une personne dont les allures étaient modestes et

distinguées ; puis on lui indiqua un cabinet de société où une douzaine de joyeux compagnons venaient de se mettre à table.

Elle ouvrit la porte, salua gracieusement les convives, et leur demanda la permission de prendre place parmi eux. La requête fut accueillie comme elle devait l'être, et Mme X... s'assit entre deux jeunes gens très-blonds et très-aimables, qui rivalisèrent de courtoisie et de prévenances. Elle soupa de bon appétit, conversa gaîment, et, vers deux heures du matin, appela le garçon, paya son écot, demanda une voiture et se retira.

Elle avait été charmante, très-vive, très-spirituelle, mais si mesurée dans son langage, si digne dans son attitude, que pas un Don Juan n'osa la traiter familièrement, malgré la bizarrerie de sa situation.

Quand elle quitta le restaurant, aucun de ces muguets ne songea à la suivre. On eût dit une châtelaine qui avait daigné s'amuser un quart d'heure parmi ses vassaux.

Le fait est que Mme X... appartient au meilleur monde; elle n'a pas trente ans, elle est pleine d'esprit, elle a une taille élégante, des mains et des yeux charmants, et sa vertu est au-dessus des soupçons.

— Ah ! vous nous la baillez bonne ! et que va-t-elle faire ainsi, après minuit, dans un cabinet particulier ?

— Elle va chercher un moyen de se séparer de son mari.

— Son mari l'aime donc bien ?

— Pas du tout ; mais elle est riche, très-riche, et, s'il se séparait de sa femme, le pauvre diable serait presque réduit à la mendicité. Mme X... veut faire parler d'elle, exciter du scandale, se compromettre ; elle espère ainsi déterminer son époux à briser le lien qui les unit. Vain espoir ! De toutes les chaînes, la chaîne d'or est la plus solide ; elle plie, mais ne rompt pas.

*
* *

Mme D... et Mme L. B... sont peut-être les deux femmes les plus élégantes de la Chaussée-d'Antin. Elles sont riches toutes deux ; toutes deux, elles ont de bons maris bien laborieux, qui leur gagnent beaucoup d'argent. A moins de tenir la caisse, que peut faire une jolie femme chez un homme de finance ? L'utile n'est point son fait ; elle songe à l'agréable. Monsieur se donne du mal, Madame prend du plaisir ; Monsieur reste tout le jour en robe de chambre, assis à son bureau ; Madame se couche sur sa chaise longue, fait un tour au bois et médite sur les modes de demain.

— Je ne puis, se dit-elle, être la providence de ma maison, j'en serai l'ornement.

Elle s'applique donc à faire sa toilette et son vi-

sage. Il faut que personne n'ait dès chapeaux plus mignons, des robes plus fraîches, une chevelure plus abondante, des lèvres mieux peintes. La lutte est engagée; les rivales s'élancent à la conquête des étoffes les plus nouvelles ; la ruse, la force, la corruption, tous les moyens sont bons pour s'emparer d'un magasin, pour mettre la main sur les couleurs et les dessins inédits. C'est un admirable steeple-chase ! L'ardeur est telle que, pour *prendre la corde*, on passerait volontiers sur le corps d'une amie. Arriver la première, dépasser, vaincre tout le monde, être la plus belle et la plus étonnante, on ne saurait acheter trop cher un pareil triomphe.

C'était plaisir de voir *courir* M^mes^D... et L. B... On pariait des sommes folles, on applaudissait, on criait, on trépignait, comme à la Marche ou à Chantilly ; presque toujours elles arrivaient ensemble au but de la course, ou n'avaient l'une sur l'autre que l'avantage d'une tête. Le turf était ravi, et le jury embarrassé.

Néanmoins, depuis quelque temps, Mme D... avait remporté plusieurs fois le prix, et Mme L. B..., séchant de jalousie, méditait une bonne revanche.

Elle apprend qu'avant huit jours sa rivale compte gagner une nouvelle victoire.

— Mme D... a découvert, lui dit-on, une robe d'une nuance, d'une disposition jusqu'à ce jour inconnues, une nuance ravissante, merveilleuse, indé-

finissable, un dessin de fée ! Elle profitera de *votre jour* pour venir vous faire admirer ce chef-d'œuvre de coquetterie, et vous humilier dans votre propre salon.

Aussitôt Mme L. B... fait atteler et se met en campagne. Elle fouille tous les magasins, visite les dessinateurs, monte chez les couturières. A force de démarches, d'intrigues, de prières, de promesses et de flatteries, elle arrache enfin le grand secret à une ouvrière infidèle; on lui nomme, elle cherche, elle trouve la maison d'où sort la précieuse étoffe ! Elle en achète quelques centaines de mètres, et court chez son tapissier :

— Monsieur, lui dit-elle, vous voyez cette étoffe; je vous la laisse. Montez dans ma voiture, suivez-moi; venez prendre sur-le-champ la mesure de mon boudoir et de mes meubles : tentures, rideaux, siéges, portières, canapé, il faut tout habiller de cette seule étoffe : je vous donne cinq jours; arrangez-vous en conséquence et comptez sur ma reconnaissance.

Le tapissier prit ses mesures, et, à l'heure dite, tout fut prêt.

Quand vint le jour de Mme L. B... (toute femme du monde donne un jour à ses amis, afin d'être débarrassée d'eux le reste de la semaine), elle attendait de pied ferme l'attaque de l'ennemi. A chaque coup de sonnette, elle frémissait d'aise et d'espérance. Enfin, on annonça Mme D... Elle arrivait la

tête haute, l'œil animé, la bouche souriante. Quand la porte s'ouvrit, elle s'arrêta involontairement sur le seuil, se mordit les lèvres et pâlit.

Je vous laisse à juger de l'ineffable joie de Mme L. B...

— Oh ! chère Madame, dit-elle à sa rivale, la délicieuse robe !... Mais que vois-je ? Suis-je folle ? Il me semble que l'étoffe est presque la même que celle de ma chambre. Oh ! mon Dieu, la plaisante rencontre !

La visite de Mme D... ne fut pas longue. En se retirant, elle eut l'air d'emporter avec elle la housse de son fauteuil.

Mme L. B... triomphe ; mais attendons la fin.

*
* *

Le 4 mai, non loin du groupe qui représente Thésée vainqueur du Minotaure, une dizaine de personnes étaient assises, en cercle comme au Parnasse, et devisaient gaîment.

C'étaient neuf jeunes femmes autour d'un jeune homme, Apollon au milieu des neuf Muses.

— Pourquoi, disaient les Muses, n'avez-vous pas épousé la comtesse de X... ?

— En effet, n'avait-elle pas toutes les qualités ? Jeune, jolie, très-riche, très-pieuse, et surtout très-éprise de vous.

— Est-ce que son titre de veuve vous effrayait? une veuve de vingt-deux ans!

— Vous étiez cependant fort engagé. Tout le monde était instruit de vos assiduités auprès d'elle; elle ne faisait point mystère de l'amour que vous lui aviez inspiré. N'avait-on même pas publié les bans? Certes, bien des hommes enviaient déjà votre bonheur.

— C'est vrai, répondit Apollon, jamais, peut-être, je ne retrouverai une occasion plus belle.

— Alors, quel motif a donc pu vous détourner de l'autel quand vous vous en étiez approché de si près?

— Vous voulez que je parle franchement?

— Sans doute, nous vous en supplions.

— Eh bien! la comtesse avait un défaut.

— Un défaut! nous ne lui en connaissons pas, nous qui, par métier, aurions intérêt à en découvrir.

— Elle avait un grave défaut, vous dis-je, grave à mon point de vue.

— Et lequel, mon Dieu! vous lassez notre curiosité.

— Ses bottines n'étaient jamais lacées!

*
* *

Dans la jolie pièce des *Petites lâchetés*, on voit

une femme qui rougit d'avoir pour mari un commerçant.

La vie réelle offre cent exemples de vanités pareilles ; nous allons en citer un tout récent et très-authentique. Voyez comme l'orgueil nous rend cruels.

Un jeune médecin a épousé une grande femme laide et sèche, dont la figure hautaine est semée de taches de rousseur ; elle appartient à une famille très-roturière, mais qui affiche, on ne sait pourquoi, de grandes prétentions à la noblesse. Elle a exigé que son mari renonçât à l'exercice de sa profession, qu'il ajoutât un *de* à son nom, et s'en allât, pour quelques années, habiter un pays voisin de la France.

Il y a peu de jours, les deux époux se trouvaient dans une maison de campagne de la Seine-Inférieure. On était descendu dans le parc, et de jeunes personnes s'amusaient à courir dans les allées sinueuses. L'une d'elles fit un faux pas et se donna une entorse.

Aux cris de ses compagnes, tout le monde accourut. Le médecin, oubliant les ordres de sa femme, s'élança vers la jeune fille et s'apprêtait à lui donner ses soins, lorsqu'une voix aigre lui cria :

— Ernest, que faites-vous donc ?

— Je veux porter secours à Mademoiselle.

— Quelle idée ! Laissez donc ce soin aux

médecins. Est-ce là votre métier, par hasard ?

Le mari s'arrêta court.

Certes, voilà une *petite lâcheté* qui ne ressemble pas mal à une grande.

*
* *

Vous connaissez le *jeu du secrétaire* ou *des petits papiers?* On se réunit autour d'une table ; on distribue des billets blancs sur lesquels chacun écrit une question ; on les réunit ensuite dans une corbeille, on les mêle, on les tire au sort, et il s'agit de répondre à la question que le hasard vous donne à résoudre. C'est un passe-temps stupide, quand les joueurs manquent d'esprit ou quand ils sont peu familiers entre eux ; mais il peut devenir très-amusant, quand tout le monde se connaît bien, qu'on peut parler librement, et qu'on a l'esprit prompt et délié.

Chez Mme la comtesse de C..., on posa cette question :

— Quelle différence y a-t-il entre l'amitié et l'amour ?

La réponse, écrite par une main féminine, était ainsi conçue :

— La différence *du jour à la nuit.*

Tout le monde applaudit à cette réponse, mais le

piquant de l'affaire, c'est que la dame fut tout étonnée de son succès. Elle avait pensé une banalité et écrit un mot charmant; elle avait eu de l'esprit sans s'en douter.

CHAPITRE II.

L'AMOUR ET LE MARIAGE.

Danton avait raison de dire : « De l'audace ! de l'audace ! toujours de l'audace ! »

Depuis le commencement de l'Exposition des Beaux-Arts, on remarquait un visiteur assidu du Salon ; c'était un grand jeune homme brun, vêtu avec élégance, gracieux de sa personne et gânté jusqu'aux coudes ; correctement coiffé, il mettait bien sa cravate et s'exprimait en bons termes.

Dès que les portes s'ouvraient, il parcourait les galeries et n'en sortait que chassé par les gardiens. A le voir arpenter tous les jours les salles immenses du Palais de l'Industrie, les uns se disaient : « C'est un maniaque passionné pour la peinture ; » les autres : « C'est un agent de police ; » quelques-uns : « C'est une enseigne de tailleur. » Tous se trompaient également : c'était tout simplement un brave garçon qui courait la dot.

Un matin, ayant tâté son gousset, il s'était tenu à peu près ce langage :

« Je n'ai plus que mille francs de patrimoine; je les vais consacrer aux soins de ma personne, à mes habits, à ma toilette ; déguisé en jeune premier, je me rendrai au Salon : il y a là une foule de veuves, de vieilles filles, de petites pensionnaires plus ou moins désireuses de faire ou de renouveler l'épreuve du mariage. J'aurai bien du malheur et ne saurai pas tirer partie de mes avantages si je ne fais pas la conquête d'une de ces femmes altérées d'amour. Je serai tendre, mais prudent; une fois aimé, j'irai aux informations, et, si l'importance de la dot répond à l'honnêteté des sentiments, je me laisserai épouser. »

Cela dit, il fit visite à ses fournisseurs, multiplia les commandes et acheta un livret de l'Exposition. Muni de cette brochure, il se mit pendant huit jours à parcourir les salles, examinant la place précise de chaque tableau, et notant au crayon, sur les marges de son livret : *tel tableau, de M. tel, tel numéro, telle salle, telle rangée,* etc. Pour faire cette étude consciencieuse, il avait un costume simple, un habit de travail ; une fois qu'il connut bien son Salon, il fit sa toilette de dandy, et sortit de chez lui armé en guerre.

Posté dans le coin d'une salle, et promenant sur la foule un regard scrutateur, il ressemblait au lion qui cherche sa proie. Quand une femme seule s'ar-

rêtait devant une toile importante ; quand deux femmes, l'une vieille, l'autre jeune, paraissaient chercher un tableau, notre chasseur s'élançait, et, chapeau bas, le sourire aux lèvres, avec toutes les précautions d'une politesse minutieuse, il venait offrir ses services :

— Oserai-je vous demander, Madame, quel tableau vous cherchez ainsi ?

Parfois, on négligeait de lui répondre ; d'autres fois, on paraissait charmé de sa courtoisie, et la conversation s'engageait :

— Mon Dieu ! Monsieur, je cherche ou nous cherchons le *Duel de Pierrots* de Gérôme, ou l'*Enlèvement de la redoute à la bataille de la Moskowa*, d'Armand Dumaresq.

— Souffrez, Mesdames, que je vous serve de cicerone ; je connais la place de ces tableaux, et je serais vraiment heureux de vous épargner de plus longues recherches.

Il conduisait alors ses victimes devant le tableau qu'elles désiraient voir ; et, tout en donnant nombre d'explications plus ou moins utiles, il décochait des œillades meurtrières et déployait méchamment toutes les grâces de sa personne.

En général, il recueillait, pour prix de sa peine, un remercîment poli ou un aimable sourire. Ces témoignages de gratitude lui étaient sans doute fort agréables ; mais, si ses lèvres souriaient, son cœur murmurait : « Cela ne suffit pas ! »

Un moment après, il se disait :

« Du courage! je finirai bien par obtenir mieux. Il est impossible que je ne rencontre pas une tante embarrassée de sa nièce; je serai invité à leur faire visite; je me charge du reste. »

Que de fois il eut besoin de se *remonter* ainsi le *moral!* que de fois il rentra chez lui les jambes lasses et le cœur triste!

Vers les derniers jours de l'Exposition, le découragement commençait à le gagner, il ne faisait plus guère sa tournée au Salon que pour l'acquit de sa conscience; il n'avait plus son ardeur première; sa parole devenait moins facile, et ses cheveux perdaient leur élégante frisure. Enfin, son bras fatigué allait lâcher la ligne, lorsqu'un joli poisson vint mordre à l'hameçon.

Une charmante petite orpheline tout fraîchement échappée de pension, exposait pour la première fois au soleil les grâces de ses dix-sept ans et de son demi-million.

Elle marchait sous la garde d'une vieille tante dont la bienveillante figure était encadrée de beaux cheveux blonds, évidemment achetés chez le perruquier,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

A la vue de ces dames, le jeune homme brun frémit d'espérance. Il se présente, il parle : on l'é-

coute ; il est galant, empressé, spirituel, flatte la tante, fascine la nièce, et, deux heures durant, dépense des trésors de gaîté et de courtoisie. Il a *fait ses frais*. Il va se marier ! Pendant deux petites heures, il s'est montré prodigue d'esprit et d'amabilité ; désormais il pourra faire des économies.

*
* *

Deux fiancés se promenaient sur les boulevards. La femme, se sentant appétit, voulut manger quelques gâteaux. Le cavalier parut s'empresser de satisfaire ce désir. On entra chez un pâtissier. Mais, au lieu de laisser sa compagne choisir à sa fantaisie dans l'étalage les friandises qui pourraient lui convenir, il dirigea son doigt vers une rangée de gâteaux :

— Combien ceux-ci ?

— Quinze centimes.

Il passa outre.

— Et ceux-là ?

— Dix centimes.

— Tenez, Louise, dit-il, prenez de ceux-ci.

Louise croqua du bout des dents un seul de ces gâteaux, et se déclara satisfaite. En vain son fiancé voulut la presser de manger davantage ; elle résista, et il fallut sortir en déposant *dix centimes* sur le comptoir.

Louise avait jugé le caractère de son futur époux; elle avait reconnu qu'il était avare, et, le soir même, déclarait à sa famille qu'elle ne serait jamais sa femme.

*
* *

M. Louis B... est un homme très-instruit et très-spirituel; mais, il faut le reconnaître, il n'est pas joli garçon.

Un jour, il y a plus d'un an de cela, il venait de faire visite à Mlle C...; lorsqu'il ferma la porte, il entendit la jeune fille dire à sa mère :

— Oh ! maman, qu'il est donc laid !

M. B... garda ce mot au fond du cœur et médita une bonne vengeance. Il continua à faire sa cour, se montra aimable, empressé, et n'épargna rien pour suppléer, par les grâces de son esprit, aux défauts de sa figure. Il fit si bien que Mlle Herminie oublia ses préventions, se laissa attirer doucement vers lui, et finit par lui témoigner une vive sympathie, une véritable inclination.

C'est le moment qu'attendait M. B... Alors, il cessa brusquement ses visites, et Mlle C... reçut un jour une lettre qui se terminait par ces mots :

« ... Je renonce à l'espérance de vous épouser, Mademoiselle; je reconnais la vérité que vous avez dite un jour, et j'avoue que je suis trop laid pour

prétendre, sans ridicule, à la main d'une jolie femme. »

A son tour, la dédaigneuse Herminie se sentit frappée au cœur. Elle tomba dans une tristesse sombre, elle pleura, elle perdit l'appétit, et un jour, de son lit, elle écrivit à M. B... ce petit mot :

—Pardonnez-moi, et revenez, car *je ne suis plus jolie*.

*
* *

Le 30 mai, on me montrait au théâtre un jeune homme blond, très-pâle, d'une figure délicate et pourtant énergique ; auprès de cet élégant cavalier une femme était assise, moins jeune que lui, mais fort belle, brune comme une Andalouse, ayant de grands yeux qui rayonnaient et de larges touffes de cheveux noirs ; un mince collier de poils follets bordant ses joues pâles, donnait à sa physionomie un caractère d'étrangeté qui n'excluait pas la grâce.

— Cette femme, me dit-on, est une comtesse italienne, et son cavalier est un jeune Français qui achevait ses études, il y a quatre ans à peine ; il se mit à voyager presqu'au sortir du collége, visita l'Italie, et fit un long séjour dans chaque ville de ce beau pays... Il y a un an, il habitait Florence. La comtesse X... avait agréé l'hommage de son amour. Cette dame était séparée de son mari, qui, depuis longtemps, ne lui témoignait qu'une injurieuse in-

différence ; mais, moins jaloux de sa femme qu'irrité contre l'homme qui avait su plaire à la belle délaissée, ce dédaigneux époux provoqua notre jeune compatriote. Un duel eut lieu : l'amant fut blessé au bras et garda le lit six semaines.

Quand il fut debout, nouvelle provocation, nouveau combat, nouvelle blessure ; huit fois de suite ces deux hommes se trouvèrent en présence, et huit fois le Français fut atteint par l'épée de son adversaire. Une neuvième rencontre, la dernière, peut-être, était inévitable, lorsque l'implacable Italien a succombé à une attaque d'apoplexie. Les deux amoureux, aujourd'hui mariés, sont venus à Paris, et je ne crois pas qu'il y ait en deçà ou au delà des Alpes un couple qui excite à l'heure qu'il est, plus d'intérêt et de curiosité.

*
* *

Une jeune personne blonde, délicate, légèrement vaporeuse, ce qu'on nomme en argot de romancier une organisation poétique, une nature de sensitive, a épousé, il y a un an, un jeune savant, un savant spécial, un entomologiste.

Pendant un mois ou deux, M. X... fut presque amoureux de sa femme, oublia un moment ses insectes, et fut un mari aimable et empressé ; mais peu à peu il revint à ses vieilles habitudes ; il reprit ses bouquins et s'enferma dans son cabinet ; il re-

prit ses épingles, ses boîtes et ses filets, et se mit à courir la campagne à la chasse des papillons.

Pendant ce temps, Madame restait au logis, triste et rêveuse. Il y a huit mois qu'elle pleurait dans son isolement, et son docte époux ne semblait pas s'apercevoir de sa tristesse.

Dimanche matin, elle sortit et alla à la messe. Son mari, resté seul en compagnie de sauterelles et de scarabées, eut faim vers onze heures et demanda son déjeuner.

Quant il entra dans la salle à manger, il vit dans son assiette un gros œuf, sur lequel était juchée une jolie petite hirondelle. Il s'approcha et prit, sous l'aile de l'oiseau, un petit billet où il lut ces mots :

« Le froid m'éloigne. »

Il devint pensif et déjeuna sans appétit. Mais, à force de réflexions, il finit par comprendre que, par cette fine allégorie, on avait voulu, sans doute, lui donner un premier avertissement. Sa conscience lui reprocha mille torts, et il résolut de s'amender.

Quand sa femme rentra, il la pria de passer dans son cabinet, et là, sans mot dire, lui montra du doigt le foyer de la cheminée encombré de boîtes rouges, de filets, de livres et de manuscrits ; puis, prenant une allumette :

— Ma chère Amélie, le froid vous éloigne ; veuillez vous-même mettre le feu à tout cela, et j'espère que la chaleur vous retiendra près de moi.

Mme X..., ravie de tant de délicatesse et de dé-

vouement, ne voulut pas que son mari accomplît un pareil sacrifice, et, satisfaite de cette preuve d'amour, retira elle-même de la cheminée tout l'attirail scientifique du plus galant des entomologistes.

Et la lune de miel a reparu dans le ciel devenu sans nuages.

*
* *

Étienne B... est de Bordeaux; depuis son enfance, ses parents, qui sont marchands de vins, le destinaient au commerce; mais il eut la fantaisie de se faire militaire, et vint à Paris pour se préparer aux examens de Saint-Cyr. Il se logea dans le quartier Latin, travailla peu, s'amusa beaucoup, et, le jour des examens venu, il fut refusé sans hésitation.

Son âge ne lui permettant plus de se présenter au concours de l'année suivante, il songeait à s'engager; mais sa famille alarmée jeta les hauts cris et le rappela à Bordeaux. Il fut bientôt décidé qu'il renoncerait à la carrière des armes et retournerait à Paris pour représenter la maison paternelle et placer les vins du Médoc.

Étienne fut ravi de cet arrangement.

— J'irai, se disait-il, reprendre ma chambre chez Mme Loustalot, je reverrai mes bons camarades de la Montagne-Sainte-Geneviève, et cette pauvre Ninette qui a tant pleuré le jour de mon départ. Je

vais sur-le-champ écrire deux lettres pour annoncer mon retour.

Quand les deux lettres arrivèrent à Paris, Étienne faisait ses malles, gai comme un pinson, et écoutait avec une impatience mal dissimulée les dernières instructions de sa famille.

Voici la lettre que reçut Mme Loustalot :

« Chère, bien chère amie, j'arrive ; je compte sur un bon accueil. Je vais avoir de l'argent maintenant ; mon père m'a associé à son commerce ; plus de misère, plus de soucis ; noces et festins ! Nous ne nous séparerons plus, nous serons heureux ; qui sait ? peut-être qu'un jour mon père consentira à notre mariage. Je ne désespère plus de rien, si je suis toujours aimé comme j'aime. Adieu, mille baisers. »

Mme Loustalot faillit tomber à la renverse, et sa joie se traduisit par une pantomime d'une folle vivacité ; elle se regarda dans sa glace, éclata de rire et se mit à valser en murmurant :

— Il me semblait bien aussi que ce garçon-là m'aimait. S'il ne me l'a pas montré jusqu'à ce jour, c'est qu'il était retenu par le respect. Pauvre Étienne ! il a fallu qu'il fût loin de moi pour oser m'ouvrir son cœur. Touchante timidité ! aimable discrétion ! Oui, oui, nous vivrons désormais ensemble ; tu ne me quitteras plus. Et son père, peut-être, nous mariera, son père qui est si riche !...

Après cet impétueux monologue, Mme Loustalot agita vivement sa sonnette ; un garçon

d'hôtel se présenta, elle lui parla très-longuement.

Pendant ce temps, Mlle Ninette lisait ceci :

« Je reviens à Paris : je prendrai mon ancienne chambre. Mon père me fait une pension très-mince, il faudra que je vive avec une stricte économie, et je devrai même me refuser certaines dépenses que je me permettais l'an dernier. »

Pas le moindre mot d'amour ! pas une épithète caressante ! pas même un adieu poli ! La pauvre Ninette se mit à pleurer à chaudes larmes, et puis, passant de la tristesse à la colère, elle s'écria, en froissant la maudite lettre :

— Que veut-il dire ? Il parle d'économie ! De quelles dépenses s'agit-il ici ? lui ai-je jamais demandé un sou ? Pour se brouiller avec moi, quelles raisons va-t-il chercher ? L'imbécile me la paiera.

Ce disant, Ninette mit son chapeau, et, descendant son escalier d'un pas rapide, courut chez un de ses voisins, un marchand de bric-à-brac. Depuis longtemps, de sa fenêtre, elle avait remarqué à l'étalage de l'Auvergnat, le portrait d'un beau jeune homme au teint rose, bien peigné, et portant les moustaches en croc. Elle acheta cette affreuse croûte, et, remontant chez elle, l'accrocha, sans plus tarder, à la place du portrait d'Étienne.

— Au moins, quand il reviendra, se dit-elle, il saura ce que cela veut dire.

Le surlendemain, le Bordelais débarquait à Paris. Il prit un fiacre, et se fit conduire chez Ninette. Il

trouva une femme froide et railleuse, qui lui répondit du bout des lèvres et lui montra du doigt le portrait du beau jeune homme frisé.

Étienne ne demanda pas d'autre explication, et, reprenant son fiacre, se fit conduire à l'hôtel. Mme Loustalot était aux aguets ; quand elle le vit, elle s'élança à sa rencontre, souriante, empressée, plus tendre qu'une sœur, plus attentive qu'une mère. De pudiques rougeurs lui montaient au visage ; elle était mise avec un soin qui ne lui était pas habituel. Elle prit elle-même le carton à chapeau du voyageur et monta l'escalier avec lui. Arrivé au premier étage, Étienne mettait déjà le pied sur les marches du second, mais Mme Loustalot, d'une voix douce :

— Ici, c'est ici.

— Comment ici, au premier ?

— Oui, j'ai tout disposé pour que vous vous trouviez bien.

— Je m'y trouverai bien, sans nul doute, Madame; mais ma bourse...

— Vous ne payerez pas plus cher que l'an dernier.

— L'an dernier j'étais au sixième, et je payais vingt francs par mois.

— Ce sera le prix du premier cette année-ci.

Le Bordelais, au comble de la surprise, entra dans la chambre ; le garçon le salua avec un respect inaccoutumé ; tout le mobilier avait un air de

propreté flamande ; des fleurs ornaient la cheminée.

— Ah ! çà, qu'est-ce que tout cela signifie ! Il paraît que les chambres sont pour rien cette année. Vingt francs par mois pour ce logement princier ! Mme Loustalot perdrait-elle le sentiment de l'arithmétique ?

Il réfléchit longtemps, se fatigua de réfléchir et laissa les choses aller leur train. Les jours suivants, Mme Loustalot continua d'être aimable, généreuse, pleine de grâce et de coquetterie : tout l'hôtel était aux petits soins pour Étienne, et son bonheur eût été complet, si le souvenir de Ninette ne lui fût souvent revenu à l'esprit.

Mais les chagrins de ce genre n'ont qu'un temps, et Ninette fut bientôt oubliée.

Mme Loustalot redoublait de prévenances, et le Bordelais, comme le sage d'Horace, avait fini par ne plus s'étonner de rien. Il vécut ainsi près d'un an.

Il y a trois jours, il fut rudement éveillé de ce long et doux sommeil.

Il entra le soir chez Mme Loustalot, et lui dit :

— Mme Loustalot, je vous annonce que je me marie.

L'hôtesse devint pâle, se dressa comme un ressort, et, roulant des yeux terribles, lui dit :

— Traître, infâme, escroc, vous figurez-vous que pour vingt francs par mois je vous aurais logé au premier étage, que je vous aurais entouré de

soins et d'égards, fêté, caressé, choyé, dorloté, si...

— Si ?...

— Si je n'avais cru à votre parole.

— Quelle parole ?

Mme Loustalot montra la lettre qu'elle avait reçue de Bordeaux.

Étienne comprit enfin la mauvaise humeur de sa maîtresse et les amabilités de son hôtesse. Il avait adressé à l'une la lettre qu'il écrivait à l'autre ; il sort aujourd'hui de cet imbroglio avec des regrets et des dettes, Mme Loustalot veut lui faire un procès et met opposition à son mariage.

*
* *

Vers quatre heures de l'après-midi, M. R., chef de division d'un ministère, quitta son bureau ; une affaire l'appelait dans le quartier Saint-Denis. Il traversait la rue de Richelieu, lorsqu'il se croisa avec sa femme ; elle était en voiture ; elle s'engagea dans la rue des Filles-Saint-Thomas et prit la direction de la Bourse.

— Où va Ernestine ?

C'est la première question qu'un mari puisse s'adresser quand il rencontre sa femme à l'improviste. M. R.., n'est point jaloux ; mais Mme R... est jeune, et, si philosophe qu'on soit, peut-on se défendre d'une certaine inquiétude quand on est obligé, par sa position, à laisser trop de liberté de des personnes

qu'on voudrait toujours avoir sous les yeux,—pour les admirer, bien entendu,

M. R... continua sa route ; mais, chemin faisant, il était préoccupé ; pour la première fois de sa vie, il comprit les maris qui font suivre leurs femmes, et il résolut de faire suivre la sienne.

Le lendemain il avait fait ses conventions avec un digne homme qui lui vendit cher sa complaisance, et un espion était attaché aux pas d'Ernestine.

A l'heure du rapport, M. R... attend impatiemment les nouvelles du jour. L'espion arrive et dit:

— Tous les jours Mme R... se rend dans la rue Montmartre ; sa voiture s'arrête à l'angle de la rue Brongniart, le long du trottoir. Quelques instants après, un beau jeune homme, dont les cheveux et les favoris blonds sont taillés et brossés d'après la mode anglaise, monte dans le coupé, s'asseoit une ou deux minutes, et remet à Mme R... des morceaux de papier blanc. Cela fait, l'on se sépare.

A ce récit, le pauvre chef de division se sent froid au cœur et son imagination entre en campagne.

— Puis-je maintenant douter de mon malheur ! Ces courses secrètes, ce jeune homme blond, ces morceaux de papier blanc.., c'est clair comme le jour. Oh ! mais j'y pense ; comment mon traitement de 12,000 francs peut-il suffire au train qu'on mène ici ? L'autre jour, j'ai trop négligé une découverte précieuse : Ernestine m'avait dit que sa robe de soie bleue lui coûtait 250 fr., et j'ai su qu'on n'en pou-

vait avoir de pareille à moins de 500 fr. Mon Dieu! quels honteux mystères vais-je donc apprendre? J'en frémis d'avance! Mais n'importe, je ne reculerai pas ; j'en aurai le cœur net.

Après ce monologue, M. R... était fort pâle et ses mains se crispaient convulsivement. Il s'efforça de contenir sa colère, et, se tournant vers son émissaire:

— Il s'agit maintenant de savoir quel est le jeune homme aux favoris blonds. Je vous attends demain soir ici, à la même heure.

Le lendemain, l'émissaire était exact au rendez-vous.

— Eh bien?

— Eh bien, Monsieur, c'est M. X..., courtier de Bourse, rue Taitbout, n°... On le voit chez lui tous les matins jusqu'à midi.

M. R... passa une nuit cruelle. Que faire? Aller voir le courtier. Fort bien; mais que lui dire? Fallait-il l'appeler en duel, ou, sans préambule, lui casser la tête d'un coup de pistolet? Le pauvre homme n'avait pas encore bien pris son parti lorsque le jour vint.

Il s'habilla, et s'achemina vers la rue Taitbout. Plusieurs fois il fut sur le point de revenir sur ses pas; mais enfin il était arrivé au domicile de l'agent et tenait la sonnette; il la secoua résolûment, et fut introduit. L'agent le salua comme on salue un homme que l'on ne connaît pas.

— Monsieur, dit le chef de division avec une

dignité dédaigneuse, ma présence ne doit point vous étonner.

— Elle ne m'étonne pas à coup sûr, Monsieur; mais veuillez être assez bon pour me rappeler votre nom.

— Je ne pensais pas, Monsieur, que cela fût nécessaire. Je suis M. R...

— Ah! fort bien, Monsieur; j'ai l'honneur de connaître Mme R..., et depuis deux mois nous avons été bien heureux!

Vous vous figurez la mine stupéfaite que fit M. R...; l'agent se tirait les favoris et regardait trop attentivement le bout de sa botte vernie pour s'apercevoir de la grimace de son visiteur; il continua ainsi:

— Oui, nous avons eu un bonheur incroyable. Figurez-vous que depuis deux mois nous avons joué à la baisse, et nous n'avons cessé de gagner. Je vous assure qu'entre mes mains les petites économies de Mme R... lui ont bien profité. Aussi je n'ai pas de cliente plus fidèle; chaque jour elle vient en voiture jusqu'à la rue Montmartre, j'arrive, je reçois ses ordres, et elle s'en retourne avec de nouveaux profits. Et notez qu'elle ne sait pas le premier mot des opérations de la Bourse. C'est un bonheur insolent.

— Ah! c'est bien le cas de dire: « Aux *innocents* les mains pleines! » dit en riant M. R..., qui respira fortement, comme un homme débarrassé d'un grand poids.

L'agent de change rit aussi, par politesse, mais

ne comprit pas l'intention que le mari rassuré mettait dans sa phrase.

M. R... sortit, la figure joyeuse, et se rendit à son ministère. Jamais ses subordonnés ne l'avaient connu si aimable que ce jour-là.

*
* *

Le prince ***, avec une bonté infatigable, fournissait aux dépenses d'une danseuse. Lourde charge ! mais il est riche, comme doit l'être tout seigneur étranger.

— Ma chère, dit le prince à la ballerine, après-demain je quitte Paris. Je voudrais vous faire un petit cadeau. Que puis-je vous offrir ?

On se rendit chez un bijoutier.

— Quel est le prix de ces boucles d'oreilles ?

— 4,500 francs.

— Diable ! dit le prince, c'est un peu cher.

— Impossible d'en rien rabattre.

— Alors, nous verrons... nous verrons.

Ce disant, le Polonais ouvrait la porte pour se retirer. La danseuse, se penchant alors à l'oreille du bijoutier :

— Mettez-moi cela de côté ; je repasserai.

Le lendemain, elle arrive de bonne heure :

— On a trouvé le bijou trop cher de mille francs;

mais on reviendra. Voici mille francs ; vous ferez marché pour 3,500.

Elle venait de quitter le magasin, quand le prince y entra à son tour.

— Eh bien, dit-il, avez-vous réfléchi ? Êtes-vous aujourd'hui plus raisonnable ? Voulez-vous me donner les boucles d'oreilles pour 3,500 francs.

— Mon Dieu ! Monsieur, il faut bien en passer par où vous voulez. Prenez-les à ce prix-là, mais je me ruinerais à de pareils marchés.

Le prince paie et emporte le bijou. Arrivé chez lui, il examine son emplette.

— C'est charmant ! dit-il ; c'est trop beau, ma foi, pour une sauteuse. Tout bien considéré, je rentre en Pologne, je vais faire ce cadeau à ma femme.

La danseuse, ne voyant rien venir, se rend chez le bijoutier.

— Eh bien ! les boucles d'oreilles ?

— Elles sont vendues, Madame ; vendues à la personne qui vous accompagnait hier.

Elle court à l'hôtel du Louvre, où logeait le noble étranger. Elle trouve son domestique occupé à fermer une malle ; les boucles d'oreilles étaient encore sur une table.

— Qu'est-ce que ce charmant bijou ? dit-elle

— Madame, c'est un cadeau que le prince *** emporte à la princesse ***, sa femme. Donnez, je vous prie, que je l'enferme, l'heure presse.

Le soir même, le gentilhomme était sur la route

de Varsovie, et Mlle B... ne gardera que cette satisfaction d'avoir contribué pour mille francs à la parure d'une princesse polonaise.

*
* *

M. C... est un mari jaloux ; tous les loisirs que lui laissent les clients de son étude sont employés à la lecture de la *Physiologie du Mariage*. Il croit en Balzac et le considère comme l'oracle de la sagesse conjugale ; dans sa naïveté, il ne s'aperçoit pas que le grand Honoré, par un simple jeu d'esprit, s'est amusé à décrire un pays qu'il n'avait jamais vu, le mariage. Ainsi, de bonnes gens lisent avec curiosité ce que dit de leur ville natale un écrivain touriste qui en a lorgné une fois les murs par la portière d'un wagon de chemin de fer.

M. C... a cent fois médité l'*Essai sur la police*, les importants chapitres des *Souricières*, de la *Correspondance*, des *Espions*, du *Budget*, de l'*Art de rentrer chez soi*, etc., etc. Il sait par cœur toutes les ruses de la stratégie conjugale. Il flaire l'amant comme un chien de chasse flaire le lièvre ; il se défie de la belle-mère, des amies de pension et des amies intimes, de la femme de chambre et du médecin. Balzac a parlé de tous ces perturbateurs de la paix du ménage ; mais il ne dit mot du *baigneur*, et cet oubli du maître vient d'être fatal au disciple.

Au mois de juin, en faisant sa ronde autour de

sa femme, M. C... remarqua ou crut remarquer qu'elle était courtisée par Emmanuel V..., un séducteur de profession. Aussitôt, il quitte Paris, enlève sa femme et court à Trouville.

Depuis trois ou quatre jours, Mme C... prenait assidûment les bains de mer. Revêtue de ce disgracieux uniforme de laine noire qui enlaidit les plus belles, les cheveux couverts de l'affreuse coiffe de toile cirée, elle se livrait aux mains calleuses d'un baigneur qui la soutenait contre le choc des petites vagues, et s'efforçait de lui apprendre l'art de la natation,

A chaque bain, le défiant mari s'asseyait ou se promenait sur la grève ; il eût bien voulu entrer dans l'eau, quand le baigneur portait sa femme un peu loin du bord ; mais un ordre précis du médecin l'attachait au rivage.

Un jour, Mme C..., s'étant jetée à la mer, s'abandonna aux soins du baigneur, qui la saisit sans mot dire et l'entraîna à une distance de deux ou trois cents pas.

Là, le triton ouvrit les bras ; Mme C... s'étendit mollement sur l'eau, essaya de remuer en mesure les bras et les jambes, barbotta un moment, fit blanchir l'écume autour d'elle et se laissa couler. Son protecteur alors la reprenant au milieu du corps, lui maintint la tête hors de l'eau, et, afin de lui ordonner la manœuvre, ouvrit la bouche pour la première fois.

Au son de cette voix, Mme C... interrompit le mouvement commencé, et regarda son baigneur.

C'était bien le costume, c'était bien la barbe de Baptiste, mais ce n'était pas Baptiste. Mme C..., en prolongeant son examen, reconnut parfaitement Emmanuel V..., son admirateur, et poussa un cri d'effroi très-sincère.

— Au nom du ciel, Madame, ne faites point de bruit ; votre mari nous regarde.

— Lâchez, lâchez-moi, Monsieur, votre impudence n'a point de nom. Lâchez-moi, vous dis-je, et vous éloignez au plus vite.

Ce disant, elle s'agitait, criait, repoussait son baigneur. Alors le mari, d'une voix de stentor, du haut de la plage :

— Charlotte! voyons, du courage, que diable! laisse-toi faire, ou tu n'apprendras jamais rien.

La situation était si plaisante, que Charlotte, après s'être défendue comme un dragon, ne put s'empêcher de rire ; or, chacun sait que l'on est désarmé quand on a ri. Emmanuel, encouragé par le mari, devient impitoyable aux frayeurs de la femme. Il la retient, il la serre, il la dirige, il lui impose sa volonté ; à trois cents pas, on dirait qu'il gourmande une élève indocile. Quand il se tourne vers le rivage, sa physionomie est sévère, mais ses lèvres prononcent gravement de douces et flatteuses paroles ; veut-il être plus aimable et plus pressant encore, il tourne le dos à M. C... et permet à son

visage de sourire à l'aise et d'être librement gracieux. Puis on le voit se retourner brusquement, en homme qui lutte contre une résistance obstinée et qui fait consciencieusement son devoir. Alors on entend les cris de M. C... qui, se faisant un porte-voix de ses mains, répète de toute la force de ses poumons :

— Charlotte, Charlotte ! Encore une fois, laisse-toi donc faire !

On dit que Charlotte, après une certaine révolte, s'est adoucie et résignée.

La femme ne doit-elle pas obéissance à son mari !

CHAPITRE III.

LE TREIZIÈME ARRONDISSEMENT.

J'ai connu autrefois une chanson de mauvais goût qui a pour titre : *le Vieux quartier Latin*. L'auteur s'écrie en gémissant : « Non, il n'est plus, le vieux quartier Latin! » Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une complainte où l'on déplore la transformation matérielle de cette région lointaine du vieux Paris, percée de nouvelles rues droites et lumineuses. Non, dans le jargon de tous ces fainéants barbus qui promènent le chapeau *mou* ou le béret rouge de la rue Saint-Jacques à la Closerie des Lilas, *le vieux quartier Latin* est une figure de rhétorique dont on se sert pour désigner tout un ordre particulier de choses et d'idées : *le vieux quartier Latin*, c'est la race inquiète et débraillée des étudiants de quinzième année, des pâles carabins accoudés sur les tables des estaminets borgnes, et des *pions* en retrait d'emploi : c'est le troupeau folâtre des vierges folles qui vont d'Alfred à Ernest en passant par

Gustave, et descendent de lits en grabats jusqu'à la froide couchette de l'Hôtel-Dieu; c'est la danse à la Chaumière, le punch de la rue des Grès, le veau et la salade à la barrière ou sur le chêne de Robinson; c'est la mansarde de la montagne Sainte-Geneviève, où l'on mène grand tapage; le grenier *où l'on est si bien à vingt ans*; c'est la grisette trop célébrée par Béranger; c'est le vin, la pipe et le tabac; c'est la gaîté de mauvais ton, le vice pauvre et la débauche sans élégance.

S'il était vrai que *le vieux quartier Latin* n'existât plus, je ne le regretterais pas. Mais il existe encore, il existera toujours; il est éternel comme la paresse et la pauvreté. Depuis François Villon, il a toujours eu ses poëtes; sa lyre populacière est maintenant aux mains de *Jeanne-la-Chroniqueuse*.

C'est une femme qui n'est plus toute jeune et qui garde les traditions du bon temps. Elle ne serait point laide encore, n'était la misère. Dans son enfance, elle a reçu une certaine éducation, elle a quelque teinture des belles-lettres, et n'a jamais cessé de les cultiver, avec plus de zèle, il est vrai, que de succès. Sa vie s'est passée à composer des romans, des pièces de théâtre, qu'elle portait aux journaux. On ne prenait même point la peine de lire ces pauvres manuscrits, mais rien n'abattait son courage; sans cesse rebutée, elle revenait sans cesse à la charge, se suspendait aux cordons des sonnettes

et s'accrochait aux bancs des antichambres. Il fallut enfin s'expliquer avec elle : on lui déclara que ses œuvres joignaient à leurs défauts littéraires, les torts d'une morale un peu trop relâchée, et l'on parvint, non sans peine, à l'éconduire.

Elle dut alors imaginer un autre emploi de son talent et de ses loisirs : elle fit des chansons pour les *goguettes*.

La goguette était un cabaret placé au dedans ou au dehors de Paris ; elle portait au front une enseigne de ce genre : au *Triomphe de Bacchus*, au *Banquet d'Anacréon*, au *Rendez-vous des amis*. Autrefois on allait à la Pomme-de-Pin ; il y a vingt ans, on se réunissait au Moulin-de-la-Galette. Là, sous une treille, autour d'une table boiteuse et vermoulue, de gais compagnons prenaient place : une tenue *décente n'était point de rigueur*, et les femmes étaient admises à ces agapes fraternelles. Avant, pendant et après le repas, tandis que le vin bleu coulait dans les verres ébréchés, tandis que les fourchettes d'étain dépeçaient la noire gibelotte, chaque convive devait chanter une chanson qu'il avait apprise ou composée.

Jeanne vécut ainsi quelques beaux jours ; mais peu à peu les goguettes se fermèrent ; il fallut se rabattre sur le quartier Latin. C'est là que l'on rencontre aujourd'hui l'héritière des bardes et des ménestrels.

La pauvre cigale court les cafés et les gargotes, et va, de table en table, chanter un air ou conter

une histoire : je ne sais si elle a la voix juste, mais elle parle, dit-on, avec un certain charme ; elle ne manque ni d'esprit ni de verve, et l'étrange personnage qu'elle joue rend ses auditeurs curieux et indulgents. Elle a partout son franc-parler et agit sans façons ; elle pique dans l'assiette de l'un et boit dans le verre de l'autre. Elle a toute liberté, et son originalité ne déplaît pas. On l'invite à dîner pour entendre ses récits et ses chansons. Au dessert, elle a le droit de ramasser tous les morceaux de sucre disponibles. Il paraît que sa collecte est abondante et que ses poches sont larges ; on prétend que, pour payer son écot au restaurant et son loyer chez son propriétaire, elle n'a qu'une monnaie : elle acquitte toutes ses notes en morceaux de sucre.

Le parasite antique était, ma foi, plus à plaindre que Jeanne-la-Chroniqueuse. Il avait peut-être plus de franches lippées ; mais, quand son amphitryon était ivre ou brutal, il passait de vilains quarts d'heure. On lui lançait à la tête un os de bœuf ou une rasade de vin, y compris la coupe.

De nos jours, le métier est moins périlleux. On engraisse peut-être moins, mais on n'est jamais estropié. Les gens d'esprit qui n'ont pas le sou peuvent encore mener joyeuse vie. Tout au plus se gausse-t-on d'eux; nos pères riaient du célèbre Montmaur, après lui avoir fourni une large pâture, mais ils ne le battaient point.

Un homme de notre temps, qui avait un nom, du

talent et même de bonnes manières, un homme qui s'occupa, non sans succès, de journalisme et de théâtre, était encore traité plus galamment. Le vicomte... causait fort bien; les maîtresses de maison qui donnaient à dîner procuraient à leurs convives le plaisir d'entendre sa conversation brillante. Passionné pour la bonne chère et ruiné à plates coutures, il sacrifiait son amour-propre à la satisfaction de son ventre. Seulement il n'acceptait les invitations qu'on lui adressait de toutes parts qu'à une condition : il exigeait qu'on lui envoyât une voiture et une paire de gants. A ce prix, il était aimable et spirituel, et faisait les délices de la bonne compagnie.

En somme, convient-il de l'en blâmer? Non, ce me semble; nous pouvons tout au plus l'en plaindre. Il est regrettable qu'un homme distingué soit réduit à faire trafic de son esprit; mais il est heureux parfois que cette ressource lui reste pour ne pas mourir de faim. D'ailleurs, point de sot métier; il n'y a que de sottes gens. Il vaut mieux chanter et conter comme Jeanne-la-Chroniqueuse, que d'offrir un sou d'allumettes sur le pont des Arts; il vaut encore mieux causer comme le pauvre vicomte, que de tripoter à la Bourse. « Pauvreté n'est pas vice, disait Voltaire à un mendiant. — Non, mais c'est bien pis, répondit le sophiste en haillons. » Moi, je pense comme Voltaire.

*
* *

Un matin de cet été, quelques jeunes gens sortaient d'une maison où ils avaient passé la nuit. A leurs habits noirs, à leurs cravates blanches, on reconnaissait des gens qui allaient se coucher à l'heure où tant d'autres sont déjà levés.

Les rues étaient silencieuses et désertes ; à peine rencontrait-on quelques voitures de maraîchers, qui, lourdement, regagnaient la banlieue. Mais, sur le boulevard, à la hauteur de la Maison-d'Or, une escouade de pauvres diables balayait le macadam de la chaussée et la poussière des trottoirs. Un de nos jeunes gens se dirigea vers ce groupe déguenillé, et, s'approchant d'une vieille femme, lui serra la main, au grand étonnement de ses amis.

Cette femme était de haute taille, elle avait les cheveux blancs et le visage ridé ; mais, dans sa physionomie, dans son allure, elle gardait encore je ne sais quelles traces de beauté et de distinction.

Après avoir échangé quelques paroles avec la balayeuse, Robert V... revint vers ses amis. Ils avaient bonne envie de l'interroger ; mais ils étaient retenus par un sentiment de discrétion : Robert alla au-devant de leurs désirs et s'empressa de satisfaire la curiosité qui éclatait dans leurs yeux.

— Devinez quelle est cette femme ? je vous le donne en cent mille !

Tous ces messieurs gardèrent le silence, mais leurs gestes voulaient dire : « Nous n'essaierons même

pas de deviner ce secret ; veuillez nous le livrer sans plus tarder. »

— Eh bien, dit Robert, c'est la propre fille de Cagliostro !

— Du fameux thaumaturge ?

— Oui, Messieurs, de Joseph Balsamo, si ce nom vous plaît mieux. En 1784, deux années environ avant l'affaire du collier, Cagliostro, se trouvant à Lyon, se lia avec une juive dont il eut cette fille que vous venez de voir et dont l'histoire est assez intéressante.

Elle a été d'une beauté remarquable ; elle a eu une grande réputation d'esprit et d'élégance. Elle a déployé, pendant trente ou quarante ans, un luxe insensé. Elle a fini par se ruiner à plates coutures, et :

La cigale ayant chanté
Tout l'été
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.

Lorsqu'avec sa jeunesse elle perdit sa beauté, elle se trouva réduite à une affreuse misère. La loge des *Philosophes invisibles*, du rite fondé par Cagliostro, offrit alors à la pauvre femme une pension de 80 fr. par mois, et je fus chargé de lui remettre ce secours. Mais, quand je me présentai dans son taudis, elle repoussa mes offres en me disant :

— Je remercie mille fois les amis inconnus qui

veulent bien s'intéresser à moi ; mais mon parti est pris, je veux terminer ma vie dans l'indigence. Je veux réparer l'excès de mon orgueil passé par l'excès de mon humilité présente ; me punir de ma gourmandise par mes abstinences, et expier sous les haillons les fautes que j'ai commises quand je m'habillais de velours et de soie.

En vain j'ai cherché à ébranler sa résolution. Je n'ai pu y réussir ; et cette femme, qui a dévoré tant d'argent, vit aujourd'hui avec 14 sous par jour.

*
* *

Un général, ancien ministre d'un de nos derniers gouvernements, homme dont le nom tiendra très-honorablement sa place dans l'histoire contemporaine, se plaît à raconter lui-même une anecdote qui le concerne.

Il faisait visite à un de ses amis qui venait de changer de logement. Il s'adressa à la portière :

— M. X... est-il chez lui ?

— Non, Monsieur, il est sorti.

Le général alors cherche son calepin pour y prendre une carte : point de calepin. Il entre dans la loge et demande un morceau de papier pour y inscrire son nom.

Pendant que la portière, une pauvre vieille femme maigre et déhanchée, cherchait un chiffon de papier gras et une plume à bec émoussé, le général re-

marqua au-dessus de la cheminée un tableau qui attira son attention : il représentait un beau jeune homme revêtu du ridicule costume des *incroyables*.

— Mon portrait ! se dit-il, et ses yeux se reportèrent vers la vieille femme, qui mettait un peu d'eau dans son encre boueuse.

— Ciel ! c'est bien elle ! c'est Amélie !

Amélie était, en l'an 1794, une jolie fille que le général aimait follement ; pour elle, il s'était brouillé avec ses parents ; pour elle, il avait renoncé à une carrière qui lui était ouverte par les plus belles protections ; pour elle, il s'était engagé, et, avec le temps, était devenu général et ministre.

Croyant devoir éviter une scène de reconnaissance et d'attendrissement, il sortit. Mais, le lendemain, Amélie apprenait par un notaire qu'un ami anonyme venait de lui constituer une rente viagère qui la mettait à l'abri du besoin.

*
* *

A La Marche, une jeune femme, debout dans une calèche, conversait avec une dizaine de *lions*, les uns à cheval, les autres debout, comme elle, dans leurs voitures découvertes.

— Il y a un siècle qu'on ne vous a vue, Madame, lui disait-on. Vous devenez rare.

— Oui, depuis que vous m'avez vue, j'ai été *Rareyfiée*.

Les *lions* se regardèrent en souriant.

— Vous croyez que je viens de faire un pataquiès ? Nullement ; je viens de créer un mot nouveau pour une chose nouvelle, et je m'explique : Il y a un mois environ, j'étais aux Folies-Nouvelles, et je riais comme une folle à la représentation des *Brigands pour rire*. Je me trouvais à côté d'un homme bien mis, bien coiffé, qui engagea la conversation avec moi. Il me dit qu'il était M. Rarey, le dompteur de chevaux, et, charmée de cette rencontre :

— En ma qualité d'écuyère de l'Hippodrome, lui dis-je, je serais bien heureuse de connaître votre secret ; une femme, un enfant, n'est-il pas vrai, peuvent le mettre à profit ?

— Il ne m'est point permis de vous le révéler encore, me répondit-il ; mais vous connaissez les chevaux, vous me semblez femme d'esprit, et j'ai besoin de disciples pour répandre ma méthode dans tous les pays de l'Europe. Eh bien ! la Commission nommée par le gouvernement va m'autoriser à faire un cours public. Trois jours avant de commencer ce cours, je vous initierai à mon secret, et, après vous avoir donné mes instructions, je vous déléguerai en Suisse ; vous aurez cette province à catéchiser, et je ne doute pas que vos enseignements ne soient fort goûtés.

Seulement, il me reste une confidence à vous faire et un service à vous demander : c'est une avance d'argent ; je ne puis vous dissimuler que ma position est actuellement très-précaire ; mais je prends courage quand je pense aux sommes immenses que je gagnerai bientôt, et qui me fourniront le moyen de vous rembourser.

Ainsi parla mon voisin, et, dussiez-vous rire de moi jusqu'en 1860, je vous avoue ingénument que je fus tout à fait dupe de son langage. Je mis à sa disposition toutes mes ressources ; je pris le chemin du Mont-de-Piété, et je me renfermai chez moi, parce que je n'étais plus vêtue.

Cette vie d'abnégation durerait encore, si je n'avais pas eu sous les yeux le numéro de l'*Illustration* qui donnait le portrait du véritable M. Rarey. Je vis que je n'avais pas eu affaire à cet estimable Américain, mais à un fripon. J'attendis le soir mon voleur pour lui dire son fait : il ne reparut plus, et j'en fus pour mes déboursés.

Toutes les fois que je pense à ce drôle, je deviens furieuse, et, tenez, si jamais je le rencontre, je vous donnerai le plaisir de voir comment je manie la cravache.

*
* *

Vers six heures du soir, je passais dans le quartier de la Chaussée-d'Antin. Quand j'arrivai à l'en-

droit où la rue de Provence se croise avec la rue Taitbout, j'entendis un grand bruit de roues, de pieds de chevaux, de fouets et de grelots, et je vis venir du côté du boulevard, une calèche lancée au grand trot et attelée en poste. De bons bourgeois, qui revenaient comme moi de la campagne et comme moi regagnaient leur dîner, détournèrent la tête et s'arrêtèrent pour voir quel prince ou quelle princesse menait si grand tapage. La foule encombrait le passage, et, en tournant à l'angle de la rue de Provence, le postillon dut contenir l'ardeur de son attelage pour n'écraser personne. La voiture se mit au pas, et les curieux purent observer à l'aise deux femmes enveloppées dans de grands châles de cachemire, assez laides, mais fardées comme la reine Jézabel et abaissant du haut de leur carrosse un dédaigneux regard sur les badauds qui embarrassaient leur route :

— Canaille ! dit l'une de ces dames.

— Sont-ils bêtes ! dit l'autre.

C'est à nous, pauvres piétons, que ce discours s'adressait.

Deux gamins se trouvaient là :

— Tiens ! dit l'un à son camarade, c'est la grande Pauline.

— Tu la connais ?

— Un peu que je la connais ! Même qu'elle me doit dix sous depuis trois ans. C'est la fille au père G..., tu sais bien, le concierge du n° 3, qui est mort ce matin.

Je continuai mon chemin repassant dans ma mémoire le roman de Balzac qui a pour titre : *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, et je pensai à un chapitre qu'on pourrait ajouter à cette belle étude de mœurs.

Ces demoiselles qui vont en poste aux courses de La Marche, sont les mêmes qui exercent aux dépens des niais, une industrie peu connue. Il est bon de la révéler aux provinciaux et aux petits jeunes gens, à une époque de l'année où la douceur de l'air les invite à s'asseoir sur les chaises qui bordent nos promenades publiques, aux Champs-Élysées et sur le boulevard.

On voit là de belles dames, habillées de velours et de soie, qui prennent des airs penchés et des poses mélancoliques ; elles semblent si tristes et si intéressantes que toujours quelque bon cœur est touché de leur douleur et cherche à les consoler.

Un homme bien mis, un Don Juan de province, un noble étranger, un collégien frais émoulu du baccalauréat, s'asseoit à côté de ces belles personnes. Ce sont d'abord des regards timides, puis des œillades plus vives, enfin un demi-sourire, et la conversation s'engage.

Alors, la loueuse de chaises s'approche ; le cavalier tire de sa poche une pièce de monnaie, et s'empresse de dire :

— Pour deux.

—Monsieur, dit la suissesse, faut-il que je prenne tout ce que Madame me doit?

— Sans doute, réplique-t-on galamment; quelle observation singulière!

— Dame! Monsieur, c'est que Madame me doit trois francs; pour deux chaises aujourd'hui, deux chaises hier, deux chaises...

— Bien, bien, payez-vous.

Et la loueuse se retire avec ses trois francs et ses huit sous.

Un de nos amis, témoin de cette petite comédie, eut la patience de rester, un soir, jusqu'à onze heures, à la place qu'il avait prise. Il vit une même femme faire ainsi payer six fois ses dettes à six imbéciles de bonne volonté. A la fin de la séance, qu'arriva-t-il? la loueuse et la lorette se partagèrent la recette, une vingtaine de francs.

C'est le même petit commerce qui s'exerce dans les théâtres. Quand vous offrez à une de ces drôlesses un bouquet ou un éventail, vous croyez, Oscar, que votre cadeau a touché son cœur, et, si coûteuse que soit votre galanterie, vous êtes trop heureux de vous montrer galant. Eh bien! Arthur, je vous le dis pour votre gouverne, ce bouquet, que vous avez payé 10 ou 15 francs, sera, le soir même, rendu à la marchande, qui saura encore le placer avantageusement. Vous-même le paierez demain, si demain vous allez au théâtre.

*
* *

Bons provinciaux, aimables étrangers que la belle saison nous ramène, il faut que je vous mette en garde contre deux classes d'ennemis très-dangereux qui vous attendent au passage.

Les uns sont généralement laids, grossiers, pleins d'insolence et de brutalité : il est aisé de les reconnaître et naturel de s'en défier.

Les autres ont de jolis visages, bien blancs ou bien blanchis, des mains gantées, des pieds fins et cambrés, une voix douce, des regards qui vont au cœur, et toutes les apparences de l'amabilité la plus séduisante.

Les premiers sont les cochers de nos voitures publiques ; les seconds sont ces petites dames gracieuses et follettes, si nombreuses à Paris.

Bons provinciaux, aimables étrangers, vos ennemis des deux sexes s'entendent comme larrons en foire et vous préparent d'excellents tours.

Jugez-en par un exemple :

Sir James J..., fraîchement débarqué à Paris, eut le tort de faire violence à sa timidité naturelle pour accoster dans un lieu public une jeune personne dont la robe de moire balayait le sol et dont le chapeau prétendait rappeler la coiffure de Marie Stuart.

On alla souper, et le jeune gentleman paya joyeusement une note considérable, dont le chiffre avait été, sans doute, imprudemment grossi par l'addition du numéro de la table où l'on avait mangé. Mais, on n'est pas jeune et Anglais pour rien ; il se garda

de vérifier le compte et s'aperçut moins encore du petit colloque qui s'établit entre son aimable amie et les gens de la maison. S'il eût été plus clairvoyant ou plus expérimenté, il aurait compris que Mlle Camélia touchait la prime qui lui revient sur le prix total d'un repas, quand elle a procuré au restaurant ce qu'on appelle une *bonne pratique*.

Le surlendemain, Sir James reçut la visite de Mlle Camélia ; il demeure au rez-de-chaussée, et vit la voiture s'arrêter à sa porte. Ayant reconnu Camélia, il s'élança dans le vestibule :

— Cher ami, dit la dame, soyez donc assez gentil pour payer ma voiture.

Sir James alla droit au cocher.

— Combien ?

— Attendez, dit le cocher en consultant sa montre ; nous avons dix, et trois, et deux cinquante : nous avons quinze francs cinquante, sans le pourboire, notre bourgeois.

Sir James pensa que Camélia s'était levée de bonne heure ce jour-là, pour faire tant de courses, et paya ses 15 fr. 50, plus un pourboire digne d'un ambassadeur.

Il ignorait qu'avant la nuit, Mlle Camélia retrouverait le cocher, et recevrait de lui la moitié de la somme si habilement escroquée.

Un Anglais peut faire des folies ; mais vous tous bons pères de famille qui allez arriver à Paris, vous tous jeunes lions de province qui viendrez y dépenser

vos économies du semestre d'hiver, vous ne vous souciez aucunement, n'est-il pas vrai? de jeter ainsi votre argent par les fenêtres des restaurants et par la portière des fiacres. Eh bien! je vous souhaite la prudence du serpent, quand vous irez faire un tour au bois, après le repas du soir; quand vous visiterez la Cascade et le Moulin de la Galette; quand vous irez, la nuit, entendre l'orchestre d'Arban, au Ranelagh, la nouvelle maison d'été des Concerts de Paris. Défiez-vous de ceux qui vous conduiront dans ces lieux enchantés et de celles que vous y rencontrerez.

*
* *

Mme L... est une de ces femmes dont la vie est indéfinissable, qui sont reines dans le demi-monde et se glissent parfois, on ne sait par quelle fente, dans les salons cosmopolites de quelques riches étrangers.

Elle a une grande existence, des chevaux, un petit hôtel, des parures magnifiques, et personne ne lui connaît ni capital ni biens au soleil.

Depuis un mois, les personnes qui lui rendaient visite trouvaient toujours à sa porte, humblement assis sur une banquette de l'antichambre, un pauvre diable, sale, déguenillé, laid d'une laideur ignoble, comme le Maître d'École des *Mystères de Paris*.

Chacun cherchait à s'expliquer l'assiduité de ce visiteur ; les plus familiers interrogeaient à ce sujet la maîtresse de la maison et n'obtenaient que des réponses peu satisfaisantes. Ce mystère piquait vivement la curiosité des nombreux amis de Mme L... ; mais elle n'en avait cure et les livrait au hasard de leurs conjectures.

Enfin, ces jours derniers, un riche et noble étranger fut amené chez Mme L... Quand on ouvrit la porte, son regard rencontra tout d'abord le mendiant dépenaillé, ronflant en homme qui cuve son vin après ripaille.

Il revint trois ou quatre fois, et trouva toujours le même gueux à la même place. Devenu plus libre avec Mme L... il lui dit enfin :

— Quel est donc cet ivrogne dégoûtant qui garde les abords de votre appartement ? Vous avez là un vilain cerbère !

Mme L... attendait cette question avec impatience ; le prince X... était l'homme privilégié auquel elle voulait donner le mot de l'énigme.

— Prince, répondit-elle en prenant un air affligé, ne m'interrogez plus à ce sujet. Il m'en coûterait trop de vous révéler un des secrets les plus misérables de ma vie intime.

— Je vous en prie, Madame, veuillez me prendre pour votre confident. Je m'intéresse à tout ce qui vous touche, et suis assez votre ami pour réclamer ma part dans vos chagrins.

— Merci, votre langage me pénètre de reconnaissance, mais souffrez que je me taise.

— Je vous supplie de parler.

— Vous le voulez ? — Eh bien, sachez donc tout, prince ; depuis un an, je dois de l'argent à un joaillier, et depuis un an, je me trouve dans l'impossibilité de le payer. Après bien des persécutions, ce créancier ingénieux a imaginé un moyen atroce de me rendre la vie dure. Figurez-vous qu'il a été chercher, parmi les chiffonniers de Paris, le chiffonnier le plus crasseux et le plus puant, et lui a dit :

— Va chez Mme L... ; porte-lui ma note, et reste dans son antichambre jusqu'à ce qu'elle soit acquittée.

Il y a un mois, mon cher prince, que ce monstre vient régulièrement s'installer où vous l'avez vu. J'en crève de honte et de dépit, et si je ne vous connaissais pas comme le gentilhomme le plus délicat de l'Europe, jamais, non jamais, je n'aurais osé vous montrer la plaie cachée de mon cœur.

— Quoi, chère Madame, n'est-ce que cela, et n'avez-vous point d'autre sujet de peine ? Dieu soit loué ! je puis, si vous le permettez, vous débarrasser dans une heure de votre créancier féroce et de son ignoble émissaire. Combien devez-vous à votre joaillier ?

Mme L... sonna sa domestique ; la domestique alla prendre la note du joaillier entre les mains noires du chiffonnier, et le prince X... conjura l'en-

chanteresse de puiser dans sa bourse et de renvoyer sur-le-champ le drôle qui salissait son antichambre.

Quand il sortit de chez Mme L..., le généreux étranger portait la tête haute ; il souriait aux anges ; il était heureux d'avoir rendu service à une femme aimable. Au coin de la rue Caumartin, il rencontra deux amis et leur raconta ce qu'il venait de faire.

— Quelle folie ! lui dit-on.

— La pauvre femme était tout à fait digne d'intérêt.

— Comment la nommez-vous ?

— Je ne sais si je puis... Me promettez-vous le secret le plus absolu ?

— Cela va sans dire.

— Eh bien ! c'est Mme L...

— Mme L... ? Ernesta L... ?

— Ah ! vous savez son petit nom ?

— Parfaitement !... et je vous fais un pari. Cette femme vous a dupé, c'est elle et non le joaillier qui avait aposté le chiffonnier. De quel joaillier vous a-t-on parlé ?

Le prince nomma celui que Mme L... avait désigné ; les trois amis se rendirent chez le négociant et l'interrogèrent.

— Mme L...! dit M. X..., quelle est cette dame ! je ne la connais pas et ne sais ce que vous voulez me dire.

Le noble étranger reconnut qu'il avait été joué par Mme L..., et que toute la petite mise en scène du chiffonnier était inventée par l'imagination féconde d'une aventurière.

Après tout, qui ne s'y fût laissé prendre comme le prince X...? les plus fins ne sont pas à l'abri de certaines surprises.

*
* *

Un banquier de Paris reçut un matin la visite d'une jolie fille de dix-huit ou dix-neuf ans :

— Monsieur, lui dit-elle, je suis orpheline et fille d'un grand artiste. Mon père ne m'a laissé en héritage qu'une précieuse collection de tableaux, qui lui ont été offerts ou qu'il a payés de son argent. Je me vois aujourd'hui réduite, pour vivre, à la nécessité de vendre ces tableaux. J'ai pris la liberté de vous apporter une miniature qui est d'un grand prix. Voyez, Monsieur, c'est une madone de Raphaël.

A ces mots, elle découvrit un petit tableau entouré d'un cadre charmant. Le banquier examine le chef-d'œuvre, trouve la peinture assez médiocre, mais n'ose s'en rapporter à son goût.

— Combien voulez-vous, Mademoiselle, de ce petit tableau ?

— Trois mille francs.

— Allons, c'est un peu cher, mais je l'achète.

Le soir, le banquier, par un grand hasard, sans

doute, se trouve au Château-des-Fleurs. Parmi les groupes de danseurs, il remarque une belle fille qui se livre à tous les caprices d'une danse qui n'a pas encore de nom dans le langage de la bonne compagnie. Il reconnaît sa visiteuse du matin, il l'aborde au moment où, toute ruisselante de sueur, elle allait s'asseoir sur un banc solitaire :

— Vous avez donc quitté le deuil, Mademoiselle ?

La sylphide, surprise en flagrant délit de folâtre humeur, ne cherche pas à inventer une histoire ; elle éclate de rire, et répond :

— Mon Dieu, Monsieur, puisque je me suis trahie, vous allez tout savoir. Je sers de commissionnaire à un chevalier italien qui fait ou commande d'abominables croûtes. Il m'envoie chez les gens riches ; je leur propose ma marchandise ; à chaque tableau je donne le nom de quelque artiste célèbre ; j'en demande deux ou trois mille francs. Quand j'en obtiens deux ou trois cents francs, le chevalier me donne une pièce de dix ou vingt de francs. Je fais ce métier-là dans la journée ; le soir, je danse dans les bals publics, et je ne fais pas trop de façons pour me laisser reconduire par les gens aimables qui ont une voiture.

Pauvre orpheline !

Quand on fera le portrait du chevalier italien, j'espère qu'on n'oubliera pas de lui donner pour pendant le portrait d'une belle étrangère qui fait

concurrence à sa petite industrie, — à moins qu'elle ne soit associée avec lui, ce qui serait beaucoup plus ingénieux.

Un comte hongrois, arrivé depuis peu de jours à l'hôtel du Louvre, reçut le billet suivant :

« Monsieur le comte,

« Je connais votre goût pour les beaux-arts. J'ai en ma possession un tableau magnifique, tous les musées me le demandent ; je serais heureuse de vous le réserver, et puisque je suis obligée de m'en séparer, j'aimerais à le voir dans votre belle galerie.

« Comtesse Emilia V. »

Le magnat, soit curiosité, soit désir de se montrer courtois envers une femme et une femme titrée, se rend chez la comtesse Emilia. Il trouve une personne fort belle, ayant des cheveux noirs et des yeux bleus pleins d'ardeur ; la maîtresse de la maison, malade, sans doute, le reçoit dans une chambre à coucher très-coquette et ornée d'un lit somptueux.

La grande dame daigne faire elle-même l'exhibition de ses richesses artistiques. Elle montre de petits, de grands tableaux ; ils valent de cent sous à trois cent francs, et elle en demande de deux mille francs à quarante mille francs.

Le comte marchande poliment, n'obtient aucune concession, et veut se retirer, enchanté de n'avoir fait aucune emplette. Comme il va se lever,

la comtesse, changeant brusquement ses batteries :

— Monsieur le comte, vous ne voulez pas de mes tableaux ; vous avez le plus grand tort, mais n'en parlons plus. J'ai beaucoup entendu parler de vous, et ce qu'on m'a dit m'a inspiré pour votre personne une haute considération. Tenez, sans plus de détours, j'ai envie de vous marier...

Au comble de la surprise, l'étranger retombe sur sa chaise ; il écoute, comme un homme qui rêve, les propositions de la comtesse : on lui parle d'une jeune fille accomplie, grand nom, beauté incomparable, cœur excellent, magnifique dot. Après avoir longtemps parlé, la comtesse ne serait pas fâchée d'obtenir une réponse.

— Eh bien ! Monsieur, dit-elle en attaquant son homme en pleine poitrine, qu'en dites-vous ?

— Je dis, Madame... je dis que vous me comblez de bontés ; mais je vous demande la liberté de... réfléchir.

Il salue et s'esquive ; en descendant l'escalier, il répète à chaque marche : « Singulière femme ! »

Le soir, il se trouve dans une réunion d'hommes, et raconte son étrange aventure chez la comtesse Emilia

— Oh ! charmant ! charmant ! dit un membre du Jockey-Club en battant les cartes et en se tordant de rire. Pauvre comte ! vous l'avez échappé belle ; cette comtesse dont vous parlez est une coquine que

nous connaissons tous. Voici son métier : Quand un étranger de qualité arrive à Paris, elle lui écrit, l'attire chez elle, et lui propose ses tableaux. Elle en a vendu à cinq mille francs qui ne valaient pas un écu ! Elle a de jolis yeux qui font très-bien l'article. Quand on refuse les tableaux, elle propose des mariages. Bon an, mal an, ce petit commerce lui donne bien soixante-quinze ou quatre-vingt mille livres de rente. Ah ! pour être sorti de ses mains sans y laisser quelques billets de mille francs ou votre titre de célibataire, comte, touchez-là, vous êtes un habile homme.

*
* *

M. de M... a connu très-intimement une dame qui habite la Chaussée-d'Antin ; quand il n'a rien de mieux à faire, il va encore lui rendre visite de temps à autre.

Samedi dernier, vers trois heures, il monta chez elle.

— Madame est au bois, lui répondit une femme de chambre.

Toutefois, comme il est familier dans la maison, il entre et s'installe au coin du feu. A quatre heures, ne voyant venir personne, il se retire. Arrivé au bas de l'escalier, il tourne machinalement les regards vers la cour de l'hôtel. La porte de la remise est ouverte ; il croit reconnaître la voiture de son amie

Mme D..., il s'avance vers la remise et s'arrête tout court; il voit une chose si étrange qu'il n'en peut d'abord croire ses yeux.

C'est la voiture de Mme D..., et dans la voiture Mme D... elle-même conversant avec un Monsieur d'une physionomie digne.

Il va rétrograder et se reproche déjà d'avoir été indiscret, lorsque Mme D... l'aperçoit et l'appelle.

— Bonjour, dit-elle en lui tendant la main par la portière. Vous voilà bien étonné, n'est-il pas vrai!

— Je dois avouer que...

— Je vais tout vous expliquer, mon cher ami. Vous savez combien mes créanciers sont nombreux et criards. Ils sont tout le jour suspendus à ma sonnette et ne me laissent pas un moment de repos. J'ai eu longtemps la ressource de faire atteler et d'aller me promener; mais mon cocher, que je ne payais pas, s'est lassé un beau jour, l'ingrat! et a quitté ma maison en emmenant mes deux chevaux.

Il me reste ma voiture; je n'ai plus un moment de calme dans mon appartement, et quand je veux causer sérieusement, c'est ici que je me retire. Monsieur est venu me parler d'affaires, et, pour être plus tranquille, je lui donne audience dans le seul abri qui me reste contre les fâcheux.

— Ah! fort bien. Je saurai désormais où vous trouver. Adieu, je ne veux pas troubler plus longtemps votre conférence.

*
* *

Depuis deux ou trois ans, un jeune homme, le comte de ..., avait pour maîtresse une jolie fille, à laquelle il ne refusait rien et qui menait rondement sa fortune. Pendant trois ans, ils coulèrent une joyeuse existence, au milieu du luxe et des plaisirs; ils marchaient à la ruine par un chemin semé de fleurs, et ne virent le précipice qu'après y être tombés.

Il y a quinze jours, le comte, rentrant chez lui, fouilla vainement ses tiroirs : il n'y trouva plus un rouge liard. Il avait dévoré ses vingt-cinq mille livres de rente, n'avait pas un morceau de pain pour son déjeuner du lendemain, et ses effets étaient déposés au Mont-de-Piété.

Le 15, il ne put payer son terme, et le propriétaire lui donna congé en retenant ses meubles. Il sortit et se mit à courir Paris au hasard. A neuf heures du soir, il était encore à jeun. Il se trouvait aux Champs-Élysées; il s'assit sur un banc à l'écart et se mit à réfléchir.

— Que faire? dit-il en se serrant dans son paletot d'été, et considérant son pantalon de coutil et ses souliers percés qui prenaient l'eau. Vais-je coucher sous le pont de la Concorde ou me jeter à la rivière? Non, attendons encore un peu; je crois avoir un ami, je vais lui demander asile.

Il se leva et se rendit chez cet ami, qui le reçut à merveille, lui fit un bon feu et lui donna à manger. Ils causèrent au dessert, et le comte, maudissant

es femmes, maudissant l'amour, disait avec enthousiasme : « Qu'un ami véritable est une douce chose ! » Tout d'un coup on sonna. L'ami alla ouvrir et introduisit une belle personne qui s'avança souriante vers le comte : c'était sa maîtresse ; elle s'assit auprès de lui, et lui prenant les mains :

— Pauvre ami, dit-elle, vous me maudissez, n'est-il pas vrai ? Vous m'accusez de votre malheur. Eh bien ! écoutez-moi, vous allez voir que je ne suis pas tout à fait ce que vous croyez. Dès que je vous ai connu, mon cher Gaston, j'ai compris que la première femme sans cœur dont vous feriez votre maîtresse, abuserait de votre générosité, vous ruinerait rapidement. J'ai accepté tout ce que vous m'avez donné, j'ai inventé chaque jour de dispendieux caprices ; j'avais hâte d'épuiser vos ressources, enfin j'ai détruit votre fortune.

— Je ne vous reproche rien, ma chère, dit tristement le comte.

— Et vous faites bien ; car, votre fortune perdue, la voici !

Ce disant, elle montra un portefeuille fort bien garni, et ajouta :

— J'ai gardé ce que vous me donniez, je viens vous le rendre.

— Oh ! Marguerite, je t'avais méconnue ! Ma reconnaissance...

— Tu parles de reconnaissance ? Veux-tu m'en donner une preuve ? Épouse-moi !

Le comte sauta au cou de Marguerite, et ce fut toute sa réponse. On m'assure que leur mariage est prochain. Ils iront vivre quelque temps à l'étranger, et dans deux ou trois ans ils ouvriront salon à Paris.

CHAPITRE IV.

LES GENS DE LETTRES.

Les écrivains ont souvent d'excellentes fortunes; souvent, parmi les personnes qui lisent leurs œuvres, ils ont, sans le savoir, des amis inconnus, et, ce qui est plus flatteur encore, des admiratrices passionnées.

M. X..., un poëte, reçut dernièrement la visite d'une dame jeune encore, très-élégante et suffisamment belle.

—Monsieur, dit-elle, je pourrais inventer un prétexte pour expliquer ma visite; mais j'aime mieux vous parler sans détour. J'ai lu vos œuvres, j'admire votre talent, et j'ai désiré vous connaître. Voilà pourquoi je suis ici.

M. X... s'inclina et prit une attitude modeste.

— Vous me voyez indignée, Monsieur, continua l'inconnue.

— Et de quoi donc, Madame?

— D'un article que j'ai lu hier dans un petit

journal ; vous y êtes attaqué avec une brutalité sans exemple. En avez-vous connaissance ?

— Oui, Madame : quand le matin on dit du mal d'un auteur, soyez sûre qu'avant midi il en aura reçu la nouvelle de vingt amis obligeants.

— Eh bien ! répondrez-vous à cet article ?

— Non, Madame.

— Vous n'en êtes donc pas blessé ?

— Non, Madame ; j'ai pris le parti de ne jamais faire attention à certaines attaques ; je tiens même à honneur d'être insulté par certaines gens : c'est une marque de succès. J'ai remarqué que les chiens n'aboient que contre les roues qui tournent.

*
* *

Fumer sa pipe près d'un baril de poudre, c'est une folie ; mais je sais une folie bien plus grande : c'est de mettre un livre de vers entre les mains d'une femme.

Les femmes n'ont pas de plus terribles ennemis que les poëtes, et les vers ont exercé de tout temps sur elles une funeste influence. Le *fulmicoton* est moins inflammable qu'une imagination féminine, et, comparé au feu subtil de la poésie, le feu grégeois était inoffensif. Ni la grande dame, ni la grisette, ni la jeune fille, ni la mère de famille ne sont assurées contre l'incendie. On a vu des reines se laisser conter fleurettes sous prétexte de vers, et quand un cour-

taud de boutique veut ouvrir une large brèche dans le cœur d'une fleuriste et frapper les derniers coups sur les remparts ébranlés de sa vertu, il lance l'épître poétique et n'a plus qu'à sauter dans la place, tambour battant.

Aussi connaissent-ils bien leur damnable métier, ces bons apôtres de l'ode ou du sonnet. A qui s'adressent leurs chants de sirènes? qui cherchent-ils à séduire par leur harmonieuse flatterie? Ils parlent aux femmes, ils les vantent, ils les flagornent, ils leur font ouvertement la cour, et ne veulent être loués, admirés, aimés que par ce sensible et charmant auditoire.

Ah! le vieux Platon avait flairé vos ruses et surpris vos manœuvres, messieurs les poëtes; il voulait qu'on vous couronnât de fleurs et qu'on vous conduisît poliment à la porte de sa République. C'était assurer du coup la tranquillité des pères et celle des maris.

Quelque jour, quand j'aurai du loisir, j'écrirai contre vous un livre essentiellement utile et moral. Aujourd'hui je me contente d'une anecdote :

Albert D... et Ulric de B... sont deux camarades de collége; ils s'aiment depuis l'enfance. Albert, au sortir des bancs, a trouvé son couvert mis au banquet de la vie heureuse; ses parents sont fort riches; il s'habille bien, danse à ravir, et monte à cheval comme le comte d'Aure; du reste, paresseux comme un loir et ignorant comme une carpe.

Ulric a de l'intelligence et du talent, cela se conçoit, il est pauvre comme Job. Pendant que son ami dépense son argent dans la folle compagnie des écuyères et des danseuses, il dépense son esprit dans le chaste commerce des Muses ; il aimerait l'équitation tout comme un autre, mais jusqu'à nouvel ordre ses moyens ne lui permettent de chevaucher que sur Pégase,—une vaillante bête qui trotte ou galope depuis l'antiquité et que n'ont pu crever encore tant de cavaliers inhabiles ! — Pour parler chrétiennement, Ulric fait des vers ; il a été couronné par l'Académie des jeux floraux ; il a publié deux volumes qui ne sont pas sans mérite, et il a accès dans les colonnes d'une revue mensuelle. Il n'a pas fait fortune encore ; mais, comme le *Pamphlétaire* de M. André Thomas, il trouvera un jour ou l'autre, n'en doutons pas, sa comtesse d'Auvrée qui se prendra à la glu de ses vers et l'épousera à la barbe des jaloux.

En attendant, il est fort aise de dîner trois ou quatre fois par semaine chez les parents d'Albert, qui le traitent comme l'enfant de la maison. Excellentes gens, qui n'aiment pas du tout les vers, mais qui font bonne mine au poëte, et lui pardonnent les travers de son esprit à cause des qualités de son cœur. Ils poussent même la bienveillance jusqu'à lui demander la première lecture de ses productions nouvelles, et, lorsqu'ils ne dorment pas, ils applaudissent. Quant à leur fils, on dirait qu'il est payé

pour admirer et prôner son camarade; c'est son thuriféraire, son commis-voyageur, son bailleur de fonds, et la trompette de sa renommée. Il ne s'épargne pas, et, à chaque heure du jour, chez lui, chez les autres, au coin du feu, dans la rue, il vante le talent de son Pylade et place ses livres.

Jusqu'ici rien de mieux, et il a raison de remplir en conscience ses devoirs d'ami. Mais on ne pense pas à tout. A force de louer son camarade et d'entasser ses œuvres sur tous les meubles de la maison, Albert a failli amener un grand malheur. Sa sœur, Mlle Blanche D..., ne perdait pas une seule de ses paroles et ne se lassait pas de relire les vers d'Ulric. Les choses en vinrent au point, qu'après avoir aimé les œuvres, elle aima l'auteur, et d'une passion si violente, qu'elle en perdit le boire et le manger.

Un matin, Ulric venait de s'asseoir devant sa table de travail et attendait l'inspiration, le nez en l'air, suivant l'usage traditionnel de sa profession, lorsqu'on frappa discrètement à sa porte.

— Entrez, dit-il d'une voix maussade.

La porte s'ouvrit; il vit entrer une jeune et belle personne, qui tremblait comme la feuille et rougissait sous son voile. Il reconnut Mlle Blanche et resta immobile d'étonnement.

Puis, reprenant son sang-froid :

— Mademoiselle, dit-il, dois-je vous inviter à vous asseoir? Quel événement singulier me vaut l'honneur inespéré de votre visite?

— Monsieur Ulric, murmura-t-elle doucement, pardonnez-moi et ne vous hâtez pas de me juger.

— Mademoiselle, le respect que vous m'inspirez...

— Je n'ai pu résister au désir de vous voir, Monsieur, et je viens vous faire un aveu et vous demander un conseil.

Ulric avait peine à dissimuler sa surprise et son embarras : il inclina la tête et ne trouva pas un mot à dire. La jeune fille tira alors de son manchon un petit rouleau de papier noué avec une faveur bleue, et le tendit au poëte :

— Ce sont des vers, dit-elle.

— Des vers, Mademoiselle! De qui donc?

— De moi, et à votre adresse. Je n'ai voulu confier mon secret à personne, et, maintenant que vous tenez mon manuscrit, je me retire ; je reviendrai savoir votre jugement.

Ulric se garda bien de la retenir, la reconduisit jusqu'au bas de son escalier, et la pria de ne point renouveler sa visite, par prudence d'abord, et parce qu'il allait faire un assez long voyage.

Il dit à sa concierge :

— Si la jeune personne que vous venez de voir se présentait de nouveau, dites-lui que je suis parti pour l'Allemagne, et que je ne reviendrai pas avant deux ou trois mois.

Blanche ne fut pas dupe de ce mensonge, et, ne pouvant aborder Ulric en personne, elle lui écrivit,

toujours en vers. Elle ne reçut aucune réponse, mais elle renouvela trois ou quatre fois ses tentatives. Enfin elle se résigna et n'écrivit plus.

Ces choses se passaient il y a deux ans, et depuis cette époque Ulric n'avait pas mis les pieds chez les parents d'Albert, qui n'ont jamais su à quelle cause attribuer cette étrange conduite.

Il y a quinze jours, le poëte, à la gare du chemin de fer de Saint-Germain, se trouva en face d'une jeune dame qui tenait un petit enfant par la main. A sa vue, elle rougit un peu, et, souriante, s'avança vers lui.

— Je ne fais plus de vers, lui dit-elle. Et ce fut tout. Elle fit un gracieux salut et s'éloigna.

Elle était guérie, mais avouez qu'elle avait été bien malade !

*
* *

M. X... est un jeune homme riche, qui, lui aussi, fait des vers ; il ne les fait pas bons, et, en ce sens, il pourrait mieux employer ses loisirs ; mais il lui convient de dépenser ainsi son temps et son argent. Il en est bien le maître, et nous n'avons rien à y voir.

Son recueil dort chez le libraire, et la première édition est encore intacte.

Un matin, il venait de déjeuner, et, enfermé dans

son élégant cabinet de travail, il rêvait de gloire poétique et de succès littéraires.

Tout à coup on sonne, et son domestique lui annonce Mme Henriette L...

— Faites entrer, dit-il en se demandant quelle pouvait être cette personne dont il ne gardait aucun souvenir.

Quand la porte s'ouvrit, il vit paraître une belle jeune femme, portant une toilette riche et de bon goût.

— Monsieur, lui dit-elle impétueusement, je vous suis inconnue ; mais je vous connais : nos âmes se connaissent et se comprennent ; je vous connais et vous aime... j'ai lu vos vers !

M. X... dut relever sa visiteuse, qui venait de se laisser choir à ses pieds, dans une attitude suppliante et respectueuse. S'il n'avait été qu'un homme ordinaire, il aurait eu quelques doutes sur la sincérité d'une déclaration aussi soudaine et aussi franche ; mais il est poëte, il crut aux paroles de cette femme sensible, fut ému jusqu'au fond du cœur et but avidement le poison de la flatterie. Son visage rayonnant trahissait une joie enivrante qu'il s'efforçait en vain de dissimuler.

Alors l'enchanteresse, de sa plus humble et de sa plus touchante voix, lui murmura de doux propos :

— Georges, disait-elle, j'ai voulu vous voir ; mais la première fois que je me montre à vous sera aussi la dernière. Je n'ai pu résister au désir de vous con-

naître ; je vous aime et je fuis loin de vous. Toutefois, avant de nous séparer à jamais, dites-moi, Georges, ne consentirez-vous pas à m'accorder une grâce, la seule que je vous demanderai de ma vie?..

— Parlez, Madame, parlez, puis-je donc rien refuser à la femme qui... (Il n'acheva pas, il voulait dire : qui a lu mes vers.)

— Eh bien! ô mon poëte, vous voyez cette bague que je porte au doigt? c'est un bijou de famille qui a du prix, m'a-t-on dit. Prenez-le, le voici, et donnez-moi en échange un souvenir de vous; ce que vous voudrez, une bagatelle, pourvu qu'elle vous ait appartenu...

Georges avait les larmes aux yeux; une belle épingle brillait à sa cravate; c'était une émeraude de grande valeur et richement montée. Il la prit et la présenta à Henriette, qui rougit de plaisir et dit en serrant la main tremblante du poëte :

— Georges, merci. Vous ne m'avez point repoussée, vous m'avez montré de la confiance. Je veux vous payer de retour.

Et, se penchant à son oreille, elle lui avoua qu'elle demeurait rue de Richelieu, et sortit radieuse.

Elle avait à peine franchi le seuil de la porte cochère, que M. X. prit son chapeau et courut chez son libraire.

— Eh bien! la vente commence donc?

— Hélas! non, Monsieur. J'ai le regret de vous

apprendre que nous n'avons pas encore trouvé le placement d'un seul volume.

Cette phrase si simple fut un coup de foudre pour l'amoureux poëte.

Il prit son élan vers la rue de Richelieu, chercha le numéro indiqué, et ne le trouva point : la maison était en pleine démolition.

Il regarda la bague et, plein d'une anxiété croissante, il entra chez un orfévre. On lui dit que son diamant était un petit morceau de verre de l'espèce la plus commune. Le poëte

Honteux et confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus!

*
* *

Auteurs dont le livre ne se vend pas, écoutez cette histoire.

M. Albert X. est un garçon plein d'esprit, et, ce qui est moins commun, il est très-savant et écrit en français.

Il y a trois mois environ, il fit imprimer à ses frais un volume dont il vous importe peu de connaître le titre. Le fait est que ce livre ne se vendait pas ; depuis trois mois, il sommeillait sur les rayons poudreux de l'éditeur, et les libraires refusaient de le recevoir en dépôt.

Albert ne se tint pas pour battu.

Il a pour ami intime un homme qui, sans être acteur, possède, comme Mlle Milla dans *Paris-Crinoline*, la faculté de transformer de mille façons sa figure et sa personne : il représentera, à votre gré, un jeune homme, un vieillard, un dandy, un faubourien; son masque mobile et souple se prête à la reproduction de tous les types.

Albert alla trouver ce Protée :

— Mon cher, lui dit-il, veux-tu me rendre un signalé service?

— Je le veux bien, répondit l'ami en prenant un air de père noble.

— Eh bien ! voici ce dont il s'agit : je viens de publier un livre; inutile d'ajouter que c'est un livre curieux, intéressant, très-bien fait : mais je débute, mon nom est inconnu; mon livre ne se vend pas.

— Cher ami, quel espoir as-tu fondé sur moi?

— Laisse-moi parler : tu feras vendre mon livre, et ce sera un jeu pour toi. Tu n'as qu'à user, pour m'être utile, de ta précieuse faculté de métamorphose. Je te fournirai les costumes; c'est à toi de te grimer comme il conviendra.

Demain, tu prendras les habits et la tournure d'un fashionable gentleman, et tu iras chez les libraires des boulevards et des rues de Richelieu, Vivienne, de la Paix; partout tu demanderas mon livre, t'étonnant et t'indignant de ne pas le rencontrer. Après-demain, déguisé en vieux savant, avec

collet gras et lunettes bleues, tu parcourras le quartier latin ; puis tu prendras successivement les traits d'un étudiant, d'un agent de change, d'un maire de la banlieue et d'un diplomate étranger, et, dans huit jours, tu auras lancé mon ouvrage.

En effet, huit jours s'étaient à peine écoulés que tous les libraires se disaient :

— Ah ! ça, mais, c'est donc un excellent livre ? c'est donc un livre qui se vend ?

Et chacun de courir chez l'éditeur faire sa provision ; mais, une fois la provision faite, l'acheteur ne revint pas : plus de nouvelles ni du gentleman, ni du rat de bibliothèque, ni du financier, ni du baron prussien.

— Diable ! diable ! se dirent les libraires. Il paraît que nous sommes dupés et que nous allons *bouillonner* (d'autres disent *boire un bouillon ;* ni l'une ni l'autre de ces locutions n'est autorisée par le dictionnaire de l'Académie).

Et voilà mes marchands de livres s'efforçant de se débarrasser des exemplaires qu'ils viennent d'acheter : ils font des réclames, ils écrivent à leurs correspondants, avertissent leurs commis-voyageurs ; personne n'entre dans leur magasin sans qu'on lui dise :

— Ah ! nous avons une nouveauté piquante, et dont on dit grand bien.

— Quoi donc ?

— Le livre de M. Albert X...

— Albert X... ! Je ne connais pas cet auteur.

— Vous le connaîtrez bientôt.

Mille fois les libraires tentèrent vainement de séduire ainsi leur clientèle. Personne ne voulait d'un livre dont aucune revue, aucun journal, aucune affiche n'avait parlé. Enfin, il fut présenté à un homme de lettres chargé de la bibliographie d'un grand journal, le livre lui parut bon, il en dit du bien, et depuis ce jour Albert X... vend son ouvrage, et, si le succès continue, il deviendra un écrivain à la mode. C'est le bonheur que je lui souhaite, car il le mérite.

*
* *

On prétend que l'idée du *Fils naturel* aurait été inspirée à l'auteur du *Demi-Monde* par un mot que l'auteur des *Mousquetaires* adressa un jour au père d'un écrivain célèbre :

— « Dépêchez-vous de reconnaître votre fils ; si vous tardez, il pourrait bien ne plus vouloir vous reconnaître. »

*
* *

Chacun sait que si M. Alexandre Dumas a un défaut, ce n'est pas la ladrerie. L'or qui entre chez lui semble toujours à l'état liquide, il coule entre ses doigts. Il porte ses habitudes de générosité jusque

dans les menus détails de la vie. Quand il fait l'aumône, il la fait en prince ; il ne donne point de gros sous, et les mendiants du boulevard *du Crime* le connaissent pour une bonne *pratique*.

Un soir, il sortait du Théâtre-Historique : un homme lui barre le passage et lui tend la main. Le célèbre romancier fouille dans sa poche, y trouve une pièce de *deux sous* et la jette au mendiant. Il va se remettre en marche, lorsqu'il est arrêté par ce simple cri de douloureuse surprise :

— Oh !... Monsieur Dumas !

Il se retourne, et voit le gueux immobile, tenant sa main ouverte et lui montrant les *deux sous* avec un geste comique de stupéfaction et de mécontentement, qui voulait dire :

— Au nom du ciel ! à quoi pensez-vous ? vous me donnez donnez deux sous !... vous !

— Ah ! c'est juste, pardon, mon brave ! Deux sous !... Ma foi, je n'ai pas autre chose sur moi. Mais gardez-les, VOUS LES DONNEREZ A UN PAUVRE !

*
* *

On a beaucoup parlé de l'amitié que Béranger témoignait, vers la fin de sa vie, à M. Alexandre Dumas fils. Voici en quelle circonstance le poëte commença à remarquer et à prendre en affection le futur auteur du *Demi-Monde* et de la *Dame aux Camélias*.

Béranger était venu faire visite à Alexandre Dumas le père, dans sa propriété de Monte-Christo. C'était dans la belle saison ; la chaleur était grande, et le vieillard était un peu fatigué.

Alexandre Dumas dit à l'un de ses domestiques :

— Apportez-nous du vin de Champagne.

— Et qu'en veux-tu donc faire ? dit le chansonnier.

— Vous en offrir, cher père, si vous le permettez.

— Du vin de Champagne ! pour moi ! Mais, mon cher enfant, est-ce que je bois jamais du champagne ?... je suis trop pauvre.

En ce moment, Alexandre Dumas fils, qu'on traitait encore comme un tout jeune homme :

— A quel tonneau tirez-vous donc le champagne que célèbrent si gaîment vos chansons ?

— A la fontaine du coin, répondit en riant Béranger ; mais, dès ce jour, il prit au sérieux celui qu'il avait jusqu'alors considéré comme un enfant, et devina que les hommes auraient désormais à compter avec ce petit garçon.

*
* *

Un autre jour, Béranger se trouvait encore chez M. Alexandre Dumas. Il y rencontra M. Michelet, et la conversation, qui s'engagea sur la politique, ne tarda pas à prendre le caractère d'une discussion sérieuse et philosophique.

— Les révolutions, disait M. Michelet dans son poétique langage, sont comme les puits artésiens : il faut les creuser jusqu'au fond ; ce n'est d'abord que de l'eau trouble...

— Et le reste... de *l'eau claire,* ajouta le poëte.

Le mot est joli, mais il ne prouve pas que Béranger eût grande foi dans les opinions politiques qu'il afficha toute sa vie ; celui que les révolutionnaires ont pris pour le chef des croyants, pourrait bien, en somme, n'avoir été qu'un sceptique, riant en secret du rôle qu'il jouait en public.

*
* *

On a souvent adressé à M. Alexandre Dumas un reproche qu'on ne fait pourtant jamais à cent autres personnes qui le mériteraient peut-être plus que lui : on l'a accusé de vanité puérile, parce que, dans les jours de gala, il portait parfois sur la poitrine une brochette interminable, une espèce de baudrier de décorations.

Un soir, un homme fort connu et qui ne passe point pour modeste, rencontra dans un salon l'auteur de *Monte-Christo*, et lui dit avec une bonhomie perfide :

— Mon cher, vous ne devriez pas étaler ainsi vos rubans et vos croix : vous avez l'air d'un arc-en-ciel ambulant ; il y a surtout ce grand diable de cordon qui a une couleur...

— *La couleur des raisins de la fable*, n'est-ce pas ! dit M. Dumas en tournant les talons.

*
* *

Deux jeunes gens fument un cigare sur le boulevard des Italiens. Survient un monsieur élégamment vêtu ; il marche vite, avec l'impatience d'un homme affairé qui traverse des groupes d'oisifs. En passant, il regarde de travers l'un de nos deux promeneurs : il a l'air de se dire : « Dois-je, oui ou non, porter la main à mon chapeau ? Dois-je prendre une figure aimable ou sévère ? »

A la vue de ce personnage si indécis, Henry M... s'élance le sourire aux lèvres, serre vivement une grosse main qu'on ne lui offre point, et reprend le bras de son ami.

— Quel est ce monsieur ? dit l'ami.

— C'est mon tailleur. Je lui dois beaucoup, je lui ai offert une poignée de mains, c'est tout ce que j'avais sur moi. Ce petit à-compte lui donnera de la patience.

CHAPITRE V.

LE THÉATRE.

Un négociant belge a deux filles : l'une, âgée de vingt-quatre ans, joue le vaudeville dans un théâtre de Paris ; l'autre n'a que dix-sept ans et habite, à Liége, chez son père.

Cette famille, sans être riche, a de l'aisance ; elle est considérée dans la ville, à cause de son honnêteté proverbiale et de ses vieilles traditions de probité. Elle prit le deuil le jour où Antoinette passa la frontière et monta sur les planches. Mais, après les premiers mouvements d'une colère impétueuse, le gros brasseur ne tarda pas à reprendre son flegme national et sa sérénité habituelle :

— Après tout, se dit-il, à quoi bon fondre en larmes et se *manger* le cœur ? Ma fille aînée m'abandonne et se perd ; Dieu la prenne en pitié ! Il me reste ma petite Esther, et celle-là ne me causera jamais de chagrin.

Esther pleura comme tout le monde quand sa

sœur quitta la maison paternelle. Mais elle se disait :

— Pourquoi paraît-on si irrité contre ma pauvre Antoinette ? S'il est vrai qu'elle va être malheureuse, il faudrait plutôt, ce me semble, la plaindre que la gronder. Que lui reproche-t-on ? On ne la connaît pas. Elle a un si bon cœur !

Antoinette était en quelque sorte rayée du livre de famille ; la petite Esther, restée seule au foyer domestique, prit aussitôt rang parmi les notables héritières du pays ; elle fut courtisée, recherchée et bientôt promise à Philippe Van B..., un bon petit garçon qui avait à peine fait sa première barbe.

Les pères de famille de ce pays-là ont une façon particulière d'examiner et de choisir leurs gendres.

En France, on organise autour du futur époux un service d'espionnage très-amusant ; on surveille ses moindres démarches, on le suit, on le guette, on l'étudie ; on interroge un peu ses parents, très-peu ses amis, longuement ses ennemis ; on prend des informations chez les voisins, chez les fournisseurs, chez le portier. On le traite comme un vaisseau qui arrive d'Orient ; il n'abordera aux rivages enchantés du mariage qu'après avoir subi la quarantaine et prouvé qu'il n'est pas atteint de la peste.

Dans les Pays-Bas, m'a-t-on dit, les affaires se

raitent plus rondement; le beau-père va droit à son futur gendre, et lui frappant sur l'épaule :

— Voyons, mon garçon, parlons sans feinte. Avez-vous un peu voyagé? Connaissez-vous le monde? N'avez-vous jamais eu de maîtresse?

— Oh! Monsieur, jamais je n'ai aimé d'autre personne que mademoiselle votre fille.

— Allons, c'est bien, mon ami, tope-là. Ma fille n'est pas pour toi.

— Comment? et que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je n'aime pas les petits jeunes gens qui n'ont pas jeté leur gourme; un homme trop novice est un mauvais mari, et quand on n'a pas fait quelques petites folies avant le mariage, on en fait de grosses après.

Ainsi raisonnent ces buveurs de bière. Le père d'Esther trouvant que Van B... n'avait que ce joli défaut d'être trop jeune, lui dit un matin :

— Demande à tes parents quelques billets de mille francs, prends le chemin de fer, et va faire un tour à Paris. Dans un an tu reviendras, et je te donnerai ma fille.

Philippe fit sa malle et vint à Paris; il avait bien le cœur un peu gros; mais quand on a dix-neuf ans, les chagrins ne sont pas de longue durée, et l'on aime toujours à voyager.

Quant à la pauvre Esther, elle prit une plume et écrivit à sa sœur :

« Ma chère Antoinette, M. Philippe Van B...,

mon fiancé, se rend à Paris pour y séjourner dix ou douze mois. Je le vois partir avec un profond regret. L'absence peut être fatale à notre amour; je crains qu'il ne m'oublie là-bas, au milieu des plaisirs de cette ville que l'on dit si dangereuse. S'il me devenait infidèle, j'en mourrais de tristesse. Ma sœur, tu dois connaître les périls qui vont l'entourer; veille sur lui, je t'en conjure; rappelle-lui sans cesse mon souvenir; je mets en toi mon espérance et je te confie tout mon bonheur. »

En recevant cette lettre si touchante et si naïve, l'actrice fut profondément émue et jura de ne rien négliger pour satisfaire sa jeune sœur.

Elle fit à Van B... un si aimable accueil, que, dès la première entrevue, elle gagna toute sa confiance. Philippe était ravi d'arriver à Paris avec une lettre de recommandation pour Antoinette; mais, il faut le reconnaître, le motif de sa joie était assez profane : il comptait sur l'actrice pour être introduit chez les femmes de théâtre et entrer de prime-abord dans la joyeuse vie. Il fut donc très-empressé auprès de sa belle compatriote et très-assidu à lui rendre visite.

Antoinette paraissait si heureuse de le recevoir, qu'il ne sortait plus de chez elle. Il ne s'apercevait même pas qu'elle évitait de le produire, de le présenter aux autres comédiennes, et de lui laisser le libre emploi de son argent et de ses heures. S'il paraissait sur les promenades publiques, s'il allait au

théâtre, s'il était invité à un bal, il était toujours avec sa nouvelle amie ou avec quelque personne prudente qu'elle avait priée de l'accompagner. A peine le voyait-on sortir seul de temps à autre, pour faire une promenade à cheval ou aller s'asseoir dans quelque café. Il marchait sous l'œil de l'actrice, partout invisible et présente. Sans efforts, à son insu, sans se douter de la douce contrainte qu'il subissait, il restait le plus vertueux des hommes au milieu de la société la moins édifiante, côtoyant à chaque moment les abîmes et toujours préservé de la chute par son bel ange gardien.

Ainsi enfermé dans un cercle infranchissable, il n'essayait même pas de résister à une influence qui le dominait, sans qu'il la trouvât tyrannique. Mais, peu à peu, Antoinette prit sur son protégé un tel empire, le charme de son commerce journalier devint si direct et si puissant, elle était si bonne, si aimable et si jolie, que chez Van B... l'amitié se changea peu à peu en amour. A force de vivre séquestré et d'épargner les provisions de tendresse qu'il avait dans le cœur, il s'éveilla un beau matin tout à fait épris de sa charmante geôlière, vint la trouver, se jeta à ses pieds et lui fit une déclaration passionnée.

Ce n'est jamais sans émotion qu'une femme voit un ami se transformer soudain en amoureux. Elle n'entend jamais avec indifférence les tendres et chaleureux propos d'un beau cavalier de vingt ans, qui

parle dans la sincérité de son cœur et pleure en avouant son amour.

Antoinette devint rouge comme une grenade, et puis se mit à trembler de tous ses membres. Elle se laissa même serrer les deux mains et s'abandonna un moment au plaisir de contempler les lèvres frémissantes et les yeux enflammés du jeune Belge. Mais, tout à coup, la pensée de sa sœur lui revenant à la mémoire, elle rassembla toutes ses forces, se composa un visage railleur, et dit en riant de son mieux :

— En vérité, Philippe, si Esther vous entendait, elle serait bien contente de vous et de moi !

Cette simple phrase produisit un effet magique. Van B... se releva, et resta un moment debout, dans l'attitude embarrassée d'un coupable qu'on vient de surprendre en flagrant délit.

Le voyant si confus et si penaud, l'actrice reprit la parole :

— Aviez-vous donc oublié Esther, qui pense à vous là-bas et compte les minutes en vous attendant !

— Je ne l'ai pas oubliée, Mademoiselle ; elle est aimable, je l'aime ; mais vous êtes charmante et je vous adore.

— Et que prétendez-vous ? M'épouser au lieu d'elle ?

— Oui, si vous y consentiez, ce serait pour moi le bonheur.

Antoinette, alors, d'un ton sérieux et presque triste :

— Mon cher ami, cessez, je vous prie, de me tenir un langage déraisonnable, et veuillez écouter un bon conseil.

Vous me faites en ce moment l'effet de ce chien qui abandonna sa proie pour l'ombre : le bonheur vient à vous, et vous lui tournez le dos. Je me connais, et je connais ma sœur; sans doute, je ne suis pas ce qu'on pense, et l'on a tort, là-bas, de me repousser comme une brebis galeuse; mais, si je n'ai pas tous les vices qu'on m'attribue, je n'ai pas non plus toutes les qualités que possède Esther ; je n'ai ni son innocence, ni son amour sincère, ni sa candide beauté, ni ses dix-huit ans; regardez-moi bien, allez la revoir, et vous jugerez entre nous.

Croyez-moi, d'ailleurs, je ne me trompe pas à vos paroles ; vous dites que vous m'aimez, que vous me préférez à ma sœur. Eh bien, vous vous méprenez sur vos propres sentiments ; descendez en vous-même, et vous verrez que ce que vous ressentez pour moi, c'est un caprice passager, un amour de tête ; Esther a votre affection réelle, votre dévouement durable, tout l'amour de votre cœur. Si j'acceptais l'amour que vous m'offrez, je serais méchante et stupide ; méchante, parce que j'affligerais ma sœur; stupide, parce qu'au bout d'un mois vous auriez cessé de m'aimer. Philippe, je vous en prie, reprenez demain la route de la Belgique, et ne pensez plus à moi.

Van B... passa une journée douloureuse et ne

do mit pas de la nuit. Mais, le lendemain, il quittait Paris. A mesure qu'il s'approchait de la frontière, l'image de la belle Antoinette s'éloignait, s'effaçait, et l'image d'Esther venait à lui souriante et gracieuse. Il y a deux mois qu'il est de retour auprès de sa fiancée, et il va l'épouser dans quinze jours.

Il ne pense plus à Antoinette, mais Antoinette pense à lui. La pauvre fille a sacrifié son amour au bonheur de sa jeune sœur.

Quand Philippe lui eut fait ses adieux, elle ferma précipitamment la porte, se jeta sur un canapé, et s'écria en sanglotant :

— Je souffrirai, mais elle est plus digne que moi de l'amour d'un honnête homme.

*
* *

Il y a un an, une vieille dame, connue à Rouen pour sa roideur aristocratique et sa grande dévotion, se rendit aux eaux d'Aix.

Elle descendit dans un hôtel. La première fois qu'elle s'assit à la table d'hôte, elle se trouva placée auprès d'une femme jeune et très-élégante. Elle eut occasion d'adresser la parole à sa jolie voisine, et lui trouvant pre l'espit, continua l'entretien. Après quelques minutes de conversation, les deux dames apprirent qu'elles venaient de la même ville et qu'elles ayaient une foule de connaissances commu-

nes. Cette découverte leur fut agréable, et l'intimité ne tarda pas à s'établir entre elles. Bientôt la baronne écrivit à son mari :

« Comment se peut-il faire que nous ayons si longtemps habité Rouen sans connaître Mme C...? J'ai eu le plaisir de la rencontrer ici ; je la fréquente assidûment ; c'est une femme de tous points accomplie et dont je raffole. »

Le baron, fort étonné, courut à la recherche des renseignements, et apprit que Mme C..., charmante femme, en vérité, jouait les rôles de soubrettes au théâtre de la ville.

Afin de ne pas alarmer la pruderie de sa femme et de ne point rompre brusquement des relations dont elle n'avait qu'à se louer, il garda pour lui sa découverte. Il attendit que la fière baronne fût revenue d'Aix-les-Bains, et lui tint à peu près ce langage :

— Madame, depuis que vous m'avez fait l'honneur de m'accorder votre main, je n'ai eu qu'à bénir ma destinée, et nous avons l'un et l'autre passé la quarantaine, cet autre Cap des Tempêtes, sans que le moindre accident ait troublé notre bonne harmonie. Le seul grief que j'aie jamais eu contre vous était des plus légers, et voici même qu'il a cessé d'exister. Je vous reprochais l'excès d'un sentiment louable ; votre piété s'alarmait à tort de plaisirs fort innocents ; vous n'avez jamais voulu mettre le pied dans un théâtre ; vous me voyiez avec peine fréquen-

ter ces *lieux de pestilence;* acteurs et actrices ont toujours été à vos yeux des suppôts de Satan et des drôles de mauvaises mœurs et de mauvais ton. Ces idées injustes ont fait leur temps, Madame, et je me suis souvent efforcé de les effacer de votre esprit. Je suis heureux de voir aujourd'hui que vous y avez renoncé de vous-même. Dieu merci, vous reconnaissez qu'il faut juger chacun selon ses œuvres, et ne pas excommunier en masse tous les gens de théâtre. Je vous le répète, je suis ravi de ce changement.

La baronne, au comble de la surprise, répondit :

— Je vous écoute, Monsieur, mais en vérité je ne sais ce que vous voulez me dire. Mes opinions, que vous traitez de préjugés, sont et resteront toujours invariables sur le théâtre et les gens de théâtre.

— Vous m'étonnez à votre tour, Madame, et vous plairait-il de m'expliquer alors la lettre que voici. Vous m'y parlez de Mme C..., et vous ne lui marchandez point les éloges.

— C'est vrai, Mme C... est une personne que j'estime et qui est fort de mes amies. Mais quel rapport, je vous prie, entre Mme C... et les gens dont vous me parlez ?

— Mme C..., cette femme charmante que vous nommez vous-même votre amie, est une comédienne, elle joue les Lise et les Marton au théâtre de notre ville.

L'intolérante baronne a été longtemps à se re-

mettre de la surprise que lui causa cette révélation. Elle a rompu toutes relations avec Mme C...; mais ne pouvant la fréquenter intimement, elle a voulu, du moins, la voir de loin. A soixante-deux ans, elle a osé, pour la première fois de sa vie, entrer dans une salle de spectacle; elle en est sortie enchantée, et, depuis lors, elle regarde comme perdue toute soirée qu'elle ne passe pas au théâtre.

*
* *

Vers le milieu du mois de juillet 1857, le directeur d'un théâtre de Paris fut bien étonné, et pour qu'un directeur de théâtre s'étonne, il faut que la chose en vaille la peine!

Il était occupé à écrire deux mots très-aimables à un auteur dont il refusait la pièce. Eût-on un cœur de diamant, c'est toujours là une ingrate besogne; aussi M. X... ne fut-il point fâché d'en être distrait par une visite.

Il vit venir à lui une femme très-belle; figure noble et intelligente, mise élégante et distinguée, un grand air, tout en elle inspirait dès l'abord une sympathie respectueuse.

— Monsieur, dit-elle quand elle se fut assise, je viens vous demander à jouer le drame.

Le directeur s'inclina.

— Je suis veuve, Monsieur; j'ai vingt-six ans.

Je possède 30,000 livres de rente : c'est vous dire que je ne demande pas à être payée.

M. X... s'inclina de nouveau, fit la bouche en cœur, et répondit d'une voix douce :

— C'est avec plaisir, Madame, que je m'empresserais de souscrire à vos vœux; mais veuillez me permettre une question. Vous êtes-vous déjà exercée à l'art dramatique?

— Oui, Monsieur, j'ai reçu les leçons d'un excellent maître et je crois en avoir assez bien profité.

— En ce cas, Madame, je suis très-impatient de vous entendre, et il me suffit de vous voir pour vous garantir un éclatant succès.

— Monsieur, j'en accepte volontiers l'augure; mais, si je ne cherche point l'argent, je ne tiens pas plus à la gloire. Ce n'est pas un métier que je veux faire, c'est une mission que je dois remplir.

Le directeur fit un geste qui voulait dire :

— Je ne vous comprends pas bien; au nom du ciel, veuillez parler plus clairement.

Cette pantomime n'échappa point à la belle visiteuse, qui reprit la parole en ces termes :

— Ni l'intérêt ni la vanité ne sont pour rien dans la démarche que je fais auprès de vous, Monsieur. J'obéis à ma conscience et vous prie de m'aider à accomplir le devoir qu'elle me dicte. Si je monte sur les planches d'un théâtre, c'est pour être utile à mes semblables; ce ne sont point leurs applaudissements que je désire, c'est le salut de leurs âmes, et tout

d'abord, je dois vous l'apprendre, je ne jouerai jamais que dans des pièces dont l'idée sera suggérée par moi et que je payerai moi-même aux auteurs. Au besoin, j'instituerai un concours et j'offrirai une prime. Je fais grand cas des qualités littéraires d'un ouvrage, mais j'entends que son premier titre soit la moralité la plus scrupuleuse. Je veux des pièces où le vice soit odieux et ridicule, où la vertu soit aimable et triomphante. Vous le voyez, Monsieur, c'est toute une réforme, et je la veux radicale. Adieu, Monsieur, je vous abandonne à vos réflexions. Voyez s'il vous convient de seconder l'œuvre que j'entreprends, et de vous associer à l'honneur de mon apostolat.

A ces mots, elle se leva d'un air calme et se dirigea vers la porte. M. X... la suivit machinalement jusque sur l'escalier, la salua avec la grâce d'un automate, et revint, comme un somnambule, se rasseoir dans son fauteuil rouge.

Un quart d'heure après, il se frottait encore les yeux et se pinçait le gras des jambes pour se convaincre qu'il était bien éveillé : il sonna son domestique pour savoir s'il venait bien réellement de recevoir une visite, et il eut besoin du témoignage de ce mercenaire pour croire définitivement qu'il n'avait point rêvé.

*
* *

Le Vendredi-Saint, une de nos actrices les plus intelligentes et les plus belles, une actrice qui a vraiment le feu sacré, entra dans l'église de ..., et prit place parmi les fidèles. Le prédicateur monta en chaire et parla sur la Passion du Rédempteur. Ce n'était pas un orateur, mais un bon prêtre, qui raconta simplement le grand drame du Calvaire, et ne tira que de son sujet même ses moyens d'action sur l'esprit de son auditoire.

Mme X..., tant que dura le discours, fut attentive et recueillie, puis elle resta comme abîmée dans ses réflexions, et des larmes roulèrent dans ses grands yeux. Elle avait la douleur touchante et la beauté de la Madeleine de Canova. Elle s'était mise à genoux et garda longtemps cette attitude ; quand elle se redressa, ses yeux pensifs demeurèrent abaissés vers les dalles.

Elle sortit ; à la porte de l'église, une religieuse faisait la quête :

— Pour l'œuvre des petites sœurs des pauvres, disait-elle.

Mme X..., en passant, détacha un bracelet magnifique et le déposa sans bruit dans la bourse de la quêteuse. On fut tout étonné de l'y trouver le soir parmi les gros sous ; à lui seul, il représentait dix fois la valeur de la collecte du jour.

*
* *

Le même jour, une danseuse d'un petit théâtre du boulevard ouvrit de très-grands yeux en recevant une lettre d'un de nos prédicateurs en renom, qui la priait de passer chez lui, sans autre explication. Elle lut et relut plusieurs fois le billet, examina la signature et se frotta les yeux ; enfin, elle prit son chapeau et son châle, et se rendit chez le prédicateur.

— C'est dans votre intérêt, Madame, et pour accomplir un des devoirs de mon ministère, que je suis me permis de vous déranger. Il y a huit ou dix mois, n'avez-vous pas perdu une bourse ?

— Oui, Monsieur, dans une diligence du chemin de fer de Versailles, j'ai perdu 500 fr. J'ai même consulté une somnambule qui demeure là haut, du côté de la rue Lamartine, et qui loge une vingtaine de levrettes dans son étroit appartement. Elle n'a pu me fournir aucun renseignement, et je n'ai plus pensé à mes 500 francs.

— Eh bien ! Madame, je sais ce qu'ils sont devenus. Hier, un homme est venu se confesser à moi : il s'est accusé d'un vol dont il n'a pas négligé de m'apprendre toutes les circonstances. Il vous a vue prendre votre billet et sortir une bourse bien garnie ; il a fait route avec vous, et, chemin faisant, il vous a volée. Il savait votre nom et votre adresse, il m'a chargé de vous remettre votre argent ; le voici.

— Monsieur l'abbé, dit Mlle X..., je suis si tou-

chée de cet exemple de repentir, que je veux, à mon tour, faire une bonne action pour ma semaine-sainte. Veuillez garder ces 500 francs et les distribuer aux pauvres. J'ai été élevée par de bonnes religieuses, et je n'ai pas perdu tout souvenir de leurs enseignements. Je crois me rappeler une parole de l'Évangile : « Employez l'argent de l'iniquité à vous faire des amis qui vous reçoivent au dernier jour dans les tabernacles éternels. » Je cite, tant bien que mal ; mais c'est la pensée du livre saint, et je tiens à me l'appliquer.

*
* *

M. B... assistait à la représentation des *Lionnes pauvres*, avec sa femme et quelques amis. Dès le premier acte, son front se rembrunit et sa figure s'allongea progressivement jusqu'à la fin de la pièce. Quand il sortit il était plongé dans une sombre et farouche rêverie.

Le lendemain, il se leva de bonne heure sans avoir dit un mot à personne, et se rendit chez un marchand de nouveautés. Il demanda le prix de plusieurs robes, n'en acheta aucune, remercia et se retira en faisant la figure la plus piteuse du monde.

— Voilà un *Pingre!* dit le marchand en l'accompagnant jusqu'à la porte.

M. B... rentra chez lui, s'enferma dans son ca-

binet et ne se montra qu'à l'heure du dîner. Il paraissait accablé par la tristesse. Sa femme le questionna :

— Ce n'est rien, Madame, répondit-il avec une froideur glaciale.

En vain Mme B... renouvela ses demandes ; son mari n'ouvrit plus la bouche, pas même pour manger ; en se levant de table, il prit son chapeau et se rendit chez son frère.

— Frédéric, lui dit-il, je viens chercher auprès de toi une consolation.

— Mon Dieu ! que t'arrive-t-il ?

— Un malheur affreux, le plus grand de tous les malheurs !

— Je t'en conjure, parle plus nettement.

— As-tu vu les *Lionnes pauvres* ?

— Oui.

— Eh bien ! je suis aussi à plaindre que Pommeau.

— Que veux-tu dire ?

— Ma femme me trompe ; je me suis informé du prix de ses robes ; elles coûtent cinq ou six fois plus cher que je ne croyais, et je ne suis pas assez riche pour les avoir payées.

— C'est grave, dit Frédéric, mais il ne faut pas exprimer de pareils soupçons avant d'être bien sûr de son fait. Voyons, de qui tiens-tu tes renseignements ?

— J'ai été voir le marchand de nouveautés.

— Bien, après ?

— Après, je n'ai vu personne.

— Mais cours donc chez la couturière, malheureux, et je parie que tu sauras là le mot de l'énigme.

M. B... courut chez la couturière et demanda à voir la note de sa femme : cette note montait à 13,507 francs.

— Cette somme vous est payée ? dit-il en frémissant, comme un criminel qui attend sa sentence.

— Non, Monsieur, Madame me paie seulement les intérêts.

Le pauvre mari ne put retenir un mouvement qui trahit sa joie :

— Madame, je vous attends chez moi demain ; vous recevrez vos 13,000 francs.

Il revint chez lui, souriant aux passants, et plusieurs fois il eut à réprimer des envies de danser qui lui prirent en pleine rue. En arrivant au logis, il montra un front rayonnant et sauta au cou de sa femme, qui lui dit :

— Que se passe-t-il chez vous, mon ami ? Hier, sombre comme Lara, vous êtes aujourd'hui d'une joie folle.

— C'est que les *Autrichiens* baissaient hier et qu'ils ont remonté aujourd'hui. J'ai craint une perte énorme, et je fais un gros bénéfice. Voilà le secret de ma joie.

Mme B..., qui n'entend rien aux affaires de

Bourse, se contenta de cette explication, et sa joie fut vive, lorsqu'elle apprit, le lendemain, de la bouche de sa couturière, que son mari avait payé le capital dont elle ne pouvait jusque-là payer que la rente.

*
* *

M... dînait chez Mme Alboni; il y avait été amené par un des hommes les plus fins et les plus spirituels de Paris, qui le connaissait pourtant bien; mais on ne peut tout prévoir.

On parla de Lablache, et l'on déplorait la perte de cet artiste ventru :

—Heureusement, dit M... en s'inclinant, le sourire aux lèvres, devant l'illustre cantatrice, heureusement, Madame, que vous nous restez; n'êtes-vous pas le Lablache des femmes ?

Quel pavé! La Fontaine a toujours raison :

Rien n'est si dangereux qu'un imprudent ami.
Mieux vaudrait un sage ennemi.

*
* *

Mlle X... tient les rôles d'ingénues sur un de nos théâtres de vaudeville. On la fait jouer très-souvent. Aussi ses camarades sont-elles fort jalouses.

— Il n'y a plus moyen, disait l'une d'elles, d'avoir des rôles ici; X... est la *favorite* du directeur.

La petite actrice n'était pas loin; elle entendit ce propos; elle se retourna vers sa camarade, qui passe pour avoir une conduite assez légère :

— En tout cas, ma chère, dit-elle, mieux vaut être une *favorite* qu'un *omnibus*.

*
* *

Un auteur ayant, depuis quelques mois, déposé un manuscrit chez un directeur de théâtre, va le trouver pour savoir des nouvelles :

— Avez-vous lu ma pièce?

— Comment, si je l'ai lue? Oh!

— Eh bien! qu'en dites-vous?

— Très-jolie, charmante, bien écrite, mon cher. Seulement, j'ai le regret de vous dire qu'elle ne nous convient pas. La donnée est presque la même que celle de l'une de vos dernières pièces.

— Bah!

— Oui, oui; c'est fâcheux, car il y a d'excellentes choses.

— C'est aussi ce que je croyais; il y a des mots, des situations.

— Oui, c'est incontestable.

— Ainsi, vous avez dû remarquer cette scène du

deuxième acte, où le père, ne pouvant contenir sa colère, tire son couteau et court après son fils. Vous savez ?...

— Parfaitement ! il est vrai, cette scène m'avait frappé ; elle est très-dramatique.

— N'est-ce pas ?

— Oui, admirable !

— Admirable est le mot, mon cher directeur; mais, voyez le malheur! elle ne se trouve pas dans ma pièce !... Je viens de vous l'inventer à l'instant.

*
* *

Une jeune et jolie actrice d'un petit théâtre était en scène et jouait son bout de rôle avec une grâce charmante. Un gros Monsieur décoré était assis à l'orchestre : tout entier à sa satisfaction et sans s'inquiéter de ses voisins, il s'écriait à chaque instant :

— La jolie fille ! sac à papier, le beau brin de fille!

— Monsieur ! Monsieur, dit une voix.

Le gros homme détourna la tête ; il vit une vieille figure qui lui souriait, et il entendit ces mots :

— Voulez-vous être présenté à Mlle X... ?

— Moyennant ?

— Mille francs.

— Bien ; mais jouons franc jeu. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Quelle garantie m'offrez-vous ?

— Monsieur, répondit la vieille en se drapant, je suis une honnête femme... je suis sa mère !

CHAPITRE VI.

ARTISTES ET BOHÈMES.

De tout temps les gens de théâtre ont exercé sur la multitude une singulière influence : dès qu'une femme paraît sur les planches, il semble que le feu de la rampe l'illumine et la transfigure ; si elle est belle, elle devient ravissante, magnifique, admirable ; elle peut être laide, le prestige de sa position lui fait une beauté de convention qui la place d'emblée au-dessus du vulgaire des jolies femmes.

Quand un acteur s'est une fois montré sous le manteau des rois, la cuirasse des héros ou l'élégant pourpoint des jeunes amoureux, les bonnes gens se figurent qu'il doit emprunter à ses divers rôles un caractère ineffaçable de grandeur, de noblesse et de grâce qui le suit jusque dans la vie privée ; ils ne séparent pas l'homme du comédien, et supposent qu'un acteur doit parler, agir et marcher dans la rue comme il marche, agit et parle sur la scène.

Cette illusion très-ordinaire explique seule cer-

taines folies d'hommes qui sacrifient toute leur fortune à l'espoir d'être aimés d'une actrice, ou de femmes qui se sont éprises d'un acteur et n'ont pas craint de se compromettre pour lui.

Au dix-huitième siècle, des mères de famille, de riches et nobles dames, sont devenues la fable de la ville et de la cour pour avoir cédé à l'attrait de leur imagination et trop publié le secret de leurs intrigues avec des gens de théâtre.

Tout le monde connaît les galantes aventures d'un ancien acteur de l'Opéra-Comique, le bel Elleviou. Il avait du talent, sans doute, mais surtout il portait si bien le costume des merveilleux du jour, la veste de hussard, la culotte blanche, les bottes à revers et le sabre traînant ! Les femmes ont raffolé de lui, et les maris l'ont applaudi, pour faire plaisir à leurs femmes.

Je parle d'Elleviou, parce qu'il est mort ; parmi les vivants, il serait facile d'en citer plusieurs qui n'ont pas fait moins de *victimes* dans leur auditoire; mais, de nos jours, la modestie étant la vertu distinctive des acteurs, ils me sauraient mauvais gré, j'en suis sûr, de parler d'eux, même discrètement.

Toutefois, à l'appui de ma thèse, j'ai besoin d'un exemple contemporain. Je conterai cette histoire qui est d'hier, mais je me garderai de nommer personne.

Un père bien désolé, ce fut M. T... quand il reconnut que sa fille était follement amoureuse, amou-

reuse à lier, de M. X..., un des plus séduisants acteurs de Paris.

Il voulut d'abord prendre le ton de la plaisanterie; mais la jeune personne tenait bon, elle voulait épouser X... ou s'ensevelir dans un cloître.

M. T... eut recours à la prière.

— Voyons, Ernestine, voyons, ma mignonne, renonce à cette bizarre pensée. Tu comprends que le mariage auquel tu songes est impossible. Que diraient nos parents? que diraient nos amis? Au nom du ciel, crois-en mon expérience et ma tendresse paternelle, si je consentais à cette union disparate, je manquerais à tous mes devoirs. Ma bonne petite, écoute mes conseils et ne fais pas le chagrin de mes vieux jours.

Ernestine pleurait, mais persistait dans son dilemme : « X... ou le cloître ! »

Le père alors, prenant sa grosse voix :

—Mademoiselle, vous êtes une petite sotte ! Vous voulez déshonorer votre famille; vous ne voulez pas entendre le langage de la raison; mais sachez que, moi vivant, vous ne deviendrez pas la femme d'un cabotin. Si je meurs, vous serez libre de vous perdre; jusque-là, je jure de veiller sur vous et de faire, malgré vous, votre bonheur.

Le pauvre T..., après bien des entretiens de ce genre, où il employa tour à tour la persuasion et la menace, prit un grand parti.

Il se rendit chez X... et lui dit :

— Monsieur, vous voyez en moi un homme au désespoir.

— Vraiment, Monsieur, je suis touché de vos peines; mais je ne pense pas y être pour quelque chose, et je ne vois pas en quoi je puis vous être utile.

— Vous vous trompez, Monsieur, vous seul pouvez porter remède à mes malheurs, car vous seul en êtes cause.

— Voilà qui est étrange, et je vous serais obligé de vous expliquer plus nettement.

— Eh bien ! Monsieur, j'ai une fille charmante; elle est jeune, elle est jolie, elle aura une belle fortune....

— Jusqu'ici, je ne vois rien là de si affligeant.

— Pardon ! veuillez me permettre d'achever. Ma fille est amoureuse.

— C'est un mal assez commun, et je n'y puis rien. La personne assez heureuse pour lui plaire n'est donc pas de votre goût ?

— Aucunement.

— C'est fâcheux, je l'avoue, et puisque vous voulez bien me prendre pour confident, j'oserai vous demander quelle est cette personne.

— Hélas ! Monsieur, c'est un acteur.

— Un acteur ? Quel est donc celui de mes camarades qui a su toucher le cœur de votre fille ? Je dois le connaître.

— Parfaitement.

— Qui est-ce donc?

— C'est vous-même, Monsieur.

— Moi?

— Vous, Monsieur; ma fille vous a vu une première fois dans un de vos plus beaux rôles; depuis ce jour elle me demandait sans cesse de la mener à votre théâtre; je ne soupçonnais guère, je vous assure, le motif de cette prédilection. Enfin, j'ai connu le fatal secret : elle m'a déclaré qu'elle voulait vous épouser ou se faire religieuse, comme toutes les ingénues de comédie.

— Si j'étais trop vain de la passion que j'ai, sans le savoir, inspirée à mademoiselle votre fille, la douleur que vous en témoignez suffirait à rabattre mon orgueil. Mais je conçois d'autant mieux vos chagrins, Monsieur, que je ne serais nullement disposé à contrarier vos vœux en épousant votre fille. Je dis plus, pour elle, pour vous et pour moi, je vous promets d'éteindre dans son cœur une passion ridicule qui ne peut que la rendre malheureuse. Soyez tranquille, elle ne tardera pas à me détester autant qu'elle m'aime aujourd'hui.

— Mon Dieu! Monsieur, que vous êtes bon! Veuillez me dire quel moyen vous emploierez.

— Il est fort simple. Mademoiselle votre fille m'a vu, sur la scène, jouer le personnage d'un jeune cavalier charmant, d'un homme d'esprit, de cœur et de bon ton. Présentez-moi à elle : je serai si bête, si désagréable et si goujat, qu'elle sera la pre-

mière à vous prier de me jeter à la porte par les épaules.

— Quoi ! vous feriez cela, Monsieur ?

— Bien volontiers.

— Oh ! merci, Monsieur, merci ; comptez sur toute ma reconnaissance.

En effet, X... fut introduit dans la maison de M. T... Il sut si bien se dépouiller de ses allures ordinaires, il fut si grossier dans ses propos, si gauche dans ses manières, il se montra si stupide et si manant, qu'avant la fin de la soirée, Ernestine quitta le salon et se réfugia dans sa chambre pour gémir sur ses illusions perdues. Toute la nuit elle versa des larmes de douleur et de honte. Le lendemain, son père vint à elle d'un air riant :

— Eh bien ! que dis-tu de M. X... ?

— Je vous en supplie, mon père, épargnez-moi, et ne prononcez jamais ce nom-là devant moi.

Dans sa joie, M. T... courut à son secrétaire, prit dix billets de mille francs, et les envoya à X..., avec une lettre de chaleureux remercîments.

Surpris et justement choqué de cet envoi, X... remit les billets sous enveloppe, les fit porter à l'adresse de M. T... avec ces deux lignes :

« Voici votre argent, Monsieur, vous vous êtes mépris. Une autre fois sachez bien ceci : J'admets qu'on me paye pour jouer la comédie, mais seulement quand je la joue sur les planches. »

*
* *

M. B... est un prestidigitateur très-habile : il reçut dernièrement une singulière visite.

Le visiteur avait cinquante-cinq ans environ ; ses façons, sa tenue, son langage annonçaient un homme sérieux et de la meilleure compagnie. Après s'être nommé, il parla ainsi :

— Je viens, Monsieur, solliciter un service ; il vous est facile de me le rendre, et il a pour moi une souveraine importance.

J'ai un fils de vingt et un ans, qui a de l'intelligence, de bons sentiments et un cœur d'or ; mais j'ai remarqué en lui un penchant terrible pour le jeu : il commence à peine à manier les cartes, et déjà il a perdu beaucoup d'argent. J'ai résolu de le guérir radicalement par un remède homœopathique.

Je vous connais de réputation, Monsieur, comme un prestidigitateur très-adroit et comme un fort honnête homme. Je viens vous prier d'être le médecin de mon fils.

— Comment puis-je pratiquer cette cure ?

— Veuillez aller dans telle réunion, vous y trouverez mon fils ; engagez une partie avec lui ; trichez, faites sauter la coupe, ayez des cartes dans vos manches, mais faites qu'il perde une grosse somme d'argent. Avec un homme d'honneur, je n'ai pas besoin de m'expliquer plus longuement.

— C'est une mission délicate dont vous me chargez-là, Monsieur; mais, pour répondre à votre confiance, je l'accepte.

M. B... se rencontra avec Gabriel de R..., joua, tricha, et gagna 30,000 fr.

M. de R... est riche, et il fait à son fils une jolie pension; mais 30,000 fr. se trouvent rarement dans la bourse d'un jeune homme, et Gabriel rentra chez lui la mort dans l'âme.

Avant de se coucher, il écrivit à son père :

« J'ai joué hier, j'ai perdu 30,000 francs. J'ai recours à vous, mon père; il y va de mon honneur et de ma vie. »

A midi, il n'avait point reçu de réponse. Le désespoir le gagnait, sa tête se perdait, il allait charger un pistolet, lorsqu'on sonna à sa porte. C'était son père.

— Mon cher enfant, j'ai reçu votre lettre. Vous vous êtes mis dans une situation grave, et vous me causez un grand chagrin. Toutefois, comme votre honneur est le mien, je veux le sauver. Je vous apporte la somme que vous avez perdue. Mais, avant toutes choses, j'exige de vous un serment. Promettez-moi, Gabriel, de ne plus jamais toucher une carte; donnez-moi votre parole.

— Je vous le jure, mon père, je vous le jure, et cette leçon me servira.

Le pauvre garçon courut chez M. B... et lui compta ses 30,000 francs.

Une heure après, M. B... se présentait chez M. de R... et lui rapportait cette somme ; pour prix du signalé service qu'il venait de rendre à une famille honorable, il ne voulut accepter que des remercîments.

*
* *

Les gens qui ont toujours été malheureux sont, à coup sûr, bien à plaindre ; mais il y a peut-être quelque chose de plus pitoyable encore que d'être né et de mourir dans la pauvreté, c'est d'avoir goûté d'abord toutes les joies de l'opulence, et de tomber ensuite, du haut de la richesse et de la célébrité, dans l'obscurité et la misère profondes.

Tel fut le sort d'une femme qui vient de mourir, oubliée de tous, dans une maison de la place Bréda. C'est par hasard qu'un homme, qui l'a connue jadis dans toute la splendeur du luxe et de la beauté, apprit la nouvelle de sa mort. En passant dans la rue, ses yeux s'arrêtèrent sur une petite affiche rouge, dont il a bien voulu m'indiquer la place et que j'ai pris soin d'aller copier fidèlement. La voici :

« VENTE APRÈS DÉCÈS de Mme du Chambge, *compositeur de musique*, place Bréda, n° 12, le samedi 29 mai, à midi,

« Consistant en :

« Ustensiles de ménage, fontaine en marbre ;

« Linge de corps, garde-robe de femme ;

« PENDULE ANCIENNE *à sujet doré*, avec cadran entouré de strass, gravures, dessins, dont un signé *L. Boulanger*, un autre à la mine de plomb, signé *A. Scheffer;*

« Un portrait à la mine de plomb de Mme Paul Delaroche, daté de Rome 1835, signé *Paul Delaroche ;*

« Une aquarelle signée *Cicéri;*

« Environ 800 volumes de littérature, Walter-Scott, Cooper, Shakspeare, Schiller, Rousseau, Racine, Molière, Ch. Nodier, Mme de Staël, Mme de Sévigné, Ste-Beuve, A. de Vigny, Custine, Pichot, V. Hugo, Millevoie, Lamartine, Châteaubriand, etc.;

« *Musique* par et d'après différents auteurs, notamment les œuvres de Mme du Chambge ;

« Différents ouvrages de cette dame, entr'autres deux compositions écrites et signées *Chérubini;*

« *Bons* meubles en *acajou*, — de salle à manger, salon et chambre à coucher;

« Literie ; 2 *pianos carrés ;*

« *Un couvert, une petite cuillère en argent, menus bijoux en or!* »

Or, savez-vous ce que fut cette femme que l'on désigne simplement par ce titre : *Compositeur de musique*, cette femme, dont personne n'a annoncé, n'a appris la mort, et dont le chétif mobilier a dû

faire si piteuse figure dans la *vente après décès* ? Ce fut, pendant quinze ou vingt ans, la plus belle, la plus fastueuse, la plus enviée des merveilleuses Parisiennes, la reine de l'art et de la mode, l'étonnement et le ravissement de toute une génération.

Mme la baronne Pauline du Chambge vint à Paris à l'époque du Directoire. Elle était née à la Martinique, et jamais on ne vit un type plus parfait de cette beauté piquante, pleine à la fois de vivacité et de langueur, d'emportement et de mollesse, qui est particulière aux créoles. Elle avait des cheveux noirs et abondants, un teint, une taille, des yeux, des dents admirables, beaucoup de fortune, beaucoup d'esprit et les talents les plus divers. Elle brillait à côté des Tallien et des Récamier; elle fut liée avec tous les personnages éminents de son époque ; elle aimait les arts, les cultivait et protégeait les artistes. C'était un honneur très-recherché et comme un brevet de réputation que d'être reçu chez elle. Les romances de sa composition ont fait le tour du monde ; elle avait la maison la mieux montée, les plus beaux chevaux, tous les sourires, tous les applaudissements, toutes les fêtes de la vie.

C'est elle qui *inventa* un compositeur français aujourd'hui des plus célèbres ; elle qui le produisit dans le monde, et le soutint de son aimable et puissant patronage. Elle usa toujours de son crédit pour être utile et agréable à ceux qui l'entouraient; en un mot,

ce fut un astre si doux et si bienfaisant, qu'il fut adoré de tous les hommes de cet âge.

Mais, comme dit le vieux Corneille :

> Toute *cette* félicité,
> Sujette à l'instabilité,
> En moins de rien tombe par terre,
> Et, comme elle a l'éclat du verre,
> Elle en a la fragilité.

Mme du Chambge mena si rondement sa fortune qu'elle l'eut assez vite dissipée. Alors vint la bise, alors vinrent les mauvais jours, et cette grande prodigue descendit rapidement les degrés glissants de la gêne, de la pauvreté, de la détresse et de la misère.

Un moment, elle crut trouver dans son talent de musicienne une garantie assurée contre l'adversité; et, disons-le à sa louange, elle eut le courage de gagner, par son travail, l'argent qu'elle savait si bien dépenser. Ses romances lui procurèrent quelque temps un beau revenu. Mais cette ressource même lui fit encore défaut. Un jour vint où les éditeurs de musique osèrent dire à cette reine, à cette enchanteresse, à cette idole tant de fois encensée :

— Madame, on ne veut plus de vos romances; votre nom est usé.

Elle dut dévorer cet affront, la pauvre déesse tombée, et fit paraître ses œuvres sous un nom d'emprunt.

Enfin la vieillesse arriva ; elle vécut d'une modique pension que lui fournit jusqu'à sa mort une amitié fidèle et reconnaissante.

On la voyait naguère encore passer dans le quartier Bréda, maigre et courbée par les années ; on la voyait aller elle-même, avec son cabas, chercher sa nourriture de chaque jour et faire sa provision de charbon, cette charmante, cette spirituelle, cette fameuse Pauline, qui porta au front la triple auréole de la beauté, du génie et de la richesse ; et chez cette fière baronne, qui faisait ferrer ses chevaux avec des fers d'argent, le commissaire-priseur a trouvé *après décès*, une pendule ancienne à *sujet doré*, avec cadran *entouré de strass*, quelques bouquins, de *bons* meubles en *acajou*, un *couvert* et *une petite cuillère en argent!*

Pauvre femme ! si elle fut heureuse un jour, elle a cruellement expié son bonheur ! et ce n'est pas sans attendrissement que j'entendais hier le récit de cette longue existence, commencée par un rire éclatant et finie par des larmes secrètes.

*
* *

Un peintre, qui est aujourd'hui célèbre et gagne beaucoup d'argent, faisant naguère un retour vers ses jeunes années, disait :

— De tout ce que je possède aujourd'hui, ce que

j'ai eu le plus de mal à acquérir, c'est mon habit noir, une affreuse chose pourtant! Un habit noir! Il y a telles circonstances où l'on ne saurait s'en passer, et quels prodiges d'adresse, quelles patientes démarches, quelles humiliations pour se procurer ce vêtement laid, mais honnête! Je me souviens d'avoir deux fois emprunté ce qu'il m'était impossible d'acheter. La première fois, je m'adressai à un avare; la seconde fois, à un vaniteux; tous deux se disaient mes amis; quand on est pauvre, on n'a pas le choix des amis.

L'avare, quand j'eus endossé son habit, ne me quittait plus, surveillait mes pas, modérait mes mouvements, m'interdisait les gestes; quand je faisais mine de vouloir me moucher, il tremblait, comme s'il eût entendu craquer sa précieuse étoffe. Le vaniteux me gênait plus encore; avant de me confier son habit, il m'apprit que le drap était de qualité supérieure, que la coupe était du plus habile tailleur, et que l'étoffe et la façon étaient d'un prix exorbitant. Quand je fus vêtu, je m'apprêtais à partir; mon ami m'arrêta: « Tourne-toi donc, me dit-il; c'est un chef-d'œuvre que cet habit-là! » Il sortit avec moi; dans la rue, il me regardait avec complaisance; il rencontra un de ses amis: « C'est prodigieux, lui dit-il, en me passant la main sur la poitrine; c'est prodigieux! vois donc comme mon habit va bien à Monsieur! »

Je vous laisse à juger si j'étais satisfait. A partir

de ce jour, je crois que j'aurais donné mon âme pour un habit noir. Maintenant, chaque fois que je vais mettre celui que vous me voyez, je me recueille une minute et je le contemple avec respect.

*
* *

M. B..., un homme d'affaires qui gagne beaucoup d'argent, donnait un bal travesti. Un magnifique buffet, dressé dans une chambre, offrait aux yeux les morceaux les plus appétissants : poulardes truffées, jambons d'York, pâtés de foie gras, rangés au-dessous d'une formidable ligne de bouteilles et de flacons ; vins, liqueurs, café, chocolat, sirops, rien ne manquait à ce séduisant étalage.

On dansa beaucoup, on but, on mangea de même. Hommes et femmes multipliaient leurs visites au buffet ; des montagnes de friandises furent enlevées par ces mains avides.

Mais, parmi tous ces appétits divers, on remarqua bientôt un appétit énorme, monstrueux, pantagruélique : pendant toute la durée de la fête, on vit un domino noir arrêté devant le buffet ; il but et mangea depuis dix heures du soir jusqu'à cinq heures du matin. De temps à autre, il faisait le tour des salons, comme pour faciliter sa digestion, puis revenait à son poste et reprenait son repas interrompu. Il emplissait et vidait son verre. Il entamait

les plus belles pièces, sans dire un mot, avec une gravité imperturbable. Comme les bouchées suivaient les bouchées ! comme il travaillait des mâchoires ! C'était un beau spectacle !

Au bout d'un certain temps, tous les regards étaient fixés sur ce dévorant.

— Belle fourchette ! disait-on. — Où met-il tout cela ? — C'est un prestidigitateur ! il ne mange pas, ce n'est pas possible ; il escamote ce qu'il semble manger !

On riait, on chuchotait ; le domino mangeait et buvait toujours.

On observa en lui des phénomènes singuliers. Chaque fois qu'il venait de terminer sa petite promenade hygiénique à travers les salons, il semblait avoir subi d'inexplicables métamorphoses : sa taille tantôt grandissait, tantôt diminuait ; il était tour à tour ou plus gras ou plus maigre ; on lui vit un moment de grosses bottes, un moment après, de petits escarpins de soie.

On se perdait en conjectures, mais lui, impassible au milieu de la curiosité générale, poursuivait le cours de ses exploits et tournait le dos aux regardants. Quand le buffet fut dégarni, il disparut.

Vers midi, M. B..., en s'éveillant, reçut une lettre d'un très-grand format ; il l'ouvrit précipitamment et lut ce qui suit :

A. M. B..., vingt-quatre estomacs reconnaissants.

A *ses* petits *voisins* il donne la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la *peinture*.
De Chevet c'est lui seul qui paîra la facture ;
Le souper d'hier est un don de ses mains ;
Mais ses vieux vins sont, je le jure,
Le plus aimable don qu'il ait fait aux *rapins*.
En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence ;
Son nom ne périra jamais.
Tout l'atelier connaît sa gloire et sa puissance.
Il nous a régalés avec magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

Signé : LE DOMINO NOIR.

M. B... ayant lu cette poétique missive, crut devoir la relire une seconde fois : son esprit était encore alourdi par le sommeil ; il eut quelque peine à saisir le mot de l'énigme.

Enfin il devina que le vorace domino noir était un personnage multiple, composé, collectif, muni de vingt-quatre estomacs et de sept cent soixante-huit dents jeunes et bien aiguisées.

Dans les régions élevées de l'hôtel dont M. B... occupe le premier étage, habite une petite colonie de barbouilleurs qui seront peut-être un jour des peintres. Ces messieurs, ayant appris que leur opulent voisin allait donner un bal travesti, assignèrent rendez-vous à leurs amis des deux sexes. On improvisa une soirée dansante, et chacun se mit en dé-

pense de gaîté et d'entrechats. Quant aux rafraîchissements, voici de quelle façon y pourvut l'amphitryon, Aristide T... Il se procura un domino noir aux frais communs de la société ; à ce sujet, on lui fit des questions ; il répondit : « J'ai mon idée. »

Quand on eût dansé la sixième polka, voyant la sueur perler sur le front de ses invités :

— Mesdames et Messieurs, s'écria-t-il après avoir imposé silence au violon et à la flûte, — qui de vous a soif ?

— Moi ! moi ! crièrent vingt-trois voix.

— C'est bien, mes amis, c'est très-bien ; je vois que tout le monde a soif. Quel dommage que nous n'ayons rien à boire !

— Ah ! ah !

— Nonobstant, rassurez-vous, j'ai pris vos souffrances en pitié.

Alors il se mit à chanter d'une voix fausse ces paroles de la *Lucie :*

Entends-tu ces chants de fête ?
C'est ton hymen qui s'apprête ;
Va de fleurs orner ta tête ;
Tu peux être heureuse encore....

— Hymen ! que veut-il dire ? murmura l'auditoire.

— J'ai dit *hymen*, mais je pense *souper*. Mes enfants, ce soir, ici même, sous nos pieds, un riche

philistin fait danser ses amis ; là-bas les sirops, le champagne, le punch, l'eau sucrée, circulent sur les plateaux d'argent ; là-bas un buffet superbe est préparé, là-bas les rafraîchissements abondent. En voulez-vous votre part ?

— Mais comment donc ? certainement, nous la voulons, nous la voulons !

— Eh bien ! mes enfants, vous l'aurez. Levez les yeux ! Vous voyez ce domino noir que je tiens à la main, et pour l'acquisition duquel nous avons associé nos capitaux ? Ah ! mes amis, quel beau placement ! nous allons tirer 160 0/0 de notre argent.

— Au fait ! au fait ! cria le peuple impatienté.

L'orateur, sans s'émouvoir, endossa le domino noir, rabattit son capuchon, attacha son masque, et reprit la parole :

— Voici l'usage de ce déguisement. Je descends au premier étage ; grâce à la liberté aimable qui ouvre à tous les masques la porte de M. B..., j'entre chez cet heureux du monde et je vais en droiture au buffet. Je m'abreuve, je me nourris, et je remonte. Chacun de vous, affublé du complaisant costume, ira successivement faire honneur à la cuisine de Chevet et à la cave du voisin. L'idée est de moi, j'ouvre la marche. Qui m'aime me suive... quand je serai revenu !

Il partit et revint au bout d'un quart d'heure ; ses vingt-trois invités, hommes et femmes, imitèrent son exemple, et, quand tout le monde eût passé à

son tour, on renouvela l'épreuve, jusqu'à ce que l'on eût mangé la dernière tranche de jambon et bu le dernier verre de vin de Sauterne.

Avant de se séparer, on rédigea l'adresse des vingt-quatre estomacs reconnaissants ; puis on alla dormir du sommeil des justes.

*
* *

Le 4 mai, M. X..., un photographe, invité par l'éclat du soleil et la douceur de l'air, se munit de son petit bagage et courut à Fontainebleau pour prendre des vues dans la forêt.

Il s'installa dans un quartier très-pittoresque, dressa son appareil, prépara ses plaques de verre, ouvrit l'œil de son objectif, et enveloppant à la fois sa boîte et sa tête d'un grand voile sombre et flottant, il se mit en devoir de saisir l'image des objets placés devant lui.

Il venait de tirer son épreuve de la chambre noire et la soumettait à l'influence des réactifs chimiques, lorsqu'une main vigoureuse se posa sur son épaule. Il se retourna brusquement, et se trouva en face d'une espèce de géant déguenillé, qui, du geste et de la voix, l'engagea à vouloir bien lui remettre sa bourse.

M. X... n'est pas un hercule, et, dès le premier coup d'œil jeté sur son adversaire, il jugea que toute

résistance était inutile. Il présenta donc poliment sa bourse, qui fut acceptée avec reconnaissance. Le voleur le salua, et l'ayant exhorté à la résignation, s'enfonça dans les profondeurs du bois.

Le pauvre X..., méditant sur son triste sort, resta quelque temps immobile ; ses regards étaient machinalement fixés sur son épreuve photographique ; il la contemplait d'un œil distrait et indifférent ; tout à coup :

— Qu'est ceci ? s'écria-t-il ! quelle est cette forme humaine dans ce taillis, à l'ombre de ce chêne ? Ciel ! en croirais-je mes yeux ? C'est lui, c'est mon voleur, parfaitement dessiné, très-reconnaissable ! O Providence ! ô divin soleil, mon collaborateur, que tu fais bien les choses !

Il prit sa course et se rendit chez un commissaire de police de Fontainebleau, conta son aventure, montra son épreuve et le portrait du malfaiteur.

Le lendemain, à l'aide de ce singulier signalement, le voleur était arrêté.

*
* *

Vous savez ce que conte Lafontaine :

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.

Jamais histoire ne fut aussi invraisemblable, dites-vous ? Eh bien ! pardon, en voici une qui l'est

davantage. Elle est vraie pourtant et date de quatre jours.

Un peintre de l'école *fantaisiste* prenait vendredi matin le chemin de fer pour se rendre à Fontainebleau. Il allait y crayonner un chêne centenaire dont il avait besoin pour un de ses tableaux : la tête bleue de cet arbre devait peupler la solitude d'un ciel vert et verser l'ombre à des guerriers rouges fièrement campés sur des chevaux violets.

En montant en diligence, il prit place à côté d'un monsieur propre et bien mis, dont la rose figure avait un caractère particulier de bonhomie, de gaîté et de douceur, un de ces bons visages fleuris qui inspirent la confiance, que l'on a envie d'embrasser, qu'on voudrait caresser familièrement de petites tapes amicales. En présence de ces lèvres souriantes, de ces belles joues fraîches, de ces yeux curieux et babillards, il faudrait être Guillaume-le-Taciturne pour résister à l'attrait de la conversation.

Les artistes en général n'ont pas l'humeur du stathouder de Hollande, et un trop long mutisme n'est pas du tout leur fait. Ils consentent encore à se laisser admettre à l'Académie des Beaux-Arts ; mais ils ne voudraient à aucun prix entrer à l'*Académie silencieuse*.

Placez un tison auprès d'une poudrière, la poudre fera explosion ; placez un curieux à côté d'un bavard, leur langue prendra feu et la causerie ira son train.

Le gros monsieur fumait un cigare, le peintre tira de sa poche du tabac, du papier Job, et fit une cigarette. Puis se penchant vers son voisin :

— Seriez-vous assez bon, Monsieur, pour me donner du feu?

— Comment donc! avec plaisir.

La conversation était engagée; elle prit sur-le-champ une allure leste et familière, comme entre vieux amis. On voulut parler de mille sujets divers, mais on ne parla guère que de tableaux. On devisa sur le Salon de 1857, on se moqua un peu du jury, un peu des artistes et beaucoup du bon public.

L'art est un sujet inépuisable pour l'entretien des hommes intelligents, et l'éloquence de nos deux voyageurs ne tarissait pas. Ils jetaient sans compter les fines observations, les méchantes railleries, les jolis mots et les jolies anecdotes. Ils riaient de tout cœur, et se trouvaient réciproquement beaucoup de bon sens et beaucoup d'esprit, et chacun d'eux bénissait le ciel de lui avoir donné un si aimable compagnon de voyage. On arriva à Fontainebleau sans s'en apercevoir, et le peintre exprima sincèrement les regrets que lui causait une séparation trop prompte : on échangea une chaleureuse poignée de mains :

— Ravi, Monsieur, d'avoir fait votre connaissance.

— Si vous le permettez, nous n'en resterons pas là.

— Il est si rare de rencontrer un homme d'esprit qui soit bienveillant.

Chacun d'eux tira sa carte et la présenta à son nouvel ami.

Le convoi se remit en marche ; le gros monsieur regarda la carte qu'on lui avait remise :

— Bah ! c'est ce pauvre X... que j'ai tant *éreinté* dans mon dernier feuilleton. Ma foi, c'est dommage, il a l'air d'un aimable garçon.

Le peintre avait pris sa course pour ne pas manquer l'omnibus de Fontainebleau. Tout en courant, il répétait entre ses dents :

— Quel homme aimable que cet homme bien mis! Qui diable peut-il être ?

Une fois assis dans l'omnibus, il regarda la carte qu'il tenait depuis cinq minutes entre ses lèvres, n'ayant pas trop de ses deux mains pour porter ses paquets.

— En croirai-je mes yeux ? s'écria-t-il comme au Théâtre-Français, c'est X...! c'est cette *canaille* de critique qui vient de *m'échiner* cette semaine dans sa revue du Salon ! Ah ! ça mais, ce n'est donc pas un sot, ce n'est donc pas un ours mal léché ? il cause à ravir, il a de l'esprit, Dieu me damne! il est charmant !... Étrange ! étrange !

Morale : En général si l'on se connaissait plus, on se détesterait moins.

*
* *

Un soir, M. Charles D... et Raphaël Car..., deux jeunes gens pleins d'avenir, disent-ils, mais actuellement pauvres comme Job, eurent la fantaisie d'aller voir une pièce nouvelle.

Chacun d'eux tâta son gousset.

— Cinquante centimes, dit Charles, plus un bouton de métal trouvé dans l'escalier; voilà mon bilan.

— Vingt-et-un sous ! dit Raphaël avec quelque fierté : je suis en fonds, et ma place est payée.

— Et le dîner ?

— Goinfre ! Songe donc que nous déjeunerons peut-être demain chez Alfred.

— Oh ! alors allons au théâtre !

— Allons au théâtre ! voilà un pluriel qui me paraît singulier, comme disait le duc de Créqui à Rivarol.

— Pourquoi donc ?

— C'est qu'avec la meilleure volonté du monde, vingt-et-un sous ne peuvent payer deux places de théâtre.

— Tu comptes donc aller à l'orchestre ?

— Non ; mais le petit Lazari est le seul théâtre où nos moyens pourraient nous permettre d'aller tous les deux pour vingt sous.

— C'est juste... Cependant tu n'abandonneras pas ton ami... A propos, il me vient une idée, et nous ne nous séparerons pas.

— Expose ton idée et sois bref, car l'heure presse;

la pièce va commencer, et j'entends en prendre pour mon argent.

— Tu es très-laid, si j'ose m'exprimer ainsi ; tu as les cheveux rouges, la barbe rouge et des lunettes ; il est aisé de te reconnaître.

— Eh bien ! où veux-tu en venir avec tes impertinences ?

— Attends ! Avec tes vingt et un sous, tu prends un billet légalement, à beaux deniers comptants, ni plus ni moins qu'un notaire ou un agent de change ; tu entres le front haut, tu es en règle. Place-toi tout à fait à l'entrée du parterre, et je me charge du reste. Je sais mon rôle.

On se dirigea vers le théâtre. Raphaël paya sa place et laissa son ami à la porte.

Après le premier entr'acte, Charles se présente au contrôle :

— Votre carte ?

Il fait mine de se fouiller, il retourne toutes ses poches, il regarde autour de lui ; enfin, d'un air triste, mais confiant :

— Mon Dieu ! Monsieur, je vois que j'ai perdu ma carte !

— Tant pis pour vous, vous ne pouvez entrer.

— Cependant, Monsieur, j'étais tout à l'heure dans la salle, et il m'est bien pénible d'être privé du spectacle.

— Voyons, où étiez-vous placé ?

— Au parterre, tout à fait à l'entrée. Et tenez,

je me rappelle une circonstance qui, je l'espère, va vous convaincre de ma véracité. J'avais pour voisin immédiat un grand garçon maigre, très-laid, aux cheveux et à la barbe rouges ; il a un col très-gras et des lunettes ; veuillez vérifier le fait.

Par une bizarre exception, le contrôleur était un homme complaisant et naïf. Il consentit à conduire le postulant jusqu'à l'entrée du parterre :

— Eh bien, vous ai-je trompé ? dit Charles ; le voyez-vous, cet affreux rousseau ? veuillez lui demander si je n'étais pas tout à l'heure à ses côtés : il est laid, mais il peut être honnête.

Raphaël, interrogé, répondit :

— En effet, Monsieur était assis auprès de moi, il y a dix minutes : voici même son mouchoir qui garde sa place, et son programme qu'il a bien voulu me prêter.

— Monsieur, dit le contrôleur en se tournant vers Charles, je vous demande pardon ; veuillez reprendre votre place.

En sortant du théâtre, les deux amis, enchantés de leur soirée, crurent devoir se payer une bouteille de bière avec les cinquante centimes, qui restaient dans la bourse commune, et ainsi réconfortés, ils se couchèrent et attendirent le déjeuner éventuel de leur ami Alfred.

CHAPITRE VII.

LES ÉTRANGERS.

Mme la princesse G... a trois excellentes raisons pour avoir des caprices : elle est femme, elle est très-riche, elle est Russe. Cette charmante veuve s'ennuie, et, pour tromper sa tristesse, elle satisfait chaque jour les plus singulières fantaisies.

Le soir de la 2e représentation de l'*Amiral de l'escadre bleue*, la princesse se procura un petit bonnet blanc, une robe d'indienne, un costume complet de modeste ouvrière. Ainsi vêtue, elle monta dans sa voiture et se fit conduire au Cirque. Vous pensez qu'elle ira se cacher dans l'ombre d'une baignoire, au fond d'une loge grillée ? Nullement ; elle monte aux sommets du théâtre et s'assied au paradis. Un jeune garçon en blouse blanche, un compositeur d'imprimerie, dit-on, n'était pas si absorbé par l'intérêt de la pièce qu'il n'eût remarqué la gentillesse de sa voisine. Dans les entr'actes, il lui adressa la parole ; bien accueilli, il prit courage et

se permit certaines familiarités dont on ne fit que rire.

— Décidément, dit l'ouvrier, j'ai affaire à une bonne fille.

La représentation terminée, il suivit la princesse, et, sous le péristyle, il lui offrit son bras. La princesse lui prit le bras, traversa le boulevard et se dirigea vers la chaussée. Là, un grand laquais se tenait raide et immobile. A la vue de Mme. G..., il se mit en devoir d'ouvrir la portière d'une belle calèche et abaissa le marchepied. La princesse alors, quitta le bras de son adorateur, lui fit un gracieux salut, et lui dit en souriant :

— Adieu ; l'égalité existe au *paradis,* mais pas encore sur la terre.

Le cocher toucha, et l'équipage partit comme le vent.

*
* *

Les Anglais sont raides et gourmés ; les Allemands boivent de la bière, les Italiens font des grimaces, les Espagnols fument la cigarette et les Russes ont la manie des cadeaux. Aimable manie ! direz-vous, et qui fait honneur à leur générosité.

Il paraît que les femmes mêmes, quand elles vont se marier, ont coutume d'envoyer des cadeaux à leurs fiancés, et cela non-seulement dans les douze

arrondissements, mais encore dans le treizième.

M. Raymond L... était sur le point d'épouser la veuve d'un Russe ; j'allais dire un Russe opulent ; mais il faut éviter le pléonasme. Tous les Russes sont nécessairement trente ou quarante fois millionnaires, et je parle du commun des martyrs. Pour les Russes plus riches que les autres, on se borne à dire qu'ils ne connaissent pas leur fortune.

C'est, sans doute, sous cette forme amphibologique que Raymond avait entendu parler des richesses de Mme R...off., et, dans son enthousiasme naïf, le pauvre garçon s'abandonnait aux rêves d'or. Bien excusable, du reste, il est peintre, mauvais peintre, et vit des fruits de son travail : ce genre de récolte est très-irrégulier, et, aux jours de disette, Raymond ne se faisait point faute de dîner aux frais de la princesse, sa future épouse.

Mais un matin il découvrit, d'après des indices, hélas ! trop certains, que sa princesse russe était une aventurière, que ses millions étaient un mythe, sa noblesse un mensonge et sa vertu une duperie.

Raymond est pauvre, mais honnête. Il écrivit à Mme R...off une lettre qui peut se résumer en ces simples mots, dont Grassot abusait dans le *Chapeau de paille d'Italie* : « Tout est rompu ! »

— C'est bien, répondit la princesse ; mais rendez-moi mes lettres.

Raymond renvoya les lettres.

— A merveille ! écrivit de nouveau la princesse ;

maintenant, rendez-moi les cadeaux que je vous ai faits.

Raymond rassembla des boutons de chemises, des porte-cigares, mille gages de tendresse, et les fit porter par un commissionnaire. Toutefois, il n'eut pas le courage de se défaire d'un bonnet grec brodé par les doigts de Mme R...off. Une troisième lettre le somma de rendre aussi le bonnet.

Alors son indignation ne connut plus de bornes, il courut chez un restaurateur :

— Monsieur, voici la carte d'un repas. Veuillez me dire ce qu'elle coûterait dans une bonne maison !

— Pour combien de personnes !

— Pour deux.

Le restaurateur fit un petit calcul mental et répondit :

— Ce repas coûterait 10 francs par tête.

Raymond remercia et courut chez lui.

« Madame, écrivit-il d'une main tremblante de colère, pardon mille fois de ma légèreté : j'avais oublié de vous rendre le bonnet grec, et vous avez été assez bonne pour le rappeler à mon souvenir. Merci, Madame, merci. Ce n'était pas mon seul oubli : je ne pensais pas non plus que vous m'aviez donné à dîner quinze fois ; j'ai fait évaluer le prix de vos repas ; ma note s'élève à cent cinquante francs, que j'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli. »

Vous croyez que Mme R...off est entrée en fu-

reur ? Pas le moins du monde ; elle a dit tranquillement :

— Tiens ! c'est gentil de sa part ; je n'aurais pas compté sur autant d'exactitude.

*
* *

Règle générale : les Hongrois sont fort beaux.

Exception : il y a des Hongrois fort laids ; je n'en veux pour témoin que le baron X..., qui vient d'arriver à Paris. Il est petit, contrefait, grêlé, couperosé, affreux à voir. Vulcain avait épousé Vénus ; le baron nous amène sa jeune femme, qui est délicate, blonde, vaporeuse, belle à miracle.

Un soir, ces nobles étrangers se trouvaient à la représentation du *Mariage aux Lanternes*, au petit théâtre des Bouffes-Parisiens. Derrière eux se placèrent deux jeunes gens très-bien mis et très-impertinents. L'un d'eux ne tarda pas à remarquer la laideur du mari et la beauté de la femme. Il chaussa son binocle, fixa ses regards sur le couple hongrois, et, affectant de parler très-haut à l'oreille de son ami, s'efforça d'attirer l'attention de la belle étrangère.

— J'assiste, disait-il en ricanant, j'assiste à un étrange spectacle. Je vois à la fois le ciel et l'enfer ; un ange à côté d'un démon...

Il continua longtemps ses plates railleries ; per-

sonne ne parut les entendre. Mais, pendant un entr'-acte, le Hongrois, se retournant avec dignité, dit à voix basse :

— Monsieur, vous venez de m'insulter grossièrement ; je compte avoir l'honneur de vous revoir.

Il tira sa carte et la présenta à M. C..., qui lui remit la sienne, et tout rentra dans le silence. C'est à peine si les voisins immédiats s'aperçurent de ce qui se passait entre les deux adversaires.

En sortant du théâtre, M. C... rencontra un de ses amis :

— Veux-tu me servir de témoin ?

— Tu te bats ?

— Oui, demain.

— Avec qui ?

— Avec le diable ou quelqu'un des siens.

Enchanté de sa plaisanterie, M. C... alla se coucher. Le lendemain, il envoya ses témoins chez le Hongrois. Ils furent reçus avec la plus grande politesse :

— Messieurs, leur dit l'étranger, je suis l'insulté ; j'ai le choix des armes ; je vais en profiter. Veuillez me suivre dans ce cabinet.

Les témoins s'inclinèrent et marchèrent derrière lui. Le baron ouvrant une armoire, y prit une charmante petite caisse d'ébène, d'où il tira deux.... (ombre de Delille ! inspire-moi une périphrase élégante !) deux de ces instruments utiles dont l'infirmité humaine ne saurait se passer, deux de ces

tubes inoffensifs dont Molière arme ses apothicaires. Ces deux armes étaient en argent. Le baron les posa sur une table et parla ainsi :

— Vous autres Français, vous avez du courage, mais surtout de la vanité, et vous ne craignez rien tant que le ridicule. Mon adversaire se battrait fort gaîment à l'épée ou au pistolet; moi, je prétends me battre à la seringue, et voici comment je règle les conditions de ce duel :

L'une de ces deux seringues sera remplie de vitriol, nous les tirerons au sort, nous nous mettrons en présence, et, au signal donné, on fera.... feu. Moi, pourvu que je ferme les yeux, je ne crains rien, je ne puis guère devenir plus laid que je suis. Votre jeune ami, Messieurs, a plus à perdre que moi dans cette affaire.

Les deux témoins se retirèrent et rendirent compte de leur visite à M. C... Comme les soldats de César à la bataille de Pharsale, le baron avait visé à la figure de son adversaire ; l'adversaire a reculé et fait des excuses.

On rit de cette aventure ; mais pas trop haut, parce que M. C... est un tireur de première force.

*
* *

On jouait, aux Délassements-Comiques, une petite pièce intitulée l'*Anneau mystérieux*. Ce n'était

pas un chef-d'œuvre ; aussi était-on surpris de voir venir tous les soirs, avec une régularité militaire, un bel homme, qui avait toutes les allures d'un étranger et d'un grand seigneur. Comme il portait un paletot largement garni de fourrures, on supposa que c'était un boyard, mais je ne garantis pas que la supposition fût juste.

Tous les soirs, à la même heure, au lever du rideau, il entrait, s'asseyait gravement, prenait une attitude recueillie, et, quand la première pièce était jouée, il disparaissait.

Un de nos amis, grand quêteur de nouvelles et limier infatigable, voulut s'expliquer les habitudes étranges de cet inconnu ; il salua tant de gens, donna tant de poignées de mains, adressa tant de questions, qu'il finit par obtenir le mot de l'énigme et par apprendre une histoire assez singulière.

Cet étranger venait voir, non la pièce des Délassements, mais une petite actrice très-gentille, qui a les yeux bleus de Marguerite et ses grâces virginales.

— Ah ! direz-vous, voilà une histoire bien neuve ! un boyard amoureux d'une actrice !

— Attendez donc ! là n'est pas le secret. Le boyard n'a jamais parlé et ne parlera, sans doute, jamais à Mlle X... Il ne l'aimait pas, il aimait à la voir.

— Cette distinction est subtile.

— Nullement ; il aimait à la voir parce qu'elle lui

rappelait une image qui lui est chère. Mlle X... ressemble étonnamment à sa femme, sa femme légitime, dont il s'était séparé depuis un an.

Il y a un an, il était en Italie et goûtait toutes les joies d'un ménage heureux. Un jour, sa femme reçut une lettre anonyme. Cette lettre lui apprenait que son mari devait aller le soir à un rendez-vous donné par une bouquetière. La jalousie s'empara du cœur de la pauvre comtesse et la rendit presque folle. Le soir venu, à l'heure de la promenade, elle voulut accompagner son mari, qui y consentit de la meilleure grâce du monde.

— Comme il sait bien dissimuler! se dit-elle en étouffant sa rage; mais il a beau faire, je saurai bien empêcher ce rendez-vous.

On se promena pendant une heure ou deux; l'air était doux, le ciel étoilé et la foule nombreuse. Tout à coup, la comtesse, se détachant du bras de son mari, se mit à fuir en criant de toute sa force :

— Au voleur! au voleur!

On regarde, on s'assemble : elle désigne le comte, qui cherche vainement à s'expliquer; on le conduit en prison, et il y passe la nuit.

Le lendemain, sa femme vint elle-même le réclamer, et lui expliqua le motif de son étrange conduite; elle l'avait fait arrêter pour qu'il n'allât pas au rendez-vous donné par la bouquetière.

Le comte sortit de prison, courut chez lui, fit ses malles, et, recommandant à sa femme de se faire

soigner de sa folie, il partit en droiture pour la France.

Mais le souvenir de sa femme l'avait poursuivi par delà les monts, et, sa colère une fois apaisée, il avait senti renaître son amour et tenté de vains efforts pour secouer sa mélancolie.

Le hasard lui fit voir l'actrice des Délassements, et il se complut à la regarder comme il eût regardé un joli portrait.

Un homme qui aime tant le portrait de sa femme ne pouvait, selon toute vraisemblance, demeurer longtemps loin de l'original. Un reste de mauvaise humeur lutta encore dans son cœur contre le désir de la réconciliation ; mais bientôt l'amour tua l'amour-propre et l'inconnu a repris le chemin de l'Italie.

*
* *

Les galeries du Louvre étaient ouvertes au public. Devant le magnifique tableau où Philippe de Champagne nous représente l'agonie d'une religieuse qui fut sa sœur, deux hommes étaient arrêtés et se communiquaient leurs réflexions. L'un d'eux manifestait son admiration par une pantomime très-vive et des jeux de physionomie très-expressifs : il était bien mis, bien fait, mais noir comme son chapeau :

— Quel coloris ! disait-il ; quelle exécution soignée ! quelle entente de la lumière et des ombres ! c'est parfait !...

A peine achevait-il ces mots, qu'il reçut dans les reins un formidable coup de pied. Il se retourna furieux, et se trouva en face d'un homme d'une cinquantaine d'années, dont la figure très-distinguée semblait animée par une violente colère :

— Brute, disait ce nouveau-venu, tu te permets de juger un tableau et de parler de beaux-arts !

Le pauvre nègre était si furieux, qu'il ne pouvait articuler une parole et se bornait à rouler ses yeux comme un nègre de pendule.

Cependant la foule s'amasse, on cherche à s'expliquer un pareil scandale, tous les visages expriment l'indignation. On demande à l'agresseur le motif de son étrange brutalité. Un brusque changement se produit alors dans sa physionomie et dans son attitude : il rougit, il balbutie, il semble confus; de lui-même, il donne des explications ; il est Américain, de passage à Paris ; il a oublié qu'il n'était pas dans ses terres, a cédé à l'entraînement de l'habitude, et, il ne sait comment, s'est laissé aller à un mouvement regrettable.

Il présenta si spontanément de loyales excuses, que l'affaire n'eut pas d'autres suites. Mais son incartade involontaire est toute une petite leçon d'histoire contemporaine.

*
* *

Depuis la pièce de M. Dennery, les gens qui font leur cours d'histoire au boulevard du Crime, savent que la loi hollandaise, prenant sous sa protection les *Orphelines de la charité*, obligeait au mariage quiconque avait mis à mal une de ces pupilles de l'État. Un refus entraînait la peine capitale ; il fallait choisir le mariage ou la mort.

Peut-être le remède ne valait-il guère mieux que le mal ; mais le mal devenait sans doute plus rare, parce qu'on craignait le remède ; les séducteurs se tenaient sur leurs gardes et ne recherchaient pas de si périlleuses amours.

Il paraît que l'Empereur de Russie n'encourage pas non plus le galant métier de Robert Lovelace, et que chez lui Don Juan eût fait moins de victimes qu'au beau pays des Espagnes.

Tout Paris a connu le comte de G..., un élégant seigneur qui jetait l'argent par les fenêtres, comme il convient à tout prince russe en congé temporaire.

Un jour, ce gentilhomme, voyageant en Suisse, fit la rencontre d'une jeune miss américaine, dont les yeux étaient noirs et les cheveux blonds. Aimer, être aimé, ce fut l'affaire de quelques jours. Les filles du Nouveau-Monde ont le cœur sensible, et les gens riches vont vite en besogne. Mais, s'ils

sont aimables, ils ne sont pas moins volages, et l'heureux boyard fit un soir sa malle en catimini et décampa sans tambours.

Miss Rebecca L... est une femme de tête ; elle prit promptement un parti et ne perdit pas son temps à pleurer l'infidèle. Le jour qui suivit le départ de son amant, elle tournait le dos à l'Helvétie et roulait vers Saint-Pétersbourg.

Le comte ne pensait déjà plus à son Ariane, ou riait dans sa barbe blonde du bon tour qu'il avait joué, lorsqu'il reçut la dépêche suivante :

« Ayant lu cette lettre, le comte G... s'habillera, se rendra à Varsovie, à l'église de....., dans la chapelle de....., y trouvera deux témoins et épousera miss Rebecca L... »

Il s'habilla, prit le plus court chemin, arriva à Varsovie et se maria. En sortant de l'église, il s'est enfui, sans regarder en arrière, jusqu'à Odessa, et la nouvelle comtesse est partie pour l'Italie.

*
* *

Le 1er juin, Mlle Léopoldine G..., une jeune maîtresse de piano, se rendait de son pied léger chez une de ses élèves. En traversant le boulevard, elle crut remarquer qu'un homme la suivait ; elle se garda bien de tourner la tête, continua sa route et monta chez son élève ; toutefois, on ne sait com-

ment, elle avait parfaitement vu et observé la personne qui s'attachait à ses pas, un grand jeune homme imberbe, blond, rose et assez mal tourné :

— Ce doit être un Anglais ! se dit Mlle G... Quand elle sortit de la maison où elle était entrée, le grand jeune homme était en faction sur le trottoir et la suivit jusque chez elle.

Le lendemain, la maîtresse de piano alla donner ses leçons et n'entendit personne marcher derrière elle.

— Il n'est guère persévérant ! se disait-elle en revenant au logis vers six heures du soir.

A peine avait-elle fait cette réflexion, qu'elle ouvrit sa porte et se trouva en face de l'inconnu. Il était assis sur un fauteuil, grave, froid, impassible ; à la vue de Mlle G..., il se leva, et, s'inclinant à peine, lui dit d'une voix calme et douce :

— Mademoiselle, avant de me mettre à la porte, permettez-moi de m'expliquer. Je suis Anglais, Mademoiselle ; je me nomme sir Henry O... J'étais dégoûté de la vie et j'allais me tuer, quand je vous ai rencontrée. Je me suis dit : « Je me présenterai moi-même à cette belle personne et lui demanderai sa main. Si elle me repousse, je me ferai sauter la cervelle. » Mademoiselle, décidez de mon sort.

Mlle Léopoldine écoutait ce langage avec une surprise très-facile à concevoir. Cependant, elle répondit en fille bien élevée :

— Monsieur, j'ai une tante, qui est mon guide

dans la vie; je vous demande la permission de la consulter avant de vous répondre.

Sir Henry s'inclina et sortit.

La tante, consultée, fit cette réponse :

— Un Anglais, ma nièce, est rarement un époux à dédaigner ; prenons des renseignements.

On prit des renseignements : ils furent excellents. Sir Henry était bien réellement un baronnet ; il possédait une fortune très-considérable ; il avait les meilleures qualités du cœur et de l'esprit ; seulement il s'ennuyait et voulait mourir. La tante fut d'avis que sa nièce devait épouser ce gentilhomme.

Mais, Mlle Léopoldine aimait, sans l'avoir dit à sa vénérable parente, un pauvre petit diable d'artiste qui joue du trombone dans un théâtre du boulevard.

Elle dit à l'Anglais :

— Monsieur, je suis très-honorée des propositions que vous voulez bien me faire ; mais permettez-moi de vous dire que je n'ai pas eu encore le temps de vous connaître et de vous aimer.

— A quoi bon ! eut envie de répondre l'Anglais. Mais, voyant qu'il avait affaire à une âme délicate :

— Mademoiselle, dit-il, je vous donnerai pour me connaître tout le temps que vous désirerez. Admettons même que vous ne deviez jamais devenir ma femme, veuillez du moins me donner des leçons de piano.

— Je consulterai ma tante, fut encore la réponse de l'ingénue.

La tante donna son consentement, et depuis un mois, l'Anglais prend des leçons de musique ; il a voulu lui-même en fixer le prix ; il paie 50 fr. le cachet, et Mlle G... lui dit parfois, en minaudant :

— Monsieur, quand vous jouerez bien la *Marche Hongroise*, je vous épouserai.

Elle ne s'engage pas beaucoup : l'Anglais n'est pas musicien, et, s'il faut, pour son mariage, qu'il présente un diplôme de virtuose, il ne se mariera jamais.

C'est bien aussi ce qu'espère Mlle Léopoldine, qui a fait ce petit calcul :

— Après deux ans de leçons quotidiennes à 50 francs le cachet, j'aurai gagné une dot et j'épouserai mon petit Jules.

— Et l'Anglais, lui dit-on, ce pauvre Anglais, quel fruit lui reviendra-t-il de toutes ses.... prévenances ?

— Je l'aurai empêché de se tuer pour le moment, et, d'ici à deux ans, il ne songera peut-être plus au suicide.

*
* *

A tort ou à raison, on accuse les voyageurs anglais d'observer légèrement les pays qu'ils traver-

sent ; on se souvient toujours de celui qui, trouvant à Blois une servante d'auberge dont les cheveux étaient roux, écrivit sur ses tablettes : « En ce pays, les femmes sont rousses. »

En général, les touristes de la fière Albion vont tout d'une pièce et n'aiment pas à tourner la tête, par respect pour leur dignité et pour leurs faux-cols. Ils voient ce qui se trouve devant eux ; à droite et à gauche, ils ne regardent rien, et cet examen superficiel des hommes et des choses doit nécessairement leur laisser dans l'esprit des idées fausses ou incomplètes.

Au printemps dernier, un de ces blonds insulaires résolut de visiter le Jardin-des-Plantes ; il demanda son chemin :

— Prenez l'omnibus, lui dit-on, et, sur le quai, quand vous verrez une enceinte fermée par une immense grille en fer, vous vous arrêterez.

William B... monta sur l'impériale de la voiture publique.

Quand on eut dépassé Notre-Dame et qu'on arriva au quai Saint-Bernard, William aperçut une grille de fer qui se prolongeait à perte de vue. Il mit pied à terre et suivit longtemps le trottoir sans trouver une porte ouverte. Enfin, ne pouvant pénétrer dans l'enceinte, il se dit :

— Il paraît que le Jardin-des-Plantes est fermé le dimanche.

Et, prenant son dictionnaire de poche, il passa

en revue une série de petites cabanes closes hermétiquement. Sur chacune de ces maisonnettes, un nom était écrit.

— *Rossignol*, se dit l'Anglais; voyons ce mot, et il lut dans son dictionnaire : « NIGHTINGALE, petit oiseau à bec fin et à plumage grisâtre, dont le chant est fort agréable. »

Il regretta que le rossignol fût muet pour le moment, et il passa outre.

Cerf (Eugène) portait l'inscription suivante. Le dictionnaire disait : « STAG, espèce de bête fauve, très-rapide à la course, et qui porte sur sa tête des cornes ramifiées, appelées bois. »

William chercha vainement à s'expliquer le sens du mot *Eugène*, qui suivait celui de la bête fauve.

Plus loin, il lut : *Boivin*. Ce mot ne se trouva point dans son dictionnaire: William fit un geste de dépit, qu'il renouvela encore devant cinq ou six cabanes. Mais, par bonheur, il rencontra un peu plus loin des noms tels que Vautour, Le Bœuf, Lechat, Lecoq, et, sans avoir vu un seul de ces animaux, il se retira très-satisfait de sa promenade.

Le soir, il raconta sa visite au Jardin-des-Plantes, et exprima le regret de n'y avoir pu entrer.

— Comment, lui dit-on, vous n'avez pu entrer au Jardin-des-Plantes? C'est bien singulier.

— C'est comme je vous le dis. Le jardin était fermé; j'ai été obligé de le regarder à travers les grilles.

On le pressa de questions, et, par ses réponses, on finit par comprendre qu'il avait pris l'Entrepôt des vins pour le Jardin-des-Plantes, les cabanes et les noms des commis pour les loges et les noms des animaux.

CHAPITRE VIII.

LA JEUNESSE DORÉE.

Qui donc osait médire de notre jeunesse dorée ! Ne m'avait-on pas soutenu que ces jolis jeunes gens qui ont des chapeaux si petits, des favoris si bien roulés, des yeux si myopes et des grooms si ridicules, ne s'occupaient d'aucun travail sérieux et ne cherchaient à acquérir aucun genre de connaissances utiles ? Vraiment on avait indignement abusé de mon innocence, et j'ai hâte de rendre justice à ces dandys calomniés.

Ils passent trop de temps accoudés aux fenêtres de leurs clubs, fumant de gros cigares et lorgnant les femmes qui passent : cela est vrai ; ils donnent trop de soins à l'étude du *Stud-Book* : je le confesse ; ils parlent un peu trop de chevaux, de chiens, de vénerie et de steeple-chases : il faut l'avouer ; ils ont le tort de porter des voiles bleus ou des cartes vertes à leurs chapeaux quand ils reviennent de la Marche : je ne le nierai pas ; ils aiment à être pris

pour leurs jockeys, ils affectent d'estropier la langue française et d'adopter des modes disgracieuses, afin de ressembler à des Anglais. Je reconnais tous leurs travers; mais prétendre qu'ils n'ont aucun talent, c'est aller trop loin, et je le prouve.

Le 4 avril, cinq ou six sportsmen avaient dîné dans un restaurant du boulevard ; leur repas avait été copieux. Ils restaient seuls dans la salle et conversaient librement. Ils traitaient un sujet grave ; vous allez en juger :

— Je parie, dit M. X..., un beau garçon taillé comme l'Hercule Farnèse, je parie de mettre à tous coups ce couteau dans cette ouverture.

Il s'était levé de table et montrait la bouche étroite de l'urne où les garçons de restaurant versent la monnaie que les consommateurs ont la bonhomie de leur laisser en acquittant leur note.

Les cinq lions s'approchèrent de la tirelire :

— Je parie contre vous, dirent-ils tout d'une voix.

— Bien, partie liée en dix coups ! Chaque fois que je manquerai mon exercice, je paierai dix louis ; si je réussis dix fois à mettre le couteau dans le trou, chacun de vous me paiera la même somme.

Aussitôt l'Hercule Farnèse prit position ; il plaça un couteau sur le marbre du comptoir, et, par un mouvement de doigts que je n'essaierai pas de vous décrire, il exécuta dix fois de suite son tour d'a-

dresse avec une sûreté et une précision incomparables.

Quand il eut fini, ce furent des cris de joie et d'admiration ; un peu plus on essayait de le porter en triomphe. Chacun de ses adversaires s'acquittant de la dette convenue, il empocha cent louis avec un juste orgueil.

— Comment êtes-vous parvenu à cette prodigieuse dextérité ? lui dit un des parieurs.

Il voulut bien alors livrer son secret.

Depuis deux ou trois ans, peu pressé de besogne, mais jaloux de faire parler de lui, il s'était adonné à un travail de patience bien méritoire. Chaque matin, en se levant, il s'enfermait dans sa chambre, et là, loin des regards profanes, il s'étudiait, pendant deux ou trois heures, à lancer un couteau dans un trou ; il lui avait fallu d'innombrables expériences pour mesurer la distance, la force de projection, la parabole ; mais son courage ne se rebutait d'aucune fatigue ; il fit d'abord tomber son couteau dans la large gueule d'un vase de Chine, puis dans le goulot d'une carafe, puis dans le col plus resserré d'une bouteille ; enfin, il était parvenu à loger à tout coup son projectile dans la plus étroite ouverture.

Et l'on dit que ces gens-là ne savent rien faire et perdent leur temps sur la terre ! Écoutez encore ceci :

Dans le courant du mois de mai, M. de L..., membre du Jockey-Club, paria qu'il irait les yeux

bandés de la rue de Grammont au cirque de l'Impératrice. Il suivit les boulevards jusqu'à la Madeleine, puis la rue Royale, la place de la Concorde, et, passant entre les arbres des Champs-Élysées, arriva sans encombre à la porte des écuries du cirque, qu'il ouvrit lui-même, à la grande stupéfaction des palefreniers, occupés encore de leur besogne à cette heure avancée de la nuit.

Une autre fois, vers une heure du matin, M. C... partit du club de la rue Royale les yeux bandés, n'ayant en main que sa canne, et, comme M. de L..., se dirigea avec une assurance merveilleuse vers le cirque de l'Impératrice ; il traversa la chaussée des Champs-Élysées, reconnut la grande porte du Palais de l'Industrie, s'achemina en droite ligne vers le quai; puis, longeant la place de la Concorde, revint au club de la rue Royale. Une vingtaine d'amis et quelques badauds attardés formaient le cortége de cet étrange promeneur. Des éclaireurs marchaient en avant pour prévenir les sergents de ville qu'aurait pu inquiéter cet attroupement nocturne. M. C... devait avoir bien étudié son terrain avant de commencer son expédition, car il paraissait calculer le nombre de ses pas, compter les candélabres et s'orienter avec une certitude parfaite au milieu des arbres, des bancs, des chaises, des mille obstacles qui semaient sa route. Sa tournée ne dura qu'une heure et demie, et, avant de s'aller coucher, les parieurs, qui se sont gaîment exécutés, durent

payer au vainqueur une jolie petite collection de médailles d'or à l'effigie de nos souverains.

*
* *

Le jour de la Mi-Carême, Mlle Félicie X..., une pécheresse élégante et, dit-on, spirituelle, se trouvait au bal de l'Opéra. Un jeune homme l'aborda dans la cohue du foyer et l'invita à venir s'asseoir dans sa loge. Elle fit quelques façons en femme qui sait son métier, et ne céda qu'après une honnête résistance. Elle avait reconnu son cavalier, qui est membre de l'un des cercles fashionables de Paris; au théâtre, au bois, aux bains de mer, aux courses, dandys et lorettes ont mille occasions de se voir, et M. de R... avait plusieurs fois adressé la parole à Félicie, mais il n'avait gardé d'elle qu'un vague souvenir, et, sous son loup, il était impossible de la reconnaître.

La conversation s'engagea dans la loge :

— M. de R... est-il remis de la chute de cheval qu'il fit à Vichy?

— Quoi! tu me connais, charmant domino?

— Parfaitement, et, si tu veux, je te donnerai d'autres détails de ta biographie; mais, prends garde, ils ne sont pas tous édifiants, tu le sais, et, comme tu n'as pas de faux nez, je te verrai rougir.

— Mais toi, qui es-tu! J'ai beau examiner tes

yeux brillants et le galbe pur de ton menton, je ne me souviens pas de t'avoir jamais rencontrée.

— Tu m'as vue, pourtant ; mais tu ne me connais pas.

— Au nom du ciel ! sois moins mystérieuse, et ne te joue pas plus longtemps de ma curiosité et de mon impatience.

M. de R... dut encore, à plusieurs reprises, renouveler ses instances ; le domino enfin se décida à parler, mais bien bas, bien bas, à l'oreille de son cavalier.

— Je suis la princesse V..., vous devez connaître mon nom et savoir que mon mari vit à Pétersbourg et que je ne l'importune jamais de mes visites. Cependant il me serait impossible de vous recevoir chez moi ; je suis très-libre, mais je tiens à ma réputation.

— Oh ! Madame, vous me désolez après m'avoir ravi de joie. Quoi ! vous daignez me dire votre nom, et, malgré cette marque de confiance dont vous m'honorez, vous me fermez votre porte ! Voyons, princesse, serez-vous sans pitié ?

— Écoutez, M. de R... ; je vous connais pour un galant homme et je serais heureuse de vous voir de temps à autre ; mais il faut user de ruse. Il me vient à l'esprit une idée plaisante.

— Laquelle, Madame, veuillez m'en faire part.

— Je vais mettre votre amour à l'épreuve.

— Oh ! merci, Madame ! Parlez.

— Je m'occupe de peinture, Monsieur, et je fais en ce moment un tableau d'histoire. J'ai besoin d'un modèle pour une tête de Philopœmen. Vous avez les traits réguliers, l'air mâle, la barbe noire et fournie... Savez-vous que vous feriez un Philopœmen très-présentable ?

— Eh bien, Madame ?

— Eh bien ! voulez-vous, demain, vous déguiser en ouvrier, mettre une blouse, une casquette, et venir vers une heure à mon hôtel ? J'avertirai mes gens de votre arrivée, et vous entrerez dans mon atelier sous prétexte de poser pour mon héros grec.

— A merveille, Madame. Demain, à une heure, Philopœmen sera chez vous.

En effet, vendredi dernier, M. de R... ayant fait sa toilette de modèle, montait la rue d'Amsterdam et entrait chez la prétendue princesse russe. Quand il sortit, son étonnement fut grand ; il n'avait pas fait dix pas qu'il rencontrait un ami ; dix pas plus loin, il en rencontra un autre, et ainsi de suite pendant une demi-lieue : on eût dit que tout son cercle s'était donné rendez-vous dans le quartier. Tous ses amis firent semblant de ne le point voir, et il en fut enchanté.

Le soir, quand il vint au club, il fut entouré et pressé de questions :

— Que diable faisais-tu ce matin en costume de serrurier du côté de la barrière Blanche ? tu avais des airs de beau ténébreux qui nous ont donné beau-

coup à penser. Est-ce une gageure ? est-ce une servitude amoureuse ?

— C'est une servitude amoureuse ; je subissais le caprice d'une charmante femme.

— Heureux coquin ! et peut-on savoir quelle est cette femme dont les désirs sont pour toi des ordres ?

— Non, non, ce n'est pas possible.

— Oh ! oh ! c'est donc une femme du monde ?

— Vous l'avez dit, et du grand monde, une princesse russe.

— Une princesse russe dans cette maison-là ! Écoutez, mon cher, nous ne voulons pas vous taquiner plus longtemps ; mais nous avons été hier avertis de votre déguisement et de votre voyage à la rue d'Amsterdam par la dame de vos pensées.

— Vous la connaissez donc ?

— Parbleu ! qui ne la connaît pas ? C'est Félicie !

— Ah ! c'est Félicie ! Fort bien, Messieurs, je vous remercie de m'avoir enlevé mes illusions ; mais, pour vous témoigner toute ma reconnaissance, je veux échanger une balle ou deux avec chacun de vous. Tenez, Monsieur D..., c'est avec vous que je commencerai ; c'est vous que j'ai rencontré le premier en sortant de chez la princesse. Si M. D... me tue, tout sera dit ; sinon, je viendrai, Messieurs, vous inviter les uns après les autres, et j'espère que personne ne me refusera la réparation qui m'est due.

Cela dit, M. de R... prit son chapeau et quitta le cercle.

Vous le voyez, les choses tournaient au tragique. Mais, pendant la nuit, on délibéra, et on convint d'arranger cette affaire à l'amiable.

Le lendemain, les témoins arrêtaient ce qui suit :

— M. de R... et M. D... ne se battront pas au pistolet, non plus qu'à l'épée. Ils partiront dans huit jours pour l'Inde, et iront ensemble chasser l'éléphant. Dans un an, ils reprendront le chemin de la France. Celui qui aura tué un éléphant ou le plus grand nombre d'éléphants, sera considéré comme le vainqueur, et le vaincu nous paiera à tous, à la Maison-d'Or, un grand dîner, qui sera présidé par Félicie.

Dans un an, s'il y a lieu, nous vous donnerons le dénoûment de cette tragi-comédie.

*
* *

Dans un restaurant du Palais-Royal, une vingtaine d'hommes et de femmes étaient réunis autour d'une table somptueuse. On mangea, on but, on rit beaucoup, et le repas se prolongea jusqu'à minuit.

Alors l'amphitryon monta sur une chaise, et, réclamant le silence, parla à peu près en ces termes :

« Mesdames, Messieurs, le moment est venu de

placer la petite homélie que je vous réservais. Je vous ai priés de venir enterrer avec moi ma vie de garçon; je vous remercie de votre empressement, et j'ai passé avec vous une soirée délicieuse.

« Maintenant, veuillez écouter une déclaration solennelle.

« Mon intention n'étant pas, mes amis, de vivre marié comme je vivais garçon, je vous annonce qu'à partir d'aujourd'hui, le Georges D... que vous avez connu est mort, mort et enterré. Je n'existe plus pour vous, je ne vous connais plus, Messieurs, je ne vous connais plus, Mesdames.

« Seulement, permettez qu'en mourant je vous lègue un souvenir de moi, et Dieu vous garde en bonne santé. Adieu.

« Pierre, lisez mon testament. »

Cela dit, Georges D... s'esquiva. Pierre, son domestique, resta et lut le testament. Georges léguait à chacun de ses amis une partie de son mobilier de garçon; à l'un son cheval, à l'autre ses armes, etc. A chacune des femmes, il donnait 400 fr. de rente sur l'État.

Un post-scriptum annonçait que Georges allait quitter Paris le jour même de son mariage et se retirer en Bourgogne, dans une terre isolée. Là, il passera le printemps, l'été, l'automne, et viendra vivre deux ou trois mois d'hiver à Paris. Il se promet d'être maire de son village, marguillier de sa paroisse et agronome. A Paris, il ira entendre les vê-

pres à Saint-Thomas-d'Aquin. Jamais conversion ne fut plus complète, le pénitent a voulu prévenir jusqu'aux occasions d'être tenté.

*
* *

Le 21 avril, au café Anglais, une réunion de jeunes hommes et de jeunes femmes, après avoir soupé, fit apporter des cartes. Mlle Constance tenait la main ; ses amies avaient depuis longtemps perdu le peu d'argent qu'elles avaient apporté, mais n'en continuaient pas moins à jouer et payaient en *fétiches*. C'est une liberté que la courtoisie de ces messieurs laisse presque toujours à ces dames.

De tous les jeunes gens qui avaient pris part au souper, un seul, le baron de ***, avait refusé de s'asseoir à la table du lansquenet et fumait tranquillement à la fenêtre.

— Eh bien ! baron, dit Mlle Amélie, ne ferez-vous pas quelque chose ?

— Non, ma chère, répondit le baron, homme de bon ton, mais homme de sens et maître de lui-même au milieu des plaisirs.

Une demi-heure après, Mlle Amélie renouvela sa demande :

— Baron, il y a vingt louis. Les faites-vous ?

— Non, je ne les ferai pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je les ai.

Mlle Amélie se mordit les lèvres, et le sourire des hommes voulait dire :

— Bravo ! bien touché !

*
* *

Quand vous prendrez l'omnibus de la Madeleine à la Bastille, ne croyez pas que toutes les femmes vous regardent avec amour.

C'est ce que fit un jour M. Théophile de B..., et il s'en mordit les doigts.

Il se trouvait dans la voiture publique en face d'une jeune femme élégante et jolie, et son premier soin fut de lui adresser les œillades les plus provoquantes.

L'inconnue souriait ; son œil était vif et animé ; toute sa physionomie exprimait la passion et la tendresse.

Aussi, quand elle mit pied à terre, Théophile s'élança-t-il à sa poursuite, et l'abordant assez cavalièrement :

— Permettez-moi, Madame, de....

— Monsieur, que me voulez-vous ? lui répondit-on d'un air surpris....

— Je serais heureux, Madame, de vous faire accepter mon bras.

— Monsieur, je n'ai pas l'habitude de lier conver-

sation avec les gens que je ne connais pas et encore moins d'accepter leur bras.

— Cependant, Madame, le changement qui se produit en vous a lieu de me surprendre.

— Que voulez-vous dire ?

— En chemin, Madame, vos regards, votre sourire avaient quelque douceur, j'ose le dire, et....

L'inconnue se mit à rire et répondit :

— Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir trompé sans le savoir. Je vais à ma répétition, je joue un rôle d'amoureuse, et je le repassais dans ma mémoire. Mes sourires ne s'adressaient pas à vous, je vous le jure, mais au personnage très-aimable qui me fait la cour dans la pièce que je vais répéter.

*
* *

Le soleil avait illuminé ce magnifique théâtre naturel qu'on nomme le jardin des Tuileries, et la foule y était grande.

Sur la terrasse qui termine l'allée des Feuillants, et qui a vue sur les Champs-Élysées, une dame d'une mise très-distinguée était assise et regardait jouer son enfant, une petite fille de six ou sept ans, qui avait la crinoline, les airs penchés, toutes les allures d'une femme coquette ; il ne lui manquait que la taille.

Un lion, semblable à celui de l'Écriture, cherchant sa proie, *quærens quam devoret*, remarqua la mère de la jolie poupée, et vint prendre place sur le banc de bois, à côté d'elle. Il resta un moment silencieux, il cherchait une entrée en matière et se donna beaucoup de peine pour engager un entretien. Enfin, il saisit un moment où sa voisine, sans regarder de son côté, ne lui tournait pas absolument le dos, et, prenant sa plus gracieuse grimace :

—Vous êtes la mère de cette enfant ! dit-il. Quel charmant babil !

En entendant ces mots, la petite fille s'approcha.

Une mère est toujours sensible au plaisir d'entendre louer son enfant : l'inconnue s'inclina en souriant discrètement, et répondit :

— Elle est gentille, Monsieur, quand elle est sage.

C'est une formule toute faite, et la dame comptait que cette banalité allait clore une conversation qu'elle n'avait aucun désir de continuer.

Mais le lion ne la laissa point tomber ainsi.

— Alors, Madame, elle est tout à fait sage aujourd'hui, car elle est tout à fait jolie.

— Oh ! oui, Monsieur, repartit l'enfant terrible, maman m'a dit ce matin que j'étais bien gentille, parce qu'elle avait perdu la pince qui lui sert à arracher ses cheveux blancs, et c'est moi qui l'ai retrouvée.

La dame rougit sous son voile, et le lion, n'ayant plus faim, se retira.

*
* *

Une femme du monde, jeune, élégante, passait à pied dans la rue Vivienne. Un de ces Lauzuns du trottoir, qui font métier d'importuner les femmes de leurs insolentes galanteries, s'attache à ses pas et lui tient des propos inconvenants. Fort embarrassée, Mme de C... passe de l'autre côté de la rue ; mais le manant continue de la suivre et de chuchoter à son oreille. A bout de patience, Mme de C... s'arrête, tire son porte-monnaie, y prend un sou, et tournant pour la première fois la tête :

— Tenez, dit-elle, voilà pour vous, mon brave homme.

Le mendiant d'amour s'éloigna sans demander son reste.

*
* *

M. D... est criblé de dettes. Un de ses créanciers, un pauvre diable, vient le surprendre le matin, et le trouve à table, dévorant une aile de poulet, *une chair blanche et molle.*

— Que voulez-vous, mon cher, je n'ai pas un sou chez moi.

— Pourquoi vous moquer de moi, Monsieur! Pendant que ma femme et mes enfants n'ont pas de pain, vous avez le courage de me dire que vous n'avez point d'argent, et je vous trouve mangeant du poulet!

— Ah! ne vous y méprenez pas, mon cher. Ce luxe est la meilleure preuve de ma misère. Je n'ai plus crédit que chez le marchand de volailles; je mange du poulet depuis quinze jours, matin et soir; si vous croyez que cela m'amuse, vous vous trompez.

CHAPITRE IX.

LA FINANCE.

BANQUIERS ET BANQUISTES, CHEVALIERS ET CHEVALIÈRES D'INDUSTRIE, GOGOS ET PIGEONS.

Je rencontrai un jour, sur le boulevard, un vieillard dont la figure attira mon attention ; il était assis sur une de ces petites caisses où les décrotteurs cachent leur cirage et leurs brosses.

— Tiens ! me dis-je, c'est Gobineau !

Je venais de reconnaître un brave homme qui, il y a bientôt dix ans (dix ans, mon Dieu !) me ramenait le soir au collége dans un petit cabriolet qui lui appartenait. J'avais si souvent pris sa voiture, et nous avions fait de si longues causeries, que nous étions devenus une paire d'amis. Cependant Gobineau était de ces amis que l'on perd de vue, et je l'avais bien un peu oublié.

Je m'arrêtai.

— Bonjour, Gobineau.

— Oh ! bonjour, Monsieur.

— Eh bien ! comment vous êtes-vous porté depuis l'époque où j'ai cessé de vous voir.

— Ah ! Monsieur, j'ai eu bien des malheurs !

— Vraiment ? Contez-moi donc cela.

— Volontiers, Monsieur, mais ce sera long.

— C'est égal, je vous écoute.

— Un jour je conduisis deux messieurs, là-bas, à l'autre bout de Paris, rue Plumet... Oh ! je ne l'oublierai jamais ! L'un d'eux descendit et entra dans un bel hôtel, où il resta près d'une heure. Ce qu'il y fit, je l'ignore. Mais son camarade resta dans le cabriolet et engagea la conversation avec moi. Il avait l'air d'un *bon enfant* ; je lui aurais fait ma confession générale.

— Vous ne gagnez pas grand'chose ? me dit-il.

— Mon Dieu, Monsieur, cela dépend : tantôt quatre, tantôt six francs dans ma journée. Je ne sais pourquoi, mais autrefois le métier allait mieux.

— Ce coupé et ce cheval vous appartiennent ? C'est une lourde charge.

— Oui, Monsieur, j'ai encore deux autres chevaux.

— Alors, vous devez avoir quelque argent en réserve ?

— Oui, six mille et quelques cents francs, et j'ai l'intention de donner à mon commerce un petit développement. J'ai envie d'acheter encore deux coupés et un troisième cheval.

— Je ne vous le conseille pas... Ce n'est pas le moment. Écoutez, mon brave...

— Gobineau, pour vous servir.

— Écoutez, mon cher Gobineau; vous avez une figure qui me plaît et je veux vous être utile. Vous avez, m'avez-vous dit, cinq mille francs d'économie?

— Six mille, Monsieur.

— Six mille... Eh bien, il y a quelque chose à faire de cette somme. Que diriez-vous si je vous trouvais un placement à 30, à 35 pour cent.

— Est-ce possible?

— Parfaitement. Tenez, venez me voir, voici mon adresse; je vous donnerais bien rendez-vous pour demain, mais demain je suis trop occupé, j'ai au moins douze visites à faire chez des banquiers, des ambassadeurs, et il me serait impossible de me trouver chez moi. Mais après-demain, tentez la fortune. Je donnerai votre nom à mon concierge et à mon domestique, et, si je suis chez moi, vous ne ferez pas antichambre.

— Au jour dit, continua Gobineau, je me présentai à l'adresse indiquée.

Un beau concierge en habit noir me dit d'un ton rogue :

— Où allez-vous?

— Chez M. X..., homme d'affaires.

— M. X... n'y est pas.

— Je suis Gobineau.

— Ah! pardon, montez, Monsieur vous attend.

Et le concierge me salua avec une politesse qui me toucha.

Au premier étage, je tirai un très-beau cordon de sonnette en velours rouge; un domestique, en culotte de peluche rouge et en bas de soie blancs, vint m'ouvrir :

— M. X..., s'il vous plaît?

— Monsieur est bien occupé et je doute qu'il puisse vous recevoir. Tenez, dans ces deux salons-ci, il y a quatre chefs de division de ministères, le secrétaire de M. de Rothschild et le consul-général du Paraguay, qui attendent leur tour d'audience.

— Cependant, M. X... a eu la bonté de me dire que je ne serais pas forcé de faire antichambre.

— Vous êtes donc M. Gobineau?

— Lui-même!

— Ah! que ne le disiez-vous! et il me fit entrer deux minutes après dans le cabinet de son maître. Ce cabinet était tendu de velours vert, meublé de chêne sculpté, et plein d'objets d'art et de porcelaines rares. Je fus ébloui. Quant à M. X..., il vint à moi, le sourire aux lèvres, et me tendit une main couverte de bagues. Pendant que j'examinais sa robe à ramages, il me tint ce petit discours :

— Voyons, cher ami, nous n'avons pas de temps à perdre. Parlons peu, mais parlons bien. Je vous ai promis un placement avantageux. Tenez, pendant

que je vais écrire deux mots à M. C..., agent de change, lisez ceci.

Il me donna un petit coquin de journal financier, où je lus l'éloge d'une entreprise nouvelle : « C'est une affaire magnifique, dont les bénéfices sont incalculables... La première année, les actionnaires peuvent compter sur un dividende de 30 0/0. »

— Eh bien ! me dit M. X... en cachetant sa lettre, que pensez-vous de cette affaire ? Vous pouvez vous amasser, en deux ans, une petite fortune ; et, dans cinq ans, vous vous ferez *brouetter* au lieu de *brouetter* les autres.

Il éclata de rire, je fis comme lui, et je pris ses actions de...

Gobineau nomma les actions, mais je me tais par respect pour les morts.

— La première année, ajouta mon pauvre cocher, je reçus, comme on me l'avait promis, un dividende de 30 0/0 ; je crois même que j'eus 31. Mais, l'année suivante, l'entreprise était *coulée*, et M. X... avait levé le pied.

Je sus plus tard que son portier et son domestique n'étaient autres que ses deux frères, deux gredins comme lui, et ses complices en escroqueries.

Aujourd'hui, je n'ai pas un sou ; je vis au jour le jour des commissions qu'on me fait faire.

— Pauvre Gobineau, vous aurez ma pratique et celle de mes amis : je n'ai qu'un regret, c'est

de n'avoir pas un millier d'amis tous riches et bienfaisants.

*
* *

Dans un restaurant de la rue Saint-Honoré, une société de huit personnes, hommes et femmes, faisait un assez bon déjeuner. C'étaient des employés d'une maison de nouveautés, qui mangeaient le bénéfice d'une curieuse petite affaire de commerce.

Huit jours auparavant, une femme du demi-monde s'était présentée dans un magasin de confection, et avait commandé, pour un bal travesti, un costume de fantaisie, très-riche et très-original ; c'était une espèce de caraco de velours pourpre garni d'ornements en or fin.

En commandant ce magnifique costume, l'élégante pécheresse avait compté sans ses créanciers, qui, deux jours après, faisaient opérer la saisie et la vente de son mobilier.

Le caraco resta donc au marchand qui, rassemblant ses commis, leur dit :

— Voici un travestissement qui vaut au moins huit cents francs. La personne qui l'a fait faire est aujourd'hui ruinée ; je ne me dissimule pas que c'est une fourniture d'un placement difficile. Eh bien ! si quelqu'un de vous parvient à la vendre, je lui promets une remise de deux cents francs. Avisez donc, et comptez sur ma parole.

Les commis, alléchés par l'appât de la récompense promise, se mirent l'esprit à la torture ; mais les plus ingénieux avaient donné leur langue aux chats, lorsqu'une petite demoiselle de comptoir s'écria .

— Le *caraco* est vendu.

— A qui ?

— Vous le verrez dans un quart d'heure. J'attends Mme X..., qui va venir essayer sa robe. Vous ne connaissez pas Mme X..., vous autres ? C'est une femme très-sotte, très-mal élevée, dont le mari vient de faire fortune. Elle n'a jamais vu le monde et n'entend rien à la toilette. Vous allez voir comment je vais la prendre dans mes filets.

Mlle Ernestine achevait de parler, lorsque la porte du magasin s'ouvrit et l'on vit entrer une grande femme, couverte de fourrures et portant haut la tête.

Mlle Ernestine vint au devant d'elle, lui fit un salut gracieux, et puis :

— Oh ! Madame, si vous saviez quel magnifique vêtement nous avons ici ! C'est une merveille, dont l'histoire même est curieuse.

— Voyons, de quoi s'agit-il !

— Voulez-vous prendre la peine de passer dans ce salon ?

Mme X... y consentit ; la petite marchande alors, lui montrant le caraco rouge et or, comme une salle de spectacle :

— Ce vêtement, Madame, nous avait été commandé pour la reine de Delhi, qui désirait s'en parer aux fêtes de sa cour. Mais les Anglais sont arrivés; la pauvre souveraine a eu bien d'autres soucis que ceux de sa toilette. Ce beau costume nous est resté, et nous cherchons une bonne occasion pour nous en défaire. Moi, à vous voir si belle, si élégante, si riche, j'ai pensé que vous étiez la personne de tout Paris à qui convenait le mieux cette dépouille royale. Vraiment, ce vêtement vous irait à ravir et ferait fureur dans les salons du grand monde que vous fréquentez.

Mlle Ernestine fit si bien l'article, que Mme X... paya sur-le-champ les huit cents francs.

Tout le monde est enchanté de ce marché.

Mlle Ernestine ayant gagné la prime offerte par son patron, a invité ses camarades à déjeuner, et Mme X... conte à qui veut l'entendre, qu'elle vient d'acheter pour rien un vêtement de cour destiné à cette infortunée reine de Delhi !

*
* *

M. C... est venu à Paris, il y a un an environ. Il n'apportait pas avec lui un portefeuille bien garni: dégoûté de la province, il voulait tenter ici la fortune et essayer de vivre le mieux possible en travaillant le moins qu'il pourrait. Il prit, dans un hôtel

de troisième ou quatrième ordre, une chambre de très-médiocre apparence et s'y installa avec son mince bagage. La maîtresse de la maison n'eut pas d'abord pour lui ces bienveillants sourires réservés aux voyageurs qui ont beaucoup de malles, d'étuis, de boîtes et de cartons à chapeaux ; au bout de quelques jours, elle présenta sa note. M. C... la paya sans peine : il ne s'agissait que d'une trentaine de francs. Mais il n'était ni de son goût ni de sa dignité de se laisser dorénavant harceler par son hôtesse ; il voulait obtenir du crédit. Pour cela, il ne suffit pas, à Paris, de payer une fois une dette de trente francs ; il faut sortir à son honneur d'une lente et minutieuse épreuve. De deux choses l'une, il faut, du premier coup, éblouir ses fournisseurs, ou les satisfaire très-longtemps par une exactitude militaire et un scrupuleux respect des échéances. M. C..., ne comptant pas beaucoup sur ce second moyen de se concilier la confiance, résolut de la prendre d'assaut par le premier. Dans sa modeste chambre, il fit placer un coffre-fort immense, magnifique, à la fois brillant et solide, muni de serrures à secret, inaccessible aux voleurs, et capable de résister à l'incendie. Pour acheter ce coffre-fort, il se saigna aux quatre veines, et, quand il le posséda, il n'eut guère à y placer qu'une paire de sous-pieds et un paquet de cure-dents. Mais il l'ouvrit et le ferma si discrètement, il imita si bien le bruit métallique des pièces d'or et le froufrou des billets de

banque, cette lourde machine meublait si bien sa chambre, que sa position changea brusquement dans l'hôtel, dans le quartier, dans la ville ; l'hôtesse lui souriait, les garçons le saluaient très-bas, les visiteurs étaient aimables, les fournisseurs respectueux. Personne n'entrait, personne ne sortait sans donner un coup d'œil au superbe coffre-fort, et chacun s'empressait d'être agréable à un homme qui devait cacher tant de richesses dans cette citadelle de fer. Bref, M. C..., épanchant un jour sa joie dans un cœur ami, disait :

— Ce coffre-fort m'a plus servi qu'un appartement de dix mille francs ; il m'a donné crédit partout, et je vis comme si j'avais cinquante mille livres de rentes.

*
* *

Mme B... est une femme très-riche. Elle appartient à une famille des plus honorables, et le nom de son mari est digne de toute considération.

Un samedi, vers deux heures, elle se trouvait seule chez elle ; son mari venait de sortir. On sonna à sa porte, et sa femme de chambre lui présenta la carte d'une personne qui demandait à être introduite. Sur cette carte on lisait : Mlle Séraphine G...

— Séraphine G... ! se dit Mme B... Ce nom m'est inconnu.

Puis, se tournant vers sa femme de chambre :

— Faites entrer, dit-elle.

La porte s'ouvre, et une très-belle femme entre en levant son voile avec un geste hardi.

A sa vue, Mme B... pâlit; elle croit à une hallucination; l'inconnue lui ressemble au point qu'elle pense, en la regardant, voir son image reflétée dans une glace. C'est sa taille, son teint, la couleur de ses yeux, tout l'ensemble et tous les détails de sa physionomie.

Sa surprise est telle qu'elle reste debout, immobile et muette, en face de Mlle Séraphine. Mlle Séraphine est moins émue; elle salue, sourit et prend ainsi la parole :

— A votre pâleur, Madame, je vois sur-le-champ que nous allons sans peine nous entendre. Voulez-vous me permettre une question?

— Parlez, Mademoiselle.

— Avez-vous lu, Madame, un roman d'Alexandre Dumas intitulé : *Le Collier de la Reine?*

— Non, Mademoiselle, je ne lis pas de romans.

— J'en suis fâchée, Madame, parce que mon explication eût été moins longue. Dans le roman dont je vous parle, les ennemis d'une noble et charmante femme, Marie-Antoinette, découvrent une aventurière qui ressemble merveilleusement à la reine de France; l'aventurière donne un rendez-vous au cardinal de Rohan, elle accepte un collier magnifique, et

le galant prélat croit avoir affaire à la fille de Marie-Thérèse; Mlle Oliva paraît à propos en mainte occasion dangereuse pour la réputation d'une honnête femme, elle se compromet, elle s'affiche; les badauds la prennent pour la reine, et les méchants laissent dire les badauds. En quelques jours, la vertueuse Marie-Antoinette est réputée pour une femme sans délicatesse et sans pudeur... Ne devinez-vous pas encore, Madame, où je veux en venir?

— Non, Mademoiselle, et je vous prie d'abréger cet entretien, qui m'est pénible, je dois vous l'avouer.

— Il touche à sa fin, Madame, et je vais être plus explicite. Vous avez remarqué, n'est-il pas vrai? combien je vous ressemble, et, soit dit en passant, Madame, j'ai tout lieu de me louer de cette ressemblance. Quiconque me voit croit vous voir; tout ce que je ferai vous sera attribué, et votre réputation, l'honneur de votre mari, la paix de votre ménage, l'avenir de vos enfants, tout dépend de la conduite qu'il me plaira de tenir.

Vous allez donc me constituer en bonne forme une rente de deux mille cinq cents francs; vous voyez que je ne suis pas exigeante. Sinon, dès demain, je me lance dans une vie de désordres bruyants, je fais en sorte que tout Paris parle de mes débordements; je traîne votre ressemblance dans les bals, les soupers et les orgies, je laisse croire que je suis Mme B... Personne n'en doutera,

et, avant huit jours, vous et les vôtres vous êtes déshonorés. J'ai dit!

Mme B..., toute tremblante, ne savait à quoi se résoudre ni quelle réponse imaginer.

— Eh bien! Madame, dit Séraphine, je crois que vous hésitez. Ah! vraiment, pour une femme honnête et riche comme vous l'êtes, ce serait mal de marchander en ce moment. Sauver votre honneur et celui de votre famille pour une rente de deux mille cinq cents francs, est-ce là un sacrifice qui puisse vous épouvanter?

— Mon Dieu, Mademoiselle, laissez-moi le temps de prendre un parti.

— Impossible, je suis pressée. Une voiture à l'heure m'attend en bas. Veuillez vous décider sans retard.

— Vous aurez ma réponse avant ce soir.

— Bouche close surtout! dit Séraphine en se retirant, vous pourriez vous repentir d'avoir parlé. C'est d'ailleurs une affaire entre vous et moi, Madame, il convient de la traiter à l'amiable.

Deux heures après, M. B... rentra. Il trouva sa femme toute en pleurs. Elle lui conta la visite de Mlle Séraphine.

— N'est-ce que cela? dit-il.

Ma chère, remets-toi d'une alarme si chaude,
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

et le commissaire de police est à deux pas d'ici.

Il prit son chapeau et sortit pendant un petit quart d'heure. Quand il rentra :

— Oliva, dit-il tout joyeux, Oliva est sous la protection des lois, et Marie-Antoinette peut désormais vivre sans crainte, comme elle vit sans reproches.

*
* *

M. G... et M. R. sont fort riches. Leur richesse ne date pas de loin ; ils la doivent à deux ou trois spéculations heureuses qu'ils viennent de faire à la Bourse.

Au mois de juillet, les deux millionnaires se trouvaient ensemble dans un salon. Ils se prirent de querelle, échangèrent des paroles très-vives, et un duel fut résolu.

— Quel dommage, se dirent quelques amis communs, de laisser se battre et s'exposer à la mort deux hommes qui n'ont jamais touché une épée, deux hommes si riches, et riches depuis si peu de temps ! N'y aurait-il donc pas un moyen de satisfaire l'honneur, sans priver ni l'un ni l'autre des douceurs que leur permet l'opulence ?

A force de méditer, voici ce qu'on imagina : les deux ennemis seront mis en présence ; on leur placera sur la poitrine un plastron de cuir et à la main des fleurets munis de leur bouton ; ils tomberont en garde et feront assaut. Le premier tou-

ché payera cent mille francs à son adversaire.

Le duel eut lieu dans ces conditions courtoises ; les deux Crésus se fendirent, s'attaquèrent avec une ardeur prudente, transpirèrent beaucoup, et M. G... fut le premier touché.

On ajoute que le vainqueur a donné aux pauvres les cent mille francs qu'il a si noblement gagnés.

*
* *

Deux hommes, qu'à leurs yeux vifs, à leur teint brun, on reconnaissait sans peine pour des méridionaux, étaient accoudés sur une table, dans un café du boulevard.

— Mon cher, disait l'un en allumant un cigare, depuis les affaires de l'Inde, une idée me trotte dans la tête.

— Voyons cette idée !

— Eh bien ! j'ai envie de fonder une Compagnie africaine pour remplacer la Compagnie des Indes, qui a fait son temps. Une annonce pompeuse ferait connaître au public les immenses trésors que le commerce peut tirer des régions inexplorées de l'Afrique, et démontrerait que le capital engagé dans cette merveilleuse entreprise ne saurait, en aucun cas, courir de danger, etc.

— Ton projet est superbe ; mais, entre nous, l'actionnaire commence à être usé comme un vieux tapis de billard.

— Tu te trompes, mon cher, et retiens bien ce principe : l'actionnaire est toujours plus bête qu'on ne le suppose.

Ce méridional vous semble, n'est-il pas vrai, un grand impertinent? Quel dommage qu'il ait raison !

*
* *

Dans une diligence du chemin de fer de Saint-Germain, un Monsieur et une Dame conversaient, l'autre jour, en regardant la campagne éclairée par un beau soleil ; on n'était pas éloigné d'Asnières.

— Tenez, dit le Monsieur, voyez-vous cette maison superbe : elle vient d'être bâtie par un cuisinier enrichi.

— Dans son métier?

— Parfaitement.

— Vous m'étonnez. J'aurais cru qu'on ne devenait riche à plumer des pigeons... qu'à la Bourse.

*
* *

Un usurier prêtait à 9 0/0. Comme on lui en faisait reproche :

— J'espère, dit-il, que de là-haut le bon Dieu prendra mes 9 pour des 6.

CHAPITRE X.

LES ORIGINAUX.

Dans un des établissements de bains qui attirent tant d'étrangers sur les côtes de la Normandie, on voyait, cet été, une jeune femme charmante se promener en boitant au bras d'un cavalier jeune et beau qui boite comme elle. Voici l'histoire de ce couple estropié, qui a été contée diversement :

Le comte D..., gentilhomme polonais, recherchait en mariage une Anglaise qui habitait Paris et dont il était éperdument amoureux. Les bans étaient déjà publiés, lorsque la jeune fille, allant au bois, tomba de cheval et se cassa la jambe. L'amputation fut jugée nécessaire. A la vue de sa jambe de bois, miss D... se laissa aller à une sombre tristesse, et, dans son désespoir, déclara au comte qu'elle ne consentirait jamais à l'épouser, infirme comme elle était. Le fiancé ne négligea rien pour lui faire abandonner une pareille résolution ; mais ses efforts demeuraient inutiles, miss D... résistait à toutes ses prières.

Désolé, il prend un parti vraiment héroïque. Il se rend chez l'un de nos grands chirurgiens :

— Monsieur, lui dit-il, j'ai recours à votre habileté si célèbre ; veuillez me couper cette jambe.

Le chirurgien examine la jambe qu'on lui présente, la trouve parfaitement saine, et répond :

— Votre demande me surprend ; vous n'avez aucun mal.

— C'est vrai, Monsieur; mais je ne vous en prie pas moins de me faire l'amputation.

Au comble de la surprise, le docteur croit avoir affaire à un fou et refuse nettement ses services.

Alors, portant la main à sa poche, le comte tire un pistolet, le décharge sur sa jambe et ajoute tranquillement :

— Maintenant, Monsieur, vous voyez que j'ai besoin de votre ministère.

La jambe fut coupée ; miss D... apprit cet acte de folie sublime, et, dès que le comte fut rétabli, leur mariage fut conclu.

Aujourd'hui, nul ne les voit passer sans admiration et sans attendrissement, et chacun les trouve beaux, malgré leurs jambes de bois.

*
* *

Un soir de février, aux avant-scène d'un théâtre, s'assit une femme aux cheveux ardents, d'une phy-

sionomie irrégulière, étrange, mais singulièrement attrayante.

En la voyant arriver, un jeune homme, qui se trouvait aux fauteuils d'orchestre, donna un coup de coude à son voisin :

— Regarde cette femme.

— Eh bien?

— La trouves-tu jolie?

— Ma foi, non. Cependant, attends donc, il faudrait peut-être s'y prendre à deux fois pour la juger.

— Jolie ou non, elle est folle et elle a exercé sur ceux qui l'ont approchée une influence irrésistible, inexplicable. Je ne te parlerai que d'un homme que je connais, le comte C...

— Celui qui a une jambe et un bras cassés?

— Précisément. C'est à cette femme qu'il doit d'être ainsi estropié. Il lui faisait la cour depuis quelque temps; elle semblait un jour écouter ses doux propos, lorsque se tournant vers lui par un mouvement brusque et le regardant bien en face :

— Vous ne m'aimez pas, lui dit-elle.

— Madame, quelle preuve vous donner du contraire?

— Faire ce que je vous demanderai.

— Parlez, je suis prêt.

— Eh bien! vous voyez ce mur, il n'a guère plus de cinq pieds; franchissez-le à cheval, et je croirai à votre amour.

Aussitôt le comte C... appelle son groom.

— Cours à l'hôtel, fais seller mon cheval et reviens au plus vite.

Dix minutes après il était en selle, prenait du champ et s'élançait par dessus le mur.

Le cheval tomba la tête la première et se tua du coup. Le cavalier fut relevé évanoui, avec deux membres brisés et tout le corps couvert de contusions.

Chose étrange ! cette femme fantasque et cruelle, qui avait si légèrement sacrifié la vie d'un homme à la satisfaction d'un absurde caprice, cette femme a veillé cinq semaines au chevet du comte et lui a prodigué toutes les preuves d'un violent amour.

*
* *

Un habile homme, c'est M. P... , un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, qui a su se créer l'existence la plus calme, la plus indépendante, je dirais presque la plus heureuse, si le bonheur était de ce monde.

Il y a deux ou trois ans, M. P... , s'étant mis à réfléchir sur sa propre destinée , se tint à peu près ce langage :

— Mon cher ami, — M. P... n'a pas de meilleur ami que lui-même, — tu as passé quatre-vingts ans: avec la meilleure volonté du monde, tu ne peux nier

que tes forces diminuent et que tu arrives *au commencement de la fin;* M. Flourens lui-même, ce grand flatteur des vieilles gens, ne saurait te donner un brevet de jeunesse. Tu as l'œil trouble, la jambe lourde et l'oreille dure. La promenade devient une fatigue; l'art de la conversation, consistant surtout à écouter, tu n'es plus ce causeur aimable que j'ai connu; le théâtre a perdu pour toi tout son charme, parce que tu vois et entends mal.

Cependant, il faut s'ennuyer le moins possible; il faut absolument que tu te fasses, sinon aimer, au moins supporter de tes semblables. Tu as besoin de savoir les nouvelles du jour, de dîner en compagnie, de faire ta partie de whist. Comment t'y prendras-tu, cher ami, pour t'assurer ces joies douces, ce bonheur relatif qui t'est si nécessaire?

Il me vient une idée : j'ai un capital de 550,000 francs, sauf erreur; je suis seul; j'ai bien des neveux, mais ils sont plus riches que moi et peuvent se passer de mon héritage; d'ailleurs, je ne suis pas très-content d'eux. Plaçons notre capital en viager: j'aurai une rente superbe dont je ferai l'usage suivant :

D'abord, je choisirai parmi mes nombreuses connaissances dix familles dont la maison me sera toujours ouverte, où je serai fêté, choyé, caressé, depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre. — Pourquoi dix maisons? Il me semble que sept suffiraient; tu en aurais une pour chaque jour de la semaine. —

A merveille ; mais il faut admettre qu'on peut se brouiller avec moi, qu'on peut être en deuil, que l'on peut me déplaire. Je prends donc dix maisons : le choix me sera permis, et j'aurai du rechange. C'est une sage précaution contre les événements imprévus.

Or, pour me concilier l'affection de ces dix familles, voici le procédé que j'emploierai. Tous les ans, au 1er janvier, je ferai ma visite :

— Madame, dirai-je à la maîtresse de la maison, je vous prie de vouloir bien agréer mon offrande pour vos pauvres.

Et je lui offrirai deux billets de mille francs. Ainsi pourvues, ces dames feront face à toutes leurs charités de l'année. Si elles sont patronesses d'un concert, si on leur envoie quarante ou cinquante billets à placer parmi leurs parents et amis, elles pourront se dispenser d'importuner leurs visiteurs, et payeront avec mon argent l'impôt qu'elles ont coutume de prélever sur les personnes de leur société. Tout le monde s'en trouvera mieux ; les uns n'auront pas l'ennui d'offrir, les autres n'auront pas le chagrin d'accepter, et je profiterai de la satisfaction et de l'amabilité de tous.

Quand une jeune fille se mariera, je lui offrirai un bracelet, une broche, une parure, et j'aurai ses plus gracieux sourires et l'amitié de son nouveau mari.

De plus, je donnerai de larges étrennes à toute la livrée : je n'oublierai ni le cocher, ni la cuisinière,

ni le valet de chambre, ni le portier, ni la bonne d'enfants.

S'il y a un chien dans la maison, je lui apporterai du sucre ; il me caressera comme tout le monde. Chacune de mes visites sera attendue avec impatience ; je ne rencontrerai que des visages amis, et, comme dit Chénier, « ma bienvenue me rira dans tous les yeux. »

Voilà pour mes relations extérieures. Quant à ma propre maison, j'ai aussi d'importantes mesures à prendre.

J'ai quatre domestiques ; mais, si je ne laisse rien à mes neveux, je ne prétends pas non plus faire un testament en faveur de mes gens. Je ne veux pas que personne puisse désirer ma mort ; je veux, au contraire, que mon cocher, mon valet de chambre, ma cuisinière et mon valet de pied unissent chaque jour leurs prières pour demander au ciel de prolonger ma vie. Plus je resterai sur cette terre, plus leur petit magot s'arrondira.

Tous les ans, j'augmenterai leurs gages de 200 francs. Quiconque quittera mon service sera payé de ses appointements échus et ne recevra pas un sou de plus. Je leur ferai connaître toutes ces dispositions, et leur intérêt me garantit leur fidélité et leur devouement.

Ainsi raisonna le spirituel vieillard, et, depuis trois ans, il a mis en pratique son intelligent système de conduite.

Nous pourrions citer les dix familles où il est reçu avec les plus tendres égards, où chacun le trouve aimable, malgré ses infirmités et ses manies. Chaque maîtresse de maison se dit :

— Mon Dieu ! si cet excellent M. P... venait à mourir, comment me déferais-je de mes billets de loterie ? Comment fournirais-je aux frais des œuvres pies, qui me font tant d'honneur ? Il faudrait rayer mon nom sur les listes des dames patronesses. Que dirait Mme de C... ? Que penserait la femme du maire ? Je serais perdue de réputation ! Seigneur, faites de longs jours à M. P... !

Ainsi pensent, ainsi s'expriment les gens qui, obligés d'offrir en souriant deux ou trois louis qu'ils aimeraient mieux garder, maudissent, dans le fond du cœur, les quêtes et les quêteuses.

Une cinquantaine de domestiques de l'un et l'autre sexe adressent au ciel les mêmes vœux. C'est un concert de voix suppliantes, auxquelles Dieu, jusqu'ici, veut bien prêter l'oreille, sans doute, parce qu'elles arrivent à lui en même temps que les actions de grâces des pauvres, indirectement secourus par les largesses de M. P...

Il n'y a peut-être pas un homme dont la santé intéresse tant de personnes, et qui soit entouré de soins plus inquiets et plus affectueux.

*
* *

M. X... est un jeune homme très-érudit, qui a donné son utile collaboration à un grand ouvrage, le *Dictionnaire des Contemporains*, dont la maison Hachette a confié la haute direction à M. Vappereau.

Un jour, M. X..., après avoir travaillé toute la matinée dans sa chambre, vit un rayon de soleil descendre gaiement sur sa table. Il se leva, ouvrit sa fenêtre, et, tenté par la beauté du ciel, résolut de faire une petite promenade. Toutefois, voulant mêler l'utile à l'agréable, il se munit d'un vieux bouquin, d'un carnet et d'un crayon, et se dirigea vers le jardin des Tuileries. Tout en marchant, il prenait des notes sur la biographie d'un savant allemand. De temps à autre, il détachait les yeux de son livre, et, les levant vers le ciel, aspirait l'air pur à pleins poumons, puis revenait à ses patientes recherches.

Il allait au hasard et regardait peu à ses pieds. Que peut-on craindre au milieu des Tuileries? Il faut être astrologue ou érudit pour y courir quelque risque.

M. X... venait de mouiller son crayon et se disposait à s'en servir, lorsqu'il perdit l'équilibre et tomba la tête la première. Avant qu'il se fût rendu compte de ce qui lui arrivait, il était étendu tout de son long au fond du bassin, au milieu des poissons rouges, non moins étonnés que lui.

Aussitôt, les bords du bassin se garnissent de

spectateurs : les nourrices cessent d'écouter les galants propos des grenadiers de la garde. La foule est émue : on croit à une tentative de suicide ; on regarde, on attend : « Il sortira, il ne sortira pas ! » En effet, l'érudit ne semble pas pressé de sortir de l'eau ; il s'agite, il remue la vase, il étend les bras. Que fait-il ? que cherche-t-il ainsi ? — Il nage à la poursuite de ses manuscrits.

Enfin il a ressaisi son livre et son crayon; alors il se décide à quitter les profondeurs de l'abîme, et, comme un dieu païen, levant au-dessus des ondes sa tête humide et sa barbe limoneuse, il fend majestueusement la plaine liquide et s'avance vers le rivage. Déjà il escalade le bord, il va mettre le pied sur la terre ferme ; il est sauvé ! Le peuple chante un hymne d'actions de grâces, et mille bras serreraient volontiers le jeune savant, s'il était moins mouillé.

Tout à coup il s'arrête, il se détourne, il revient sur ses pas. Que va-t-il se passer ? N'a-t-il pas abandonné sa funeste résolution ? Il marche droit au bassin ; il ne s'y jette pas cette fois la tête la première, en homme que la douleur a rendu fou : il y entre tranquillement par les pieds et s'y enfonce comme un homme de cœur qui a pris un parti décisif.

L'assistance frémit. Pendant une minute, qui parut un siècle, on ne vit plus l'infortuné : il s'était plongé dans l'eau, il avait disparu dans un tourbillon de vase noire.

On songeait à avertir un gardien des Tuileries, et les bonnes d'enfants pleuraient à chaudes larmes, lorsque le savant se dressa une seconde fois au-dessus des eaux, pareil au géant Adamastor. Il tenait entre l'index et le pouce un chiffon de papier souillé de boue : c'était une note très-importante qu'il venait de sauver du naufrage !

Avec le plus grand sang-froid (jamais ce mot ne fut plus juste), il rassembla ses épaves, croisa son habit, et, traversant la foule attendrie, reprit lentement le chemin de sa maison.

Il venait, probablement sans s'en douter, d'imiter un genre de distraction qui attira un moment l'attention sur M. Villemain, jeune encore, et ne nuisit pas à sa célébrité.

*
* *

Vous avez sans doute entendu parler de la folie du comte de X..., un homme jeune, riche, marié à une femme aimable, réunissant toutes les conditions apparentes du bonheur. Il est aujourd'hui dans une maison de santé ; on le soigne, mais on a peu d'espoir de le guérir.

La dernière équipée qui a manifesté le dérangement de son esprit est assez bizarre pour être racontée :

Depuis deux ou trois mois il avait une idée fixe :

il se croyait en butte à la haine des jésuites ; ces perfides religieux le poursuivaient, ils voulaient s'emparer de sa personne, le jeter dans un cachot infect et lui faire subir d'abominables tortures.

Un matin, il s'éveilla avec une pensée étrange ; il avait trouvé une admirable ruse pour se délivrer de ses ennemis. Il bondit hors de son lit, s'habilla en toute hâte, et courut à la chambre de sa femme.

Éveillée en sursaut, la comtesse le vit avec effroi entrer brusquement et fermer sur lui la porte à double tour. Il s'avançait vers elle, le sourcil froncé, l'œil menaçant ; il tenait à la main un gros pinceau, et déposa trois pots sur une table. Quels pots ! direz-vous. — Attendez, vous allez l'apprendre.

— Allons, Madame, levez-vous !

— Que me voulez-vous, mon ami !

— Vite, levez-vous, vous dis-je.

La comtesse hésitait ; il s'élança sur elle, la jeta hors du lit, et, lui mettant le genou sur la poitrine :

— Ne faites pas un mouvement, dit-il, ou vous êtes morte.

En parlant ainsi, il sortit de sa poche trois ou quatre petites cordes et se mit à lier les mains et les pieds de sa victime. La pauvre comtesse essayait en vain de résister ; son mari est d'une force athlétique : mais elle se prit à crier à l'aide.

En deux tours de mains, le comte eut achevé ses petits apprêts, et la comtesse gisait à terre, attendant dans une angoisse indicible ce qui allait arriver.

Le comte alors, avec un grand sang-froid, se dirigea vers la table où étaient placés les trois pots mystérieux ; il les ouvrit ; ils contenaient trois liquides, l'un noir, l'autre vert, le troisième rouge. Il plongea son pinceau dans le premier liquide, et, s'agenouillant auprès de sa femme, se mit à lui noircir tout le corps comme un pupitre de collégien ; cela fait, il prit du vert et en mit une couche épaisse sur la gracieuse figure dont il aimait, encore quelques jours auparavant, à contempler le frais incarnat; enfin, saisissant le troisième pot, il y trempa délicatement le bout de son pinceau, et, à la place de la bouche, au-dessus des deux yeux, au milieu du front, il traça des lignes rouges qui eussent fait envie au mieux tatoué des Caraïbes ; vers les tempes, il dessina deux cornes.

Puis il se leva, croisa les bras sur sa poitrine, et, considérant son œuvre, se dit en souriant : « C'est bien ! »

Pendant ce temps, les domestiques, attirés par les cris de la comtesse, cherchaient à ébranler la porte ; elle céda au moment où le comte venait de détacher le bourrelet d'une croisée.

— Ah ! disait-il en riant aux éclats, quand les jésuites viendront ici et qu'ils trouveront le diable, je vois d'ici la figure qu'ils vont faire !

Le bourrelet qu'il venait de détacher était destiné à former une queue à son diable improvisé.

C'est à la suite de cet acte insensé qu'il a été transporté dans une maison de santé.

Quant à la pauvre comtesse, il a fallu des soins et des précautions sans nombre pour lui rendre sa couleur naturelle. Elle a eu une fièvre terrible ; son corps est, dit-on, guéri ; mais son esprit et son cœur auront longtemps encore à souffrir.

*
* *

M. R... avait pris son billet au chemin de fer de Lyon ; il était en avance d'un quart d'heure ; il vit une femme qui, par derrière, lui sembla jolie. Afin d'avoir une certitude à ce sujet, il suivit cette femme. Elle allait d'un bon pas, il marcha longtemps sans l'atteindre. Enfin, il la dépassa, la regarda en plein visage : elle était fort laide. Très-mécontent de la peine qu'il venait de prendre, M. B... revint en maugréant à l'embarcadère. Le convoi était parti ; ce retard chagrina M. B..., mais il fut surtout sensible à la perte de sa place qu'il avait payée.

Depuis ce jour, il s'est juré d'être exact, très-exact, trop exact ; pour n'être jamais en retard, il a résolu de retrancher une heure du nombre des heures qu'il doit passer dans cette vallée de larmes. Un homme sage a toujours un billet de mille francs d'avance, qui attend dans son tiroir les besoins imprévus : M. B... a toujours une heure d'avance dans

le temps qu'il a à dépenser. Il regarde sa montre quand vous lui donnez un rendez-vous pour six heures.

— Bien, répond-il, j'y serai à cinq.

Doit-il voyager par le chemin de fer, il arrive à la gare soixante-cinq minutes avant l'heure fixée pour son départ.

— Je ne prendrai, dit-il, que le convoi de sept heures, mais je veux être en état de prendre celui de six heures.

Et il croque bravement le marmot pendant les trois mille six cents secondes qui composent son heure excédante, son heure de prévision, son heure sacrifiée, et, durant cette longue attente, il regarde tout droit devant lui ou ferme les yeux, afin de ne pas être tenté par la vue d'une femme. Il se connaît et se défie de lui-même, cet homme sensible, mais prudent !

Lorsqu'il reçoit une invitation à une messe de mariage ou d'enterrement, il sait, comme vous et moi, que, dans le langage des billets de faire part, *onze* heures signifie toujours *midi* ; mais, comme il obéit à son principe, il arrive une heure avant les autres, et le suisse le prend pour un provincial, ce qui, comme chacun sait, est une grande humiliation.

Cet homme exact mérite de ne pas mourir subitement, d'être averti une heure avant sa fin, et de retrouver, à ce terme fatal, pour se disposer au grand voyage, le bénéfice des soixante minutes

qu'il aura volontairement soustraites du total de sa vie.

*
* *

M. X..., vieux garçon, a gagné dans le commerce une fortune très-considérable ; il possède quatorze ou quinze millions, et ne dépense guère que douze à quinze cents francs par an. Il est logé dans une chambrette, et son portier lui sert de domestique. Un jour, il lui donna un vieux chapeau râpé, gras, ignoble, avec lequel il n'osait plus sortir.

Le portier fit nettoyer cette affreuse coiffure et se mit à la porter.

M. X... le vit un dimanche, paré de ses plus beaux atours.

— Tiens ! dit-il, quel est donc ce chapeau, père Athanase ?

— Dame ! Monsieur, c'est celui que vous m'avez donné.

— Vraiment !

— Oui, je l'ai fait réparer.

— Et cela t'a coûté ?

— Vingt sous, Monsieur.

— Bah ! mais c'est qu'il est très-bien, ce chapeau ! Tiens, voici tes vingt sous, rends-moi mon chapeau.

M. X... est de la famille de cet autre avare, qui, ayant son domestique malade, lui dit :

— Pierre, je suis obligé de faire les courses à ta place ; je prends tes souliers.

*
* *

Vous savez qu'il existe à Paris une vingtaine d'hommes ingambes, dont l'unique profession est de courir les rues à la recherche des nouvelles : ils portent leur récolte aux journaux, qui, après avoir retouché leur prose incorrecte, l'insèrent sous la rubrique *faits divers*. C'est à eux que l'on doit le récit des incendies, des voitures brisées, des chevaux emportés, de tous les menus accidents de la vie extérieure.

Le vingt avril, l'un de ces braves limiers, en traversant le boulevard, fut renversé par un fiacre et tomba grièvement blessé. On le porta chez un pharmacien : il paraissait en proie aux plus vives souffrances, il pleurait. On l'interrogeait, tout en le pansant, et on prêtait la plus grande attention à ses moindres gestes. Le premier mot qu'il prononça, quand il recouvra l'usage de la parole, fut celui-ci :

—Ah ! mon Dieu, qui est-ce qui racontera ce *fait divers?*

*
* *

Vous vous souvenez de la belle Atalante, qui ne voulait épouser qu'un homme assez agile pour remporter sur elle le prix de la course. Il a plu ainsi de tout temps à quelques jolies filles d'imposer à leurs prétendants des épreuves singulières, parfois pénibles, parfois dangereuses, et souvent humiliantes. Il y a, dans Schiller, une dame qui abuse bien de la longanimité de son adorateur, et vous n'avez pas non plus oublié cette gentille damoiselle qui, jadis, jeta son gant dans l'arène où luttaient des bêtes féroces, et dit à son chevalier :

— Messire, iriez-vous bien chercher mon gant!

— Pourquoi non? répondit le paladin.

— Eh bien! Messire, si vous l'osez, je vous aimerai.

Le chevalier alors s'élança dans la lice, rapporta le gant, non sans avoir couru le risque de sa vie, et, le présentant à sa dame :

— Voici votre gant, mais gardez votre amour; je méprise l'amour d'un cœur aussi dur que le vôtre.

On m'a conté, ces jours-ci, une histoire qui a de l'analogie avec les précédentes, et qui est aussi vraie qu'étrange.

Il y a quelques mois, vers minuit, un homme en toilette de bal, ganté de blanc et le visage couvert d'un masque, se présenta chez une somnambule, et lui fit l'étonnante confidence que voici :

— Madame, vous voyez en moi un malheureux

fou d'amour et de colère. Je viens vous demander si vous ne pourriez pas m'indiquer un moyen de donner un coup d'épée à la femme que j'aime.

La somnambule fit un geste de surprise.

— Que ce début ne vous alarme point, Madame, reprit le visiteur ; quelques mots d'explication sont ici nécessaires, je le reconnais, et je vous prie de les entendre patiemment.

Mlle Albertine de X... appartient à une des plus vieilles et des plus opulentes maisons du faubourg Saint-Germain. Elle a vingt et un ans ; elle est belle comme le jour ; je vous laisse à penser si on lui fait la cour.

Mais, depuis trois ans, les prétendants les plus aimables, les plus nobles, les plus riches, ont été tous repoussés ; on les voyait se succéder auprès de la belle Albertine, papillonner un jour autour de sa calèche, puis causer dix minutes avec elle, et le lendemain ils évitaient ses regards et fuyaient sa maison. Je m'étonnai de ces défaites successives, et je les attribuais déjà à quelque cause mystérieuse, lorsqu'un bruit singulier vint jusqu'à mes oreilles. Mlle de X..., disait-on, ne veut accorder sa main qu'à l'homme qui lui donnera un coup d'épée dans un duel sans témoins.

Je pris rang parmi ses adorateurs, je lui fis une cour assidue, et, un soir que son père donnait un bal, je profitai d'une contredanse pour lui faire une déclaration en règle.

— Vous m'aimez, me répondit-elle en me regardant en plein visage, et vous aspirez à ma main ! Je ne vous la refuserai pas, si vous sortez avec honneur d'une épreuve qu'il me plaira de vous ordonner.

— Parlez, Mademoiselle, je suis prêt.

— Eh bien ! suivez-moi.

Nous quittâmes le salon, et, par une série de détours, nous arrivâmes dans une grande chambre carrée, d'un aspect sévère et guerrier. Des masques, des épées, des fleurets, des gants, tout un attirail de salle d'armes était suspendu aux murailles ; la pendule était surmontée d'une statuette, représentant Bradamante, et, des deux côtés de la cheminée, je vis Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette.

Mlle Albertine de X... détacha deux épées de combat, m'en présenta une et se mit en garde.

— Je serai votre femme, me dit-elle, si vous parvenez à me toucher. Défendez-vous bien, surtout, parce que je suis de première force.

Nous croisâmes le fer, et, après deux ou trois froissements, mon épée volait à dix pas et je me trouvais désarmé. Mlle de X... me regardait avec un tranquille et dédaigneux sourire qui m'irrita.

— Ma revanche ! dis-je.

— Accordée ; dans huit jours, ici, à pareille heure.

Au jour dit, nous engageâmes de nouveau la

lutte ; je fis de mon mieux, mais je fus blessé assez grièvement.

J'étouffais de honte et de rage, et, comment expliquer ce qui se passait en moi? j'éprouvais tout à la fois un violent amour et une violente haine. Je demandai à mon maître d'armes une botte secrète, et Mlle de X... m'admit à l'honneur d'un troisième assaut.

— Vous avez du courage, me dit-elle cette fois en fronçant le sourcil.

— Non, Mademoiselle, je n'ai que de l'amour.

— Allons, défendez-vous bien ; je ne vous épargnerai pas.

Elle était d'une beauté effrayante, dans sa toilette de bal, l'épée à la main : elle me désarma une fois encore, et, me posant la pointe de son arme sur la poitrine :

— Vous le voyez, me dit-elle d'un ton solennel, je puis vous tuer; je vous accorde la vie.

Je suis encore sous le coup de cette humiliante générosité, Madame, et je cherche partout un secret pour vaincre cette belle et terrible amazone.

Cinq mois après ce dialogue, la somnambule vit revenir le visiteur nocturne, toujours masqué, toujours désolé. Il raconta la suite et la fin de ses aventures.

Une quatrième fois, Mlle de X... avait permis qu'il croisât le fer avec elle, et, cette fois, il avait

été assez heureux pour la blesser légèrement au bras. Elle lui avait alors tendu la main en disant :

— C'est bien ; je vous suis fiancée maintenant ; et je vous accepte pour époux.

— Et moi je refuse de prendre la main que vous m'offrez ; j'ai voulu vous toucher ; mon amour-propre était en jeu, mais non mon amour. Celle que j'épouserai maniera l'aiguille et non l'épée.

Mlle Albertine de X... est encore à marier. Avis aux amateurs !

*
* *

Il y a deux ans, une jeune veuve, à qui son mari, un industriel de Moscou, avait, en mourant, laissé la liberté et une fortune considérable, Mme K... se trouvait à Bade. Elle avait de l'élégance, de la beauté, de l'esprit même ; mais du bon sens, point.

Elle était éprise d'un artiste français, qui, occupé sans doute d'autres amours, dédaignait la passion de la belle Moscovite. Elle-même fermait l'oreille aux doux propos de deux dandys, l'un Anglais, l'autre Italien, qui lui faisaient à l'envi une cour respectueuse et assidue.

Voyant qu'elle soupirait en vain pour notre compatriote, Mme K... éprouva un violent dépit, et, pour faire pièce à l'ingrat, résolut de donner sa

main à l'un de ces deux fats qui la poursuivaient. Seulement, lequel choisira-t-elle ? Ils se valent à un centime près : tous deux ont des habits bien faits, tous deux sont blonds, tous deux sont bêtes.

Elle eût pu jeter en l'air une pièce d'or et les tirer à pile ou face ; elle eut une autre idée.

— Messieurs, leur dit-elle, vous m'offrez chaque jour de vous tuer, de vous battre à la carabine, au poignard, au canon, à la locomotive, à pied ou à cheval. Je n'approuve point ces sanglantes marques d'amour. Voici ce que j'ai à vous proposer pour vider votre différend.

Dans huit jours, à dix heures du matin, vous vous rendrez dans la campagne ; je vous y suivrai de près avec quelques amis. Vous vous placerez l'un et l'autre à l'extrémité d'un champ, et, au signal que je donnerai, vous partirez ensemble du même point à cloche-pied. Celui qui courra ainsi le plus longtemps, celui qui résistera le mieux à la fatigue et à la douleur, sera l'époux de mon choix. Cet arrangement vous convient-il ?

— A merveille ! dirent les prétendants.

— Je vous donne huit jours pour vous préparer à cette solennelle épreuve.

L'Anglais se retira chez lui, et, pour se donner des forces, se mit à manger solidement, sortit peu et dormit beaucoup.

L'Italien, au contraire, passa huit jours à exercer sa jambe droite ; il gagnait un endroit écarté et

marchait sur un pied ; il montait son escalier, il faisait sa toilette, il fumait son cigare, il mangeait, toujours sur un pied.

Le jour venu, les deux rivaux descendirent en champ clos. Quel fut le vainqueur ? L'Anglais, frais et dispos ? Non. Ce fut notre Italien ; il arriva avec la mine pâle d'un homme exténué, mais il soutint plus vaillamment la lutte, à laquelle il s'était vaillamment préparé.

Cet hiver, aux Italiens, Mme K... et son nouvel époux assistaient à une représentation de Tamberlick, et firent rage des pieds et des mains quand le chanteur poussa son *ut dièze* incomparable. L'Italien est bien payé pour encourager les tours de force, dont il a tiré si bon parti ! S'étant un moment servi de sa terrible jambe droite, on dit qu'il faillit ébranler la salle, et, par prudence, il dut applaudir seulement du pied gauche.

CHAPITRE XI.

LES BOURGEOIS.

Il en coûte parfois de satisfaire sa curiosité.

Depuis longues années un bon bourgeois du Marais, retiré du commerce *après avoir fait sa pelote*, nourrissait une ambition singulière. Il voulait à toute force voir les coulisses d'un théâtre. S'il avait eu le choix, il aurait demandé à pénétrer dans les coulisses de l'Opéra ; mais, au besoin, il se fût contenté de celles du *Petit-Lazary*.

Un soir, entre cinq et six heures, il se trouva dans un café du boulevard du Temple à côté d'un garçon très-gai, très-bien rasé, qui buvait l'absinthe à merveille et contait la chronique scandaleuse d'un théâtre voisin en homme du métier et en témoin oculaire. M. Bourache était tout oreilles ; il considérait avec admiration cet heureux mortel, à qui il était donné de voir de près et d'entretenir familièrement des ingénues et des sauteuses. Enfin, ras-

semblant tout son courage, il osa adresser la parole à cet aimable inconnu :

— Pardon, Monsieur, n'aurais-je pas l'honneur de parler à un artiste dramatique ?

— Monsieur, je joue les traîtres au théâtre de.....

— Vraiment, Monsieur ? Combien je bénis le hasard qui me met en relations avec vous !

— Vous êtes bien bon.

— Mon Dieu ! Monsieur, puisqu'aussi bien vous me permettez de lier conversation avec vous, il faut que je vous fasse une confidence.

— Parlez, Monsieur, dit le comédien en allumant une quinzième pipe. Je vous écoute avec recueillement.

— C'est drôle... j'hésite maintenant. J'ai peur que vous ne vous moquiez de moi.

— Par exemple, je n'en ai pas la pensée. Veuillez poursuivre ce récit qui m'intéresse.

— Allons, Monsieur, votre bienveillance m'encourage. Tel que vous me voyez, j'ai soixante ans, une belle aisance, une femme excellente, des enfants établis ; j'ai l'air d'un homme heureux, n'est-il pas vrai ? Eh bien, non, je ne le suis pas ; j'ai une envie, un caprice, une manie qui me tourmente depuis bientôt quarante ans. J'aime les arts, Monsieur, j'aime les artistes, et tout ce qui touche au théâtre, en particulier, exerce sur moi une séduction étrange. Je recherche la compagnie des gens intelligents

comme vous ; je voudrais vivre avec vos pareils, connaître les menus détails de votre poétique existence, être initié à vos petits mystères... Que vous devez avoir d'aventures piquantes, de charmants secrets ! Ah ! tenez, je donnerais *je ne sais quoi* pour être conduit dans les coulisses !

— *Je ne sais quoi*, ce n'est pas assez ; joignez-y seulement une demi-tasse et trois canettes, et je vous fais entrer dans les coulisses de mon théâtre.

— Vraiment !

— Foi de gentilhomme !

— Topez là !

— Marché conclu, et vous verrez d'aussi près que je vous vois, des femmes incomparables, des petites filles à croquer, vieux scélérat !

M. Bourache, charmé de cette familiarité, serra la main de l'acteur et se retira.

Le soir, il trouva son *cicerone* au rendez-vous ; il entra par une affreuse porte dans un horrible escalier, qui le mena dans un hideux couloir ; il prit position, ouvrit les yeux et les oreilles ; il n'entendit que des propos assez vulgaires, le sifflet du machiniste, les trois coups du régisseur, et la respiration bruyante des danseuses essoufflées ; il vit des gens en blouse, des pompiers, des allumeurs de quinquets, de vieilles femmes, des trucs, des planches, des toiles, du papier peint, les oripeaux des comparses et les joues fardées des actrices ; il fut bousculé par les uns, berné par les autres ; il faillit trois ou quatre

fois être écrasé par un décor. Mais il était au comble du bonheur ; il passa quatre heures délicieuses.

Enfin, comme il allait se retirer, il vit de loin son introducteur, s'élança pour lui serrer la main, n'aperçut pas une large ouverture pratiquée entre deux planches, pour le passage du *spectre*, et tomba dans le troisième dessous.

Du fond de l'abîme sa voix suppliante se fait entendre ; on vient à son secours. Deux pompiers le hissent sur la scène ; il a le poignet foulé, les deux jambes écorchées, et la figure ensanglantée.

On le rapporta chez lui ; chemin faisant, plus sensible à la honte qu'à la douleur, il répétait :

— Jamais je n'oserai dire à ma femme où j'ai attrapé ces horions-là.

*
* *

Un jour de février, M. D..., brave marchand de toiles, s'était donné congé. Débarrassé de sa femme et de ses commis, il se promenait à l'aventure, le nez au vent, un cigare entre les lèvres. Comme l'air est vif sur les boulevards, M. D... se dirigea vers le Palais-Royal.

Il avait quatorze fois arpenté la galerie d'Orléans et commençait son quinzième tour, lorsqu'il fut abordé par un homme jeune, qui portait un carton sous le bras :

— Je suis artiste, Monsieur, dit l'inconnu.

Le marchand avait bien envie de répondre :

— Tant pis pour vous, mon cher !

Mais il se contenta d'incliner légèrement la tête et fit mine d'écouter.

— Vous excuserez ma hardiesse, Monsieur, reprit l'homme au carton ; mais je vous trouve une figure si caractéristique, si grave à la fois et si spirituelle, que je me sens pris d'un désir irrésistible.

— Lequel, Monsieur ?

— Celui de faire votre portrait.

— Mon portrait ! quelle idée !

— Je vous le répète, on trouve très-rarement une physionomie aussi expressive, aussi accentuée, aussi remarquable que la vôtre. Vous ne vous en doutiez peut-être pas vous même ?

— Mon Dieu, non, répondit le marchand de toiles en se regardant du coin de l'œil dans une des glaces placées tout le long de la galerie pour la plus grande joie des Narcisses parisiens.

— Sérieusement, ajouta-t-il, vous auriez fantaisie de me *tirer* mon portrait ?

— Je vous en prie, ne me refusez pas ce plaisir, ce service. Il y va des intérêts de l'art.

— Qu'à cela ne tienne ! Voyons, comment allons-nous nous y prendre ?

— Rien de si simple : demain je me présenterai chez vous.

— Mais au moins je voudrais vous payer de votre peine ; que pourrai-je bien vous donner ?

— Rien, vous dis-je, et je serai encore votre obligé.

— Non, non, je n'entends pas de cette oreille-là. Je veux vous payer.

— Vous y tenez ?

— Absolument.

— Eh bien, vous me donnerez un louis *pour le principe*. A demain.

On se quitta après force saluts aimables. Le lendemain, on sonna à la porte de M. D... Il alla ouvrir lui-même. C'était le peintre ; mais au lieu de pinceaux, il tenait deux pistolets, qu'il braqua sur la poitrine du marchand, en disant avec un grand calme :

— Cher Monsieur, je sais exactement qui vous êtes ; vous devez aller à Rouen aujourd'hui même, dans deux heures, pour acheter des toiles. On n'entreprend pas un pareil voyage sans avoir de l'argent dans sa poche. Veuillez fouiller la vôtre et m'en offrir le contenu. Sinon, je vous brûle.

D..., plus mort que vif, posa sur une table son portefeuille et son porte-monnaie.

— C'est bien, dit le prétendu peintre ; maintenant je vois à votre cou une fort jolie chaîne qui tient, sans nul doute, à une aussi jolie montre ; je vois à vos doigts une bague, à votre cravate une épingle d'un excellent goût. J'ai l'intention d'aller

aujourd'hui dans le monde ; je vous prie de me laisser tous ces atours.

Le marchand se dépouilla en tremblant :

— Enfin, soyez assez bon pour me conduire à votre secrétaire. Je veux encore vous faire un petit emprunt.

Le secrétaire fut ouvert docilement, et le voleur, ayant mis un certain nombre de billets dans sa poche, souleva son chapeau, s'inclina, et, se dirigeant vers la porte, dit à sa victime :

— Si vous vous avisez de me suivre ou de me faire suivre, j'ai un homme aposté au bas de votre escalier, qui se chargera de brûler la cervelle à qui de droit.

Le pauvre D... fut si ému de cette terrible scène, qu'il se mit au lit et y resta tout un mois.

*
* *

Mme Pinguet s'était dit :

— Qu'offrirai-je à mon mari, pour le jour de sa fête !

En femme prudente et bonne ménagère, Mme Pinguet ne songea ni aux bonbons ni aux colifichets ; mais résolut d'acheter dans un magasin de confection une belle et bonne robe de chambre, bien ouatée, d'un beau rouge, et capable de durer jusqu'à la consommation des siècles.

Elle fit son emplette, et M. Pinguet, à dix heures du matin, le jour de sa fête, essayait ce riche et majestueux vêtement.

— Ma bonne amie, dit-il, c'est un cadeau charmant, surtout je te félicite du choix que tu as fait de l'étoffe et de la couleur. La nuance est fort distinguée, et la coupe tout à fait élégante. Seulement...

— Allons, bon! Il y a un seulement!

— Ce n'est rien, ma chère ; cette robe de chambre, de tous points parfaite, est seulement un peu longue. Tiens, regarde toi-même, elle me couvre la cheville ; à mon avis, elle ne devrait guères descendre que jusqu'au bas du mollet, et je voudrais qu'on en retranchât sept ou huit centimètres.

Mme Pinguet, très-contrariée, prit la robe de chambre, la jeta dans une armoire et promit de s'en occuper,

Quelques jours après le ciel se chargea de nuages, la chaleur devint accablante et les éclairs annonçaient un violent orage. Vers le milieu de la nuit, Mme Pinguet, réveillée par un roulement de tonnerre, ralluma la lampe, se leva et chercha à se distraire des effrayantes pensées que la tempête lui suggérait. Elle se souvint de la robe de chambre, la tira de sa cachette, la raccourcit de huit centimètres, l'accrocha au porte-manteau et alla se recoucher sans parler à personne du travail qu'elle venait de faire.

Le lendemain, la sœur de M. Pinguet, Mlle Adolphine Pinguet, se leva avec l'intention bien arrêtée d'arranger la robe de chambre fraternelle. Dès qu'elle eut fait sa toilette, elle alla prendre ce vêtement, en coupa huit centimètres, ne dit mot de sa prévenance et attendit les compliments.

M. Pinguet, il y a trois jours, sentit quelque fraîcheur et s'enrhuma ; vers dix heures du soir, l'idée lui vint de faire préparer sa robe de chambre. Il appela Anastasie, sa cuisinière, et lui dit :

— Allez porter sur-le-champ ma robe de chambre chez mon tailleur ; faites-lui remarquer qu'elle est beaucoup trop longue et priez-le d'en couper huit ou dix centimètres au moins.

Le tailleur fut bien un peu surpris ; mais l'ordre était précis ; il coupa dix centimètres d'étoffe, et rapporta le vêtement.

Hier, en se levant, M. Pinguet demanda sa robe de chambre, et fut bien étonné de voir qu'on lui apportait une jaquette.

*
* *

Nous voulons tous nous grandir et monter sur des échasses. Depuis que l'égalité est reconnue par la loi, chacun s'efforce de grimper sur les épaules du prochain et de rétablir en fait les distinctions abolies en droit.

Les portiers transformés en concierges, s'arrogent des priviléges qui seraient plus odieux s'ils étaient moins ridicules. Les boutiquiers s'intitulent négociants ; les maîtres de danse s'intitulent *professeurs* de danse, les coiffeurs ont des *clercs*, les décrotteurs ont des *clients*, les chiffonniers se disent *Monsieur* et *Madame*, les coulissiers prennent le titre de banquiers, les idiots et les fainéants usurpent la noble qualité d'hommes de lettres. La liste serait longue de ces abus de langage, qui trahissent un grand vice social ; je m'arrêterai aux cochers, aux cuisiniers, aux grooms, aux valets de pied, à tous les faquins qui se prélassent derrière les carrosses ou dorment sur les banquettes des antichambres. Il paraît que ces Messieurs ont imaginé une jolie périphrase pour se qualifier dans les actes publics. Ils se disent *attaché au service de la maison de M. le duc, de Mme la marquise, de M. le baron ;* il leur semble que ce titre est pompeux et leur donne comme un reflet de la noblesse de leurs maîtres.

La nouvelle loi sur les titres n'atteindra pas ces infiniment petites vanités ; mais elle met bien en peine les nobles de contrebande et les *marquis de récente fonte*, comme disait jadis Joachim du Bellay. On ne saurait décrire les angoisses de tous ces bourgeois gentilshommes ; ils s'efforcent de faire bonne contenance jusqu'à ce que la loi ait été promulguée, et ne rabattent rien encore de leurs prétentions ;

mais leurs inquiétudes secrètes n'en sont que plus cruelles, et déjà ils ont eu à souffrir quelques petites avanies assez désagréables.

*
* *

Les B..., anciens quincailliers, ont acquis une fortune immense, et se sont conféré le titre de vicomte ; quand on prend du galon, l'on n'en saurait trop prendre, et vraiment, lorsqu'on n'a qu'à tendre la main pour saisir la couronne ducale, c'est presque de la modestie que de se contenter de la couronne aux cinq fleurons. Au reste, ces braves gens n'ont encore trompé personne ; leur anoblissement est de trop récente date, et la peinture de leur écusson est si fraîche, que si vous la touchiez, vous l'enlèveriez avec vos doigts.

Un plaisant, un mauvais plaisant, disent-ils, inventa une fable pour s'amuser d'eux ; il parla un jour à l'oreille d'un de leurs valets :

— Ah ça, mon brave Pierre, est-ce que vous continuez à nommer M. B... M. le vicomte et Mme B... Mme la vicomtesse ?

— Oui, Monsieur, est-ce qu'il y aurait quelque inconvénient à le faire ?

— Quoi, ignorez-vous donc que l'on va publier une loi contre les usurpateurs de titres, et vous savez, comme tout le monde, que les B... ne sont

pas plus vicomtes que vous, mon brave Pierre!

— On dit ça, Monsieur, c'est vrai ; mais je n'en sais pas plus long, moi.

— Eh bien, Pierre, je vous engage à ne point donner désormais à vos maîtres un titre qui ne leur appartient pas, car vous encourriez les peines portées par la loi ; elle ne punira pas seulement les usurpateurs de noblesse, mais aussi ceux qui, par intérêt, faiblesse ou complaisance, les aideront à abuser la crédulité publique. Faites-y attention : vos maîtres seront mis en accusation, et vous serez considéré comme leur complice. Allez, faites votre profit de mon conseil, et avertissez tous vos camarades.

Pierre n'eut rien de si pressé que d'avertir tout le domestique de l'hôtel B... L'alarme fut à son comble; le cuisinier, les marmitons, la femme de chambre, la nourrice, les palefreniers, les laquais, les huissiers, le tigre et le portier, se voyant déjà traînés sur les bancs de la justice, décidèrent à l'unanimité qu'on cesserait à l'avenir de donner du vicomte et de la vicomtesse aux anciens quincailliers.

— Madame n'y est pas, répondit le portier aux visiteurs.

— Une personne demande à parler à Monsieur, disait le valet de chambre à son maître.

Les B... crurent d'abord à un oubli, à une distraction, et ne voulurent pas tancer trop vertement des domestiques d'ordinaire respectueux et bien dressés. Mais, au bout de deux jours, le doute n'é-

tait plus permis ; tous ces croquants supprimaient à dessein les titres nobiliaires ; il y avait concert entre eux, et l'heure de sévir était venue.

Le soir même, M. B... avait fait maison nette. Il voulait garder son cuisinier pour s'assurer ses repas du lendemain ; mais le cuisinier voulut partir avec tous ses camarades, et le lendemain, le vicomte, ayant lui-même attelé son phaëton, dut conduire la vicomtesse au restaurant. Après un déjeuner qui leur fit faire la grimace, ils se sont mis en quête de domestiques plus dociles ! ils les trouveront, n'en doutez pas, et ce n'est pas là ce qui m'inquiète. Pour un sou, les petits Savoyards vous appellent *mon prince* et *mon ambassadeur*. Pour cinquante francs de gages par mois, on sera toujours vicomte, duc et marquis... *intrà muros*.

*
* *

Ce pauvre L..., un peintre de talent, est bien mal payé de ses frais de galanterie.

Un marchand de tableaux (appelons-le Bernard), lui ayant fait vendre plusieurs toiles à bon prix, il se dit :

— Que pourrai-je bien faire pour reconnaître la complaisance de l'ami Bernard ? Je ferai un cadeau à sa femme.

Cette résolution prise, il se mit en quête d'un

objet digne d'être offert à Mme Bernard. Il découvrit chez un marchand de bric-à-brac un éventail très-vieux, assez usé, mais fort beau encore et surtout fort précieux : il avait été peint par Boucher.

La politesse seule empêcha Mme Bernard de rire au nez de L... et de jeter son présent par la fenêtre ; mais quelqu'un lui en fit compliment et lui affirma que cette vieillerie avait une grande valeur. Un peu rassurée par ce témoignage, Mme Bernard prit son éventail pour aller au bal chez un négociant. Elle portait une robe de soie rose et des souliers verts ; tout le monde trouva sa toilette charmante ; mais quand Mme Popinot, Mme Ducornet et Mlles Camusat aperçurent le chef-d'œuvre de Boucher, elles jetèrent les hauts cris :

— On m'a assuré, dit Mme Bernard, que c'était un objet très-cher.

— C'est tout simplement une horreur, ma chère ; on a voulu se moquer de vous.

En rentrant chez elle, Mme Bernard frémissait de colère ; elle écrivit à L...

« Monsieur, au jour de l'an, quand j'ai donné des étrennes à votre femme, je lui ai envoyé des bonbons frais : vous auriez pu me traiter avec la même politesse, et ne pas m'exposer au ridicule, en m'offrant l'éventail moisi de votre bisaïeule. Je vous renvoie cette relique de famille, et suis bien votre servante. »

L... eut le cœur comme traversé d'une flèche,

et murmura tristement : *Margaritas ante porcos!*

*
* *

M. X... gagna, il y a deux mois, un pari de vingt-cinq louis. Le perdant lui dit :

— Il me serait impossible de vous payer en espèces ; mais j'ai chez moi une pochade de Meissonnier que tous les marchands vous paieront au moins 600 francs.

M. X... fit prendre la pochade et se promettait de la mettre en évidence dans son salon ; mais il fut obligé de faire un petit voyage au Havre.

Sa femme n'a guère plus que Mme Bernard le goût et l'intelligence des beautés artistiques. Pendant l'absence de son mari, elle eut une bonne pensée :

— Émile, dit-elle à son fils qui a sept ans, la fête de ton papa approche ; prends ce dessin et amuse-toi à le colorier ; tu feras une surprise à petit père.

L'enfant enchanté se mit à l'œuvre, et quand M. X... revint du Havre, on lui présenta un papier couvert de couleurs vives et tranchantes ; il vit une veste jaune, des bas rouges, un visage vert et des bottes bleues ; c'était la pochade de Meissonnier, retouchée par le jeune Émile. Pour prix de son zèle, l'artiste aurait reçu le fouet, sans l'intervention de sa mère.

CHAPITRE XII.

PORTIERS ET LOCATAIRES.

Les *Mystères de Paris*, de M. Eugène Sue, ont exercé sur les mœurs contemporaines une influence déplorable. Depuis qu'ils ont lu ce livre, les portiers semblent avoir fait le serment de venger le père *Pipelet* et sa bonne *Nastasie* des insultes du peintre *Cabrion*, et l'on peut affirmer qu'aujourd'hui *Cabrion et Pipelet ne font plus commerce d'amitié;* la race des portiers débonnaires a disparu; une génération de portiers taquins et malicieux lui a succédé.

Parlez au concierge, dit l'inscription du vestibule; mais parlez-lui respectueusement, c'est le conseil que je vous donne. Saluez le délégué, le représentant du propriétaire, dites-lui *monsieur* et souriez à *madame son épouse;* ne battez point son chien, payez exactement vos étrennes, ne rentrez pas après minuit, essuyez vos pieds au paillasson, prêtez vos

romans; si la bande de votre journal est froissée, ne supposez jamais qu'il a été lu; quand vous mettrez le nez à l'intérieur de la loge, dites qu'elle flaire comme baume, et venez, de temps à autre, vous y asseoir sans façons.

Sinon, vous connaîtrez toutes les petites misères de la vie humaine et vous boirez chaque jour de pleins calices d'absinthe, de vinaigre et de fiel. Vous sonnerez quatre fois, la nuit, les pieds dans la neige; quand vous descendrez l'escalier, un torchon, secoué à propos, vous couvrira de poussière et de duvet; sur le seuil, un coup de balai mouillé atteindra, par mégarde, votre pantalon blanc. Vous recevrez trop tard vos lettres d'invitations; quand vous serez sorti, vos amis monteront inutilement vos six étages; quand vous attendrez des visites, on répondra que *vous n'y êtes pas;* et, si vous voulez vous marier, on donnera sur votre compte les renseignements les plus précis et les plus détestables. Bonté du ciel! à quels dangers s'exposent les locataires récalcitrants!

Que si *de ton portier* tu parles quelquefois,
Fais que tu sois prudent et sobre en ton langage :
Le trop parler de *lui* porte souvent dommage,
Et longues sont les mains des *portiers* et des rois.

Ces vers sont de Joachim du Bellay; mais on a retouché l'épreuve. Nous les livrons à vos méditations avec l'anecdote suivante :

Trois jeunes gens chevauchaient dans la vallée de Montmorency. Ils font partie d'un cercle élégant, institué à Paris pour encourager 1° l'industrie des jockeys, 2° le commerce des cigares, 3° la mode des favoris roulés et des raies au milieu du front.

Au détour d'une allée de la forêt, grande fut la surprise de ces *gentlemen*. Ils virent venir à eux une nombreuse cavalcade. Une grande fille, longue comme un jour sans pain et grêlée comme une orange, galopait follement sur un âne plus beau que celui de Balaam ; sa main sèche et noire agitait une baguette d'osier, et ses cheveux rouges étaient épars sur ses maigres épaules. Autour d'elle se pressait un groupe d'amazones qui riaient du haut de leur tête et dont les robes mal faites flottaient au gré du vent et découvraient de gros pieds mal chaussés et des chevilles essentiellement roturières. Au centre de cet escadron bruyant paradait d'un air triste un beau seigneur monté sur une haridelle poussive. Nos trois Parisiens se rangèrent au bord du chemin et braquèrent leurs binocles.

A leur aspect, le beau seigneur mélancolique rabattit son chapeau sur ses yeux ; il donna un bon coup d'éperon à sa monture et se couvrit d'un nuage de poussière. Il était loin déjà, que les trois fashionables, ayant essuyé le verre de leurs lorgnons, suivaient encore du regard sa course rapide. Ils n'en pouvaient croire ni leurs yeux, ni leurs lorgnons. Ils avaient reconnu un de leurs amis, M. le comte de...,

membre de leur club et un des hommes les plus élégants de Paris.

Le lendemain, en arrivant à leur cercle, ils allèrent droit au comte :

— Nous avons eu hier le plaisir de vous rencontrer.

— Ah ! tant pis !

— Vous vous trouviez, ma foi, en aimable compagnie ; mais pourquoi faisiez-vous si triste figure ?

— Puisque vous m'avez pris en flagrant délit, je vais, quoi qu'il m'en coûte, vous dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Levez la main, prévenu.

— Voici ! J'ai un portier, Messieurs, et je sais par expérience ce qu'il faut craindre d'un portier ; je me suis longtemps révolté contre l'autorité de la loge ; mais aujourd'hui je baisse pavillon. J'ai eu trop de lettres en retard, trop d'amis éconduits, trop de créanciers introduits, trop de secrets livrés ; j'ai résolu de prendre par la douceur le tyran subalterne, et je n'ai qu'à me louer de mon nouveau système de conduite. Seulement, comme toutes les choses de ce monde, ce système n'est point parfait et entraîne parfois de fâcheuses conséquences.

Il y a deux jours, mon concierge a eu un fils ; j'ai consenti à être le parrain de ce cher enfant, croyant en être quitte pour une ou deux boîtes de bonbons. Mais, après avoir accepté mes dragées, ma commère m'a proposé une *partie à ânes*. Je n'ai pu re-

fuser, nous avions loué des ânes à Montmorency, et vous m'avez rencontré. J'ai pris peu de plaisir à cette promenade, mais je suis au mieux avec mon portier. Mon marchand de chevaux s'impatiente et me menace de sa visite ; il n'a qu'à venir, il sera bien reçu ! Pour entrer chez moi, il faudra qu'il foule aux pieds mon portier, sa femme, son chien et sa grande fille grêlée. En somme, vous pouvez rire, mais je suis content de moi.

*
* *

Les vendeurs et les acheteurs forment deux camps ennemis qui s'observent d'un œil jaloux et cherchent à se surprendre mutuellement. Le marchand dresse des embûches au consommateur, et tous les moyens sont bons pour vivre aux frais du paysan ; tout ce qu'on parvient à lui extorquer est de bonne prise.

Les relations ne sont pas plus amicales entre les locataires et les propriétaires. Enfermés comme en champ clos, entre les quatre murs d'une maison, ils se livrent sans bruit un combat à outrance, et l'avantage reste souvent au plus fort, quelquefois au plus fin.

A certaines époques, les hostilités deviennent générales et la bataille s'engage avec un acharnement particulier : ces dates sont le 15 janvier, le 15

avril, le 15 juillet et le 15 octobre. Comme nous approchons d'une de ces époques fatales, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour les locataires qui vont entrer en campagne, d'apprendre par quelle ruse ingénieuse un des leurs remporta une victoire éclatante sur un habile et redouté capitaine de l'armée propriétaire.

Ce victorieux se nomme L... L...; c'est un sculpteur d'un certain mérite ; un jour de juin, dans l'atelier de Bénédict Masson, il nous contait lui-même ses hauts faits avec un orgueil que tous les locataires excuseront.

— Vers la fin du mois de mars, disait-il, je me mis en quête d'un logement; et dans la rue de la Madeleine, dans une maison neuve et superbe, j'en découvris un qui me convenait à merveille. J'en demandai le prix ; le portier m'annonça un chiffre énorme ; j'allai trouver le propriétaire qui ne voulut faire aucune concession.

Cependant l'appartement était de mon goût, et j'avais résolu d'y habiter. En présence d'un loyer énorme et d'un propriétaire ferme comme un roc, que faire ? Payer le prix demandé ? — Non, jamais. Entrer de vive force ? — Impraticable. — Restait une seule ressource, la ruse, et je l'employai.

Je donnai un punch ; j'y invitai tous les rapins de ma connaissance, et quand je les eus grisés convenablement, je leur adressai cette harangue à la façon de Catilina :

— Messieurs, êtes-vous mes amis ?

— Oui, oui ! s'écrièrent-ils d'un commun accord.

— C'est bien, mes enfants, votre sympathie me touche et m'encourage. Maintenant, avez-vous du cœur ?

— Tout autre que L... l'éprouverait sur l'heure.

— Je sais la suite et pourrais vous répondre dans la langue du vieux Corneille ; mais j'aime mieux parler en prose, c'est plus clair et plus convenable au sujet.

Mes enfants, dans la rue de la Madeleine, j'ai trouvé un appartement magnifique, où j'aurai beaucoup de plaisir à vous recevoir. Mais une difficulté se présente : on me demande deux mille cinq cents francs !

— C'est salé ! dit une voix.

— Trop salé, mes enfants, et j'ai fait mon prix : dix-huit cents francs ! pas un sou de plus, pas un sou de moins. Je ferai capituler le propriétaire ; mais j'ai besoin de votre appui.

— Parlez, que faut-il faire ?

— Voici une liste de vos noms ; vous êtes trente-trois ; chacun de vous ira à son tour visiter l'appartement que je veux louer : quand on lui parlera de 2,500 fr., il jettera des cris d'aigle ou de paon, au choix ! Il fera des représentations énergiques au concierge ; si l'air indigné ne réussit pas, il aura recours à l'ironie, au persiflage, à la plaisanterie fine et dédaigneuse, et fera avaler au gardien de

l'immeuble les sarcasmes les plus amers : il sera spirituel, mordant, impitoyable. Il raillera la disposition du logis, se plaindra des cheminées, du parquet et du papier ; plus le portier paraîtra furieux, plus il redoublera de méchanceté et de mépris.

Le portier, désolé, désolera à son tour le propriétaire. Vous vous succéderez les uns aux autres à intervalles réguliers, et Pipelet ayant vu en quinze jours défiler une procession de locataires d'humeur dénigrante et maussade, commencera à douter de la location d'un appartement tant de fois critiqué, et ira ébranler la confiance hautaine de M. Vautour. Alors, je me présenterai de nouveau ; vous aurez tous offert 15 ou 1,600 francs ; j'en offrirai 1,800, et l'on sera trop heureux d'accepter mes conditions.

Tel est mon plan ; pour l'exécuter, puis-je compter sur votre concours ?

Un hourrah accueillit ma péroraison, et le lendemain matin, Théophile B..... se présentait à la maison de la rue de la Madeleine, faisait la moue, proposait 1,500 francs, et s'en allait en haussant les épaules. A quatre heures, visite de Raoul G..., et même pantomime ; mes amis se succédèrent ainsi jusqu'au quinzième jour.

Je me présentai alors, et je trouvai dans le concierge et dans le propriétaire des gens si abattus, si doux, si empressés, que j'eus presque pitié d'eux; toutefois, cet accès de sensibilité ne m'empêcha pas

de retenir sur-le-champ l'appartement, dont je prendrai possession le 15 juillet.

*
* *

Le petit *père Gris* vient de donner congé de son logement !

— Grande nouvelle ! direz-vous, et pleine d'intérêt !

— Oui, grande nouvelle, et tout un quartier de Paris en est, depuis deux jours, assez vivement ému.

Ah ! c'est que le *père Gris* n'est pas le premier venu ; il y a vingt-cinq ans et trois mois qu'il habite la même chambre au même étage de la même maison. Il a vu passer de nombreuses générations de locataires ; il a vu la propriété de l'immeuble changer quatre ou cinq fois de mains, et, pour qu'il se soit décidé à un déménagement si tardif, il faut que ses motifs soient bien sérieux.

Les voisins l'ont surnommé le petit *père Gris*, parce qu'on ne lui a jamais connu que des vêtements gris. Les jours de fête, il endosse pourtant certain habit à basques étroites, qui passe pour avoir été noir à l'époque de la révolution de Juillet ; mais la tradition est souvent menteuse, et, à vrai dire, cet habit noir ressemble étonnamment à un habit gris.

Depuis vingt ans, ce brave homme, ancien expéditionnaire aux finances, vit, en retraite, d'une très-modique pension. Il a les habitudes les plus régulières et n'aime pas le changement : chaque jour, à la même heure, il sort de chez lui, salue tous ses voisins, va prendre l'air, et, tous les soirs, à la même heure, remonte à sa chambrette jusqu'au lendemain.

C'est le modèle des locataires ; poli, discret, toujours satisfait, il vit seul et ne fait point de bruit ; il n'a ni femme, ni chien, ni enfants ; les visiteurs n'usent point les marches de son escalier ; on ne sait pas où il mange ni s'il mange ; mais il paie son terme avec une exactitude scrupuleuse ; bref, personne n'aurait à se plaindre de lui, n'était son portier et la famille de son portier !

Économe par nécessité, il ne leur donne que de minces étrennes au jour de l'an et 8 francs par mois pour faire sa chambre.

— Huit francs par mois ! n'est-ce pas *dégoûtant* ? Je ne comprends pas le *propiétaire* de garder chez lui des *meurt-de-faim* comme ça. Ça veut faire le bourgeois et ça n'a pas le sou. Je vous demande un peu s'il ne pourrait pas, ce vieux claquedent, se sauver dans un hospice au lieu de traîner ses galoches dans notre maison ?

Ainsi clabaudait depuis longtemps Mlle Sophonisbe, une fort belle personne de dix-huit ans, fille de M. Hargneux, concierge de l'hôtel, et sa famille

n'avait qu'une voix pour maudire et injurier le pauvre et innocent vieillard.

Le père Gris n'est pas de son siècle. Il a connu les portiers d'autrefois, ces braves gens qui, logés dans un nid à rats, exerçaient l'humble profession de savetiers ou de tailleurs *en vieux*, couchaient dans une soupente pareille à un tiroir, et faisaient cuire leur soupe aux choux sur un poële portatif.

Il ne sait pas quels personnages sont devenus MM. les concierges, représentants officiels de l'autorité du propriétaire et administrateurs de l'immeuble dont ils se bornaient jadis à balayer l'escalier. Il ignore que ces fonctionnaires aiment les aises et les jouissances de la vie ; il ne s'aperçoit pas que M. Hargneux parle politique et prend son café après chaque repas ; que Madame *son épouse* se lave les mains avec du savon napolitain et la figure avec du cold-cream ; que Mlle Sophonisbe a une montre et des bracelets et prétend aller au spectacle une fois au moins par semaine ; enfin, que M. Georges, qui eût été autrefois l'héritier présomptif du cordon paternel, met des gants, *étudie* chez un huissier et fume le cigare de vingt-cinq centimes, comme le banquier du premier.

Le père Gris vit trop retiré pour observer les mœurs de ses contemporains. Toutefois, il avait vaguement entendu parler du luxe et des prétentions de la famille Hargneux, et depuis trois mois il s'était dit :

— Voyons, il faut faire comme tout le monde. Ces Hargneux, d'ailleurs, sont, après tout, de bonnes gens ; je serai heureux de leur faire plaisir ; le jour de Pâques, je leur réserve une jolie surprise.

Pendant tout le carême, il s'imposa un régime d'ascète ; il mangeait fort peu, il mangea moins encore ; un sou de lait, deux sous de pain et beaucoup de courage soutinrent sa faible machine jusqu'au samedi saint. Il était jaune et maigre, et son pantalon gris flottait sur ses jambes comme un drapeau sur sa hampe. Mais il était tout joyeux, il avait économisé vingt francs, et ne doutait point que cette somme, offerte à propos, ne lui conciliât à jamais le respect et l'affection de la loge.

Le soir, il acheta un œuf de Pâques, un bel œuf en sucre couvert d'un papier doré, et, y ayant introduit sa pièce de vingt francs, il alla se coucher : toute la nuit il rêva du gracieux sourire que ne manquerait pas de lui adresser Mlle Sophonisbe, quand elle aurait reçu et ouvert le présent de la poule aux œufs d'or.

Le lendemain, il attendit la jeune fille. Elle arriva vers dix heures avec son balai et sa mine la plus maussade.

— Je vais bien la dérider ! pensa le père Gris.

Et, s'approchant d'elle, il lui dit d'une voix caressante :

— Mon enfant, voilà longtemps que je songe à

vous récompenser de vos bons services ; je choisis ce jour pour vous donner une petite preuve de ma satisfaction et de ma reconnaissance.

Tout en parlant, il glissait l'œuf dans la poche béante du tablier de Sophonisbe, et se détournait en souriant. Sophonisbe dit un *merci* bien sec, fit sa besogne et se retira. Elle n'eut même pas l'idée d'ouvrir l'œuf.

— Qu'est-ce qu'il veut que je fasse de cette saleté-là ? murmura-t-elle en descendant à la loge ; je donnerai ça à un Savoyard.

Elle jeta dédaigneusement le cadeau sur la table et n'y pensa plus. Mais M. Hargneux, un quart d'heure après, revint du café, et apercevant l'œuf :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il en fronçant le sourcil.

— C'est ce grigou de père Gris qui m'a donné ça ce matin ; il fait ce qu'il peut, ce pauvre diable, il ne faut pas lui en vouloir.

Machinalement M. Hargneux prit l'œuf, et, l'ayant ouvert, y trouva la pièce de vingt francs.

— Vingt francs. C'est magnifique ! c'est trop pour ma fille. Un père de famille doit...

Il n'acheva pas sa phrase ; mais, prenant le louis d'or, il le mit dans son gousset, et l'ayant remplacé par une pièce de 10 fr., alla faire une nouvelle visite à son voisin le limonadier.

Il venait de quitter la loge, quand sa femme, en

grande toilette, revint de la messe. Du premier coup d'œil, elle vit l'œuf de Pâques,

— *Sopho* ! cria-t-elle à sa fille qui se peignait dans l'arrière-boutique, Sopho, d'où vient cet œuf ?

— C'est le père Gris qui nous a déposé cette ordure.

— Faudra lui reporter ça, ma fille ; on ne fait pas des cadeaux de ce genre-là à des gens comme nous.

En même temps, elle ouvrit l'œuf :

— Dix francs ! C'est-il Dieu possible ? Dix francs. Sopho n'en sait rien... cinq francs, c'est bien assez pour elle. Faut d'ailleurs qu'elle prenne sa part des charges de la maison.

Elle introduisit les cinq francs dans l'œuf et courut lacer le corset de sa fille. Alors arriva M. Georges : lui aussi vit le cadeau du père Gris.

— Peste ! ma sœur, on te soigne, dit-il.

— Tu trouves ça merveilleux, toi ? un œuf de six sous, et rien dedans !

— Rien dedans ! voyons ; ce serait bien extraordinaire.

Il ouvre l'œuf.

— Cinq francs ! Elle ne les a pas vus. Détournons adroitement cette somme : ce sera pour mes pauvres.

Il prit la pièce de cinq francs, et lui substituant en toute hâte une pièce de vingt sous ;

— Tu ne l'as donc pas ouvert ? s'écria-t-il ; tiens, voici vingt sous que j'y trouve.

Mme Hargneux, à ces mots, comprit que M. Georges volait sa sœur ; mais, comme elle n'avait pas elle-même la conscience nette, elle garda le silence.

— Vingt sous ! dit la belle Sophonisbe ; fameuse aubaine ! Parbleu, je te les donne volontiers ; tu achèteras quatre cigares, ou plutôt, non, attends-moi, je vais les rendre à ce porte-guenilles, pour lui apprendre à vivre.

Elle grimpa lestement les six étages, frappa à la porte du père Gris, qui sourit en la voyant.

— Tenez, dit-elle en jetant les vingt sous sur une commode, voici *votre or*. Je n'ai pas besoin qu'on me fasse l'aumône, et vingt sous pourraient vous faire faute. Vous en aurez là pour cinq ou six jours de nourriture ; je ne veux pas vous affamer, mon brave homme.

Le père Gris fut si surpris, si blessé, que le rouge lui monta au front : il ne put dire un mot, et, se laissant tomber sur une chaise, sentit des larmes lui venir aux yeux. Sophonisbe avait disparu.

Le vieillard, revenu à lui, prit une plume, et, d'une main tremblante d'indignation, signa son congé et descendit pour le remettre au concierge, sans demander, sans donner aucune explication.

Deux jours après, Sophonisbe frappait encore à la porte du père Gris :

— Pardon, Monsieur, disait-elle en baissant la tête, mille pardons. Je me suis bien trompée sur votre compte, et je sais tout aujourd'hui. Il y a eu hier soir une scène chez nous ; mon père, ma mère, mon frère, se sont disputés. Mon père avait trop bu, ma mère avait acheté de la pommade, mon frère portait un lorgnon. Dans leur querelle, ils ont lâché certains mots qui m'ont fait comprendre qu'ils avaient trouvé de l'argent dans votre œuf de Pâques. Combien y aviez-vous donc mis ?

— Peu vous importe, Mademoiselle.

— Je vous en prie, dites-le moi ; je suis si fâchée de ma conduite à votre égard.

— Calculez les dépenses de vos chers parents, et vous saurez la folie que j'avais faite. Laissez-moi, je vous prie ; je n'ai rien de plus à vous dire. Le 15, je vous quitte, et vous n'entendrez plus parler de moi.

Pendant douze jours, la famille Hargneux ne cessa d'agiter la sonnette du pauvre vieillard : on le conjurait de retirer son congé ; on lui faisait mille protestations de respect et d'amour. Mais il est resté inflexible, et, hier matin, un commissionnaire emportait sur une petite voiture à bras le simple mobilier de cet homme antique.

Toutes les commères connaissent le vilain tour que les Hargneux ont joué au petit père Gris, et leur aventure est la fable du quartier.

CHAPITRE XIII.

MAITRES ET DOMESTIQUES.

Un de nos amis se trouvait au Havre. Sur le pont d'un bateau qui partait pour les États-Unis, il remarqua une jeune femme qui semblait fort soucieuse ; de loin elle salua de la main un des gros négociants du Havre, avec lequel se promenait notre ami, et qui, pour piquer la curiosité de son interlocuteur, jeta négligemment ces mots :

— Pauvre petite femme !

— Cette dame est malheureuse ?

— Malheureuse, non ; mais à plaindre, oui. Ah ! c'est tout un roman que l'histoire de ce départ.

— Tout un roman ! Mon Dieu ! vous n'aurez pas la cruauté de me le raconter ; il fait si chaud !

— Pardon, et votre supplice va commencer sur l'heure.

La personne que vous voyez emportée à toute vapeur vers l'Amérique, se nomme Mme Berthe L..., c'est une Parisienne. Ses meilleures amies ne lui don-

nent pas plus de vingt-sept ans ; vous n'avez pu juger de sa beauté ; mais je la connais depuis l'enfance, et je vous assure qu'il y a peu de femmes plus séduisantes, j'ajouterai plus estimables. Elle est mariée depuis dix ans, et jamais sa conduite n'a donné lieu, je ne dis pas à un reproche, mais à un soupçon.

Seulement, un jour, elle lut un volume de vers publié par un contemporain. Je ne vous nomme pas l'auteur, il pourrait être de vos amis et je veux garder le droit de le maltraiter, car il est la cause unique des chagrins de Mme L... Expliquez-moi cette folie ! Après avoir dévoré plus de quatre mille vers, la pauvre femme eut un accès de fièvre accompagnée de délire ; je parle un langage figuré ; elle prit une plume et se mit à composer des vers !... et non pas des vers à la lune et aux étoiles, mais bien de bons vers, bien chauds et bien amoureux, à l'adresse du poëte qui avait égaré sa raison ! Et, pour comble de malheur, cette femme qui avait jusqu'à ce jour repoussé les hommages des plus dévoués et des plus adroits ; cette femme honnête, cette femme vertueuse, appela sa femme de chambre, la mit dans sa confidence et la chargea d'aller porter la poétique missive.

Le bonheur voulut que le poëte fût tout jeune, et, en ce moment-là, très-amoureux d'une blanchisseuse. Il reçut les vers de Mme L... avec la plus froide indifférence, ne les lut même pas jusqu'au bout et se garda bien d'y répondre.

Mme L... était donc sauvée, sauvée du danger de pécher ; mais sa réputation restait toujours en péril. La femme de chambre possédait son secret, et la fine mouche, sentant l'avantage de sa position, en abusait cruellement.

Comment se montrer sévère envers une personne qui, d'un mot, pouvait la perdre ? Mme L... était devenue la servante de sa servante et tremblait devant elle.

Elle s'est longtemps résignée à cet humiliant esclavage ; mais enfin, n'y pouvant plus tenir, elle a pris une résolution désespérée.

Parisienne de goût et de naissance, elle a quitté Paris, et va rejoindre son mari, qui depuis dix-huit mois habite New-York, et qui sera bien surpris de la voir venir.

— Et la femme de chambre ? Elle pourra écrire au mari, les lettres passent l'Atlantique.

— Sa maîtresse lui a acheté un débit de tabac et de liqueurs sur le boulevard : elle croit pouvoir compter sur son silence.

*
* *

M. X....., un de nos chimistes les plus distingués, donnait à dîner à quelques parents. Vers le milieu du repas, la domestique, une grosse fille très-fraîche, mais assez laide, vint apporter un plat.

Quand elle ouvrit la porte, M. X....., feignant de continuer une conversation commencée, dit à ses convives :

— Oui, j'ai là dans ma chambre, sur mon bureau, une bouteille, sur laquelle j'ai écrit : *Rhum*. Eh bien ! le malheureux qui boirait seulement un demi-verre de ce prétendu rhum, aurait, deux heures plus tard, les entrailles brûlées comme par un fer rouge.

Ce disant, il considérait la servante ; il voulait faire une expérience.

Marguerite pâlit, se mit à trembler et laissa tomber le plat qu'elle portait sur la tête d'un homme chauve qui poussa un cri de douleur : la sauce inonda la nappe et rejaillit sur trois robes et quatre habits noirs. Mais Marguerite n'en avait cure ; elle s'élança hors de la salle à manger et descendit l'escalier comme une folle.

Il pleuvait, elle n'y prit garde ; et nu-tête, les cheveux en désordre, haletante, éperdue, elle courut à travers la boue jusqu'à la caserne voisine.

— Pacot est-il ici ?

— Un peu, Mam'selle, que Pacot est ici. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je veux le voir.

— Impossible ; que la consigne le défend ; que si cependant le sergent obtempère, c'est différent. Je vas savoir ça.

Le sergent averti arriva en frisant sa moustache :

— C'est le fusilier Pacot que vous demandez, Mademoiselle ?

— Oui, Monsieur, il faut que je lui parle sur-le-champ.

— Vous vous illusionnez, jeune fille : l'entrée de la caserne est interdite au public, notamment au beau sexe, et Pacot est pour le quart d'heure invisible.

La pauvre fille alors reprit, en sanglotant, le chemin de la maison de son maître. On la vit revenir couverte de boue et mouillée comme une soupe. Elle eut une attaque de nerfs et monta, non sans peine, à son grenier, où elle se coucha.

Elle passa une nuit affreuse ; mais le lendemain Pacot vint lui faire sa visite habituelle.

— Te voilà ; tu n'es pas mort.

— Je ne le pense pas, dit finement le militaire.

— C'est que tu ne sais pas ce que tu as bu hier, mon pauvre Pacot ? un poison dont une gorgée brûle les boyaux comme une pelletée de braise. Dieu de Dieu ! faut-il que tu aies un rude estomac ! Mais, c'est égal, tu ne boiras plus de ce liquide-là. Tu peux être tranquille.

Pacot, qui va le mieux du monde, n'approuve pas du tout cette mesure de prudence. Marguerite, aujourd'hui sur pied, continue son service. Son maître, la croyant assez punie, ne l'a pas renvoyée; mais elle est toujours plongée dans une amère tristesse, et la dernière parole de Pacot retentit sans cesse à son oreille :

— Du moment qu'il n'y a plus rien à boire par ici, je m'en vas.

Et, de fait, il n'est plus revenu.

*
* *

« Magnétiser, c'est donner sa vie ! me disait un grand-prêtre des sciences occultes. Ce n'est pas impunément que nous faisons des *passes* sur la figure d'un *sujet*, et nous perdons autant de forces vitales que nous lui envoyons de fluide salutaire. »

Mme la comtesse de ....., était tourmentée par des rhumatismes ; elle souffrait le martyre. Les médecins consultés avaient essayé divers remèdes et finalement donné leur langue au chat. Ne sachant à quel saint se vouer, la comtesse entendit parler de cures merveilleuses opérées par le magnétisme. On lui conseilla de se faire magnétiser *à grand courant*, c'est le terme de l'art. Elle chargea sa femme de chambre de lui appliquer le traitement nouveau. Cette fille s'acquitta si bien de sa besogne, que le mal commençait à disparaître ; mais la pauvrette devenait maigre, pâle et valétudinaire. N'ayant que tout juste assez de vie pour elle-même, elle avait commis l'imprudence de faire cadeau de sa santé à sa maîtresse.

Comme elle dépérissait, la comtesse crut devoir la remplacer : elle prit une autre caméristé, gail-

larde haute en couleur et large d'épaules, et, la voyant fraîche et vigoureuse, elle se dit : « A la bonne heure ! en voici une qui peut bien dépenser son superflu pour m'assurer le nécessaire ! »

La nouvelle femme de chambre entra aussitôt en fonctions et ses services furent si utiles que la comtesse touchait à sa guérison. Un matin, Mme de..... était étendue sur son fauteuil, les passes allaient leur train ; de ses deux larges mains, la servante lui jetait avec prodigalité les effluves magnétiques, lorsqu'un commissaire de police se présenta :

— Mme la comtesse, dit-il, je viens vous demander l'autorisation de passer en revue tous les domestiques de votre maison.

— Faites, Monsieur.

— C'est fait, Madame ; et, se tournant vers la robuste magnétiseuse :

— Joseph Richon, au nom de la loi, je vous arrête !

Joseph Richon, inquiété par la police, avait endossé la robe d'indienne et coiffé le bonnet brodé. C'était un forçat évadé !

*
* *

Resté orphelin à l'âge de quinze ans, Julien R... était entré dans une maison de commerce de Paris. A vingt ans, il était devenu un actif et très-intelligent

commis-voyageur. Etant parvenu à économiser quelques mille francs, il résolut d'aller tenter fortune dans un lointain pays, et, un beau jour, muni d'une pacotille *d'articles de Paris*, il s'embarqua pour le Brésil, où il vendit très-avantageusement ses marchandises. C'était vers 1838. Le gouvernement brésilien, pour faciliter le défrichement d'immenses régions incultes, concédait les terrains à des conditions très-favorables. Julien R... obtint une de ces concessions, et se mit à l'œuvre pour transformer une terre inféconde en un domaine productif. Il réussit. Au bout de quelques années, il possédait, dans sa propriété, plus de six cents esclaves achetés aux bâtiments négriers.

Avec lui, les noirs africains gagnaient, en réalité, à la perte de leur liberté; ils n'avaient point un maître intéressé et cruel, mais un tuteur qui les considéra toujours comme des fermiers ou des travailleurs volontaires. R... leur procura les bienfaits de l'instruction; il les récompensa en les rendant propriétaires de parcelles de terrains qu'ils pouvaient cultiver à leur profit. Ils eurent le droit de prendre femmes. Ils vivaient donc heureux, et leur nombre s'augmentant à la suite de chaque mariage, le travail fut décuplé, et la production agricole et industrielle de Julien R... dépassa celle des plus importantes plantations du pays.

R... avait en grande affection un nègre du Congo nommé Joachim. Il l'avait acheté fort jeune, et avait

veillé à son éducation. Le négrillon étant devenu un homme fort intelligent et très-dévoué, Julien en avait fait un intendant qui administrait parfaitement ses propriétés.

Lorsqu'il n'eut plus qu'à jouir paisiblement de son immense fortune, Julien fut pris du regret de la patrie absente. Il vendit ses belles plantations et partit pour la France, après avoir affranchi son intendant Joachim et lui avoir donné un terrain, une somme d'argent et tous les moyens d'entreprendre une exploitation agricole pour son propre compte.

Arrivé à Paris il y a trois ans, le planteur voulut vivre gaiement et réparer le temps perdu pour le plaisir.

Il vécut si gaiement que sa fortune diminua vite. Alors il fréquenta la Bourse.

Ses opérations, d'abord heureuses, finirent par être désastreuses.

Un beau matin, il se leva ruiné à plates coutures; c'est à peine si la vente de son mobilier et de ses bijoux lui produisit dix mille francs.

Sa pensée se tourna vers le Brésil : « Allons, c'est à refaire ! » se dit-il.

Il prit une plume et écrivit à Joachim, lui expliqua sa situation et lui demanda s'il avait encore chance de recommencer sa fortune.

En attendant la réponse de son ancien intendant, il résolut de vivre le plus modestement possible pour ne pas entamer le petit capital qui lui restait, et

alla demeurer dans une chambrette, au cinquième étage d'une maison de la rue Saint-Antoine.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi ; ne recevant pas de réponse de Joachim, notre homme commençait à s'inquiéter.

Dans son désespoir, il réunit toutes les valeurs qui lui restaient, et prit la résolution de jouer à la Bourse un coup désespéré.

Quinze jours plus tard, il ne possédait plus une obole.

Vers deux heures de l'après-midi, ses voisins le virent rentrer chez lui, et remarquèrent ses traits bouleversés.

Un quart-d'heure après, une forte odeur de charbon se répandit dans la maison.

Les voisins vinrent frapper à la porte de R..., et comme on ne leur répondait pas, ils la brisèrent.

En ce moment, un nègre montait l'escalier.

C'était Joachim.

Julien R... commençait à subir l'influence des émanations carboniques. Mais quelques soins suffirent pour lui faire reprendre connaissance. Son premier regard, lorsqu'il rouvrit les yeux, tomba sur Joachim, qui lui dit :

— Me voilà, bon maître, ne vous désolez plus ; je suis riche, grâce à vous ; tenez !...

Et, ouvrant sa valise, il étala à ses yeux plus de trois cent mille francs en or et en billets de banque.

Lorsque M. R... fut sur pied, le nègre lui proposa

ou de lui laisser la somme qu'il apportait, ou de le suivre au Brésil pour devenir son associé.

— Je pars avec toi, répondit M. R...

Les deux amis sont aujourd'hui en route pour le Brésil, qui se trouve, Dieu merci, à quelque distance de la Bourse.

*
* *

Nicolas, valet de chambre de M. N..., un magistrat haut placé, a servi vingt-cinq ou vingt-six ans sans reproches. Sa femme est entrée en condition chez ses maîtres, et ses enfants sont les enfants de la maison. Ce pauvre Nicolas, il y a quatre mois, ne s'avisa-t-il pas de voler son maître et de perdre en un jour une réputation acquise par vingt-cinq ans de probité !

M. N... se vit obligé de porter plainte en police correctionnelle contre Nicolas, et le fit condamner à trois mois de prison ; mais, pendant ce temps, il garda chez lui la femme et les enfants de son domestique infidèle, et, au bout de trois mois, il alla lui-même chercher le prisonnier, et lui dit tout simplement :

— Mon bon ami, reviens chez moi ; je te garde à mon service ; mais je te préviens que *maintenant tu en aurais pour deux ans* : il y aurait récidive.

Et ce fut tout. Nicolas est rentré en place.

*
* *

Une personne de notre connaissance nous faisait un jour ce récit :

« Je dînais dans un château peu éloigné de Paris, chez un très-riche Hollandais. A la droite de la maîtresse de la maison, je remarquai un vieillard dont la douce physionomie avait une singulière expression de noblesse et de modestie. Je me trouvais auprès de mon hôte. Vers le milieu du repas, je l'interrogeai, il me dit :

« — Cet homme est notre ancien domestique; il y a maintenant quatre-vingt-quatre ans qu'il est entré dans notre maison. Le jour où il a accompli sa centième année, j'ai réuni ma femme et mes enfants, et nous avons décidé en commun que, désormais, Joseph prendrait place à notre table et serait considéré comme membre d'une famille qu'il a servie et aimée depuis près d'un siècle. »

CHAPITRE XIV.

LES PETITS-FILS DE JOCRISSE.

Figaro n'est pas un type créé par l'imagination de Beaumarchais; on a toujours vu des barbiers spirituels. On se souvient du temps où la boutique du barbier était le rendez-vous des causeurs, et, parmi ces hommes bien-disants, le frater était le plus vif à l'attaque, le plus prompt à la riposte, le nouvelliste le mieux *informé* et le plus impitoyable railleur. Dans les villages, le barbier a plus de crédit que le maître d'école, et sa langue est souvent mieux affilée que son rasoir.

Celui de X.... petite commune des environs de Paris, est de la vieille école; il sait, il voit tout; il est beau parleur, et passe pour avoir presque autant d'esprit que M. le curé. Les paysans éclatent de rire avant qu'il ait dit un mot, et sa réputation de malicieuse gaieté est immense à cinq lieues à la ronde.

L'autre jour, un Beauceron, en route pour Paris,

vint lui présenter sa face. Pendant qu'on apprêtait les rasoirs, le rustique remarqua un chien qui, assis auprès de sa chaise, le regardait fixement :

— Qu'est-ce donc qu'elle a c'te bête à me lorgner comme ça ?

On vous eût adressé pareille question, que vous n'auriez su que répondre, n'est-il pas vrai ? mais le barbier fut moins embarrassé, et d'un air indifférent :

— Ah ! voici, dit-il ; ce chien est toujours là. Vous concevez, quand il m'arrive d'enlever un bout d'oreille...

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est lui qui le mange.

Le Beauceron prit son élan et court encore.

*
* *

Les solliciteurs sont parfois bien amusants !

M. de *** occupe une haute position ; sa bienveillance est trop connue pour que sa porte ne soit pas assiégée par les fâcheux. Ces jours derniers, sa sonnette fut discrètement agitée : le domestique alla ouvrir.

— M. de *** est-il visible ?

— Monsieur est sorti.

— Pourrais-je avoir l'honneur de parler à Mme de *** ?

Le visiteur portait une soutane et avait l'air vénéré-

rable ; on le pria d'attendre un moment dans l'antichambre ! il ne tarda pas à être introduit.

— Madame, dit l'inconnu, je venais tenter auprès de M. de*** une démarche très-importante. J'arrive de Poitiers; je suis curé d'une paroisse voisine de cette ville. J'ai si souvent entendu louer la bienveillance de M. de *** que j'ose solliciter sa protection pour un jeune homme auquel il daignera, je l'espère, s'intéresser. C'est le fils d'un ancien général de l'Empire; il sort du collége et va se présenter aux examens du baccalauréat. J'ai fait cent lieues pour parler de ce jeune homme à M. de ***. Veuillez me dire s'il ne pourrait pas aller voir l'Empereur et prier Sa Majesté d'écrire un petit mot aux examinateurs de Poitiers !

*
* *

Voici un autre exemple de la même naïveté :

Quand le Théâtre-Français reprit la pièce de *Chatterton*, un provincial lut dans la gazette de son département un compte-rendu de la représentation. « L'Empereur, disait l'article, assistait à cette soirée, et S. M. a daigné donner, à plusieurs reprises, le signal des applaudissements. »

— Bien, se dit le rustique, mon affaire est faite; je vas écrire à M. le comte de Vigny ; puisqu'il est si bien avec l'Empereur, on n'a rien à lui refuser.

Voici le billet qu'il adressa au poëte académicien :

« Monsieur le Comte,

« Il y a quinze jours, je prêtai ma charrette à mon voisin et ami, Joseph P... Il partit pour R...; et, chemin faisant, négligea de se tenir à la tête des chevaux. Surpris par les gendarmes, il eut son procès-verbal rédigé séance tenante, et fut condamné à cinq francs d'amende.

« Mais le matois ne dit pas son nom aux agents de l'autorité, le mien se trouvait sur le brancard de ma voiture, et c'est à moi qu'on veut faire payer l'amende.

« Je proteste, et vous prie d'aller voir l'Empereur pour qu'il me fasse rendre mes cent sous. »

*
* *

Le 13 avril, un jeune soldat se présenta chez Gustave Le Gray, photographe de l'Empereur, et dont l'atelier est situé sur le boulevard. En ouvrant la porte, il fit le salut militaire et s'arrêta comme ébloui par le luxe de l'appartement. Il semblait se dire :

— Je fais fausse route. C'est trop beau ici; je voudrais bien m'en aller.

Mais un jeune homme brun, vêtu d'un élégant habit bleu à boutons d'or, s'avança vers le fusilier et s'informa du motif de sa visite avec une courtoisie si

engageante, que Dumanet, après s'être gratté le derrière de la tête, prit ainsi la parole :

— Je voudrais me faire *tirer* mon portrait.

— Fort bien, Monsieur, veuillez entrer.

— Oui, mais faudrait préalablement me dire si vous tenez mon article. Supposition, que je voudrais me faire *tirer* avec un sentiment, ça vous irait-il ?

Le jeune homme brun ouvrit de grands yeux : Dumanet vit qu'on ne le comprenait point.

— Oui, reprit-il, voici la chose. Il y a, supposition, sept mois que j'ai quitté le pays ; j'y ai laissé une bonne amie qu'on nomme Louise, sauf votre respect ; même que cette jeunesse ne m'a pas écrit depuis cinq mois, et que je ne suis point du tout rassuré à son endroit. Alors donc, il m'est venu une idée : « Dumanet, que je me suis dit, faudrait comme ça savoir à quoi t'en tenir. Fais-toi faire ta ressemblance avec un sentiment... »

— Qu'entendez-vous par là ?

— Ah ! pardon ; c'est que nous autres militaires, nous appelons un *sentiment* une personne du sexe, comme qui dirait un *objet*, une amoureuse, une payse.

— Ah ! fort bien ; vous voudriez vous faire représenter en compagnie d'une femme ?

— Précisément ; car, voyez-vous, je me suis dit ceci : envoyons au pays notre portrait avec un sentiment ; quand Louise le verra, de deux choses l'une : ou elle m'expédiera incontinent et soudain

une lettre de sottises, auquel cas je serai le fantassin le plus heureux de toute l'infanterie française, ou bien elle ne m'écrira pas, et je serai fixé.

— Nous pourrions vous faire votre portrait tel que vous le demandez, mais vous auriez bien dû amener votre sentiment; nous n'avons pas ici de femme pour la faire poser avec vous.

— Alors donc, c'est différent; que je m'en vas en vous demandant excuses.

— Attendez pourtant : nous trouverions dans la maison une cuisinière assez fraîche et assèz gentille; pour vingt sous, Mlle *Boulotte* consentirait peut-être à poser avec vous. Cela vous convient-il?

— J'obtempère pour dix sous et la reconnaissance.

En effet, Mlle Boulotte fut avertie; elle s'essuya les mains, vint en placer une dans la main du troupier, et, prenant son plus gracieux sourire, s'assit en face de l'objectif.

On *tira* le double portrait, et Dumanet partit enchanté. Il a sans doute envoyé sa *ressemblance* à Louise; mais nous ignorons encore le résultat de son stratagème amoureux.

*
* *

M. X... a une maison considérable, et l'on consomme chez lui beaucoup de lait. Depuis longtemps

celui qu'on lui vendait paraissait d'une qualité très-inférieure. Il fit un jour atteler et se rendit lui-même chez son fournisseur qui demeure dans la banlieue de Paris. Là, il voulut voir les vaches et juger de leur santé et des soins qu'on leur donnait. On lui en montra dix ou douze.

— Quelle est la meilleure ? dit-il.

Le maître de la maison, avec un sourire malin, lui répondit :

— La meilleure ? venez avec moi, je vais vous la montrer.

— Ah ! elle n'est donc pas ici ?

— Non, non, venez.

Le paysan sortit de l'étable, alla droit à un puits, et, saisissant la corde :

— Tenez, Monsieur, ma meilleure vache, la voici !

M. X... savait bien qu'on le volait ; mais il ne se serait jamais attendu à un aveu si impudent.

*
* *

Deux bonnes femmes de la campagne assistaient à la représentation de *Germaine*, à la Gaîté. Dès qu'elles eurent pris place, l'ouvreuse se fit un devoir de leur présenter deux petits bancs pour reposer leurs grands pieds ; charmées de tant d'amabilité, elles se confondirent en remercîments.

Quand vint le cinquième acte, l'ouvreuse reparut :

— Vos petits bancs, Mesdames ? dit-elle avec cette voix mielleuse qui est particulière à ces obligeantes personnes.

Aussitôt, nos deux paysannes de se baisser, de prendre leurs petits bancs, et de les offrir à l'ouvreuse avec leur plus gracieux sourire.

L'ouvreuse leur partit au nez d'un grand éclat de rire, qui les scandalisa fort. Elles furent bien autrement émues, quand on leur expliqua que, *dans ce brigand de Paris*, on ne fait rien pour rien, qu'il n'y a pas de politesse gratuite, et qu'il fallait payer la location des petits bancs.

*
* *

Ce qui suit est de toute vérité.—Cette précaution oratoire n'est pas inutile.

Un paysan va à la ville vendre son bœuf. Après avoir fait son marché, il dit au boucher :

— Par exemple, je me réserve le cœur ; j'ai envie de ce morceau-là, vous m'entendez, et je viendrai le chercher.

Le boucher dit : « C'est convenu, » dépeça l'animal et le mit à l'étal. Il oublia de dire à sa femme qu'il fallait garder le cœur, et le cœur fut vendu avec les autres parties de la bête. Ce que voyant,

le boucher, le seul du pays, se trouva dans un grand embarras, se dit cent fois : « Comment faire ? » Et finalement se résigna à attendre le paysan.

Celui-ci ne tarda pas à se présenter.

— Eh bien ! ce cœur, l'avez-vous mis de côté ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, père Lubinet, je n'en reviens pas. C'est la chose la plus extraordinaire que j'aie vue depuis que je suis boucher. Figurez-vous, mon pauvre père Lubinet, que votre bœuf n'avait pas de cœur !

Le père Lubinet resta un moment la bouche ouverte, l'œil écarquillé, témoignant par cette naïve pantomime que sa surprise était extrême. Et puis, comme un homme qui se ravise :

— Il n'avait pas de cœur, le guerdin ! Eh bien ! là, vrai de vrai, je m'en étions toujours douté un brin. Ce fainéant-là, se laissait-il pas toujours rosser par les vaches ? Oh ! j'avions toujours eu soupçon de la chose !

*
* *

Dans la saison d'été, saison des voyages, une division de la Préfecture de police où le travail ne chôme pas, c'est le bureau des passeports.

Quand un Parisien veut se rendre à Dieppe ou aux Sables-d'Olonne, il a vite fait de mettre ses

papiers en règle. Mais quand un étranger se présente pour obtenir son passeport, l'employé lui dit :

— Voici la pièce demandée ; maintenant, prenez ce bulletin, rendez-vous chez votre ambassadeur et obtenez son visa.

La foule encombrait le bureau ; les employés avaient le front ruisselant de sueur ; un bourdonnement polyglotte fatiguait leurs oreilles, et leurs lunettes déchiffraient péniblement des noms saxons et tudesques. Un gros monsieur se présente, il est de velours tout habillé ; il porte aux mains des gants de fil, des anneaux d'or aux oreilles, et autour du menton un immense col de chemise propre, mais mal empesé. Il manie difficilement la langue française et prend un malin plaisir à violenter la syntaxe.

Il suit tous les mouvements, écoute toutes les paroles des voyageurs qui passent avant lui et des employés qui donnent leurs instructions : il a l'air d'un homme avisé, qui, se sachant inexpérimenté, veut observer la conduite des autres et ne point agir étourdiment. Il s'approche enfin, et demande son passeport. On le lui donne, mais il reste devant le guichet.

— Que voulez-vous ? dit l'employé. C'est fini.

— Eh ! j'attends le bulletin pour aller *à* l'ambachadeur. Je suis de l'Auvergne !

Cet Auvergnat se prenait pour un étranger, et

l'on eut beaucoup de peine à lui faire entendre qu'il n'y avait pas d'ambassadeur d'Auvergne à Paris.

*
* *

Deux matelots, débarqués à New-York, veulent profiter du départ d'un navire pour envoyer de leurs nouvelles en France. L'heure presse, et l'un d'eux, ayant cacheté sa lettre, s'adresse à son camarade.

— Ah ! ça, n'as-tu pas bientôt fini ! quel lambin tu fais ! j'ai commencé une demi-heure après toi et j'ai fini...

— Tiens, c'est bien étonnant ! dit l'autre, tu écris au Havre et moi à Épinal : ma lettre va bien plus loin que la tienne !

*
* *

On sait que le choléra faisait naguère des ravages à la Nouvelle-Orléans, et prenait indifféremment ses victimes parmi les noirs et parmi les blancs. Cet éclectisme n'était pas du goût du nègre *Coco ;* il eût été bien fâché de voir mourir *bon maître à li;* mais il était encore plus contrarié de se voir lui-même menacé. Bref, il avait une frayeur horrible.

Un soir le commandeur, faisant sa ronde, passa devant la case de Coco et entendit une voix plaintive :

— O ange de la mort ! disait-elle, je te supplie de m'épargner. Cependant, si tu veux absolument me frapper, je me résignerai ; mais daigne plutôt, daigne m'épargner !

Le commandeur s'approche et frappe à la porte. Coco se couvre la tête de ses mains :

— Qui est là ? s'écrie-t-il.

— L'ange de la mort !

— Que veux-tu ?

— Je viens chercher le nègre Coco !

A ce moment, la lumière qui éclairait la case s'éteint, et une voix tremblante répond de l'intérieur :

— Tu cherches le nègre Coco ? Pauvre Coco, il est mort depuis un an !

Le commandeur, étouffant de rire, se retire sans ajouter une parole ; au bout d'un quart d'heure d'angoisses, Coco se lève, entr'ouvre sa porte, ne voit personne, et se recouche en se félicitant du bon tour qu'il vient de jouer à l'ange de la mort.

CHAPITRE XV.

LES ENFANTS

Vous connaissez cette folie désopilante des Bouffes-Parisiens, que l'on nomme les *Petits prodiges*. Jamais elle n'a eu un succès plus franc que pendant les vacances du jour de l'an. Les collégiens et les petits enfants y sont venus en foule, et je vous laisse à penser quels devaient être les éclats de rire et la joie bruyante de tout ce petit monde.

Si le théâtre exerce une influence sur les mœurs, ce doit être surtout sur les mœurs des enfants, et je vais vous en donner une preuve.

Parmi les plus heureux spectateurs de la pièce des Bouffes, se trouvait le fils de Mme de X..., un joli petit garçon de huit ans, blond et rose, très-éveillé et très-espiègle. Sa petite imagination fut pleine pendant huit jours des souvenirs de la joyeuse représentation, et, comme il arrive souvent, il eut le tort de vouloir appliquer à la vie réelle les exemples que lui fournissait la comédie.

Un soir, il vit venir chez sa mère un grand monsieur long et sec, dont la pâle figure et les grosses lunettes lui rappelèrent l'acteur Léonce, à qui l'on joue de si bons tours sur la scène du passage Choiseul. L'idée lui vint de traiter le visiteur comme les *Petits prodiges* traitent le pauvre Dujargon. Il sortit du salon et alla tendre une ficelle dans l'escalier.

Dujargon tombe sur le nez, et sa chute n'est point périlleuse. Mais le grand monsieur maigre, n'étant pas prévenu, dégringola sérieusement tout le long de l'escalier et se releva horriblement contusionné.

On accourut. Le petit drôle s'apprêtait à rire de tout son cœur; mais quand il vit son homme si maltraité, il eut peur et regret. Toujours en mémoire des *Petits prodiges*, il conseilla *un bain de pieds* au malade. Mais quand il eut avoué son espièglerie, il vit des éclairs briller au travers des lunettes bleues de sa victime, il entendit de sévères paroles.

La mère, qui a pour son fils une excessive indulgence, voulut plaider sa cause :

— Jules est espiègle, dit-elle, mais non méchant, c'est la crême des enfants.

—Eh bien ! Madame, dit le visiteur furieux, j'admets que Jules soit la crême des enfants ; mais, en pareil cas, de toutes les crêmes, celle que je préfère, c'est la *crême fouettée !*

Il sortit très-mécontent, mais un peu soulagé de ses douleurs par son bon mot final.

*
* *

X... est un homme qui a tout près de cinquante ans; il porte encore le chapeau tyrolien, la longue barbe et cette espèce de paletot de velours noir qui distinguait, il y a vingt-cinq ans, les artistes de l'école romantique. Il se dit peintre, mais ce n'est qu'un vieux rapin, qui travaille peu, mais fort mal, et bavarde beaucoup et assez bien. Son fils, âgé de cinq ans et demi, à force d'entendre le jargon des ateliers, le parle à tort et à travers, comme un petit perroquet.

X... a un frère aîné qui a fait une honnête fortune dans la profession de bonnetier. Cette année, le commerçant retiré dit à son frère : « Envoie-moi ton petit garçon à la campagne, il passera une quinzaine de jours à manger nos fruits. »

Le petit X... fut placé à la diligence du Plat-d'Étain, et arriva à Gonesse.

Son oncle le reçut à merveille.

Le lendemain, le bambin se promenait avec son oncle, tout d'un coup il s'arrêta :

— Mon oncle, regarde donc ce ruisseau. Est-il joli ! *Est-ce assez nature ?*

— Tu dis ?

— Je dis : *Est-ce assez nature ?*

— Et qu'entends-tu par là ?

L'enfant, regardant le bonnetier en plein visage, haussa les épaules, et se contenta de lui répondre avec un air de profond mépris :

— *Philistin!*

L'oncle ne comprit pas bien ; mais, deux jours après, son neveu lui signifia qu'il voulait retourner à Paris et ne pas se *crétiniser* plus longtemps en compagnie si bourgeoise.

*
* *

M. le vicomte de la C... est un fort bel homme, grand, bien fait, toujours très-soigné dans sa mise, et excellent cavalier. Mais, pour ne rien perdre de ses avantages, il faudrait qu'il n'ôtât jamais son chapeau, car il a le crâne dévasté comme celui du vieil Eschyle, qu'un aigle myope prit jadis pour une pierre luisante ; méprise singulière, qui, vous le savez, eut pour le poëte de fatales conséquences. Hier, le vicomte alla saluer une famille de sa connaissance dans une loge des Italiens. Comme il causait gaîment et faisait la roue, une petite fille de huit ans le considérait avec une attention singulière.

— Qu'avez-vous donc, ma petite Marie, à me regarder de la sorte ?

— Pourquoi donc, dit l'enfant terrible, montrant la belle barbe noire du dandy, avez-vous mis vos cheveux à votre menton ?

Cet âge est sans pitié.

*
* *

Dans le port du Havre, un bâtiment était en partance pour l'Amérique. A son bord se trouvait une jeune femme allemande qui, ayant quitté son mari et emmené sa petite fille, s'embarquait avec son amant.

Le télégraphe envoya l'ordre d'arrêter la mère et l'enfant. Le commissaire de marine accourt et visite les passeports. Le hasard veut qu'il y ait sur le bâtiment trois ou quatre jeunes femmes allemandes accompagnées de leurs enfants. Quant au signalement de la fugitive, il donne des indications si vagues que toutes ces femmes ayant le teint clair, les cheveux blonds et les yeux bleus, les recherches deviennent fort difficiles. Pour sortir d'embarras, le commissaire imagine une ruse.

Il assemble les Allemandes, et quand le groupe est formé, il s'arrête au hasard devant un des enfants, et lui dit en allemand :

— Pense à ton pauvre petit papa, qui pleure là-bas et demande sa petite fille.

— O maman, s'écrie l'innocente en fondant en larmes, maman, papa qui pleure là-bas. Allons le retrouver.

La mère se troubla, fut reconnue et arrêtée. Le roi Salomon fut-il donc plus habile que ce commissaire ?

*
* *

Le 4 avril, M. B... recevait à dîner M. X..., chef d'une grande entreprise industrielle, de qui il espérait quelques bons offices. M. X... est plus camard que le plus camard des Kalmoucks, camard à tel point que, même de profil, son nez fait à peine saillie sur sa plate figure. On tenait singulièrement à être agréable à cet administrateur ; mais on avait compté sans un enfant terrible. On fit au petit Adolphe un long sermon pour l'exhorter à la sagesse.

— Surtout pas un mot sur le nez de M. X..., ou tu seras fouetté vertement.

Adolphe promit d'être réservé, et l'on se mit à table.

Les choses allèrent au mieux pendant la plus grande partie du repas ; l'enfant, bien chapitré et affamé, garda le silence ; mais, au dessert, le marmot, se penchant vers sa mère, lui dit à demi-voix, et pourtant assez haut encore pour que pas un mot de sa phrase ne fût perdu :

— Dis donc, mère, pourquoi donc m'avais-tu recommandé de ne pas parler du nez de ce monsieur, puisqu'il n'en a pas ?

*
* *

Georges R... est un tout jeune homme (il a six ans au plus) qui ne se doute guère qu'on imprime en ce moment un bon mot de sa façon.

Un jour, son père tira un coup de fusil sur une bande de sansonnets. Georges tressaillit et cria comme un perdu.

— Diable! dit le père en riant, tu n'es guère brave pour un futur soldat.

— Moi, papa?

— Oui, ne m'as-tu pas dit cent fois que tu voulais être militaire?

— Militaire, non, mais général.

— Quand on se bat, les généraux ne sont pas plus en sûreté que les soldats.

— Je le sais bien; aussi, si je veux être général, c'est *général en retraite*.

*
* *

Un dimanche, vers trois heures, une belle voiture descendait au pas la grande avenue des Champs-Élysées. Dans cet équipage se prélassait une jeune dame accompagnée de son petit garçon et d'une bonne.

Tout à coup, l'enfant, se penchant hors de la voiture, désigna à sa mère un groupe de soldats et de nourrices qui conversaient gaîment sous les arbres.

— Dis donc, maman, dit l'ingénu, les soldats c'est donc comme les enfants? — ça a des bonnes.

*
* *

Une petite personne de seize ans se regardait dans une glace et souriait à son image. Sa mère la surprit dans cette contemplation.

— Que faites-vous là, ma fille ?

— Ma mère, j'admire votre plus bel ouvrage.

*
* *

Une bonne grand'mère vit avec sa petite-fille, dont elle est la seule gardienne, et qu'elle voudrait bien marier. Ces dames, l'autre jour, causaient sérieusement entre elles ; on traitait la grande question du mariage; la douairière ayant cité tous les prétendants qui se présentaient pour obtenir la main de sa chère Antoinette, ajouta :

— Du reste, il n'en est pas un que je connaisse autrement que par ses lettres ou par ce qu'on m'a dit sur son compte.

— Eh bien ! répondit l'ingénue, vous ne savez pas, bonne maman ? puisque nous n'en connaissons aucun, je crois qu'il convient de choisir le plus riche; voilà mon avis.

Chère enfant ! comme elle est bien de son siècle ! *A quoi rêvent les jeunes filles ?* Autrefois, dit-on, elles rêvaient un beau cavalier, jeune, brave, noble, spirituel et courtois. Aujourd'hui, elles rêvent un magot cousu d'or. Un mari n'est plus un amant, un ami, un protecteur; c'est un caissier.

CHAPITRE XVI.

L'ESPRIT DES BÊTES.

Vous le voyez, j'emprunte ici le titre d'un des ouvrages les plus savants et les plus spirituels que l'on ait jamais écrits sur les animaux ; M. Toussenel a su donner à un livre d'histoire naturelle tout l'attrait d'un roman et toute la gravité d'une étude philosophique. C'est le maître du genre.

Les anciens ont été frappés comme nous de la merveilleuse intelligence des animaux, et les nombreuses légendes que leurs livres nous ont transmises prouvent assez quelle curiosité leur inspirait une des plus intéressantes questions de l'histoire naturelle. Grecs et Latins ont écrit de charmantes pages sur les abeilles et les chiens en particulier. Tout le monde connaît le chapitre de Pline sur les dauphins : « Le dauphin, dit-il, n'aime pas seulement l'homme, il aime encore la musique. »

Le grave savant indique même avec précision quels sont les deux instruments dont le son flatte le

plus les ouïes du poisson *dilettante*. Puis, sur la foi de Mécène, de Fabien, de Flavius Alfius, gens d'esprit et philosophes, il raconte les aventures du dauphin du lac Lucrin. Ce dauphin se prit d'amitié vive pour un petit bonhomme qui, suivant le chemin de Baïes à Pouzzoles pour se rendre à l'école, lui jetait chaque jour des morceaux de pain. Au premier appel de l'enfant, le poisson accourait des profondeurs des eaux, prenait sa pitance, offrait son dos et portait son bienfaiteur jusqu'à la porte du magister. Après la classe, même complaisance, et cela dura plusieurs années. Un jour, l'écolier tomba malade et mourut; ne le voyant plus venir, le dauphin ne tarda pas à mourir de tristesse. Un chien n'aurait pas fait mieux.

Depuis l'araignée mélomane, nous rions volontiers de ces récits dont l'invraisemblance nous choque; et pourtant, chaque jour, combien de petits prodiges fort dignes de remarque ! Les singes qui font la petite guerre et les chiens qui jouent aux cartes ne nous étonnent plus, et nous voyons d'un œil indifférent les phénomènes les plus étranges.

Une aimable jeune fille, Mlle Émilie Van der Meersch, et un homme d'esprit, qui a composé les paroles de bien des romances et écrit le livret de *Croquefer* pour les Bouffes-Parisiens, M. Tréfeu, ont dressé de petits oiseaux qui en savent plus long qu'un certain nombre de citoyens français. Ils savent lire et écrire ! Leur adressez-vous une question,

ils secouent gentiment leurs ailes et sautent sur une boîte qui contient des caractères typographiques ; ils en tirent les lettres une à une, les alignent et *composent* leur réponse.

Quel que soit le procédé employé par Mlle Van der Meersch et M. Tréfeu, n'est-ce pas un beau résultat que d'avoir su donner à un oiseau les éléments de l'instruction primaire ?

M. Tréfeu a bien voulu nous offrir une représentation en tout petit comité, et faire jouer pour nous ses jolis acteurs emplumés. Par malheur, le premier sujet de la troupe se trouvait indisposé ; c'est un artiste de premier ordre, dont nous avons vivement regretté l'absence. Toutefois, ses camarades ont si bien tenu leurs rôles, que nous avons passé une soirée charmante.

Au milieu de son salon, M. Tréfeu place une petite table couverte d'un tapis ; sur cette table, une cage très-coquette divisée en quatre compartiments, qui sont les loges des quatre acteurs ; devant la cage, une ligne serrée de petits cartons ; les uns sont blancs, sur les autres sont écrits des noms d'hommes, de plantes, de fleurs, des chiffres, etc. Voilà toute la mise en scène.

Armé d'une baguette, qui lui donne un petit air de magicien, M. Tréfeu se place à la gauche de sa cage ; il ouvre ou ferme la porte, suivant les besoins de la représentation, et ses oiseaux n'entrent en scène qu'après son signal et avec sa permission.

M. Tréfeu se présente avec des cartes à la main ; un des spectateurs choisit une carte et la cache soigneusement.

Revenant alors vers la cage, M. Tréfeu demande à l'oiseau s'il peut dire quelle carte a été tirée du jeu. *Pinson* aussitôt agite ses plumes grises, et sollicite un laisser-passer : la cage s'ouvre, il s'élance, sautille sur la longue rangée de petits cartons, paraît se livrer à une recherche inquiète, hésite, donne des coups de bec, et enfin se précipite sur un des cartons, et, le tirant avec violence, montre le chiffre neuf. La carte tirée du jeu était le *neuf de pique*.

L'oiseau a deviné de la même manière le cordon, l'effigie et le millésime d'une pièce de cinq francs de la république de 1848 ; le nom de baptême de deux ou trois spectateurs, le nom d'un chapelier caché au fond noir d'un chapeau ; il a fait des calculs d'arithmétique assez compliqués ; il a lu le nom de M. Home et celui de *Bruschino*, écrits avec mystère et très-mal écrits par MM. Louis Ulbach et Jacques Offenbach.

Une autre personne ayant griffonné le nom rébarbatif de *rhododendron*, M. Tréfeu demanda à l'oiseau s'il pouvait le lire. L'oiseau fit les mines les plus comiques, et tira sept fois de suite un carton, sur lequel on lisait *non*, et trois fois un autre carton où était tracé le mot *fin*. On a obtempéré à un ordre si formel, la représentation s'est terminée aux applaudissements de toute l'assistance, et, pendant un excel-

lent souper, on a beaucoup discuté sur l'intelligence des animaux, qui n'est autre peut-être que l'intelligence même de leurs éducateurs.

*
* *

Un marchand de tabac a une chienne qui va faire les provisions de la maison chez le boucher et le boulanger, et porte le linge à la blanchisseuse. A coup sûr, voilà une éducation soignée; mais les chiens aussi bien dressés ne sont pas rares. Le merveilleux, c'est que les petits de cette chienne ont hérité de l'intelligence de leur mère; on se les dispute, on en offre des prix énormes.

M. de Frarière a publié un travail curieux sur ce qu'il nomme l'*éducation antérieure* dans la race humaine. Le caractère et l'ésprit de la mère, doivent, dit-il, influer directement sur le caractère et l'esprit de l'enfant qu'elle porte encore dans son sein. Cette influence serait-elle donc encore plus évidente dans la race canine? Il suffit de bien instruire une chienne pour avoir une postérité de chiens bien dressés dès leur naissance, et possédant la science infuse comme un patrimoine transmissible avec le sang.

Hélas! que n'en est-il ainsi des familles humaines! On ne verrait pas si souvent un fils imbécile naître d'une mère intelligente!

*
* *

Peut-être avez-vous entendu parler du corbeau du ministère de la guerre. Cet animal mérite un mot de biographie. C'est un vieux fonctionnaire. Depuis la Restauration, il veille à l'une des portes du ministère.

Il est entré en charge avec un concierge qui fut installé sous le ministère de M. de Clermont-Tonnerre. Il se promène gravement dans la cour et passe en revue les visiteurs ; on prétend qu'il distingue très-bien un chef de division d'un solliciteur, et varie, suivant les circonstances, ses attitudes et les expressions de sa physionomie. (La physionomie d'un corbeau ? — Pourquoi pas ? L'insecte en a bien une ; consultez à ce sujet le dernier livre de M. Michelet.) Il a mille nuances de dignité, de gaîté, de bienveillance ou d'humilité. C'est un oiseau qui a du monde.

Il est particulièrement aimable pour messieurs les militaires, les soldats, veux-je dire, et les sous-officiers, peut-être ; mais il ne peut souffrir les officiers depuis qu'un de leurs pareils, choqué de le voir perché sur l'épaule d'un fusilier, l'a chassé de ce poste et brutalement battu. Depuis ce jour, quand l'oiseau voit une épaulette, ses plumes frémissent comme l'eau dont le vent fait rider la surface ; il

tremble, il a ses nerfs et s'enfuit dans sa cage.

Il y a quatre ans, il eut une surprise désagréable; il avait passé la journée, comme de coutume, avec les bons petits soldats de la ligne; il aimait leur belle capote grise et leur pantalon rouge; il se plaisait à leur conversation et les traitait en camarades. Il prit congé d'eux d'assez bonne heure, et alla se coucher. Le lendemain, il s'éveilla gaiement et sauta hors de sa cage :

— Qu'est ceci? se dit-il, quel est ce soldat étranger? quel est cet uniforme que je ne connais pas? Quelle barbe! quelle coiffure! La France serait-elle envahie?...

Il s'était arrêté tout court dans sa marche, et regardait d'un œil défiant la sentinelle inconnue qui montait la garde devant sa guérite.

C'était un zouave, et jamais le corbeau n'avait vu de zouaves. Le soldat s'étant détourné, l'oiseau fut si effrayé qu'il s'enfuit dans sa retraite, s'y blottit, et, pendant plusieurs jours, refusa d'en sortir.

Un matin pourtant il se hasarda, vint rôder autour du poste, et s'approcha insensiblement. On lui fit bon accueil; il renouvela sa visite; il finit par s'habituer à ces figures terribles; il les regarda sans peur, puis avec intérêt, puis avec plaisir.

Aujourd'hui il est plus familier avec les zouaves qu'il ne l'a jamais été avec les autres soldats; il a retrouvé la gaîté et la paix des anciens jours.

*
* *

Un contrebandier, pourchassé par les douaniers, s'enfuyait à travers les rochers des Pyrénées ; il était suivi de son chien, compagnon utile en toute autre occasion, dangereux dans celle-ci.

Une meule de foin se présente. Notre homme songe aussitôt à s'y cacher. Mais que faire du chien ?

— Si je le laisse dehors, on le verra ; si je le prends avec moi, il aboiera. De toutes façons, il va me trahir.

Après un moment d'hésitation, le contrebandier s'enfonce dans le foin et y disparaît avec son chien. L'animal, au premier bruit, peut s'élancer ou donner de la voix : son maître lui saisit le corps d'une main et de l'autre lui serre le museau.

Les douaniers arrivent ; la meule attire naturellement leur attention ; ils s'approchent. Le chien frémit et veut se dresser ; on le retient ; les douaniers fouillent le foin et le sondent à coups de baïonnette. Rien ne bouge ; pas un mouvement, pas un murmure.

Ils partent. Quand ils sont loin, le contrebandier sort de sa cachette et voit que son chien saigne. La pauvre bête avait été blessée d'un coup de baïonnette et n'avait pas fait entendre le moindre cri.

*
* *

Une société de jeunes gens et de jeunes femmes dînait dans un restaurant du boulevard. Le repas se prolongea jusqu'à onze heures. Quand on sortit du restaurant, le temps était si beau, l'air si doux, la lune si claire, que personne ne voulut prendre de voiture, et les dames consentirent pour cette fois à se servir de leurs pieds pour regagner leur logis.

Mme C... accepta le bras de M. de R..., un beau garçon, très-gai, très-étourdi, aimable et courtois comme un marquis du dix-huitième siècle. Ses flatteurs disent qu'il a l'esprit de Rivarol et l'élégance de Lauzun.

Pendant que le gros de la troupe marchait lentement, Mme C... et son cavalier prenaient les devants ; on se dirigeait vers la maison de M. C...

La route parut courte, tant la conversation fut bien menée.

On arriva à la porte de Mme C... M. de R... hésitait à franchir le seuil.

— Eh bien ! entrez donc, je vous en prie, mon mari est à cent pas tout au plus.

L'invitation fut acceptée avec empressement. M. de R... monta l'escalier, la joie dans le cœur ; mais à peine avait-il passé la porte, qu'une grosse voix se fit entendre dans la pénombre. Une forme

singulière, tenant du chien, du loup et du mouton, se détacha du fond de la chambre, s'avança d'un bond jusqu'au visiteur, lui sauta à la tête, mais sans lui faire de mal, et, retombant à terre, saisit entre ses dents la manche de son paletot. L'attaque avait été si brusque, que M. de R... ne put retenir un cri; Mme C... se jeta sur un canapé en riant aux éclats.

Au moment même l'arrière-garde de la troupe arrivait :

— Ah ça, dit M. de R... au mari, quel cerbère avez-vous placé ici? Avez-vous dressé ce chien à la chasse de l'homme? Il a failli me dévorer quand je suis entré avec Madame.

— Je suis désolé de cet accident, mon cher ami, répondit M. C...; mais il faut croire que vous étiez un peu en faute pour que mon chien ait songé à vous punir.

— Quoi! que voulez-vous dire?

— Le voici. En France, nous avons des chiens qui flairent les voleurs; en Kabylie, les chiens ont encore une intelligence plus extraordinaire, ils reconnaissent les séducteurs et les galants. Dans une des tribus nouvellement soumises, les maris, n'ayant pas le moyen de se procurer des eunuques, y suppléent par des chiens qui gardent leurs femmes. Quand les galants manifestent des intentions trop criminelles, les chiens leur sautent à la gorge; s'ils se conduisent décemment et s'en tiennent aux ga-

lanteries, les chiens se contentent de les troubler dans leur bonheur et de les saisir par un pan de leur habit. Il paraît que vous vous conduisiez décemment, puisque mon chien ne vous a fait aucun mal ; cependant il faut penser que vous n'étiez pas tout à fait sans reproche, puisqu'il a cru devoir vous arrêter.

Tout le monde se mit à rire, et M. de R... plus que les autres.

— Ma foi ! mon cher, dit-il, je ne donnerai votre adresse à personne ; car si le bruit de mon aventure se répandait, tous les maris viendraient vous demander des chiens de votre chienne.

*
* *

Au coin de la rue de l'Ouest et de la rue de Vaugirard, un petit garçon, vêtu d'une blouse bleue, passait en bayant aux corneilles, suivant la coutume de ses pareils. Cependant, il était alors chargé d'une mission de confiance ; il portait deux magnifiques pains de quatre livres, blonds, dorés, appétissants. Il s'arrêta, et tout en sifflant, se mit à observer les capricieuses allures d'un ivrogne qui battait les murs. Il riait de tout son cœur.

Tout à coup un choc imprévu le fait chanceler ; il serre le bras machinalement et cherche ses pains : il n'en trouve plus qu'un ; il regarde à terre : rien. Il regarde en arrière, et voit un caniche aux poils

frisés qui se sauve à toutes jambes vers le haut de la rue, emportant un pain entre ses dents.

Le bambin pousse des cris, donne l'alarme; on court après le chien; les passants, avertis de loin par des signes, s'efforcent d'arrêter le voleur; mais, comme on dit au collége, il est *fort en détours*, il se glisse entre les jambes de ceux qui le poursuivent, tourne brusquement à l'angle de la rue Vavin, se jette dans un escalier et disparaît.

Pourtant, ses ennemis n'avaient pas perdu sa trace; des voisins indiquèrent la maison où il était entré. On monta jusqu'au cinquième étage, et là toutes les colères s'apaisèrent comme par enchantement.

Dans un taudis large de quelques pieds, un vieillard à longue barbe blanche était couché sur un misérable grabat; il était maigre et pâle comme un mourant. Le chien s'était pelotonné dans un coin et regardait les visiteurs d'un œil timide et inquiet; le pain volé était au milieu de la chambrette.

Le vieillard, se soulevant avec peine, demanda ce qu'on lui voulait : on lui conta l'escapade de son chien. Alors, il se mit à pleurer, et, d'une voix faible, fit un récit à déchirer le cœur.

Il restait couché par économie; il avait remarqué qu'en gardant le lit et en n'ouvrant pas sa fenêtre, il pouvait vivre avec UN SOU de nourriture par jour. Depuis trois jours, il n'avait pas mangé, et il n'attendait de secours d'aucune part. Son chien, sans

doute, avait compris sa détresse, et souffrait d'ailleurs de la faim comme son maître. Il était sorti sans être vu, et avait commis le larcin qu'on lui reprochait.

Parmi les personnes réunies dans ce galetas, se trouvait M. le comte de V.... que la curiosité y avait poussé. Les paroles du vieillard le touchèrent si vivement qu'il s'approcha de lui, lui parla à l'oreille, puis, se retournant vers ceux qui l'entouraient :

— Messieurs, veuillez vous retirer ; je me charge d'arranger cette affaire ; mon petit, voici votre pain.

Tout le monde se retira. Resté seul avec le malade, le comte le pria de lui raconter son histoire, et apprit que ce pauvre homme avait été autrefois dans une très-bonne position.

En le quittant, il lui dit :

— Ne vous inquiétez plus, Monsieur, voici quelque argent, soignez-vous et guérissez ; puis, je vous procurerai une place dans un chemin de fer ; d'ici-là, vous ne manquerez de rien.

*
* *

Un vendredi, à l'heure où la musique militaire attire les oisifs sur la place Vendôme, un petit drame se passait entre ciel et terre.

A l'un des angles de ce magnifique quadrilatère de palais, entre l'hôtel de l'état-major de la place, et l'hôtel de S. Exc. le maréchal commandant l'armée de Paris, une nuée d'hirondelles voltigeait avec un grand bruit d'ailes et de cris aigus qui ne tardèrent pas à attirer l'attention de la foule.

Pourquoi ce concours d'hirondelles? Pourquoi cette agitation furieuse et ces clameurs étranges? Il ne s'agissait ni d'une arrivée ni d'un départ de ces oiseaux voyageurs. Que signifiaient donc les allures inquiètes de ces mères, qui d'habitude, à pareille époque, s'occupent si paisiblement à construire leurs nids?

Quelques observateurs s'avancèrent vers le côté de la place où les hirondelles menaient si grand tapage. Déjà les soldats de garde à l'hôtel de l'état-major et les factionnaires placés à la porte du maréchal levaient la tête vers les toits. On finit par reconnaître la cause de tout ce tumulte aérien.

Une pauvre petite hirondelle était accrochée par une patte à un fil attaché à la corniche de l'hôtel; de douloureux soubresauts agitaient ce pauvre corps étique, et ses longues ailes frémissaient autour de sa tête pendante. Les autres oiseaux tournaient auprès de la captive, poussant des cris plaintifs, prenant de loin leur élan pour rompre le fil d'un coup d'aile ou d'un coup de bec, allant et venant avec une effrayante rapidité. Mais leurs efforts étaient vains; le fil résistait à tous les chocs et la pauvre hiron-

delle agonisait au milieu de ses sœurs impuissantes et désolées.

Tous ceux qui, de la terre, contemplaient ce pénible spectacle, cherchaient un moyen de secourir la gentille bête. Une seule personne aurait alors pu le faire, mais ne semblait guère s'en soucier. C'était une grosse bonne d'enfants, qui, d'un étage élevé de l'hôtel, assistait à cette touchante scène, riant de tout son cœur et faisant partager sa gaîté à trois ou quatre bambins confiés à sa garde.

Tandis que cette brave campagnarde se désopilait ainsi la rate, les rideaux rouges de l'hôtel du maréchal se soulevèrent doucement, et l'on vit paraître un gracieux visage de jeune fille. Elle aperçut la malheureuse hirondelle et la prit en pitié : elle rentra dans l'appartement et un moment après reparut à la fenêtre avec le maréchal commandant l'armée de Paris. En même temps, une dame vêtue de noir se montra au balcon du ministère de la justice. Le général commandant la place et Mme Soumain s'empressèrent aussi d'ouvrir leurs croisées ; tout le voisinage était en émoi.

En un instant des ordres furent donnés : un homme monta sur les combles de l'hôtel, et, à l'aide d'une longue perche, rompit le lien qui retenait l'hirondelle.

Le charmant oiseau, ayant un moment battu des ailes, comme pour reconnaître sa route et revenir de son étourdissement, prit un rapide essor et s'éleva

dans l'air avec toutes ses sœurs, qui semblaient célébrer sa délivrance par leurs cris joyeux et leurs rapides évolutions.

C'est peu de chose que cette très-véridique histoire ; mais si Michelet vous l'eût contée, vous en auriez les larmes aux yeux. Pour moi, en vous la rapportant, j'ai voulu seulement mériter l'honneur inattendu que m'a fait la Société Protectrice des animaux.

Voici un extrait du procès-verbal de la séance du 18 février 1858, présidée par M. le vicomte de Valmer :

« Il est décidé, sur la proposition de M. le président, qu'une collection de nos bulletins sera offerte, à titre de remerciement, à M. Henry d'Audigier, rédacteur de la *Chronique*, dans le journal la *Patrie*, pour la sympathie qu'il témoigne, dans toutes les circonstances, à notre œuvre, en publiant des anecdotes tendant à propager les idées de justice et de protection envers les animaux. »

« Je suis fier de ce témoignage de sympathie, et je m'efforcerai de le mériter désormais. »

CHAPITRE XVII.

LE CHAPITRE DES MIRACLES.

Dans une ville de province vivaient deux frères, l'un peintre, l'autre avocat. Ils s'aimaient tendrement et logeaient ensemble; ils avaient tous deux l'esprit cultivé, et leurs entretiens tournaient souvent aux plus graves sujets. Ils s'inquiétaient en particulier de la vie future, et cherchaient à percer d'impénétrables mystères. « Le premier de nous qui mourra, se dirent-ils maintes fois, reviendra donner *un signe* au survivant. »

Dernièrement, le peintre monta à cheval et se rendit à une campagne peu éloignée de la ville ; son absence devait durer jusqu'à une heure avancée de la nuit.

En rentrant au logis, l'avocat traversa la chambre de son frère pour gagner la sienne. Il était à peu près onze heures ; la maison était vide, et le voisinage silencieux ; il faisait un beau clair de lune. Un large rayon de lumière éclairait le lit de son frère ;

spontanément il regarda de ce côté; le lit était occupé.

— Tiens! tu es rentré?

Point de réponse. Il approche; il aperçoit son frère couché sur le dos, les yeux à demi-fermés, la bouche entr'ouverte, le visage impassible, décoloré, les bras le long du corps et le corps immobile. Il appelle de nouveau, le silence continue; il tend la main et touche une peau froide et des membres roidis.

Épouvanté, il allume une bougie, il regarde... le lit est vide!

— Suis-je fou? dit-il. Quelle est cette lugubre hallucination?

Le cœur lui bat si fort, il a l'âme si bouleversée, qu'il ne peut ni se coucher, ni même rester dans la maison.

Il sort; il vient à peine de fermer la porte, qu'il voit de loin un groupe d'hommes qui se dirigent vers lui. Ces hommes approchant, il reconnaît qu'ils portent un blessé sur un brancard. Il s'élance à leur rencontre : « C'est mon frère! » s'écrie-t-il d'une voix déchirante. On cherche à l'éloigner : « Ce n'est rien, Monsieur, M. votre frère est tombé de cheval; mais l'accident n'aura pas de suites. » — « Je vous dis qu'il est mort! » répète-t-il en s'efforçant d'arriver jusqu'au corps.

Il le touche, c'est un cadavre!

*
* *

La *Patrie* a rapporté l'histoire de cette domestique qui, au milieu de la nuit, s'éveilla en sursaut, fondant en larmes et criant qu'elle venait de voir mourir sa mère. Cette fille était en condition à Lyon et sa mère habitait Bourgoin. Deux jours après, une lettre apportait la nouvelle officielle du malheur dont la pauvre servante avait été avertie en songe.

J'ai à vous citer un fait du même genre qui concerne des personnes de ma famille.

Au mois de décembre 1857, le comte d'Audigier d'Aurelle, mon grand-oncle, était fort malade. Agé de 88 ans, il habitait Paris depuis son retour de l'émigration ; mais il était né à Saint-Fortunat, petit village du Vivarais, où demeure encore une partie de sa famille. Là-bas, sous le toit de notre masure paternelle, une domestique, depuis longtemps infirme et contrefaite, achevait péniblement de mourir.

Un jour, à trois heures de l'après-midi, cette vieille femme fit entendre un appel plaintif ; une servante, qui veillait sur elle, accourut et lui demanda ce qu'elle désirait :

— Rose, répondit-elle tranquillement, M. d'Aurelle vient de mourir. Va le dire à M. le commandant. C'est le nom sous lequel le frère aîné de mon père, officier supérieur en retraite, est connu dans le pays.)

La servante, sans faire la moindre attention à ce propos, arrangea le lit de la malade, lui dit de se reposer, et se retira.

Quelques moments après, le commandant rentra à la maison et demanda des nouvelles de la vieille Marianne :

— Elle ne va pas bien en ce moment, répondit la servante. Je crois qu'elle a le délire. Figurez-vous qu'elle m'a appelée tout à l'heure pour me dire que Monsieur votre oncle de Paris venait de mourir.

Le commandant se dirigea vers la chambre où couchait Marianne. Celle-ci, en l'entendant venir, se tourna vers lui :

— Monsieur, lui dit-elle, M. votre oncle vient de mourir ; je vous assure qu'il est mort il n'y a pas dix minutes.

Le lendemain soir, le facteur de la poste apporta une lettre : elle annonçait que la veille, à trois heures de l'après-midi, M. d'Aurelle avait succombé à une attaque de goutte dont il souffrait cruellement depuis une quinzaine de jours.

Marianne n'eut même pas le temps d'apprendre la confirmation de la triste nouvelle qu'elle avait donnée. Elle rendit le dernier soupir quelques heures après son vieux maître qu'elle avait vu mourir à plus de cent cinquante lieues de distance.

Tels sont les faits dont je puis garantir l'exactitude, mais que je ne me charge point d'expliquer. Je

les crois capables d'intéresser les amis du merveilleux, et dignes peut-être d'exciter la curiosité des savants.

Je n'essaierai pas davantage de m'expliquer ce que j'ai vu dans une soirée magnétique, où j'avais été convié et où je me rendais, je dois le dire, par politesse et pour l'acquit de ma conscience.

J'ai une répugnance naturelle pour le merveilleux, pour l'inexplicable, pour ce qu'on nomme les sciences occultes ; je me défie singulièrement des tours de passe-passe et des prestiges, et souvent j'ai dit, comme certains descendants du sceptique Thomas : « Je verrais que je ne croirais pas ! »

Cependant, j'ai assisté chez Mme Mongruel (Clélia Grimaldo) à d'étranges spectacles. J'ai vu cette belle et intelligente somnambule montrer par ses gestes et par ses paroles qu'elle lisait à livre ouvert dans l'intelligence de gens qu'elle voyait pour la première fois, traduire des pensées non exprimées et se mettre en relation directe avec d'autres personnes placées fort loin d'elle et qu'elle n'a jamais connues.

Je suis sorti de chez la *Sybille Moderne*, sinon converti et croyant, du moins étonné, inquiet. Ce que j'appelle ma raison résiste encore au témoignage de mes yeux ; mais, je conçois aujourd'hui les passions vives, les amitiés et les haines ardentes qu'excite le magnétisme.

*
* *

Le 1er novembre 1857, vers dix heures du soir, dans une maison de la rue d'Anjou-Saint-Honoré, deux jeunes gens causaient devant un bon feu :

— A propos, dit l'un ; tu ne sais pas, mon cher, j'ai failli me marier.

— Ah ! et pourquoi as-tu failli ?

— C'est tout un roman. J'ai fait ma cour à ma future pendant quinze jours environ. A chacune de mes visites, la mère de Clémence me disait avec une exactitude merveilleuse ce que j'avais fait la veille : « Vous avez été au bois, vous avez été à l'Opéra, vous avez soupé, vous avez été à droite, vous avez été à gauche. » Elle ne se trompait jamais. J'étais furieux et intimement convaincu que la famille de B... avait une police secrète. J'organisai un système de contre-police. Je me fis suivre par des amis pour savoir si j'étais suivi par des espions. Jamais ils ne trouvèrent de visages suspects ; je ne pouvais comprendre comment Mme de B... était si bien informée de ma conduite, et moi, qui ne suis guère superstitieux, je crus qu'elle avait à son service quelque agent surnaturel. Voilà où j'en étais venu, mon cher, tant ce mystère me troublait l'esprit. Toutefois, je ne négligeai aucun moyen naturel de deviner le mot de l'énigme.

Je pris un jour, entre deux portes, Mlle Judith, la femme de chambre de Mme de B..., et je lui dis :

— Mademoiselle, vous pourriez peut-être me tirer d'un grand embarras.

Tout en parlant, je maniais négligemment un billet de banque.

Mlle Judith m'écoutait avec une religieuse attention, et ses yeux brillaient de convoitise.

— Vraiment ? dit-elle en souriant, je suis à vos ordres.

— Eh bien ! savez-vous comment il se fait que je ne puisse faire un pas, un mouvement, un geste, sans que Mme de B.... en soit informée sur-le-champ ?

— Oui, Monsieur, je le sais. Figurez-vous que Mademoiselle est sujette à des crises...

— A des crises ?

— De catalepsie.

— Ah ! mon Dieu ?

— Oui, Monsieur, et elle se trouve alors dans un tel état de lucidité, qu'elle voit ce qui se passe loin d'elle. Je vous dirai, entre nous, qu'elle profite presque toujours de sa seconde vue pour vous surveiller. Il faut croire que vous l'intéressez. Êtes-vous heureux, Monsieur ?

— Oui, ma fille, assurément. Je suis très-heureux, et je te remercie...

Je lui donnai mon billet de banque, et je me sauvai à toutes jambes.

— Diable ! diable ! me disais-je, voilà une révéla-

tion utile. Une femme cataleptique, ce n'est pas agréable ; une femme si clairvoyante, c'est fort dangereux.

Je n'ai pas remis les pieds dans la maison, et voilà pourquoi j'ai failli me marier.

— Eh bien ! mon cher, dit l'autre jeune homme, si tu m'avais conté ton histoire il y a huit jours, j'aurais cru que tu te moquais de moi. Mais elle ne me surprend plus, depuis que j'ai lu l'ouvrage du docteur Alexis Favrot sur l'*Hystérie et la Catalepsie*. Je tâcherai de te le procurer, et ce n'est pas chose facile ; l'édition est complétement épuisée. Mais je veux que tu lises ce livre, il en vaut la peine. Il te prouvera, entre autres choses, que tu as bien fait de ne pas te marier.

*
* *

Dans un café du boulevard, trois jeunes gens déjeunaient le surlendemain du bal de l'Opéra.

— Figurez-vous, dit l'un, que j'ai rêvé de cette femme dont nous avons remarqué le costume à la fois étrange et magnifique, cette large robe de satin cerise parsemé d'étoiles noires, une toilette de bohémienne millionnaire. J'ai rêvé de chats, de chauves-souris, d'animaux fantastiques se jouant sur les genoux d'une jeune et belle fée.

— Eh bien, dit un autre, je sais maintenant

quelle est cette inconnue. On m'a dit son nom, elle se nomme Sidonie. Elle a fait une fortune d'une manière rapide et singulière. Il y a un an environ, elle menait une existence fort précaire, lorsqu'elle fit la connaissance d'un coulissier. Un jour, on vint à parler de magnétisme devant elle.

— Vous vous moquez de ces sortes de choses, dit-elle au coulissier, eh bien! je parie que je vous endors moi-même, ici même.

Ce disant, elle fixa sur lui ses regards, il s'endormit sur-le-champ. Dans son sommeil, il fit preuve d'une lucidité si étonnante, que Mlle Sidonie résolut de tirer parti de facultés si puissantes.

Ces deux personnes se sont associées pour jouer à la Bourse ; elles osaient tout, comme gens sûrs du résultat. En un an, elles ont gagné 180,000 fr., et cette année elles comptent que leurs gains seront encore plus considérables.

Après cela, il paraît que le moyen n'est pas infaillible, et j'ai entendu certains sceptiques prédire que les deux associés se ruineraient avant deux ans : pour moi, je ne risquerais pas cinquante centimes dans l'entreprise.

*
* *

Une femme, élégamment mise, entra chez un coiffeur, et, le prenant à part, lui dit :

— Vous êtes le coiffeur de M. X... (Ici le nom d'un de nos puissants financiers.) Si vous le voulez, vous pouvez faire ma fortune et la vôtre.

— Par quel moyen, Madame ?

— Le moyen est des plus simples : La prochaine fois que vous taillerez les cheveux de M. X..., coupez-lui une mèche que vous me remettrez. Je vous la paierai le prix que vous me demanderez.

Le coiffeur, ne pensant pas que les cheveux de M. X... fussent un talisman comme ceux de Samson, coupa la mèche et la donna à l'inconnue.

Celle-ci courut chez une somnambule, et, la mettant en communication avec M. X..., apprit d'elle tous les calculs, tous les projets, toutes les manœuvres du financier. Munie de ces renseignements, elle commença des opérations fictives sur les valeurs publiques ; elle *joua en blanc*, suivant l'expression technique. Toutes ces tentatives préparatoires furent très-heureuses. Alors, elle songea à jouer bon jeu, bon argent, et se mit en relations avec la Bourse. En quelques jours elle fit des gains considérables.

— Restez-en là, lui dit la somnambule elle-même; et ne comptez pas trop sur mes oracles ; je dirai vrai quatre-vingt-dix-neuf fois, la centième je me tromperai et vous perdrez tout.

Mais il paraît qu'on ne saurait se borner quand on est en veine de prospérité. Les conseils de la somnambule ne furent pas suivis, et, pour avoir

voulu poursuivre son jeu, Mme C... a fini par se ruiner complétement.

Je la plains personnellement ; mais j'estime que son malheur est d'un exemple utile. S'il était vrai que la lucidité des somnambules fût constante et que leur autorité fût infaillible, les gens qui les consultent joueraient à coup sûr et n'auraient qu'à mettre la main dans le sac pour y puiser à discrétion. Ce serait vraiment trop commode !

*
* *

En écrivant *Feu Lionel*, ne dirait-on pas que M. Scribe a connu l'histoire d'un jeune homme que nous nommerons prudemment Jules Bernard !

Il y a quelques années, il se trouvait à la tête d'une manufacture considérable : il y régnait, mais ne gouvernait pas. Se sentant plus de goût pour le plaisir que pour les affaires, il vivait gaîment.

Un jour, le dernier jour d'un mois, il eut un réveil terrible ; il se trouva dans l'impossibilité de faire honneur à ses engagements.

Il fit secrètement un paquet de quelques hardes, et disparut.

Le lendemain, son domestique, entrant dans la chambre, vit une lettre cachetée placée en évidence sur la table de travail. Elle était adressée à M. Bernard père et conçue en ces termes :

« Un négociant qui fait faillite est perdu d'honneur. J'aimais mieux l'honneur que la vie. Demain je serai mort. »

L'alarme fut vive dans la famille Bernard ; on fit jouer le télégraphe ; on avertit la police ; on fit des insertions dans les journaux. Mais on ne put recueillir aucun renseignement.

Un ami de Jules, un auteur dramatique très-spirituel, voulut que l'on consultât une somnambule.

La somnambule, aux mains de laquelle on plaça une cravate de Jules, répondit avec assurance :

— Je le vois. Il marche seul, il marche à pas précipités.

— Où se trouve-t-il ?

— Dans une forêt... c'est la forêt de Fontainebleau. Dieu ! qu'il a l'air agité ! Oh ! courez ! courez ! Vous arriverez trop tard, il se pend, il est pendu !

— Dans quel quartier de la forêt s'est-il arrêté ?

La somnambule indiqua avec précision la physionomie des lieux où se passait la scène lugubre qu'elle décrivait. Sur-le-champ M. B..., courut au chemin de fer de Lyon.

Deux heures après, guidé par des paysans, il arrivait auprès d'un grand chêne dont le tronc pourri présentait une grande déchirure. En levant les yeux, il aperçut un corps attaché par le cou à l'une des premières branches. On coupa la corde.

— C'est bien lui ! s'écria M. B... Cependant, afin de ne plus avoir de doutes, examinons le genou du

mort. Jules avait à cette place une cicatrice très-facile à reconnaître.

On examina le cadavre. Point de cicatrice au genou !

— Cet homme ressemble étonnamment à Jules ; mais ce n'est pas Jules ! s'écria M. B..., gardant encore quelqu'espérance. Il revint à Paris et rendit compte de son voyage. Aussitôt on renouvela les dépêches télégraphiques et l'on fit publier dans les journaux la note suivante :

« M. Jules B... a disparu depuis quelques jours. Sa famille est dans les plus vives inquiétudes. En quelque lieu qu'il lise ces lignes, qu'il écoute l'appel des siens, qu'il revienne auprès d'eux et soit assuré de retrouver toute l'affection et toute l'estime de ses parents et de ses amis. »

Pendant ce temps, on arrangeait les affaires du fugitif, on payait ses créanciers, et l'on mettait sa réputation commerciale à l'abri de tout soupçon.

Un matin, on frappa à la porte de M. Bernard père. C'était Jules Bernard ; sa santé était parfaite; mais il avait coupé ses moustaches et portait les cheveux taillés en brosse. Pendant qu'on pleurait sa mort, il avait été faire un petit voyage sur les bords du lac de Genève.

Feu Lionel, feu Bernard, veux-je dire, est aujourd'hui un de nos industriels les plus riches et les plus estimés.

—

*
* *

A l'époque où Robert Houdin étonnait le public par ses prodiges de prestidigitation, une jeune dame vint le trouver :

— Monsieur, lui dit-elle, je connais votre puissance surhumaine, et vous seul pouvez me rendre le bonheur que j'ai perdu. Mon mari me néglige et me délaisse. Je vous en supplie, ramenez-le, retenez-le auprès de moi.

— Madame, répondit Robert Houdin, je suis touché de vos peines ; mais, en vérité, comment pourrais-je y porter remède ?

— Oh ! Monsieur, si vous vous intéressiez à moi, vous me prépareriez un philtre qui rendrait mon mari fidèle.

— Mais, Madame, c'est l'affaire des magiciens et je ne suis point magicien.

— Vous, Monsieur, vous n'êtes pas magicien ? Vous qui, d'une seule bouteille, faites sortir cent liqueurs différentes !... Je vous en prie, ne soyez pas impitoyable.

Pour se débarrasser de cette folle, Robert Houdin eut la bonté de lui montrer par quels moyens très-naturels il produisait des effets extraordinaires, et lui livra tous les secrets, toutes les *ficelles* de son

art. La jeune femme se retira désolée, et alla tout conter à une amie.

— Ma foi, ma chère, lui répondit cette amie, vous avez été plus heureuse que moi ; vous avez eu affaire à un honnête homme, qui n'a pas voulu abuser de votre crédulité. Moi, j'ai fait, il y a deux ans, une sottise qui m'a coûté assez cher. On m'avait indiqué une tireuse de cartes, et j'allai la voir. Elle habitait un taudis, au sixième étage d'une sale maison dans le quartier du Temple. Je lui demandai aussi un philtre pour rendre mon mari fidèle. La bohémienne alors, ayant caressé une affreuse poule noire et remué un paquet de cartes grasses, me dit :

— Ma petite dame, je vous préparerai ce philtre; mais, avant toute chose, il faut s'entendre : les bons comptes font les bons amis. Si votre mari revient à vous, vous me donnerez 6,000 fr. ; s'il ne revient pas, je ne vous demande rien. Mais, pour composer mon philtre, j'ai besoin de quelques avances ; il me faut acheter des herbes rares et de la *pierre d'aimant*, une pierre très-précieuse, et, par conséquent, très-chère. Je ne puis rien commencer avant que vous ne m'ayez compté 113 fr. C'est au plus juste prix.

Je payai les 113 francs, et je reçus la potion merveilleuse. Mon mari ne revint pas, et j'en fus quitte pour mes avances de 113 fr. ; suppose que mon mari m'eût rendu son cœur, j'aurais été obligée de payer mes 6,000 fr. Tu vois maintenant les habitudes de

ces gens-là et les petits mystères de leur métier. Ils font payer d'avance une bonne somme ; que le philtre agisse ou non, ils l'ont bien vendu, et c'est la chose essentielle.

*
* *

M. de S..., neveu de Mme la comtesse Kisseleff, habite l'Angleterre. Un soir, il rentre chez lui, l'esprit fort tranquille. A peine a-t-il allumé sa bougie, qu'il entend un bruit étrange. Il se détourne, et voit sur sa table une main qui trace rapidement quelques lettres sur le papier et disparaît. Il s'approche et lit : *Godefroy*. C'est le nom d'un de ses amis qui voyageait alors dans l'Amérique du Nord.

M. de S... a pris note précise du jour et de l'heure de cette apparition ; quelque temps après, il a su officiellement que ce même jour, à la même heure, son ami était mort au Canada. L'impression que cet événement a produite sur lui a été si vive, qu'il vient de renoncer au monde et d'entrer aux Oratoriens de Londres.

*
* *

M. Home, se trouvant chez la veuve d'un ancien ministre, mort depuis deux ans, évoqua l'âme du

défunt. Aussitôt on aperçut une main lumineuse qui se posa sur une table, saisit une plume, écrivit un nom composé de cinq lettres, et disparut. On approcha, c'était la signature du défunt. Elle fut soumise à des experts en écriture, qui l'examinèrent longuement, à *grand renfort de bésicles*, comme disait Rabelais, et déclarèrent à l'unanimité qu'ils reconnaissaient la signature de M. D...

*
* *

Mme Léonie P... est une femme jeune et charmante, mariée depuis quatre ans à un mari qu'elle adore. Depuis quatre ans, les deux époux ont vécu dans la plus parfaite intelligence, je devrais dire que leur lune de miel a duré quatre ans.

Cependant, depuis un mois ou deux, Léonie crut remarquer que son mari la négligeait un peu, sortait souvent sans elle et semblait rêveur dans le tête-à-tête. La jalousie s'éveilla aussitôt dans le cœur de la jeune femme; elle surveilla, on dit même qu'elle fit surveiller son seigneur et maître. Elle ne tarda pas à se convaincre que l'infidèle était engagé dans une intrigue galante; mais elle ne put découvrir quelle femme lui avait volé le cœur de son époux.

Depuis longtemps Alfred s'occupait de magnétisme pratique; il avait pris sa femme pour *sujet* et se servait d'elle dans ses expériences.

Un jour qu'il avait paru plus distrait et plus soucieux qu'à l'ordinaire, il pria sa femme de se prêter à une expérience nouvelle.

Un soupçon traversa l'esprit de Léonie :

— Je parie, se dit-elle, qu'il veut m'interroger au sujet de celle qu'il aime. Mettons-nous en garde.

Elle s'assit dans un fauteuil ; Alfred lui prit les mains, la regarda fixement, et accomplit tout le cérémonial nécessaire pour plonger les somnambules dans le sommeil magnétique. Après un certain nombre de passes :

— Tu dors ? dit-il.

— Oui, répondit-elle.

Sans défiance, Alfred commença son interrogatoire :

— J'aime Mme C... Toi, qui es son amie de pension et qui connais son caractère, penses-tu que je réussisse à lui plaire ?

— Non ; Amélie est une femme honnête et fidèle à son mari.

— Cependant, j'ai des raisons de croire que je ne lui suis point indifférent ; elle m'a donné quelques encouragements.

Léonie sentait son cœur bondir dans sa poitrine ; mais, réprimant son émotion :

— Quels sont ces encouragements dont tu parles ?

— Mille petits témoignages d'estime et d'intérêt;

des sourires, un serrement de mains, une fleur abandonnée,..

— C'est égal, dit la pauvre femme d'une voix tremblante, tu ne réussiras pas.

— Tu le crois.

— J'en suis sûre ; il n'y faut plus penser. Éveille-moi.

Alfred, par de nouveaux gestes, secoua la sommeil dont il croyait sa femme accablée. Quand elle ouvrit les yeux :

— Eh bien, ma chère, as-tu quelque souvenir de ce que je t'ai demandé ?

— Aucun ; c'est donc un secret ?

— Non ; c'est une affaire dont je t'entretiendrai un peu plus tard.

— A ton aise, mon ami.

Alfred se retira. Aussitôt Léonie prit son chapeau, se rendit à la gare de la rue Saint-Lazare et partit pour Versailles, où demeurait son amie de pension, Mme C...

— Ma chère Blanche, dit-elle en l'abordant, j'aurais le droit de vous haïr et de vous traiter en ennemie, mais je préfère me souvenir de notre vieille intimité et vous donner un bon conseil. Vous avez une intrigue avec mon mari : prenez garde à vous, vous vous adressez mal ; Alfred manque de discrétion ; ce qui vous le prouve, c'est que je sais tout.

A cette brusque attaque, Blanche, prise à l'impro-

viste, se troubla, rougit, mais nia, en balbutiant, la faute dont on l'accusait.

— Vous niez, ma chère, c'est mal à vous. Mais je vais préciser les faits. Il y a huit jours, vers neuf heures et demie, chez vous, vous avez serré la main de mon mari. Le lendemain, au bal de M. L..., vous lui avez abandonné une fleur de votre bouquet.

En parlant ainsi, Léonie avait la majesté d'Auguste disant à Cinna :

Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons ?

Blanche, se voyant prise, fit quelques aveux.

— Oui, il est vrai que votre mari s'est occupé de moi depuis quelque temps ; mais, je vous le jure, il n'y a rien de grave entre nous ; j'ai été imprudente, non coupable. Si votre mari a parlé légèrement de moi, c'est un homme sans honneur.

— Il s'est vanté d'avoir reçu de vous des preuves d'amour.

— A qui a-t-il tenu ce langage ? au nom du ciel, ne me le cachez pas.

— Je vous le cacherai, ma chère ; j'ai voulu seulement vous mettre en défiance, et je vous laisse à vos réflexions. Adieu.

A ces mots, Léonie reprit la route de Paris.

Le soir même, la lettre que voici arrivait chez Alfred :

« Monsieur, quand un homme d'honneur a reçu d'une femme une preuve de faiblesse, il en garde religieusement le secret. Dès lors, que penser d'un homme qui parle à tous venants de faveurs qui ne lui ont pas été accordées ? N'est-il pas vrai que c'est un calomniateur et un lâche ? Afin de vous laisser tout le temps désirable pour méditer sur ce billet, je vous prie de ne plus vous déranger pour me faire visite. »

Alfred courut à Versailles ; mais on refusa de le recevoir, et ses relations avec Blanche sont rompues.

A l'heure qu'il est, il se creuse la tête pour deviner comment on a surpris le mystère de son amour. Il se défie de tous ses amis, et, tout entier à son irritation, ne sort plus de sa chambre, où, du matin jusqu'au soir, il s'écrie en frappant du pied :

— Comment diable ai-je livré mon secret!

CHAPITRE XVIII.

SALMIS.

M. X... dînait chez un des bons restaurateurs du boulevard. Pendant qu'il mangeait, il lui arriva un de ces petits malheurs qui sont si fréquents dans la vie : ils ne méritent pas qu'on s'en afflige, mais ils nous mettent souvent dans l'embarras et nous causent une vive contrariété. En découpant une aile de poulet, sa fourchette glissa sur l'émail de l'assiette et la sauce jaillit sur le pantalon d'un homme bien mis, mais fort irritable.

M. X... sentit le rouge lui monter aux oreilles. Le voisin grommelait, ses yeux lançaient la foudre.

M. X..., en homme de bonne compagnie, se tourna en souriant vers l'inconnu et lui présenta poliment ses excuses. Mais, M. d'Houdetot a eu raison de le dire : « L'homme sans éducation prend toujours la politesse pour de la peur. » Voyant M. X... ex-

primer humblement ses regrets, le manant éleva la voix et manifesta bruyamment sa mauvaise humeur. M. X... n'est pas un spadassin ; il se dit en lui-même : « Diable ! diable ! cela se gâte. » Plus sa contenance était timide, plus son adversaire devenait insolent. Tout le restaurant était en émoi. A la fin, M. X... se redressa et, jouant à merveille le rôle du *mouton enragé :*

— Eh bien, s'écria-t-il d'une voix ferme, Monsieur, puisque vous me poussez à bout, je suis prêt à vous donner une réparation.

Le manant s'apaisa comme par enchantement et prit un ton plus doux.

— Voyons, voyons, Monsieur, reprit X..., je vous offre une réparation, vous m'entendez, et je vous l'offre prompte, immédiate.

Serré de près, l'homme bien mis prit son chapeau et s'esquiva. X... s'assit et continua tranquillement son repas. Un voisin le voyant plus calme, lui adressa la parole :

— Monsieur, vous avez, ma foi, bien mis ce goujat à la raison ; mais vous vous engagiez peut-être un peu légèrement dans une mauvaise affaire.

— Oh ! Monsieur, mon parti était bien pris, répondit X... d'un air résolu ; je n'aurais pas hésité à lui offrir la *réparation* que je lui devais : 3 francs 50 centimes de dégraissage, ce n'est pas une affaire !

*
* *

Une comtesse russe qui habite Milan depuis plusieurs années, se rendit, il y a quelque temps, chez un bijoutier, dans l'intention de faire quelques emplettes.

Quand elle eut passé en revue tous les jolis objets que contenait le magasin, elle déclara qu'aucun ne lui plaisait.

— N'avez-vous pas autre chose? dit-elle.

— Pardon, Madame, j'ai encore une parure superbe, une merveille hors de prix.

— Veuillez me montrer votre merveille.

— Cette parure a été déposée ici par une de nos plus grandes dames, qui a besoin d'argent; elle m'a chargé de la vendre, en me défendant de dire de qu je la tiens.

La comtesse reprit, après un moment d'examen :

— Vous êtes-vous vraiment engagé, Monsieur, à taire le nom de la personne qui vous a confié cette parure? Pour l'acheter, est-ce une condition essentielle d'ignorer de qui elle vient?

— Oui, Madame, telles sont mes instructions.

— Eh bien! j'achèterai la parure si je sais à qu elle appartient; sinon, non.

— Madame, je suis obligé de garder mon secret; mais je puis me rendre chez la personne qui me l'a confié, et prendre de nouveau ses ordres.

— C'est cela; faites cette démarche, et venez demain me trouver chez moi.

Le lendemain, le bijoutier se présenta chez la comtesse ; il avait obtenu la permission de révéler le nom de la grande dame milanaise que la détresse obligeait à se défaire de ses joyaux.

— Eh bien, dit la comtesse, avez-vous le droit de parler?

— Oui, Madame ; la parure appartient à Mme la marquise X....

— C'est bien, notre marché est conclu.

Le bijoutier se retira après avoir reçu une somme très-considérable.

Dès qu'il fut sorti de l'hôtel, la comtesse fit atteler et se rendit chez la marquise X....

— Madame la marquise, dit-elle en lui prenant les mains avec un geste plein de vivacité et de grâce, je suis instruite de vos embarras. Entre femmes de notre qualité, on peut, on doit se rendre service. Permettez-moi de vous rapporter cette parure dont vous vouliez vous défaire, et consentez à la garder en souvenir de moi.

*
* *

Le jour où Etampes inaugurait la statue de Geoffroy-Saint-Hilaire, un jeune savant (il est très-connu déjà, et je ne veux point le nommer ici), arriva un peu tard au chemin de fer. Il s'était, sans doute, attardé devant quelque boutique d'*empailleur natu-*

raliste ; il entra tout courant dans la gare, et se jeta dans le premier wagon où il aperçut une place libre.

Quand il eut repris haleine il essuya ses lunettes, fixa ses regards sur la campagne, puis les ramena timidement sur les personnes qui voyageaient avec lui. Ces messieurs étaient au nombre de sept et faisaient grand bruit. Tous jeunes, élégants, bien rasés, bien frisés, ils avaient les doigts chargés de bagues, et de lourdes breloques sonnaient sur leur côté. Ils fumaient d'excellents cigares, parlaient d'aventures galantes, de chevaux, de pertes de jeu, de soupers et de folles prodigalités.

—Bien sûr, pensa le savant, habitué à vivre dans la retraite, je suis ici avec sept de ces jeunes insensés qu'on nomme les viveurs de Paris. Mon Dieu ! se peut-il qu'on dépense pour son plaisir tant d'argent qu'on appliquerait si utilement au progrès de la science ! Oh ! ces fils de famille sont bien tous les mêmes : peu de cœur et point de cervelle !

Notre savant ne doutant pas qu'il eût pour compagnons de voyage au moins des membres du Jockey-Club, suivait le cours de ses méditations, lorsque le convoi s'arrêta. On était à Etampes. Le philosophe laissa descendre les sept représentants de la jeunesse dorée, et sortit lui-même de voiture sans se presser. Il mit pied à terre et respira bruyamment comme pour chasser de sa poitrine l'air empesté par l'odeur de sept cigares de la Havane. Il était en train d'essuyer son chapeau avec la manche

de son habit noir, lorsqu'il se sentit empoigné par quatre mains vigoureuses, et entendit ces mots prononcés d'une voix rude :

— Allons, suivez-nous chez le commissaire.

— Moi ! et pourquoi faire, mon Dieu ?

— Marchez, vous le saurez là-bas.

— Mais, Messieurs, permettez que je m'explique; il y a erreur évidemment. Je suis M. X..., du Jardin-des-Plantes de Paris ; c'est moi qui ai empaillé la girafe.

— Fort bien, fort bien ; allez toujours.

— Un moment, Messieurs ! Tenez, je vois là-bas MM. les professeurs du Jardin-des-Plantes. Conduisez-moi vers eux, ils vous diront bien qui je suis.

Il paraissait si sûr de lui-même, si confiant, ses observations avaient un si grand air de naïve sincérité, que les agents de police hésitèrent. Après s'être consultés, ils le lâchèrent en lui disant :

— Eh bien, soit ! pour l'instant, nous consentons à vous laisser aller, mais à une condition, c'est que pendant la cérémonie vous ne sortirez pas vos mains de vos poches. Si vous faites seulement mine de vous moucher, nous vous *coffrons*. Allez, nous avons l'œil sur vous.

Le pauvre savant ne comprit rien à ce qui lui arrivait, enfonça ses mains dans ses poches jusqu'aux coudes, et se dirigea lentement vers les professeurs du Jardin-des-Plantes et les membres de l'Institut. Il les salua et se plaça auprès d'eux, se gardant bien

de retirer ses mains de ses poches. On lui trouva l'air triste, et l'on remarqua deux sombres acolytes qui ne cessaient de darder sur lui leurs yeux vigilants.

Il eut la patience de rester dans cette position jusqu'à la fin de la cérémonie. Alors seulement, il s'adressa aux personnages de sa connaissance et leur expliqua sa mésaventure. On en rit beaucoup, et on le délivra.

Les deux agents, convaincus par de puissants témoignages, reconnurent l'innocence du jeune savant, et lui dirent en manière d'excuses :

— Monsieur, voilà ce que c'est : vous avez voyagé avec une bande de filous qui nous avaient été signalés à Paris. Nous sommes venus avec vous de Paris ; nous vous avons vu monter dans le wagon où se trouvaient ces chevaliers d'industrie, et nous avons naturellement pensé que vous étiez de leur société. Si cela peut vous être agréable, nous vous apprendrons qu'ils sont maintenant sous clef, et il ne nous reste plus qu'à vous prier de nous pardonner notre erreur. Il ne faut pas trop nous en vouloir, voyez-vous, Monsieur ; car, pour la mine, rien parfois ne ressemble plus à un honnête homme qu'*un voleur à la tire.*

*
* *

Rebecca Sh... avait pris place dans une diligence du chemin de fer de... Peu importe le nom du che-

min de fer : il suffit de savoir que cette dame quittait Londres et se rendait en Écosse.

La chaudière sifflait, la clochette donnait le signal du départ, et mistress Rebecca rendait grâce au hasard qui lui permettait d'occuper seule un wagon tout entier, lorsque la portière s'ouvrit brusquement, et un homme se jeta sur la banquette sans crier gare. Un moment, l'inconnu se tint baissé et se couvrit le visage avec ses mains ; il laissait le convoi sortir de la gare.

Dès qu'on fut en route, il se redressa et poussa un profond soupir. Mistress Rebecca s'était enfoncée dans le coin le plus éloigné de la diligence, et attendait les événements, non sans une vague inquiétude.

Son compagnon de route ne lui donna pas le loisir des réflexions.

— Madame, lui dit-il sans préambule, voici des ciseaux, veuillez me couper les cheveux.

En parlant ainsi, il ôta son chapeau, baissa la tête, et montra une chevelure blonde, soyeuse et parfumée.

L'Anglaise fit un mouvement qui exprimait la surprise, la crainte et le dégoût.

— Allons, Madame, il n'y a pas un instant à perdre !

L'Anglaise continuait à garder le silence, mais elle tremblait de tous ses membres.

— Je vous ai priée, je vous supplie, je vais vous

ordonner, Madame, de me rendre le service que je réclame.

Le blond jeune homme roulait des yeux très-féroces. Mistress Rebecca crut sa dernière heure venue. Elle prit les ciseaux, et d'une main mal assurée fit tomber d'abondantes boucles de cheveux blonds.

Quand elle eut terminé le travail, l'inconnu sortit de sa poche une petite glace et se regarda :

— Fort bien, Madame, vous avez une adresse merveilleuse et je vous prie d'agréer tous mes remercîments.

En même temps, il ramassait les cheveux coupés et les jetait sur la voie ; puis, reprenant la parole :

— Maintenant, Madame, que vous avez daigné pousser la complaisance jusqu'à me couper les cheveux, oserais-je vous demander encore une grâce ?

Mistress Rebecca, toujours tremblante, ne répondit que par un signe de tête.

— Je vous serais mille fois reconnaissant, reprit le courtois personnage, s'il vous plaisait de regarder un moment par la portière. Voyez, Madame, la campagne est ravissante, et c'est un véritable plaisir que j'ai le bonheur de vous procurer.

La pauvre femme se tourna vers la portière avec la docilité d'un automate et se mit à contempler le paysage.

Quelques secondes après, elle entendit une voix faible et chevrotante qui lui disait :

— Madame peut maintenant se retourner. Elle fit volte-face et se trouva en présence d'un bon vieillard aux joues ridées, aux cheveux blancs, qui, *à grand renfort de bésicles*, lisait dévotement un gros livre assez semblable à la Sainte-Bible ; il détacha ses regards du texte sacré et les promena autour de lui avec une expression de douceur angélique qui fit courir un frisson dans les veines de mistress Rebecca.

Cependant un violent coup de sifflet annonça que l'on approchait de la première station.

L'inconnu reprit sa lecture et ses lèvres semblèrent marmotter des patenôtres.

Dès que le convoi fut arrêté, un agent de police se présenta à la portière du wagon où mistress Rebecca souffrait un si cruel martyre. L'argus lança un regard scrutateur au vénérable vieillard; mais lui, d'une voie douce :

— Ma bonne amie, tu as bien nos deux billets, n'est-il pas vrai ?

— Oui, bêla la *bonne amie*, glacée par la terreur.

L'agent de police s'éloigna, et le convoi se remit en marche.

— Vraiment, Madame, dit le faux patriarche, vraiment vous êtes une femme d'esprit et une aimable personne. Vous m'avez rendu des services que je n'oublierai de ma vie. Je vais descendre à la prochaine station ; je ne veux pas vous quitter sans vous

exprimer toute ma gratitude. J'aimerais à vous dire mon nom ; mais il n'en est pas temps encore, Madame ; veuillez même, je vous prie, garder le silence sur cette petite aventure, et, dans quelques jours, vous entendrez parler de votre très-dévoué et très-obligé serviteur.

Deux jours après, en effet, mistress Rebecca eut des nouvelles de son *ami* ; elle lut dans un journal :

« Le caissier de la maison R..., J... et Ce a pris la fuite ; il emporte une somme très-considérable. Les agents, mis aussitôt à sa poursuite, ont perdu sa trace au chemin de fer de... C'est un homme de trente-deux ans, aux cheveux blonds et abondants, au teint coloré ; il a les façons d'un parfait gentleman. »

— C'est pourtant vrai ! se dit mistress Rebecca ; mais avoir touché la tête d'un homme, moi ! oh ! *shocking !* les cheveux d'un voleur, *shocking ! very shocking !*

Il faudra beaucoup de temps et de savon de Naples pour que mistress Rébecca n'ait plus horreur de ses mains.

*
* *

Une société de six hommes avait pris place dans un wagon du chemin de fer du Havre. A peine le

train fut-il en marche, que chacun, suivant l'usage, tira son porte-cigares de sa poche et s'apprêta à fumer. L'un d'eux commençait à frotter son allumette, lorsqu'un jeune homme, qui s'était assis silencieusement au milieu de cette compagnie bruyante, se dressa comme un ressort, et arrêtant le bras du fumeur :

— Ciel ! que faites-vous, Monsieur ?

— Vous le voyez, j'allume une allumette.

— Et pourquoi faire, grand Dieu ?

— Pour fumer.

— Oh ! ne fumez pas, de grâce, ne fumez pas ! Voyez ce sac que je tiens entre mes jambes, c'est de la poudre que je porte en contrebande à mon beau-frère.

— Diable ! dit le fumeur, vous avez bien fait de nous avertir.

A son exemple, ses cinq amis replacèrent bien vite leurs allumettes dans l'étui et leurs cigares au fond de leurs poches. Il fallait voir leur bonne tenue, leur immobilité, leurs minutieuses précautions et leurs mines inquiètes. Ils fermèrent soigneusement les portières.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, disaient-ils ; une flammèche pourrait être lancée ici par le vent. Oh ! Monsieur, porter ainsi de la poudre, c'est une imprudence impardonnable !...

A la première station, ces gens si paisibles mirent tous la tête hors des fenêtres pour appeler les agents

de la Compagnie. Un employé du chemin de fer se présenta :

— Qu'y a-t-il donc, Messieurs ?

— Il y a que nous venons de courir les plus grands dangers, et vous nous voyez encore tout tremblants de peur. Figurez-vous que nous voyageons avec un original qui tient entre ses jambes un sac de poudre.

— Est-ce possible ? dit l'employé ; Monsieur, votre conduite est inqualifiable. Je vais sur-le-champ dresser procès-verbal, et vous aurez à répondre à qui de droit de votre folie coupable. En vérité, c'est inouï !

Le surveillant était si indigné et sa langue tournait avec une telle rapidité, que le prévenu n'avait pu placer encore un mot pour sa défense.

— Voyons, ajouta l'employé, voyons ce sac, et promptement, je vous prie.

— Le voici, Monsieur ; vous y trouverez des chemises, des mouchoirs et des chaussettes.

L'employé fit ouvrir le sac sans prêter l'oreille aux déclarations de l'inconnu ; il n'y trouva que du linge :

— Et la poudre ?

— Il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu.

— Pourquoi avez-vous dit que ce sac en était plein ?

— C'est ce que vous auriez dû me demander d'abord, et je me serais fait un plaisir de vous répon-

dre ; maintenant que vous voulez bien m'écouter, je vais vous donner l'explication de toute cette affaire. Tel que vous me voyez, je souffre cruellement quand on fume à côté de moi, l'odeur du tabac me rend malade. Mais, comme je suis un homme, et un homme jeune, je ne pourrais sans ridicule déclarer que la fumée du cigare me fait mal. Ces Messieurs s'apprêtaient à fumer, je n'ai pas voulu les prier, au nom de ma santé, de renoncer à cet innocent plaisir ; j'ai eu recours à la ruse, et leur ai parlé au nom de leur intérêt comme du mien ; je leur ai dit que mon sac était plein de poudre. Maintenant, je suis arrivé à destination : ces Messieurs peuvent fumer, si vous le leur permettez, et je leur demande pardon de les avoir si longtemps gênés.

Ce disant, l'inconnu sortit du wagon, et le train continua sa course vers le Havre.

*
* *

Bien peu de gens savent ne pas abuser de l'autorité qu'ils possèdent : plus cette autorité est subalterne, plus elle se montre d'ordinaire impérieuse, et les plus petits tyrans sont aussi les plus cruels.

Dernièrement, un employé supérieur d'une administration industrielle, conçut l'idée d'une petite vexation ingénieuse. Il donna à tous les employés de ses

bureaux l'ordre de couper leurs moustaches dans les vingt-quatre heures.

Parmi les victimes de cette réforme inattendue, se trouve un jeune homme qui a une très belle barbe et de très-longues moustaches. Cette barbe et surtout ces moustaches ont touché le cœur d'une jeune personne, qu'il est sur le point d'épouser et qui lui apporte une dot de 60,000 francs.

Après avoir lu la circulaire de son chef, Gustave R... se tint à peu près ce langage :

— Diable ! diable ! diable ! voici qui ruine toutes mes espérances. Si je coupe ma barbe, je montre nécessairement le bas de mon visage, et le bas de mon visage est fort laid ; donc, si je coupe ma barbe, je vais déplaire à ma fiancée, et c'en est fait de mon mariage. D'autre part, je n'ai pour toutes ressources que mes appointements de 2,400 fr. ; je ne puis donner ma démission. Comment m'y prendre !

Il y réfléchit longtemps et ne fit pas beaucoup de besogne ce jour-là. A quatre heures et demie, il sortit de son bureau ; il avait la figure plus calme. Il se rendit en voiture chez un des plus adroits coiffeurs de Paris, et lui dit :

— Je vous apporte 500 francs. Pouvez-vous en échange me fournir une barbe postiche, qui ait exactement la couleur et la forme de celle que vous me voyez au menton et que je vais vous prier de me couper à l'instant ? Il faut que ce changement de décoration échappe à tous les yeux, surtout à deux

beaux yeux, très-clairvoyants, dont je suis amoureux.

Le coiffeur déclara que rien n'était si facile : il rasa la belle barbe et fit tomber les longues moustaches; puis il pria son client de revenir le lendemain.

Le lendemain, Gustave revint: le coiffeur lui remit, dans une boîte, une touffe de barbe d'un beau blond cendré et une paire de moustaches toutes cirées, qu'on pouvait sans peine mettre ou enlever, suivant les circonstances.

Pour fabriquer ces ornements postiches, l'artiste s'était servi de la dépouille de Gustave, qui rentra ainsi en possession de sa propre barbe et de ses propres moustaches.

Quand Gustave R... se rend à son bureau, il est rasé comme un acteur. Quand il va voir sa fiancée, il s'applique sa barbe postiche.

Jusqu'ici, tout va pour le mieux. Le chef est satisfait; la fiancée ne l'est pas moins, et le jour du mariage approche. Mais le pauvre garçon n'est pas sans inquiétude. Il a un futur beau-frère, âgé de six ou sept ans, très-familier, très-taquin, et aimant à toucher à tout.

— Pourvu que ce gamin-là, se dit Gustave à chaque visite, n'ai pas la fantaisie de me tirer la moustache ! Je serais perdu !

Il le tient donc à distance, lui fait froide mine, et le petit drôle le trouve depuis quelques jours moins aimable que par le passé. Mais Gustave pense que

lorsque le mariage sera conclu, il sera toujours temps de reconquérir les bonnes grâces de cet enfant terrible.

*
* *

Un de nos amis déjeunait cet hiver chez un homme riche, qui possède au milieu de Paris un jardin magnifique. Après le repas, on ouvrit la porte de la salle à manger et l'on descendit dans le jardin pour fumer un cigare. L'herbe était verte et touffue comme au printemps, et les fleurs étaient nombreuses, vivaces, pleines de fraîcheur et d'éclat.

— Je n'en puis croire mes yeux, dit notre ami ; en vérité, Monsieur, il y a de la magie dans votre fait.

—Non, mais il y a de l'habileté, je dois l'avouer; les moyens que j'emploie sont très-naturels, mais peu de personnes les connaissent. J'use d'un engrais particulier, je fume mon terrain avec des cheveux.

— Avec des cheveux ?

—Oui, avec des cheveux ; je ne me charge pas de vous faire ici l'analyse chimique de nos cheveux, mais vous savez du moins, comme moi, qu'il entre dans leur composition une grande quantité de matière animale ; c'est ce suc gras et nourrissant qui me donne une verdure magnifique et de belles fleurs à

une époque de l'année où tous les jardins sont dépouillés. Je me suis arrangé avec plusieurs coiffeurs qui me vendent les cheveux de leurs clients. Quel est votre coiffeur ?

— B...

— Eh bien ! mon cher, vous avez contribué, sans vous en douter, à la prospérité de mon jardin : B... est au nombre de mes fournisseurs.

*
* *

Un mot d'un grand compositeur étranger, qui n'est guère moins connu pour son économie que pour son talent. Ses compatriotes lui élevaient une statue sur une de leurs places publiques. Le maëstro, voyant les préparatifs de l'inauguration, s'approcha des ouvriers qui construisaient le piédestal, et leur dit :

— Combien pensez-vous que cette statue doive coûter à la ville ?

— Environ dix mille écus romains, Excellence.

— Eh bien ! qu'on m'en donne seulement la moitié, et je monterai en personne sur ce piédestal !

*
* *

Le jour, aux Tuileries, une belle et forte jeune

femme, assise dans l'allée des Feuillants, regardait avec complaisance jouer ses quatre enfants, tous ronds, frais et dodus, tous rayonnants de bonne santé et de bonne humeur.

Une autre jeune femme, pâle *comme un soir d'automne* et mince comme une guêpe, s'approcha de notre vigoureuse ménagère.

— Comment faites-vous, dit-elle, pour avoir de si beaux enfants?

— Mon Dieu ! Madame, je ne sais pas si ce secret m'est particulier ; mais je les ai nourris et soignés seule tous les quatre, et pas un d'eux n'a été sevré avant d'avoir dit de lui-même et prononcé d'une voix intelligible :

— *Maman, l'autre!*

— Hélas ! en ces choses-là, Madame, reprit la femme pâle, chacun fait ce qu'il peut et non ce qu'il veut.

Et elle s'éloigna d'un air triste.

*
* *

On disait à une femme d'esprit : Mme la baronne de M... orff.

— Madame, vous veillez trop ; vos yeux se fatiguent.

— La fatigue n'est pour rien dans cette affaire ; j'ai un défaut dans les yeux. Mes amis disent que

j'ai un œil plus grand que l'autre ; mes ennemis disent que j'ai un œil plus petit que l'autre. Vous saisissez la nuance !

*
* *

M. G. D... est poitrinaire ; sa faiblesse extrême ne lui permet pas, depuis quelque temps, de sortir de sa chambre : il a conscience de son état et se sent mourir.

L'autre jour, reconduisant jusqu'à sa porte un ami qui était venu le voir :

— Mon cher ami, si je ne vous rends pas votre visite, dit-il avec un triste sourire, vous pourrez dire que c'est un *manque de savoir vivre !*

*
* *

Un gros homme très-gourmand faisait sa toilette devant un de ses amis qui était venu le voir de bon matin. Il se rasait ; tout à coup il s'arrête, et interpellant son ami :

— Vois ! mes cheveux sont encore tout noirs et mes favoris sont déjà blancs. Fais-moi le plaisir de me dire d'où cela vient ?

— Mon cher, c'est sans doute que tes mâchoires ont plus travaillé que ta tête !

*
* *

M. D..., à tort ou à raison, n'aime pas les médecins, et ne manque jamais une occasion de lancer quelque brocard contre la Faculté et ses suppôts.

On lui dit l'autre jour :

— Vous ne savez pas ? X... (Ici le nom d'un médecin.) X... est au lit ; il se soigne lui-même.

— Le malheureux ! s'écria-t-il, il veut donc se suicider ?

*
* *

M. X. de X... est un homme très-connu ; il a joué un rôle politique assez brillant. Aujourd'hui dans la retraite, il se sauve de l'oubli par ses bons mots. Il a deux fils qui lui ont donné peu de satisfaction et il dit à leur sujet :

— Je donnerais volontiers mon aîné... pour n'avoir pas le cadet.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAP. Ier. Le Monde. 1
CHAP. II. L'Amour et le Mariage 15
CHAP. III. Le XIIIe arrondissement. 39
CHAP. IV. Les Gens de Lettres. 68
CHAP. V. Le Théâtre. 85
CHAP. VI. Artistes et Bohêmes 107
CHAP. VII. Les Étrangers. 134
CHAP. VIII. La Jeunesse dorée. 153
CHAP. IX. La Finance. 169
CHAP. X. Les Originaux. 185
CHAP. XI. Les Bourgeois. 209
CHAP. XII. Portiers et Locataires. 224
CHAP. XIII. Maîtres et Domestiques. 240
CHAP. XIV. Les petits-fils de Jocrisse. 252
CHAP. XV. Les Enfants. 264
CHAP. XVI. L'Esprit des Bêtes. 272
CHAP. XVII. Le Chapitre des Miracles. 288
CHAP. XVIII Salmis. 309

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.